

Saint Augustin

Les Confessions



GF-Flammarion

LES CONFESSIONS

*La philosophie de l'Antiquité
dans la même collection*

ARISTOTE, *De l'âme* (nouvelle traduction de Richard Bodéüs). — *Éthique à Nicomaque* (nouvelle traduction de Richard Bodéüs). — *Parties des animaux*, livre I. — *Petits Traités d'histoire naturelle*. — *Physique* (nouvelle traduction de Pierre Pellegrin). — *Les Politiques* (nouvelle traduction de Pierre Pellegrin).

BOËCE, *Traités théologiques*

CONFUCIUS, *Entretiens avec ses disciples* (nouvelle traduction d'André Lévy).

DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, Doctrines et Sentences des philosophes illustres*.

ÉPICTÈTE, *Manuel* (nouvelle traduction d'Emmanuel Cattin).

GALIEN, *Traités philosophiques et logiques* (nouvelle traduction de Catherine Dalimier, Jean-Pierre Levet et Pierre Pellegrin).

HÉRACLITE, *Fragments*.

HIPPOCRATE, *L'Art de la médecine*.

LONG et SEDLEY, *Les Philosophes hellénistiques* (trois volumes).

LUCRÈCE, *De la nature* (édition bilingue, nouvelle traduction de José Kany-Turpin).

MARC AURÈLE, *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel* d'Épictète.

PENSEURS GRECS AVANT SOCRATE. DE THALÈS DE MILET À PRODICOS.

PLATON, *Alcibiade* (nouvelle traduction de Jean-François Pradeau). — *Apologie de Socrate*. *Criton* (nouvelles traductions de Luc Brisson). — *Le Banquet* (nouvelle traduction de Luc Brisson). — *Le Banquet*. *Phèdre*. — *Charmide*. *Lysis*. — *Cratyle* (nouvelle traduction de Catherine Dalimier). — *Euthydème* (nouvelle traduction de Monique Canto). — *Gorgias* (nouvelle traduction de Monique Canto). — *Hippias majeur*. *Hippias mineur* — *Ion* (nouvelle traduction de Monique Canto). — *Lachès*. *Euthyphron* (nouvelles traductions de Louis-André Dorion). — *Lettres* (nouvelle traduction de Luc Brisson). — *Les Lois*. — *Ménexène*. — *Ménon* (nouvelle traduction de Monique Canto). — *Les Mythes de Platon* (textes choisis par Jean-François Pradeau) — *Parménide* (nouvelle traduction de Luc Brisson). — *Phédon* (nouvelle traduction de Monique Dixsaut). — *Phèdre* (nouvelle traduction de Luc Brisson). — *Platon par lui-même* (textes choisis et traduits par Louis Guillermit). — *Philèbe* (nouvelle traduction de Jean-françois Pradeau). — *Le Politique* (nouvelle traduction de Luc Brisson et Jean-françois Pradeau). — *Protagoras* (nouvelle traduction de Frédérique Ildefonse). — *Protagoras*. *Euthydème*. *Gorgias*. *Ménexène*. *Ménon*. *Cratyle*. — *La République* (nouvelle traduction de Georges Leroux). — *Second Alcibiade*. *Hippias mineur*. *Premier Alcibiade*. *Euthyphron*. *Lachès*. *Charmide*. *Lysis*. *Hippias majeur*. *Ion*. — *Sophiste* (nouvelle traduction de Nestor L. Cordero). — *Sophiste*. *Politique*. *Philèbe*. *Timée*. *Critias*. — *Théétète* (nouvelle traduction de Michel Narcy). — *Théétète*. *Parménide*. — *Timée*. *Critias* (nouvelles traductions de Luc Brisson).

SÉNÈQUE, *De la providence* (nouvelle traduction de Pierre Mescevic). — *Lettres à Lucilius*. *Lettres 1 à 29* (nouvelle traduction de Marie-Ange Jourdan-Gueyer). — *La Vie heureuse*. *La Brièveté de la vie* (nouvelles traductions de Pierre Pellegrin et José Kany-Turpin).

XÉNOPHON, *Anabase*. *Le Banquet*.

SAINT AUGUSTIN

LES
CONFESSIONS

Traduction, préface et notes

par

Joseph Trabucco

GF Flammarion

PRÉFACE

Notre époque, peu théologienne, mesure mal la grandeur de l'œuvre d'un saint Augustin. S'en soucie-t-elle seulement? La somme des notions qu'un bachelier moyen possède sur le plus grand des Pères de l'Eglise, à mettre les choses au mieux, se réduit, je crois, à ceci : une image, le tableau d'Ary Scheffer; deux titres de livres, l'un du maître, les *Confessions*, l'autre d'un lointain disciple, l'*Augustinus*; peut-être encore le mot célèbre : « *Nondum amabam et amare amabam.* » C'est tout, et, il faut en convenir, c'est peu.

Car la tête d'Augustin a été le lieu, non pas unique, mais privilégié, d'une des opérations majeures de l'esprit humain. C'est à lui, plus qu'à aucun autre, qu'il fut donné de réaliser la synthèse de la pensée antique et de la pensée chrétienne, dont a vécu, de longs siècles, la civilisation occidentale. Par lui, en lui la culture gréco-latine fait alliance avec la Bible, la sagesse platonicienne donne la main à la « folie de la Croix », une tradition nouvelle se crée, qui portera, nourrira, fera fructifier les plus beaux génies du genre humain.

Du point de vue spécifiquement chrétien, il fut le docteur incomparable que l'Eglise a mis sur ses autels, un des ouvriers les plus actifs du progrès des dogmes, le théoricien de la chute, de la réparation, de la grâce. Disputeur jamais las, tandis qu'il réfute manichéens, donatistes, pélagiens, ariens, il précise et définit la doctrine, et, comme la rigueur de la conception ne va pas sans celle du vocabulaire, il achève de donner à la théologie son langage.

On ne s'attend pas à trouver ici une analyse, même abrégée, de cet immense travail. Les curieux de spéculations se reporteront aux ouvrages spéciaux. Ils y

verront, au surplus, l'extraordinaire influence exercée par la pensée d'Augustin sur les développements ultérieurs de la pensée religieuse. Quelques épisodes, comme la Réforme et le Jansénisme, en furent trop considérables pour n'être point connus des simples « honnêtes gens ».

Une pensée si puissante emprunte le plus sûr de sa force au foyer d'un grand cœur. Augustin, en effet, brûla de tous les feux de la vie. Vie double : selon la nature et selon quelque chose qui la dépasse. C'est cette ardeur qui garde aux *Confessions* la fleur de jeunesse que, depuis quinze cents ans, viennent y respirer, d'âge en âge, les « amateurs d'âmes ».

Les *Confessions*, on le sait, content la plus passionnante aventure spirituelle : la quête de Dieu. Une âme, à travers les biens créés, d'illusion en illusion, de peine en peine, y cherche anxieusement le seul Bien qui soit égal à son inquiétude, jusqu'à ce que, l'ayant enfin trouvé, elle s'y repose. D'autres convertis illustres, Pascal, Maine de Biran, Newman, après Augustin, nous décriront, à leur tour, leur itinéraire vers Dieu. Mais c'est Augustin qui, le premier, leur a montré la route.

Ce livre plein de Dieu est en même temps un livre très humain. Par là encore les *Confessions* sont assurées de trouver toujours des amis. Avant d'être un saint, Augustin a été un homme comme nous, l'un de nous. Il a connu nos faiblesses les plus communes. Les *Confessions* ne nous laissent rien ignorer de sa sensualité. Elle fut le dernier obstacle à la grâce. Jusqu'au bout, ses vieilles amies, les passions, le tirèrent, nous dit-il, par son vêtement de chair. Il n'a été étranger à aucun des sentiments de la terre. L'amitié lui fut douce. Il l'a aimée jusqu'à ressentir de la perte d'un ami une sorte de désespoir. Il a eu le goût des larmes. Il a été fou de savoir et de poésie. Adolescent imaginatif et inquiet, il nous a dit ses premiers émois : « Nondum amabam... » Cette phrase, d'autres où il nous montre sa jeune rêverie se nourrissant des prestiges de la poésie virgilienne, nous enchantent encore, après quinze cents ans.

Là-dessus n'allons pas le grimer en Rousseau ou en Chateaubriand du quatrième siècle. Ces fameux hommes de lettres, quand ils se confessent, restent des hommes de lettres. Ils ne se soucient que de faire admirer leur don de sentir et leur puissance de rêve. Ils veulent être distingués du commun, et qu'on les tienne pour des

exemplaires d'humanité prodigieusement originaux, merveilleusement singuliers. Augustin, lui, c'est un chrétien qui, d'un cœur pénitent, dit ses fautes, afin de s'humilier devant ses frères et d'exalter la bonté de Dieu.

Tel est le double dessein des *Confessions* : il éclate à travers tout le livre, à la fois récit véridique et action de grâces. Pour le confirmer est-il besoin d'autres textes ? Voici ce qu'écrit Possidius, son biographe, qui avait été son compagnon et son disciple : « Je n'entreprendrai pas de rappeler ici tout ce que le bienheureux Augustin, dans ses *Confessions*, raconte de lui-même, ce qu'il avait été avant de recevoir la grâce et ce qu'il devint après l'avoir reçue. Il voulut rendre ce public témoignage, de peur que, selon l'expression de l'apôtre Paul, quelqu'un ne s'avisât de l'estimer au-dessus de ce qu'il se savait être, ou de ce que ses paroles faisaient connaître de lui ; suivant les voies de l'humilité sainte, ne voulant tromper personne, mais cherchant dans le bienfait de sa propre délivrance et dans les grâces qu'il avait déjà reçues la gloire de son Seigneur, non la sienne, et demandant les prières de ses frères pour les faveurs qu'il désirait encore. »

Au soir de sa vie, dans cette suite de gloses qu'il a écrites pour chacun de ses ouvrages, sous le titre de *Retractationes*, il précise ainsi l'objet des *Confessions* :

« Les treize livres de mes *Confessions* louent le Dieu juste et bon de mes maux et de mes biens, ils élèvent vers Dieu l'intelligence et le cœur de l'homme. »

Je ne résumerai pas le récit des *Confessions*. On le lira. Il prend Augustin dans les langes et le laisse après la mort de Monique. La conversion avait été consommée dans le petit jardin milanais en juillet 386. Huit mois s'écoulèrent entre l'appel divin et le baptême. Le catéchumène les passa près de Milan, à Cassiciacum, avec sa mère Monique, son frère Navigius, son fils Adéodat et quelques amis, dans la méditation, la lecture et les entretiens philosophiques. De cette retraite studieuse les dialogues *Contre les Académiciens*, *De la vie heureuse*, *De l'Ordre* et les *Soliloques* nous ont gardé le souvenir.

Les *Dialogues* posent un problème. Ils ont fait douter en Allemagne Harnack, Loofs, Becker, Thimme, en France Gourdon et Alfarc de l'historicité des *Confessions* quant au récit de la conversion. Augustin, en la datant de la scène du jardin, dupe d'une illusion de la mémoire,

aurait confondu deux époques. A Cassiciacum, ce n'est pas, disent-ils, un chrétien qui parle, c'est un philosophe. Comment admettre que ces calmes colloques soient menés par l'homme qui sort de la crise pathétique racontée par les *Confessions*? Ajoutez au contraste de l'accent la divergence des doctrines. Les *Dialogues* montrent un Augustin qui accorde aux arguments de la Nouvelle-Académie bien plus d'importance que l'Augustin des *Confessions*, puisqu'il consacre trois livres à les réfuter; et le néo-platonisme de Cassiciacum cadre mal avec les sévérités de l'autobiographie.

M. de Labriolle a fait justice de ces critiques. Le ton apaisé des *Dialogues* exprime la détente après la crise. Au surplus ne s'explique-t-il pas par les lois du genre, fixées par la tradition cicéronienne? Quant aux discordances de doctrines, elles n'apparaissent qu'à la surface des textes. Il n'est pas contradictoire qu'Augustin, ayant dépassé le probabilisme, y ait vu un danger pour ses compagnons de Cassiciacum au point de ne pas croire inutile un débat en règle. Et le néo-platonisme des *Dialogues* est rigoureusement subordonné à la foi. Enfin un examen attentif des écrits de Cassiciacum révèle des témoignages abondants de cette foi.

Après le baptême, le nouveau chrétien avait résolu de reprendre le chemin de l'Afrique. C'est alors qu'au moment de s'embarquer à Ostie, avec sa mère, il la perdit. Ce malheur, modifiant ses projets, le ramena à Rome où il resta un an. Vers la fin de l'été 388, il repassa définitivement la mer, et dès les premiers jours de 389, Thagaste, sa ville natale, le retrouvait. Elle le garda deux années, qui furent encore deux années de retraite avant les grands devoirs du sacerdoce et de l'épiscopat. Il groupe alors autour de lui, en une communauté de prière et d'études, quelques hommes qu'il mène dans les voies de la perfection. Il y a là son fils Adéodat, promis à une mort prochaine, ses amis Alypius et Evodius. Les traités *De la Musique*, *De la Genèse contre les Manichéens*, les dialogues *Du Maître*, *De la vraie religion*, sont de cette époque, féconde en œuvres.

Cependant l'évêque d'Hippone, Valère, à cause de son âge et de sa médiocre connaissance du latin (il était Grec d'origine), ne suffisait plus aux travaux de la prédication. Il souhaitait qu'on l'en soulageât en lui donnant un auxiliaire. Un jour qu'Augustin, de passage dans la ville épiscopale, assistait au sermon de Valère,

le peuple des fidèles le désigna d'un cri unanime. Ces gens d'Afrique, avec la fougue de leur nature, ne souffrirent point de délai : il fallut ordonner sur-le-champ le prêtre malgré soi. Augustin céda en larmes à cette violence pieuse.

Il prêcha donc, continua, au surplus, à diriger sa communauté de Thagaste, transportée à Hippone. Toujours ardent à la défense de la foi, il publie contre les Manichéens le traité *Des deux âmes*, et le *Contre Adamante, disciple de Manès*. A cette période appartient aussi son livre *Du libre arbitre*, qui traite du problème du mal.

Le sacerdoce lui avait été conféré dans les premiers jours de 391. Cinq ans après, en 396, il était sacré évêque. Valère, très vieux, l'avait voulu pour coadjuteur. La même année Valère mourait et Augustin lui succédait.

Pendant trente-quatre ans il allait faire briller sur le siège d'Hippone les vertus d'un saint et le génie d'un grand homme. Et d'abord il ne changea rien à sa vie, qui resta monacale. Ce goût de la règle, de la vie dépouillée de tout ce qui n'est pas le service de Dieu, il le répandit par la parole, par l'exemple, réformant son clergé, faisant lever une moisson de couvents sur le sol de l'Afrique.

Les évêques de ce temps étaient chargés de plus de devoirs que ceux du nôtre. Chateaubriand, dans une de ses *Etudes historiques*, a parfaitement défini leur rôle : « Un évêque baptisait, confessait, prêchait, ordonnait des pénitences privées ou publiques, lançait des anathèmes ou levait des excommunications, visitait les malades, assistait les mourants, enterrait les morts, rachetait les captifs, nourrissait les pauvres, les veuves, les orphelins, fondait des hospices et des maladreries, administrait les biens de son clergé, prononçait comme juge de paix dans des causes particulières ou arbitrait des différends entre les villes. Il publiait en même temps des traités de morale, de discipline, de théologie, écrivait contre les hérésiarques et contre les philosophes, s'occupait de science et d'histoire, dictait des lettres pour les personnes qui le consultaient dans l'une et l'autre religion, correspondait avec les Eglises et les évêques, les moines et les ermites, siégeait à des conciles et à des synodes, était appelé au conseil des empereurs, chargé de négociations, envoyé à des usurpateurs ou à des princes barbares pour les désarmer ou les contenir ;

les trois pouvoirs religieux, politique et philosophique s'étaient concentrés dans l'évêque. »

A quelques nuances près, qui conviennent plutôt à saint Ambroise, c'est le tableau de l'existence épiscopale d'Augustin. Entre tant de soins qui le pressent, la prédication n'est pas le moindre. Dans sa *Basilica Major*, devant un auditoire debout, selon l'usage des églises africaines, attentif sans doute, mais turbulent, qui ne se fait point scrupule d'applaudir, ni même d'interrompre le prédicateur, pour lui poser une question, lui soumettre une difficulté, Augustin s'abandonne aux ressources inépuisables de son intelligence et de son cœur : sans avoir rien écrit d'avance, tour à tour émouvant et familier, il parle à peu près tous les jours, souvent plusieurs fois par jour. Nous avons un grand nombre de ces sermons, enregistrés par des sténographes ou des fidèles. L'âme fraternelle d'Augustin nous y touche encore ; la vie africaine s'y évoque dans son détail quotidien et pittoresque ; quelquefois les tremblements sinistres du monde romain agonisant s'y font entendre.

Et puis c'étaient les innombrables lettres à écrire. De cette correspondance il ne nous reste qu'une mince partie, mais précieuse. « Au point de vue de l'histoire religieuse, dit M. Pierre de Labriolle, et même de l'histoire de la civilisation, ce recueil est de première importance. D'année en année, on y sent grandir le prestige d'Augustin. Il est le *pape* vénéré vers qui se tournent les yeux de la chrétienté d'Occident, et à qui les empereurs eux-mêmes jugent indispensable d'adresser un double des lettres officielles qu'ils expédient au primat de Carthage. De tous côtés on le consulte, et ces questions, même les plus délicates, même les plus saugrenues, provoquent ses longanimes réponses. Avec une ardeur, une bonté inépuisables, il console, il instruit, aussi prompt à fournir à une communauté de religieuses un minutieux règlement de vie qu'à traiter les grandes questions de la grâce, du libre arbitre, ou de la légitimité du métier des armes. » (*Hist. de la littérature latine chrétienne.*)

Cet homme, qui savait si bien se faire tout à tous, possédait les dons d'un intrépide lutteur. Durant toute sa longue carrière d'évêque, il ne cessa de se rendre redoutable aux formes les plus diverses de l'hérésie. Il retrouvait, toujours vivace, sa vieille ennemie, l'erreur de Manès, ce dualisme renouvelé de Zoroastre, qui, pour

expliquer la présence du mal dans le monde, n'avait rien imaginé de mieux que de faire partager au principe mauvais les attributs du Dieu bon. Usant de toutes ses armes, Augustin sape la secte par la plume et par la parole. Contre le maître il écrit *l'Épître du fondement* ; contre le plus habile et le plus actif de ses disciples africains d'alors, ce Fauste qu'on retrouvera dans les *Confessions*, il compose les trente-trois livres du *Contra Faustum*. En 409, comme il l'avait fait quelques années plus tôt pour Fortunat, un autre Manichéen, il provoque Félix à une conférence publique : il avait confondu Fortunat, il a le bonheur, cette fois, de convaincre Félix.

Plus rude encore fut la lutte contre le Donatisme. L'occasion de cette hérésie avait été la grande persécution de Dioclétien (303). Celle-ci n'avait pas fait que des martyrs chez les chrétiens d'Afrique. Beaucoup avaient apostasié et livré aux flammes païennes les livres saints. Ces défaillances furent cause qu'afin de ne point exposer les fidèles à des épreuves qu'ils redoutaient pour leur faiblesse, nombre de prêtres et d'évêques conseillèrent la prudence, un peu de sagesse humaine.

Il n'en fallut pas davantage pour que les intransigeants criassent à la lâcheté. Le terme de *traditeur*, de traître fut l'injure des donatistes à leurs adversaires. Le schisme fut consommé quand des évêques de Numidie eurent déposé l'évêque de Carthage, comme consacré par un traditeur (312). « Il ressuscitait deux vieilles erreurs, celle des *rebaptisants* et celle des *novatiens*. Comme les premiers, il faisait dépendre la validité des sacrements de la foi et même de la pureté morale du ministre ; comme les seconds, il excluait de l'Eglise les pécheurs. » (*Dictionnaire de Théologie catholique*, de Vacant.)

Le donatisme était puissant dans toute l'Afrique, à Hippone il dominait. Cette puissance, il ne la tenait pas de la seule persuasion. Il avait ses bandes d'énergumènes, les *circoncellions*, qui terrorisaient le pays par le pillage, le meurtre et l'incendie. Augustin, menacé de mort, faillit être victime de leurs violences. Il s'en fallut de peu que son disciple et futur biographe, Possidius, ne fût enfumé et brûlé vif dans une maison. Ils poignardèrent l'évêque Maximianus dans son église.

Pour restaurer l'unité rompue et faire rentrer les donatistes dans la communion catholique, Augustin crut

d'abord à la force de la raison et de la parole. Il invitait les schismatiques à des conférences : ils n'y venaient point. Il composa maint savant ouvrage, le traité *Contre la lettre de Parménien* (400), la même année celui *Du Baptême*, en 402 les deux livres *Contre la lettre de Pétilion, le donatiste*. Vaine dialectique ! Elle ne réussissait qu'à irriter davantage l'adversaire, à le rendre plus injurieux et plus agressif. L'occasion était belle de rappeler à l'évêque l'erreur manichéenne de sa jeunesse, ses désordres d'avant sa conversion : ces attaques personnelles furent l'origine des *Confessions*.

L'échec des moyens de douceur, le redoublement des violences donatistes décidèrent Augustin à mettre le poids de l'Etat dans la querelle. La rigueur des lois fit ce que n'avait pu faire la persuasion. En 411, une conférence, à la demande d'Honorius, réunissait les évêques catholiques et donatistes. Le tribun Marcellinus, qui, au nom de l'empereur, arbitrait le débat, donna cause gagnée aux catholiques. Le donatisme survécut peu au concile. Si déplaisante que soit pour une conscience moderne la notion de « bras séculier », ne tombons pas dans l'anachronisme de juger des mœurs du v^e siècle avec les idées du x^e.

Après Donat, Pélage. Ce moine breton, on le sait, professait la bonté de la nature et l'inutilité de la grâce pour le salut. Le souvenir qu'Augustin gardait de son enfance et de sa jeunesse pécheresses, celui de ses durs combats, l'assurance du secours divin qui seul avait pu les terminer, toute son expérience morale devait lui représenter comme monstrueux un tel optimisme. Il le combattit de toutes ses forces. Les conciles africains, le pape Innocent approuvèrent sa doctrine. Mais la question de la grâce, on le sait, n'en fut point close.

Ses dernières vigueurs polémiques, Augustin les exerça contre l'arianisme, la plus antichrétienne des hérésies, puisqu'elle niait la divinité de Jésus-Christ. Un des épisodes de cette lutte s'insérera dans la tragédie finale de la vie d'Augustin. Les Goths qu'enverra l'impératrice Placidie pour combattre le comte Boniface, révolté, étaient ariens, et Augustin aura avec un de leurs évêques, Maximin, un de ses derniers colloques théologiques.

Déjà en 410 un événement atroce, qu'aucun citoyen de l'Empire n'aurait osé concevoir, avait bouleversé les imaginations : Alaric, à la tête de ses Goths, était entré dans Rome, après un long siège, et, pendant trois jours

et trois nuits, la Ville avait subi le meurtre, le pillage et le viol. Une telle catastrophe apparaissait aux dévots des anciens cultes comme la vengeance des dieux délaissés. Un long murmure montait de tous les points de l'Empire contre la religion nouvelle. Pour y répondre Augustin entreprit le plus grand de ses livres doctrinaux, la *Cité de Dieu*, où, comme dans un diptyque prodigieux, il oppose aux grandeurs temporelles de la cité terrestre les grandeurs spirituelles de la cité céleste. ,

La composition de cette « somme » lui prit près de quinze ans de sa vieillesse. Elle lui laissa encore des forces pour les derniers travaux et pour souffrir. Il devait être, en effet, avant de mourir, abreuvé d'une grande amertume. Genséric et ses Vandales venaient de passer d'Espagne en Afrique, « changeant en déserts, dit Augustin, des pays autrefois peuplés et prospères ». C'était le comte d'Afrique, Boniface, qui, en rébellion contre la cour de Ravenne, peut-être pour se partager avec eux le pays, avait appelé les Barbares. Augustin avait vainement tenté de prévenir ce malheur, en conseillant à Boniface la réconciliation avec l'impératrice Placidie. Quand Boniface fit sa paix, il était trop tard : le flot de l'invasion recouvrait toute la Numidie. Hippone fut assiégée. C'est dans une Hippone assiégée par les hordes de Genséric qu'Augustin, malade, attendit la mort : elle vint à temps pour lui épargner le surcroît de douleur de voir sa ville prise et livrée aux flammes.

Le texte que nous avons traduit est celui de l'excellente édition des Bénédictins. Nous ne nous en sommes que fort peu écarté.

JOSEPH TRABUCCO.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME VEUT LOUER ET INVOQUER DIEU.

« Vous êtes grand, Seigneur, et souverainement digne de louanges ¹, grande est votre puissance et votre sagesse sans bornes ². » Cependant l'homme veut vous louer, lui, part médiocre de votre création, lui qui porte avec soi sa mortalité, lui qui porte avec soi le témoignage de son péché et celui de « votre résistance aux superbes ³ ». Et cependant l'homme, cette part médiocre de votre création, veut vous louer. C'est vous qui le poussez à mettre sa joie à vous louer, parce que vous nous avez créés pour vous, et que notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous.

Accordez-moi, Seigneur, de savoir et de comprendre s'il faut d'abord vous invoquer ou vous louer, s'il faut d'abord vous connaître ou vous invoquer. Mais qui vous invoque sans vous connaître? Car si l'on vous ignore, on peut en invoquer un autre que vous. Ou plutôt ne vous invoque-t-on pas pour vous connaître? « Mais comment invoquera-t-on Celui en qui on ne croit pas? » Et « comment croire en celui que personne ne prêche ⁴? » « Ils loueront le Seigneur ceux qui le cherchent ⁵. Le cherchant, ils le trouveront ⁶ » et l'ayant trouvé, ils le loueront.

Que je vous cherche donc, Seigneur, en vous invoquant et que je vous invoque en croyant en vous. Car vous nous avez été prêché. Elle vous invoque, Seigneur, la foi que vous m'avez donnée, la foi que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, par le ministère de celui qui vous prêche ⁷.

CHAPITRE II

COMMENT L'ÂME PEUT-ELLE APPELER DIEU EN ELLE,
SI DIEU EST PARTOUT ?

Et comment invoquerai-je mon Dieu, mon Dieu et mon Seigneur, puisque l'invoquer, c'est l'appeler en moi-même ? Est-ce qu'il y a une place en moi où puisse venir mon Dieu, oui, où il puisse venir en moi, « le Dieu qui a créé le ciel et la terre ⁸ ? » Est-il possible, Seigneur mon Dieu, qu'il y ait en moi de quoi vous contenir ? Le ciel et la terre que vous avez créés, et où vous m'avez créé, vous contiennent-ils ? Ou bien, parce que rien de ce qui existe n'existerait sans vous, tout ce qui existe vous contient-il ? Et ainsi, puisque j'existe, pourquoi vous demander de venir en moi, qui n'existerais pas si vous n'étiez en moi ? Car je ne suis pas encore aux enfers. Mais vous y êtes aussi, et, « quand j'y descendrais, vous y seriez présent ⁹ ».

Je n'existerais donc point, mon Dieu, je n'existerais point du tout, si vous n'étiez en moi. Ou plutôt je n'existerais point si je n'étais pas en vous, « de qui, par qui et en qui toutes choses ont l'être ¹⁰ ». Oui, c'est ainsi, Seigneur, oui, c'est ainsi. Où vous appellerai-je, puisque je suis en vous ? Et d'où viendriez-vous en moi ? Où me retirer hors du ciel et de la terre, pour que de là puisse venir en moi mon Dieu qui a dit : « Je remplis le ciel et la terre ¹¹ » ?

CHAPITRE III

SUITE DE LA DIFFICULTÉ PRÉCÉDENTE.

Le ciel et la terre vous contiennent-ils donc, Seigneur, puisque vous les remplissez ? Ou les remplissez-vous, mais, eux ne vous contenant pas, reste-t-il quelque chose de vous ? Et où répandez-vous ce qui reste de vous, quand vous avez rempli le ciel et la terre ? Ou n'avez-

vous pas besoin d'être contenu par quelque chose, vous qui contenez toutes choses, puisque ce que vous remplissez, vous le remplissez en le contenant? Ce ne sont pas les vases pleins de vous qui font votre stabilité; quand ils se briseraient, vous ne vous répandriez pas. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas, mais vous nous relevez; vous ne vous dispersez pas, mais vous nous rassemblez.

Mais, tout ce que vous remplissez, le remplissez-vous de tout votre Etre? Ou, parce qu'elles ne peuvent vous contenir tout entier, les choses ne contiennent-elles que quelque partie de vous; et est-ce la même partie de vous qu'elles contiennent toutes ensemble? Ou chacune d'elles contient-elle la sienne, les plus grandes une plus grande et les plus petites une plus petite? Est-ce donc qu'il y a en vous des parties plus grandes et des parties plus petites? Ou bien êtes-vous tout entier partout, et n'est-il rien qui vous contienne tout entier?

CHAPITRE IV

AUGUSTIN ÉLÈVE DES LOUANGES A DIEU.

IL LE LOUE MAL, IL LE SAIT, MAIS IL FAUT LE LOUER.

Qu'êtes-vous donc, mon Dieu! Qu'êtes-vous, je le demande, sinon le Seigneur Dieu? « Qui est le Seigneur excepté le Seigneur? Ou qui est Dieu, excepté notre Dieu ¹²? » Très haut, très bon, très puissant, souverainement omnipotent, très miséricordieux et très juste, très caché et partout présent, très beau et très fort, stable et insaisissable, immuable et principe de tout changement, jamais nouveau, jamais ancien, renouvelant toutes choses, « acheminant, à leur insu, les superbes à la ruine ¹³ »; toujours actif et toujours en repos; amassant alors que vous n'avez besoin de rien; soutenant, remplissant, protégeant, créant, nourrissant, perfectionnant, cherchant, quoique rien ne vous manque. Vous aimez, mais sans agitation; vous êtes jaloux, mais sans inquiétude; vous vous repentez, mais sans douleur; vous vous courroucez, mais calmement. Vous changez vos œuvres, mais sans changer vos desseins. Vous recouvrez ce que vous trouvez sans l'avoir jamais perdu. Vous

n'êtes jamais pauvre, et vous aimez le gain, jamais avare, et vous exigez les intérêts. On vous donne plus que votre dû, pour que vous deveniez débiteur. Et cependant qui donc possède un bien qui ne vous appartienne? Vous payez des dettes ¹⁴, et vous ne devez rien à personne; vous les remettez, et vous ne perdez rien. Mais qu'ai-je dit, mon Dieu, ma vie, mes saintes délices? Que dire, quand on parle de vous? Malheur cependant à ceux qui gardent sur vous le silence! Ils ont beau parler, ce sont des muets.

CHAPITRE V

AUGUSTIN PRIE DIEU DE PURIFIER SON CŒUR.

Qui me donnera de me reposer en vous? Qui me donnera de vous accueillir dans mon cœur enivré, afin que j'oublie mes maux et que je vous embrasse, vous mon seul et unique bien? Que m'êtes-vous? Prenez pitié de moi afin que je puisse le dire. Et moi, que vous suis-je pour que vous m'ordonniez de vous aimer, et si j'y manque, pour que vous vous courrouciez contre moi et me menaciez de grandes misères? Est-ce une petite misère de ne pas vous aimer? Ah! dites-moi au nom de vos miséricordes, Seigneur mon Dieu, ce que vous m'êtes. Dites à mon âme : « Je suis ton salut ¹⁵. » Dites-le que je l'entende. L'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur. Ouvrez-la et dites à mon âme : « Je suis ton salut. » Je courrai après cette voix et je vous saisirai. Ne me cachez pas votre visage. Que je meure pour ne pas mourir et pour le voir!

La maison de mon âme est trop étroite pour vous y recevoir : élargissez-la. Elle n'est que ruines : réparez-la. Elle a de quoi blesser vos yeux; je le sais et je le confesse. Mais qui la purifiera? A quel autre que vous crierai-je? « Purifiez-moi, Seigneur, de mes souillures cachées, et épargnez à votre serviteur les tentations venant d'autrui ¹⁶, je crois, et c'est pour cela que je parle ¹⁷. » Vous le savez, Seigneur. Ne vous ai-je pas, ennemi de moi-même, déclaré mes péchés et n'avez-vous pas « fait grâce à l'impiété de mon cœur ¹⁸? » « Je ne conteste pas avec vous » qui êtes la vérité; et je ne veux pas me

tromper moi-même « de peur que mon iniquité ne mente contre elle-même ¹⁹ ». Non, je ne conteste point avec vous, car « si vous voulez examiner de près nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui sera en mesure de supporter cet examen ²⁰ ? »

CHAPITRE VI

LES PREMIÈRES ANNÉES D'AUGUSTIN.

Cependant laissez-moi parler à votre miséricorde, « moi qui ne suis que terre et cendre ²¹ », laissez-moi parler, puisque c'est à votre miséricorde que je parle, et non à un homme qui se moquerait de moi. Vous aussi, peut-être vous moquez-vous de moi; mais regardez-moi et vous aurez pitié. Que veux-je dire, Seigneur mon Dieu, sinon que j'ignore d'où je suis venu ici-bas, en cette vie. Dois-je la nommer une vie mortelle, ou plutôt une mort vivante? Je ne sais. J'y ai été reçu par les consolations de votre miséricorde ²², ainsi que je l'ai appris de mes parents selon la chair, de qui et en qui vous m'avez formé à propos; car, moi, je n'en ai pas souvenir.

J'ai donc été accueilli par les consolations du lait humain. Mais ce n'était ni une mère ni mes nourrices qui en remplissaient leurs mamelles. C'était vous qui, par leur entremise, me donniez la nourriture de la première enfance, selon vos desseins qui distribuent vos richesses jusque dans les profondeurs de la création. C'était vous qui me donniez aussi de ne pas vouloir plus que vous ne me donniez, et qui inspiriez à celles qui me nourrissaient la volonté de me donner ce que vous leur donniez. Car une affection préordonnée les inclinait à me donner ce qu'elles recevaient abondamment de vous. C'était un bien pour elles, le bien que je recevais d'elles, et dont elles étaient l'instrument, sans en être la cause. De vous, ô Dieu, s'engendre tout bien, et de vous, ô mon Dieu, tout mon salut. C'est ce que j'ai compris depuis : vous me l'avez crié par les bienfaits que vous m'avez prodigués au-dedans et au-dehors. Mais alors je ne savais que sucer, goûter la paix du plaisir, pleurer lorsque je souffrais dans ma chair, et rien de plus.

Puis je commençai à rire aussi, d'abord en dormant,

ensuite éveillé. C'est ce que l'on m'a dit : je l'ai cru parce qu'on voit les autres enfants se comporter ainsi; car de cette période de ma vie je suis sans mémoire. Et voici que peu à peu je remarquais où j'étais, et que je voulais manifester mes volontés à ceux qui pouvaient les satisfaire; mais j'en étais incapable : elles étaient au-dedans de moi, et eux au-dehors; et aucun de leurs sens ne leur permettait de pénétrer dans mon âme. Des mouvements et des cris étaient les faibles signes de mes volontés, que j'exprimais comme je pouvais : fort inexactement. Quand on ne m'obéissait pas, parce qu'on ne m'avait pas compris, ou de peur de me faire du mal, j'étais furieux contre ces grandes personnes indociles, ces personnes libres qui ne voulaient pas se faire mes esclaves, et je me vengeais d'elles par des larmes. Voilà ce que j'ai observé chez les enfants que j'ai pu étudier; dans leur ignorance ils m'ont mieux renseigné sur ce que j'ai dû être, que ceux qui m'ont élevé, eux qui pourtant savaient.

Et voici que mon enfance est morte depuis longtemps, et moi je vis. Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours vivant, et rien ne meurt en vous, parce qu'avant le commencement des siècles, avant tout ce qui peut être dit antérieur encore, vous *êtes* et vous êtes Dieu et Seigneur de toute la création. En vous résident les causes de toutes les choses passagères, les origines immuables de tout ce qui change, et les raisons éternelles de tout ce qui est temporel et sans raison. Dites-moi, je vous en supplie, mon Dieu, par pitié pour votre misérable serviteur, dites-moi si mon enfance a succédé à quelque vie maintenant abolie, ou si cette vie fut celle que j'ai passée dans le ventre de ma mère. J'en ai entendu parler et j'ai vu moi-même des femmes grosses. Mais qu'étais-je avant ce temps, mon Dieu, qui êtes mes délices? Étais-je quelque part? Étais-je quelqu'un? Qui pourrait me le dire? Personne, ni mon père ni ma mère, ni l'expérience d'autrui, ni ma mémoire. Ne riez-vous pas de moi lorsque je vous pose ces questions, et votre volonté n'est-elle pas seulement que je vous loue et glorifie parce que je vous connais?

Je vous glorifie, Seigneur du ciel et de la terre²³, et je vous loue des commencements de ma vie et de mon enfance, dont je n'ai aucun souvenir. Mais vous avez voulu que l'homme puisse conjecturer de lui par autrui et qu'il puisse se fier sur bien des points de sa vie au témoi-

gnage d'humbles femmes. Enfin j'étais et je vivais déjà, et déjà, vers la fin de ma première enfance, je cherchais des signes pour faire connaître aux autres ce que j'éprouvais.

De qui un être vivant comme celui-là pourrait-il recevoir la vie, sinon de vous, Seigneur? Quelqu'un peut-il se créer soi-même, et y a-t-il une autre source d'où la vie puisse se répandre en nous que votre toute-puissance, Seigneur, en qui l'être et la vie ne font qu'un, parce que c'est la même chose d'être et de vivre souverainement? Car vous êtes l'Etre Suprême et vous ne changez pas ²⁴. Le jour présent ne passe point en vous; et pourtant c'est en vous qu'il passe, car toutes ces choses sont en vous et elles ne s'écouleraient pas, si vous ne les conteniez. Et « parce que vos années ne s'achèvent point ²⁵ », vos années ne sont qu'un éternel aujourd'hui. Et combien de nos jours et des jours de nos ancêtres ont déjà passé par cet aujourd'hui et en ont reçu leur mesure et leur contenu! D'autres jours passeront encore par ce même jour et en recevront leur mesure et leur contenu. Mais vous, vous restez le même ²⁶, et toutes vos œuvres d'hier, de demain et de l'avenir, vous les ferez aujourd'hui, et toutes vos œuvres d'hier et du passé, vous les avez faites aujourd'hui. Si quelqu'un ne comprend pas ces paroles, qu'y puis-je? Qu'il se réjouisse lui aussi en disant : quel est ce mystère ²⁷? Qu'il se réjouisse même ainsi, et qu'il aime mieux trouver en ne vous trouvant pas que de ne pas trouver en vous trouvant!

CHAPITRE VII

LA PREMIÈRE ENFANCE ELLE-MÊME N'EST POINT SANS PÉCHÉ.

Ecoutez-moi, mon Dieu. Malheur aux péchés des hommes! Et cependant c'est un homme qui parle ainsi, et vous lui faites miséricorde, parce que vous êtes l'auteur de son être et non du péché qui est en lui. Qui me rappellera le péché de mon enfance? « Car nul n'est pur de péché en votre présence, non pas même le petit enfant dont la vie n'est que d'un jour sur la terre ²⁸. » Qui me les rappellera? Ne sera-ce point le premier petit enfant venu,

si petit qu'il soit, en qui je vois ce dont je n'ai gardé aucun souvenir personnel?

En quoi donc ai-je péché alors? *Etait-ce un péché de convoiter le sein en pleurant?* Si je convoitais maintenant avec une pareille ardeur, non pas le sein nourricier, mais l'aliment convenable à mon âge, on me railerait et me reprendrait à bon droit. Ce que je faisais était donc répréhensible. Mais parce que je n'aurais pu comprendre les reproches, ni la coutume ni la raison ne permettaient qu'on m'en adressât. Oui, c'était une avidité mauvaise, car en grandissant, nous l'arrachons et la rejetons, et je n'ai point vu d'homme qui, dans un nettoisement, jette ce qu'il sait bon. *Etait-ce bien faire, même à cet âge, de demander avec des larmes ce qui ne pouvait m'être donné qu'à mon dam, d'entrer dans de violentes colères contre des personnes sur qui j'étais sans droits, libres et d'âge respectable, contre un père et une mère, et tant d'autres gens avisés, s'ils n'obéissaient pas au premier signe de mon caprice; de les battre, d'essayer de leur faire le plus de mal possible pour avoir résisté à des exigences dangereuses?*

Ainsi la faiblesse du corps est innocente chez l'enfant, mais non pas son âme ²⁹. J'ai vu et observé un petit enfant jaloux : il ne parlait pas encore et il regardait, tout pâle et l'œil mauvais, son frère de lait. Qui ignore le fait? Les mères et les nourrices prétendent conjurer cette envie par je ne sais quels charmes. Dira-t-on que c'est innocence, lorsque la source de lait coule si abondamment, de ne point admettre au partage un frère dénué de tout et qui ne peut soutenir sa vie que par cet aliment? On souffre ces passions avec indulgence, non qu'elles ne comptent pas et soient sans importance, mais parce qu'on croit qu'elles passeront avec l'âge. Autrement on n'aurait pas raison de les souffrir, puisqu'on ne peut les supporter chez une personne plus âgée.

C'est donc vous, Seigneur mon Dieu, qui avez donné au petit enfant avec la vie ce corps, tel que nous le voyons, pourvu de sens, formé de membres. Vous avez mis en lui tous les instincts de la vie pour assurer sa conservation et l'harmonie de l'ensemble. Vous m'ordonnez de vous louer pour ces bienfaits, « de vous confesser, de chanter votre nom, ô très Haut ³⁰ », car vous êtes le Dieu tout-puissant et bon, et vous le seriez encore, quand vous n'auriez créé que ces choses que nul ne peut créer que vous seul, ô Unité d'où procède tout, ô Beauté

parfaite, qui formez tout et ordonnez tout selon votre loi.

Ainsi, Seigneur, cet âge que je ne me rappelle pas avoir vécu, auquel je ne crois que sur le témoignage d'autrui, que j'ai conjecturé en voyant d'autres petits enfants, conjecture d'ailleurs certaine, j'hésite à le compter dans la vie que je mène en ce siècle. Il est pour moi plongé dans un aussi noir oubli que le temps que j'ai passé dans le ventre de ma mère. Que si « j'ai été conçu dans l'iniquité », si « c'est dans le péché que ma mère m'a porté ³¹ », où donc, je vous prie, mon Dieu, où, Seigneur, moi votre Serviteur, où et quand ai-je été innocent? Mais je laisse ce temps-là : qu'est-il pour moi, puisque je n'en ai gardé aucun vestige?

CHAPITRE VIII

L'APPRENTISSAGE DE LA PAROLE.

Sur le chemin de la vie, je passai de la première enfance à la seconde. Ou plutôt n'est-ce pas elle qui vint en moi et succéda à la première? Celle-ci ne s'en fut pas. Où serait-elle allée? Et cependant elle n'était plus. Je n'étais plus le marmot sans parole, mais déjà l'enfant qui sait parler. De cet âge j'ai le souvenir, et depuis j'ai compris comment j'avais appris à parler. Rien d'un enseignement où des grandes personnes m'auraient instruit des mots avec ordre et méthode, comme plus tard on fit des lettres de l'alphabet. J'apprenais moi-même, grâce à l'intelligence que vous m'avez donnée, mon Dieu, quand je voulais exprimer les sentiments de mon cœur par des cris, des plaintes et des gestes divers, afin qu'on fit ce que je voulais; mais je ne pouvais traduire tout ce que je voulais ni me faire entendre de tous ceux que je voulais. Alors, je captais par la mémoire les noms que j'entendais donner aux choses, et qui s'accompagnaient de mouvements vers les objets; je voyais et je retenais que l'objet avait pour nom le mot qu'on proférait, quand on voulait le désigner. Cette volonté se découvrait à moi par les mouvements du corps, par ce langage naturel à toutes les nations, qui consiste en jeux de physiologie, clins d'yeux, gestes, ton de la voix, truchement de l'âme, soit qu'elle demande, possède, regrette, ou

essaie d'éviter. Ainsi ces mots que je comprenais, que différentes phrases me faisaient entendre fréquemment, à leurs places respectives, je comprenais peu à peu leur signification, et ils me servaient à exprimer mes volontés d'une bouche déjà rompue à les prononcer.

C'est ainsi que je commençais à échanger avec les personnes de mon entourage les signes de mes volontés, et que j'entrai plus avant dans la société orageuse des hommes, soumis à l'autorité de mes parents et aux caprices de mes aînés.

CHAPITRE IX

FÉRULE, JEUX D'ENFANTS ET JEUX D'ADULTES.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles misères, quelles duperies furent mon lot, à cet âge où le petit garçon que j'étais ne se voyait proposer d'autre règle de vie sage, que l'obéissance à ses maîtres, afin de briller dans le siècle et d'exceller dans ces arts de bavardage qui servent à gagner la considération des hommes et de fausses richesses. On m'envoya à l'école pour apprendre à lire. J'ignorais l'utilité de cette étude, pauvre petit ! Et pourtant, si j'étais paresseux à apprendre, on me battait. Les grandes personnes vantaient ces pratiques. Nos nombreux prédécesseurs en cette vie nous avaient tracé ces voies douloureuses, par où nous étions forcés de passer, aggravant ainsi l'effort et la souffrance des fils d'Adam ³².

Je rencontrai alors, Seigneur, des hommes qui vous priaient. J'appris d'eux, vous comprenant comme je le pouvais, qu'il existe quelqu'un de grand, qui peut, en restant caché à nos sens, nous entendre et nous secourir. Enfant, je commençai donc à vous prier, vous mon appui et mon refuge ³³ ; pour vous invoquer, je déliais les nœuds de ma langue. Le petit enfant que j'étais vous demandait, avec une ferveur qui n'était pas petite, de n'être pas battu à l'école. Et quand vous n'exauciez pas ma prière (ce que vous faisiez pour mon bien ³⁴), les grandes personnes, jusqu'à mes parents, qui me voulaient exempt de tout mal, riaient des coups que je recevais, mon grand et terrible tourment d'alors.

Est-il, Seigneur, une âme assez grande, unie à vous d'un amour assez fort (car une sensibilité stupide produit le même effet), en est-il une qui tire de cette pieuse union assez de courage pour dédaigner les chevalets, les ongles de fer et autres instruments de torture, que les hommes de tous les pays de l'univers vous supplient, avec effroi, de leur épargner? Et cela, même si elle se moque de ceux qui les redoutent, comme mes parents se moquaient des châtimens que m'infligeaient mes maîtres. Car je ne les craignais pas moins que des tortures, et je ne vous conjurais pas moins de m'y soustraire; et pourtant je péchais en n'apportant pas à écrire, à lire, et à réfléchir, tout le soin qu'on exigeait de moi. Ce n'était pas faute de mémoire, Seigneur, ni d'intelligence : vous aviez bien voulu que j'en eusse assez pour cet âge. Mais j'aimais jouer, et ceux qui m'en punissaient se conduisaient tout comme moi. Mais les jeux des hommes, on les appelle affaires; et bien que ceux des enfants leur ressemblent fort, les hommes les punissent, et nul n'a pitié ni des enfants ni des hommes, ni des uns et des autres. Un juge équitable peut-il approuver les coups que je recevais parce que, petit garçon, je jouais à la paume et que ce jeu faisait obstacle à de rapides progrès dans ces études, qui devaient me fournir, une fois homme, le moyen de jeux moins innocents? Celui qui me battait n'agissait pas autrement que sa victime. Si, dans quelque débat insignifiant, un collègue triomphait de lui, il était plus tourmenté de bile et d'envie que moi, lorsque, dans une partie de paume, j'étais battu par un de mes camarades.

CHAPITRE X

AMOUR DU JEU ET DES SPECTACLES.

Et pourtant je péchais, Seigneur mon Dieu, ordonnateur et créateur de toute la nature, sauf du péché dont vous êtes seulement l'ordonnateur. Seigneur, mon Dieu, je péchais en agissant contre les commandemens de mes parents et de mes maîtres. Car j'aurais pu plus tard faire un bon usage du savoir qu'ils voulaient me faire acquérir, quelle que fût leur intention.

Ma désobéissance n'avait pas pour cause un choix meilleur, mais l'amour du jeu; j'aimais dans les parties de jeux l'orgueil de la victoire, les contes qui, chatouillant mes oreilles, y éveillaient un plus ardent désir de fiction; cette curiosité, passant dans mes yeux, y brillait de plus en plus et me jetait aux spectacles, jeux des grandes personnes. Ceux qui les donnent jouissent d'une considération si éminente qu'ils souhaitent presque tous que leurs enfants les imitent un jour; et cependant ils trouvent bon qu'on les châtie lorsque ces spectacles les distraient d'études qui leur permettront plus tard (c'est le vœu des parents) d'en donner de semblables. Jetez un regard miséricordieux sur ces faiblesses, Seigneur, et délivrez-nous, nous qui vous invoquons déjà. Délivrez aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, afin qu'ils vous invoquent et que vous les délivriez.

CHAPITRE XI

BAPTÊME DIFFÉRÉ.

J'avais entendu parler, encore tout petit, de la vie éternelle, qui nous fut promise par l'humilité du Seigneur notre Dieu, s'abaissant jusqu'à notre orgueil. J'étais déjà marqué du signe de la croix et déjà imprégné du sel sacré, à peine sorti du ventre de ma mère, qui a mis tant d'espoirs en vous.

Vous avez vu, Seigneur, alors que j'étais encore enfant, un jour qu'une subite fièvre, causée par une oppression d'estomac, faillit m'emporter, vous avez vu, car vous étiez déjà mon gardien³⁵, avec quelle ardeur, avec quelle foi je demandai le baptême de votre Christ, mon Seigneur et mon Dieu, à la piété de ma mère et de notre mère commune, votre Eglise. Toute troublée, la mère de ma chair, dont le cœur pur mettait à plus haut prix d'enfanter mon salut éternel dans votre foi, se hâtait déjà de me faire initier au sacrement salutaire, afin que je fusse purifié, en vous confessant, Seigneur Jésus, pour la rémission de mes péchés. Mais soudain je me trouvai mieux. On remit donc à plus tard de me purifier comme si je ne pouvais échapper à de nouvelles souillures en survivant. Apparemment on pensait qu'une rechute dans

l'ordure du péché, après le bain du baptême, serait plus grave et plus périlleuse.

Ainsi, dès lors je croyais, ma mère aussi et toute la famille, à l'exception seulement de mon père, qui cependant ne ruina pas en moi l'autorité de la piété maternelle et ne me détourna pas de croire au Christ, en qui il ne croyait pas encore. Ma mère n'épargnait rien pour que vous me fussiez un père, mon Dieu, plutôt que lui, et l'aidiez à prendre l'avantage sur son mari, à qui elle se soumettait, bien que valant mieux que lui, parce qu'en cela encore elle vous était soumise, à Vous qui voulez que la femme obéisse à son mari.

Je vous en prie, mon Dieu, je voudrais savoir (si telle est votre volonté) dans quel dessein mon baptême fut alors différé. Était-ce, oui ou non, pour mon bien, qu'on me lâcha, pour ainsi dire, la bride du péché? D'où vient que maintenant encore j'entends dire partout des uns et des autres : « Laissez-le faire, il n'est pas encore baptisé »? Et cependant, lorsqu'il s'agit du salut du corps, nous ne disons pas : « Laissez-le se blesser un peu plus, il n'est pas encore guéri. » Combien il eût mieux valu pour moi d'être promptement guéri, et que, grâce à mon zèle et à celui des miens, le salut de mon âme eût été placé sous votre sauvegarde, mon Dieu, qui me l'auriez donnée. Certes cela eût mieux valu. Mais ma mère savait déjà quel flot de tentations m'attendait, après l'enfance, et elle aimait mieux y abandonner un limon grossier, qui recevrait plus tard une forme, que l'image sainte ³⁶, œuvre du baptême ³⁷.

CHAPITRE XII

LA CONTRAINTE SCOLAIRE. SON BIENFAIT.

Dans cette enfance, que l'on croyait moins dangereuse pour moi que l'adolescence, je n'aimais pas l'étude, et j'avais horreur d'y être contraint. On m'y contraignait pourtant, et je m'en trouvais bien, sans agir bien, car je n'aurais rien appris, si on ne m'y avait forcé. Ce n'est pas bien agir qu'agir de mauvais gré, même quand ce qu'on fait est bon. Ceux qui me contraignaient n'agissaient pas bien non plus, c'est de vous, mon Dieu, que me

venait le bien. En me forçant à apprendre, ils n'avaient en vue que de me donner le moyen d'assouvir les insatiables passions d'une riche indigence et d'une ignominieuse gloire. Mais vous, « qui savez le nombre de mes cheveux ³⁸ », vous utilisiez à mon profit l'erreur de tous ceux qui me pressaient d'étudier, et mon erreur à moi qui ne voulais pas étudier, vous la faisiez servir à ma punition. Je méritais d'être puni, si petit enfant et si grand pécheur ! Ainsi, ces hommes n'agissaient pas bien, et de leur conduite vous tiriez un bien pour moi : je péchais et vous tiriez de mon péché un juste salaire. Car vous avez voulu, et il en est ainsi, que toute âme déréglée trouve en elle-même son châtement.

CHAPITRE XIII

GOÛT D'AUGUSTIN POUR LES FICTIONS POÉTIQUES.

Pourquoi ne pouvais-je souffrir l'étude du grec, dont on m'instruisait tout enfant ? Aujourd'hui même, ce n'est pas encore bien clair pour moi. J'aimais passionnément le latin, non pas tel que l'enseignent les premiers maîtres, mais ceux qu'on nomme grammairiens. Car le rudiment latin : lecture, écriture, calcul, ne m'ennuyait et ne m'accablait pas moins que l'étude du grec. D'où venait alors cette aversion, si ce n'est du péché, de la vanité, de la vie ? « J'étais chair, et j'étais le souffle qui vole et qui ne revient pas ³⁹. » Car ces études primaires, qui me permettaient et me permettent encore de lire tout ce que je trouve et d'écrire tout ce que je veux, ces études valaient mieux, étant plus pratiques, que celles où l'on me forçait d'apprendre par cœur les « erreurs » de je ne sais quel Enée ⁴⁰, dans l'oubli de mes propres erreurs, et de pleurer la mort de Didon, qui se tua par amour, tandis que, malheureux que j'étais, je supportais, les yeux secs, de mourir dans ces jeux frivoles, loin de vous, ô mon Dieu, qui êtes ma vie.

Quoi de plus misérable qu'un malheureux qui n'a pas conscience de sa misère, qui pleure sur la mort de Didon, fruit de son amour pour Enée, mais qui ne pleure pas sur sa propre mort, où l'a conduit son manque d'amour pour vous, ô Dieu, lumière de mon cœur,

paix de mon âme ⁴¹, vigueur qui féconde mon intelligence et le sein de ma pensée ! Je ne vous aimais pas, « je forniquais loin de vous », et tandis que je forniquais, retentissaient de toutes parts à mes oreilles des : « Très bien ! Bravo ! » car l'amitié de ce monde est une fornication qui nous éloigne de vous, et nous encourage de « Très bien » et de « Bravo » pour nous faire honte de n'être pas comme les autres. Je ne pleurais pas ma lâcheté, et je pleurais sur Didon, « morte après s'être portée, le fer à la main, à une résolution désespérée ⁴² » ; moi-même, vous abandonnant, je m'attachais aux dernières de vos créatures, terre attirée par la terre. Si l'on m'avait interdit de lire ces choses, j'aurais été désolé de ne pas lire ce qui me désolait. Voilà les folies qu'on tient pour plus distinguées et plus utiles que les études par lesquelles j'apprenais à lire et à écrire.

Mais aujourd'hui, que mon Dieu crie dans mon âme et que votre Vérité me dise : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! » Ce premier enseignement est sans aucun doute le meilleur, car j'oublierais plutôt les courses errantes d'Enée et tous les contes de ce genre que l'écriture et la lecture. Des voiles pendent au seuil des écoles de grammairiens ; ils signifient moins la beauté des secrets qu'on y enseigne que l'obscurité qui recouvre les erreurs qu'on y débite. Qu'ils ne criaillent pas contre moi, ces hommes que je ne crains plus, maintenant que je vous confesse les désirs de mon âme, et que, pour aimer vos voies droites, je me repose dans la condamnation de mes voies mauvaises ⁴³, qu'ils ne criaillent pas, ces marchands et ces acheteurs de grammaire ! Car si je leur demandais : « Est-ce vrai ce que dit le poète, qu'Enée soit venu jadis à Carthage ? » les moins doctes répondraient qu'ils l'ignorent, et les plus doctes que ce n'est pas vrai. Mais si je leur demande l'orthographe du nom d'Enée, tous ceux qui ont appris ces choses me font une réponse exacte, conformément à l'accord et à la convention par lesquels les hommes ont établi la valeur de ces signes. Pareillement, si je demandais ce qui serait le plus gênant dans la vie, d'oublier la lecture et l'écriture ou ces fables poétiques, qui ne voit ce que répondrait tout homme n'ayant pas perdu entièrement la raison ?

Je péchais donc dans mon enfance, lorsque je préférais ces vanités à des connaissances plus utiles, ou plutôt lorsque je détestais les unes et aimais les autres. « Un

et un font deux, deux et deux font quatre » était pour moi un rabâchage odieux, et je trouvais au contraire le plus grand charme dans les vaines images d'un cheval de bois plein de guerriers, dans l'incendie de Troie et dans « l'ombre de Créuse elle-même ⁴⁴ ».

CHAPITRE XIV

SON AVERSION POUR LE GREC.

Pourquoi cette haine pour la littérature grecque qui célèbre de telles aventures? Car Homère tisse habilement de pareilles fables et ses mensonges sont charmants; pourtant il était amer à mon esprit enfantin. Je crois que les petits Grecs ne goûtent pas mieux Virgile, lorsqu'on les oblige à l'étudier comme on m'obligeait à étudier Homère. Sans doute c'était la difficulté, oui la difficulté d'apprendre parfaitement une langue étrangère, qui répandait pour ainsi dire du fiel sur les délicieuses fables grecques. Je n'en connaissais pas un mot et c'est par la crainte et de dures punitions qu'on me forçait violemment à l'apprendre.

Mais dans ma toute première enfance, j'ignorais aussi les mots latins, et pourtant, en y prêtant attention, je les ai appris, sans peur ni violences, parmi les caresses de mes nourrices, les badinages et les sourires, la gaieté et les jeux. Je les ai appris sans punition, sans contrainte; mon esprit seul me contraignait à mettre au jour ses pensées, ce que je n'aurais pas fait si je n'avais appris des mots, non d'un maître, mais de gens que j'entendais parler et dans les oreilles de qui je déposais, moi aussi, toutes mes impressions. Par là on voit assez clairement que cette libre curiosité a plus de force pour instruire qu'une contrainte menaçante. Cependant les excès de la curiosité trouvent dans cette contrainte un frein conforme à vos lois, mon Dieu, oui, à vos lois qui, depuis les férules des maîtres jusqu'aux souffrances des martyrs, savent combiner leurs amertumes salutaires, pour nous ramener à vous, loin des douceurs pestilentielles qui nous en ont éloignés.

CHAPITRE XV

PRIÈRE A DIEU.

Exaucez, Seigneur, ma prière ⁴⁵, que mon âme ne perde pas courage sous votre discipline; que je ne perde pas courage en vous confessant vos miséricordes, qui m'ont arraché à mes voies perverses; que votre douceur surpasse toutes les séductions que je suivais ! Que je vous aime de toutes mes forces; que j'embrasse votre main de tout mon cœur; et arrachez-moi à toute tentation jusqu'au terme de ma vie ⁴⁶ ! Seigneur, vous êtes mon Dieu et mon roi ⁴⁷. Usez pour votre gloire de tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance, usez de ce savoir : parole, écriture, lecture, calcul. Car au temps où j'étudiais des vanités, vous m'avez donné une règle, et vous m'avez pardonné la coupable complaisance que je mettais dans ces choses vaines. J'y ai appris beaucoup de paroles utiles; mais on peut les apprendre aussi en de sérieuses études, et voilà la voie sûre où l'on devrait faire cheminer les enfants.

CHAPITRE XVI

LA MYTHOLOGIE MAITRESSE D'IMPURETÉ.

Malheur à toi, fleuve de la coutume ! Qui te résistera ? Ne seras-tu donc jamais desséché ? Jusques à quand rouleras-tu les fils d'Eve vers la vaste et redoutable mer que passent à peine ceux qui se sont embarqués sur le bois de la croix ? Ne m'as-tu pas fait lire que Jupiter est à la fois tonnant et adultère ? Et certes il ne pouvait être l'un et l'autre en même temps. Mais pour autoriser un véritable adultère à l'imiter, on a imaginé ce faux tonnerre. Est-il un maître drapé dans son manteau, qui entende sans se scandaliser un homme fait de la même poussière que lui s'écrier : « Ce sont là des fictions d'Homère; il prêtait aux dieux les vices des

hommes ⁴⁸ ; j'aurais préféré qu'il nous attribuât les vertus des dieux » ? Il serait plus vrai de dire qu'assurément Homère forgeait des fables, mais qu'en attribuant une nature divine à des hommes pleins de vices, son intention était qu'on ne prît pas ces vices pour des vices, et que quiconque agirait comme eux parût imiter, non des hommes perdus de mœurs, mais des dieux du ciel.

Et pourtant, ô fleuve infernal, on précipite dans tes eaux les fils des hommes ; on paye pour qu'ils apprennent ces choses. Et c'est là une grande affaire, quand elle a lieu en public au forum, sous le regard des lois qui accordent aux maîtres un salaire en sus des honoraires particuliers. Tu bats les rochers de tes flots et leur bruit proclame : « Ici on apprend les mots, ici on acquiert l'éloquence nécessaire pour persuader et pour expliquer sa pensée. » Ainsi nous ne connaîtrions pas ces mots : pluie d'or, sein, tromperie, voûtes du ciel, d'autres encore qui se trouvent dans un passage de Térence, si ce poète n'avait représenté un jeune débauché, qui se propose d'imiter la luxure de Jupiter en contemplant une fresque où est peint ce dieu, qui répand une pluie d'or dans le sein de Danaé pour la tromper ? Et voyez comme il s'excite à la débauche sur les leçons de ce maître céleste :

Quel dieu ! dit-il. Celui qui ébranle du fracas de son ton-
[nerre les voûtes du ciel.

Et moi, pauvre homme, je n'en ferais pas autant ? Oui,
[je l'ai fait et en suis fort aise ⁴⁹.

Non et non, de telles turpitudes ne font pas plus facilement apprendre ces mots-là. Mais ces mots conduisent à commettre ces turpitudes avec plus d'assurance. Je n'accuse pas les mots, sortes de vases précieux et choisis, mais le vin d'erreur qui nous y était versé par des maîtres ivres. Et si nous ne le buvions pas, on nous battait, et nous n'avions pas le droit d'en appeler à un juge sobre. Et cependant, mon Dieu, en présence de qui je me souviens maintenant, sans inquiétude, de ces choses, je ne répugnais pas à ces études ; elles m'étaient un délice, malheureux que j'étais, et on me nommait à cause de cela un enfant de grande espérance.

CHAPITRE XVII

UNE ÉDUCATION PUREMENT FORMELLE.

Permettez-moi, mon Dieu, de dire un mot de cette intelligence que vous m'avez donnée et des sottises où je la gâchais. On me proposait un travail qui était une source de trouble pour mon cœur par l'attrait de la louange qui le récompenserait, ou par la crainte de la honte et des coups qui le puniraient. Je devais composer le discours de Junon, irritée et malheureuse parce qu'elle ne pouvait « détourner de l'Italie le roi des Troyens ⁵⁰ ». Ces paroles, je le savais bien, n'avaient jamais été prononcées par Junon. Mais on nous forçait à nous égarer sur les traces de ces fictions poétiques et à exprimer en prose ce que le poète avait dit en vers ⁵¹. Celui-là recevait le plus d'éloges qui, conservant au personnage décrit sa dignité, avait su rendre, avec le plus de force, sa colère et sa douleur, et revêtir ces états d'âme des mots les plus justes.

A quoi bon tout cela, ô vraie vie, ô mon Dieu ? A quoi me servait d'être applaudi, tandis que je lisais ma déclamation, devant mes nombreux condisciples de mon âge ? Qu'était-ce que tout cela, sinon vent et fumée ? N'existait-il pas d'autres thèmes pour exercer mon intelligence et ma langue ? Vos louanges, Seigneur, vos louanges célébrées par vos Ecritures auraient soutenu les frêles branches de mon cœur. Il n'eût pas été entraîné dans ces creuses bagatelles, proie honteuse des esprits de l'air. Car il est plus d'une façon de sacrifier aux anges rebelles.

CHAPITRE XVIII

DANGER DE CETTE ÉDUCATION.

Quoi de surprenant si je me laissais emporter ainsi aux vanités, et si, loin de vous, mon Dieu, je me répandais au-dehors ? On me proposait pour modèles des hommes qu'une critique couvrait de honte, pour un

barbarisme ou un solécisme dans le récit d'une bonne action, mais qui étaient fiers d'être loués pour avoir raconté abondamment, élégamment, en un langage pur et fort correct, leurs débauches.

Vous voyez ces choses, Seigneur, et vous vous taisez, étant « patient, plein de miséricorde et vrai ⁵² ». Mais vous taisez-vous toujours ? Dès maintenant vous retirez de cet affreux abîme ⁵³ l'âme qui vous cherche, qui a soif de vos délices ⁵⁴, le cœur qui vous dit : « J'ai cherché votre visage ; votre visage, Seigneur, je le chercherai encore ⁵⁵. » Car on est loin de votre visage dans les ténèbres des passions. Ce n'est pas avec les pieds et dans l'espace qu'on s'en va loin de vous et qu'on revient à vous. Votre fils, l'enfant prodigue, ne s'est procuré ni chevaux, ni chars, ni navires, il ne s'est pas envolé sur des ailes visibles ; il n'a pas fait route en jouant des genoux pour mener la vie d'un prodigue dans un pays lointain, et dissiper les biens que vous lui aviez donnés à son départ, tendre père, puisque vous lui aviez fait ces dons, plus tendre encore quand il revint dans le dénuelement. Vivre dans les passions déréglées, c'est vivre dans les passions ténébreuses, et c'est vivre loin de votre visage.

Voyez, Seigneur mon Dieu, voyez avec votre habituelle patience, comme les fils des hommes observent exactement les conventions des lettres et des syllabes qu'ils ont héritées de leurs devanciers, et comme ils négligent les pactes imprescriptibles du salut éternel qu'ils ont reçus de Vous ! Cela est si vrai que celui qui connaît ou enseigne cette vieille convention des sons, s'il vient à prononcer le mot « homme » sans aspiration à la première syllabe, il déplaît plus qu'en nourrissant, contrairement à vos lois, de la haine pour un homme, lui qui est aussi un homme. Comme si l'on pouvait souffrir plus de mal d'un ennemi que de la haine qui vous anime contre lui ; comme si les coups qu'on lui porte en le poursuivant pouvaient être plus grands que ceux qu'on porte à son propre cœur par cette haine même. Sans aucun doute il n'y a pas de science des mots plus intérieure à nous-mêmes que la conscience, qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Que vous êtes mystérieux, vous qui habitez le ciel dans le silence, Dieu, unique grandeur, qui, par une loi inlassable, répandez un aveuglement vengeur sur les

passions coupables ! Voici un homme qui recherche la gloire de l'éloquence ; devant un homme, le juge, au milieu d'une foule d'hommes, il attaque son ennemi avec une haine féroce. Il se garde avec l'attention la plus vigilante d'un lapsus, par exemple de dire « *inter omnes* » ; mais il ne songe pas à interdire à sa fureur de retrancher un homme du nombre des hommes.

CHAPITRE XIX

CORRUPTION DE L'ÂME ENFANTINE.

C'est sur le seuil de ces habitudes morales que je gisais, pauvre enfant, c'est dans cette arène que je luttais. Je ne craignais pas de faire un barbarisme ; mais je ne me gardais pas de l'envie contre ceux qui n'en faisaient point, quand j'en faisais un. Je vous dis ces choses, mon Dieu, je vous confesse ces misères, à quoi je devais d'être loué par ceux dont la sympathie était alors l'honneur de ma vie. Car je ne voyais pas l'abîme de honte où « j'étais plongé loin de vos yeux ⁵⁶ ». A vos yeux qu'y avait-il de plus repoussant que moi ? Je déplaisais même à ces gens-là, pédagogues, maîtres et parents, à force de mensonges et de tromperies où m'entraînaient l'amour du jeu, le goût des spectacles frivoles, le désir inquiet de les imiter. Je me rendais coupable aussi de larcins dans la cave et sur la table de mes parents, soit par gourmandise, soit pour avoir de quoi donner à d'autres enfants et m'associer ainsi à leurs jeux, association où ils trouvaient autant de plaisir que moi, mais qu'ils me faisaient payer tout de même. Dans ces jeux il m'arrivait souvent aussi, poussé par un vain désir de primauté, si je me voyais battu, de forcer la victoire en trichant. Cependant, lorsque je surprenais les autres à en faire autant, il n'était rien que je fusse disposé à supporter moins patiemment, et qui provoquât de ma part de plus violentes protestations, que ce que je commettais moi-même à leur endroit. Si c'était moi qui étais surpris et accusé, je préférerais en venir aux coups que de céder.

Est-ce là l'innocence enfantine ? Non, Seigneur, il n'y a pas d'innocence enfantine ; non, laissez-moi, ô

mon Dieu, le dire. Rien ne change quand des pédagogues, des maîtres, des noix, des balles, des oiseaux, on passe aux préfets, aux rois, aux domaines, aux esclaves; les âges se succèdent, comme à la fêrûle succèdent de pires châtiments, mais c'est toujours la même chose. C'est donc une figure de l'humilité que vous avez louée, ô notre Roi, dans la petite taille de l'enfant, quand vous avez dit : « C'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux ⁵⁷. »

CHAPITRE XX

ACTIONS DE GRACES.

Et pourtant, Seigneur, à vous le Créateur parfait et le maître très bon de l'univers, à vous notre Dieu, iraient mes actions de grâces ⁵⁸, quand même vous ne m'auriez pas donné de vivre plus qu'une vie d'enfant. Car dès cet âge j'existais, je vivais, je sentais, j'avais à cœur de défendre l'intégrité de mon être, reflet de l'unité mystérieuse d'où je sortais; je veillais à l'aide du sens extérieur sur l'intégrité de mes sens, et même dans mes petites pensées et les petites choses qui en faisaient l'objet, la vérité me charmait; je ne voulais pas être trompé; ma mémoire était bonne, je savais parler. Je fuyais la douleur, la honte, l'ignorance. Tout cela, chez l'enfant que j'étais, n'était-ce pas étonnant, merveilleux? Mais tout cela m'avait été donné par mon Dieu, ce n'était pas moi qui me l'étais donné; et tout cela était bien, et tout cela était moi. Il est donc bon celui qui m'a fait : il est lui-même mon bien, et je le loue pour tous les biens dont subsistait même mon enfance.

Mon péché, c'était de chercher les plaisirs, les grandeurs, les vérités, non en lui, mais dans les créatures, en moi et chez les autres. Je me jetais ainsi dans les douleurs, les troubles, les erreurs. Je vous rends grâces à vous qui êtes mes délices, mon honneur, ma confiance; je vous rends grâces, ô mon Dieu, de vos dons; mais vous, conservez-les-moi. Car ainsi vous me conserverez moi-même, et vos dons en seront accrus et parachevés, et je serai avec vous, puisque c'est vous qui m'avez donné aussi l'être.

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN VA CONFESSER SON ADOLESCENCE.

Je veux me souvenir de mes hontes passées et des impuretés charnelles de mon âme. Non que je les aime, mais afin de vous aimer, mon Dieu. C'est par amour de votre amour que j'accomplis ce dessein. Je repasse par mes voies perverses, je les évoque amèrement pour goûter votre douceur, ô Délices qui ne trompez pas, Délices heureuses et sûres, qui me recueillez en vous, m'arrachant à la dispersion où je me dissipais, à l'époque où, me détournant de votre unité, je me perdais en mille vanités. J'étais adolescent; je brûlais de me rassasier de plaisirs infernaux, j'eus l'audace de m'épanouir en des amours changeantes et ténébreuses; et « ma beauté se flétrit ⁵⁹ » et je ne fus plus que pourriture à vos yeux, pendant que je me complaisais en moi-même et voulais plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II

PREMIERS TUMULTES DE LA CHAIR.

Et qu'est-ce qui faisait mes délices, sinon d'aimer et d'être aimé? Mais je ne me bornais pas à des relations d'âme à âme. Je ne demeurais pas sur le sentier lumineux de l'amitié. Des vapeurs s'exhalaient de la boueuse

concupiscence de ma chair, du bouillonnement de ma puberté; elles ennuageaient et offusquaient mon cœur; tellement qu'il ne distinguait plus la douce clarté de l'affection des ténèbres sensuelles. L'une et l'autre fermentaient confusément, et ma débile jeunesse emportée à travers les précipices des passions était plongée dans un abîme de vices. Votre colère s'était abattue sur moi et je ne le savais pas. Le fracas des chaînes de ma mortalité m'avait rendu sourd, juste châtement de mon âme orgueilleuse; je m'éloignais toujours plus loin de vous, et vous le permettiez. Mon cœur bouillant s'agitait, se répandait, se dissolvait en débauches, et vous vous taisiez. O ma tardive joie! Vous vous taisiez alors, et je m'éloignais toujours de vous, jetant de plus en plus de stériles semences, génératrices de douleurs, avec une bassesse superbe et une lassitude inquiète.

Que n'a-t-on alors réglé ma misère? Que n'a-t-on tourné à un bon usage le charme fugace qu'exerçait sur moi chaque nouvel objet? Que n'a-t-on fixé des bornes aux voluptés que j'en tirais? Le flot bouillonnant de mon âge se serait apaisé au rivage conjugal, s'il ne pouvait s'apaiser autrement, il aurait trouvé sa fin dans la procréation des enfants. C'est ce que prescrit votre loi, Seigneur, vous qui réglez la propagation de notre race mortelle et dont la douce main émousse les épines, ignorées de votre paradis ⁶⁰! Car votre toute-puissance n'est pas loin de nous, même quand nous sommes loin de vous. Ou alors il me fallait écouter plus attentivement la parole qui sort de vos nuées : « Ils souffriront des tribulations dans leur chair, et moi je vous les épargne ⁶¹. » Et ailleurs : « Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme ⁶² ». Ou encore « Celui qui n'a pas de femme pense aux choses de Dieu et aux moyens de plaire à Dieu; mais celui qui est engagé par le mariage pense aux choses du monde et aux moyens de plaire à sa femme ⁶³. » Voilà les paroles que j'aurais écoutées, si j'avais été plus attentif, et me faisant eunuque pour le royaume du ciel, j'aurais attendu dans la joie vos embrassements ⁶⁴.

Mais, hélas! je brûlais et, vous délaissant, je me laissais emporter par le torrent impétueux des passions, je transgressais toutes vos lois; mais je n'échappais pas à vos coups. Quel mortel y peut échapper? Vous étiez toujours à mes côtés, sévère et miséricordieux à la fois, répandant des dégoûts pleins d'amertume sur toutes mes joies illicites, pour me faire chercher des joies sans

dégoût? Où aurais-je pu les trouver sinon en vous, Seigneur, qui « nous donnez les enseignements de la douleur ⁶⁵ », qui « frappez pour guérir » et qui nous faites mourir pour que nous ne mourions pas loin de vous ⁶⁶.

Où étais-je? Comme j'étais exilé loin des délices de votre maison, en cette seizième année de mon âge charnel, où je subissais avec un abandon total l'empire de cette folie sensuelle qu'autorise le honteux honneur humain, mais que condamnent vos lois! Les miens ne se souciaient guère de me sauver de ces chutes par le mariage; ils n'avaient qu'un souci : c'était que j'apprisse à parler le mieux possible et à persuader par cet art.

CHAPITRE III

AUGUSTIN INTERROMPT SES ÉTUDES.

AVEUGLEMENT D'UN PÈRE PAIEN.

CONSEILS D'UNE MÈRE CHRÉTIENNE.

Cette année-là, mes études se trouvaient interrompues; on m'avait fait revenir de Madaure ⁶⁷, la ville voisine où j'avais commencé à étudier la littérature et l'éloquence. On s'employait à trouver l'argent nécessaire pour subvenir aux frais d'un plus lointain voyage, à Carthage. Mon père qui n'était qu'un très modeste citoyen de Thagaste consultait plus son ambition que ses moyens.

Mais pour qui fais-je ce récit? Ce n'est pas pour vous, mon Dieu; mais en vous contant ces choses, je les conte à mes semblables, aux hommes, mon livre ne tomberait-il qu'en de rares mains. Et pourquoi l'écrire? C'est afin que quiconque le lise, et moi-même, nous concevions la profondeur de l'abîme d'où il faut crier vers vous ⁶⁸. Et qu'y a-t-il de plus près de vos oreilles que les aveux d'un cœur pénitent et une vie réglée sur la foi ⁶⁹? Qui ne portait aux nues mon père de dépenser au-delà des ressources de son patrimoine pour permettre à son fils un lointain séjour d'études? De nombreux citoyens, infiniment plus riches que lui, ne s'imposaient pas un pareil sacrifice pour leurs enfants. Et cependant le même père ne se souciait pas de savoir comment je grandissais devant vous et quelles étaient mes mœurs, pourvu que je fusse disert ⁷⁰. Ne faudrait-il pas dire plutôt

désert ⁷¹, privé que j'étais de vos soins, ô Dieu, le seul véritable et bon maître du champ de mon cœur, votre bien ?

Ainsi j'étais dans ma seizième année, la médiocrité familiale m'avait forcé à interrompre mon travail et, libre de toute fréquentation scolaire, je vivais avec mes parents. En ce temps-là les ronces des passions s'élevèrent jusqu'au-dessus de ma tête, et point de main pour les arracher. Bien au contraire, un jour qu'aux bains il avait aperçu les signes de ma puberté, le revêtement de mon inquiète adolescence, mon père alla tout heureux le dire à ma mère, comme si cette constatation eût fait naître en lui un ardent désir de petits-enfants ; oui il était ivre de cette joie où le monde vous oublie, vous, son Créateur, pour aimer la créature au lieu de vous ⁷², ivre du vin invisible d'une volonté perverse et qui penche à la bassesse. Mais déjà vous aviez commencé à bâtir votre temple dans le cœur de ma mère et à y construire votre sanctuaire. Car mon père n'était que catéchumène, et depuis peu. C'est pourquoi elle tremblait et frémissait d'une pieuse inquiétude, et bien que je ne fusse pas encore au nombre des fidèles, elle craignait pour moi les voies tortueuses où marchent ceux « qui tournent vers vous le dos et non le visage ⁷³ ».

Hélas ! comment oser dire que vous vous êtes tu, alors que je m'éloignais toujours plus de vous ? Vous taisiez-vous alors pour moi ? De qui, sinon de vous, étaient ces paroles que par la bouche de ma mère, votre fidèle servante, vous avez si souvent fait sonner à mes oreilles ? Mais aucune ne m'allait au cœur, aucune ne me persuadait de faire votre volonté et la sienne. Ce qu'elle voulait, et je me rappelle avec quelle ardente inquiétude elle m'en avertissait secrètement, c'était que je m'abstinsse du péché de fornication, et surtout de celui de l'adultère.

Je ne voyais là que conseils de femme que j'eusse rougi de suivre. Mais c'était vous qui me les donniez, et je ne le savais pas. Je croyais que vous vous taisiez, qu'elle seule me parlait, alors que vous me parliez par sa bouche ; et je vous méprisais dans sa personne, moi, son fils, « fils de votre servante et votre serviteur ⁷⁴ ». Mais je l'ignorais et j'allais aux abîmes, à ce point aveuglé qu'au milieu des jeunes gens de mon âge, j'avais honte de leur être inférieur en turpitude. Je les entendais se vanter de leurs dévergondages et se glorifier à proportion de leur

infamie, et je me plaisais à faire le mal non seulement par sensualité mais aussi par vanité. Qu'est-ce qui mérite le décri si ce n'est le vice ? Mais pour ne pas être décrié, je me faisais plus vicieux, et quand je ne pouvais m'égaliser aux pires par une mauvaise action, je feignais d'avoir commis ce que je n'avais pas commis. Ma crainte était de paraître d'autant plus abject que j'étais plus innocent, et de passer pour d'autant plus vil que j'étais plus chaste.

Voilà avec quels compagnons je cheminais sur les places de « Babylone », et me roulais dans sa boue comme dans le cinname et les parfums précieux ⁷⁵. Pour me coller plus fortement à ce bournier, l'ennemi invisible me foulait aux pieds et me séduisait ⁷⁶, car j'étais facile à séduire. Echappée déjà du « cœur de cette Babylone ⁷⁷ », mais s'attardant encore dans ses alentours, la mère de ma chair m'exhortait bien à la pudeur, mais elle ne se souciait pas, en dépit des confidences de son mari, d'enfermer dans les bornes de l'affection conjugale, faute de pouvoir les trancher au vif, ces passions criminelles qui devaient, plus tard, elle s'en rendait bien compte, me mettre en péril. Elle ne s'en souciait point de peur que les espérances qu'on mettait en moi ne fussent entravées par les liens du mariage ; non pas ces espérances de la vie future, que ma mère mettait en vous, mais celles qu'ils concevaient de ma culture littéraire, dont ils étaient l'un et l'autre trop entichés, mon père, parce qu'il n'avait à peu près aucune pensée pour vous et ne nourrissait pour moi que de vaines ambitions, ma mère, parce qu'à son sentiment ces études traditionnelles, qu'elle croyait sans danger, pourraient au surplus être de quelque utilité pour me rapprocher de vous.

Telles sont les conjectures que je forme lorsque, dans la mesure du possible, je me rappelle le caractère de mes parents. Même, passant outre aux exigences d'une juste sévérité, on lâchait la bride à mes divertissements, jusqu'à me laisser me perdre en mille passions. Et tous ces désordres répandaient un épais brouillard, qui me cachait, ô mon Dieu, la lumière sereine de votre vérité, et c'est pour ainsi dire « de moi-même que s'engraissait mon iniquité ⁷⁸ ».

CHAPITRE IV

AUGUSTIN S'ACCUSE D'UN LARCIN.

Certes votre loi, Seigneur, condamne le larcin, une loi gravée dans le cœur des hommes, et que leur iniquité même n'abolit pas. Quel voleur accepte qu'on le vole ? Le riche n'admet pas l'excuse de l'indigence. Eh bien ! moi, j'ai voulu voler, et j'ai volé sans que la misère m'y poussât, rien que par insuffisance et mépris du sentiment de justice, par excès d'iniquité. Car j'ai volé ce que je possédais en abondance et de meilleure sorte. Ce n'est pas de l'objet convoité par mon vol que je voulais jouir, mais du vol même et du péché.

Il y avait dans le voisinage de notre vigne un poirier chargé de fruits qui n'avaient rien de tentant, ni la beauté ni la saveur. En pleine nuit (selon notre exécration habituelle nous avions prolongé jusque-là nos jeux sur les places), nous nous en allâmes, une bande de mauvais garçons, secouer cet arbre et en emporter les fruits. Nous en fîmes un énorme butin, non pour nous en régaler, mais pour le jeter aux porcs. Sans doute nous en mangeâmes un peu, mais notre seul plaisir fut d'avoir commis un acte défendu.

Voilà mon cœur, ô Dieu, voilà mon cœur dont vous avez eu pitié au fond de l'abîme. Qu'il vous dise maintenant, ce cœur que voilà, ce qu'il cherchait dans cet abîme, pour faire le mal sans raison, sans autre raison de le faire que sa malice même. Malice honteuse, et je l'ai aimée ; j'ai aimé ma propre perte ; j'ai aimé ma chute ; non l'objet qui me faisait choir, mais ma chute même, je l'ai aimée. Ô laideur de l'âme qui abandonnait votre soutien pour sa ruine, et ne convoitait dans l'infamie que l'infamie elle-même.

CHAPITRE V

ON NE PÈCHE PAS SANS MOBILE.

Les beaux objets ont leur charme, et l'or et l'argent et tout. Le toucher charnel doit un agrément à un rapport de convenance avec l'objet; et les autres sens trouvent aussi dans les choses corporelles chacun une modalité appropriée. L'honneur du monde, le pouvoir de commander et de dominer ont aussi leur prestige; c'est au surplus la source du désir de la vengeance. Cependant, pour posséder tous ces biens, on ne doit pas s'écarter de vous, Seigneur, ni se détourner de votre loi. La vie même, notre vie d'ici-bas, a son attrait, qui lui vient d'une certaine mesure de beauté, laquelle lui appartient en propre et d'un accord avec toutes ces beautés d'ici-bas. L'amitié humaine est douce aussi par les chers nœuds qui font de plusieurs âmes une seule âme.

C'est pour toutes ces choses et d'autres semblables que nous commettons le péché, lorsque, nous abandonnant à un penchant déréglé pour les biens les plus médiocres, nous en délaissions de meilleurs et de très grands, vous Seigneur, notre Dieu, votre unité, votre loi. En effet les choses d'ici-bas sont douces, mais non point si douces que mon Dieu, qui a créé le monde, car « c'est en lui que le juste se complaît, et il fait les délices des cœurs droits ⁷⁹ ».

Quand on recherche le mobile d'un crime, on n'arrive à une conviction que si l'on a pu découvrir chez le coupable le désir de posséder un de ces biens que nous avons appelés inférieurs, ou la crainte de les perdre. Car ils ont leur beauté et leur prix, si abjects et si bas qu'ils soient en comparaison des biens supérieurs et béatifiques. Cet individu a commis un homicide. Pourquoi l'a-t-il commis? Il désirait la femme ou le bien de sa victime; il a voulu voler pour avoir de quoi vivre; il a craint de subir le même tort d'un autre; offensé, il a brûlé de se venger. Aurait-il commis un homicide sans mobile, pour le seul plaisir de l'homicide? Qui le croirait? On a dit d'un homme qui portait la folie et la cruauté au-delà de toute mesure, « qu'il aimait mieux être

méchant et cruel sans raison. » L'auteur ⁸⁰ vient cependant de mentionner un mobile : « Il craignait, dit-il, que sa main ou son esprit ne s'engourdissent dans l'inaction ⁸¹. » Mais pourquoi cela ? Evidemment il voulait par cette habitude du crime s'emparer de Rome, gagner honneurs, pouvoir, richesse, se délivrer de la crainte des lois, et des embarras que lui valaient l'insuffisance de son patrimoine et la conscience de ses crimes. Ainsi Catilina n'aimait pas le crime pour lui-même, mais ce pour quoi il le commettait.

CHAPITRE VI

EN COMMETTANT SON LARCIN, AUGUSTIN A FAIT LE MAL
POUR LE MAL.

Misère ! Qu'ai-je donc aimé en toi, ô mon larcin, crime nocturne de mes seize ans ? Tu n'étais pas beau, étant un larcin. As-tu même une existence réelle pour que je t'interpelle ? Ce qui était plus beau, c'étaient ces fruits que nous dérobâmes, car ils étaient votre œuvre à vous, suprême Beauté, Créateur de toutes choses, Dieu bon, Dieu souverain Bien et mon Bien véritable ; certes, ils étaient beaux, ces fruits, mais ce n'était pas eux que convoitait mon cœur misérable. J'en avais de meilleurs en grand nombre ; je ne les ai donc cueillis que pour voler. Car aussitôt cueillis, je les jetai loin de moi, me nourrissant de ma seule iniquité, dont la saveur m'était délicieuse. S'il entra un peu de ces fruits dans ma bouche, c'est ma faute qui fit leur saveur.

Et maintenant, Seigneur mon Dieu, je cherche ce qui m'a pu charmer dans ce larcin. Il était sans beauté. Je ne parle pas de cette beauté qui réside dans la justice et la prudence ; ni de celle qui est dans l'esprit de l'homme, la mémoire, les sens, la vie végétative ; ni de celle qui brille au front des astres et pare leurs révolutions, ni de la beauté de la terre et de la mer, foisonnantes d'êtres vivants qui forment une suite continue de générations ; ni même de cette apparence de beauté dont s'ombragent les mensonges du vice.

Car l'orgueil imite l'élévation de l'âme ; mais vous seul, mon Dieu, êtes élevé au-dessus de toutes les créa-

tures. Et que cherche l'ambition, si ce n'est les honneurs et la gloire? Et cependant vous seul, entre tous, devez être honoré et glorifié éternellement. La sévérité du pouvoir veut se faire craindre, mais qui doit-on craindre sinon vous seul, ô Dieu? Que peut-on arracher ou soustraire à votre puissance? Quand, où et qui en est capable? Les voluptueux veulent se faire aimer par des caresses. Mais rien n'est plus caressant que votre amour, et on ne peut rien chérir de plus salutaire que votre vérité, belle et lumineuse plus que toute chose. La curiosité simule la passion de la science, mais vous, vous avez la science suprême et totale. L'ignorance même et la sottise se couvrent des noms de simplicité et d'innocence, mais il ne se peut rien trouver de plus simple que vous. Et quoi de plus innocent que vous, puisque ce sont leurs propres œuvres qui font du mal aux méchants? La paresse se donne les apparences de désirer le repos. Mais où trouver un repos assuré hors du Seigneur? Le luxe veut être nommé satiété et abondance. Mais c'est vous qui êtes plénitude et trésor inépuisable d'incorruptibles délices. La prodigalité prend les dehors de la libéralité. Mais c'est vous qui dispensez généreusement tous les biens. L'avarice veut posséder beaucoup. Vous, vous possédez tout. La jalousie dispute pour le premier rang. Qu'y a-t-il de supérieur à vous? La colère est en quête de vengeance. Qui se venge plus justement que vous? La crainte, qui veille sur la sécurité des êtres chers, s'alarme des dangers insolites et soudains qui les menacent. Mais pour vous, quoi d'insolite? Quoi de soudain? Qui vous sépare de ce que vous aimez? Où trouver, sinon auprès de vous, une inébranlable sécurité? La tristesse se consume d'avoir perdu les biens dont se délectait la cupidité : car elle voudrait qu'on ne pût rien lui ravir, comme à vous.

C'est ainsi que l'âme se fait adultère, quand elle se détourne de vous et cherche hors de vous ce qu'elle ne trouve, pur et sans mélange, qu'en revenant à vous. Ils vous imitent tout de travers tous ceux qui s'éloignent de vous et s'élèvent contre vous. Mais même en vous imitant ainsi, ils font voir que vous êtes le Créateur de l'univers et que, pour cette raison, il est impossible de se séparer tout à fait de vous.

Qu'ai-je donc aimé dans ce larcin, et en quoi ai-je imité mon Seigneur, même d'une manière criminelle et fausse? Me suis-je plu à transgresser votre loi par la ruse,

ne pouvant le faire par la force? Esclave, ai-je affecté une liberté mutilée en faisant impunément, par une ténébreuse contrefaçon de votre toute-puissance, ce qui m'était défendu? Voilà « cet esclave qui fuit son maître et qui recherche l'ombre ». O corruption ! ô vie monstrueuse ! ô abîme de mort ! Ai-je pu prendre plaisir à ce qui n'était pas licite pour la seule raison que ce n'était pas licite?

CHAPITRE VII

IL REMERCIE DIEU DE LUI AVOIR REMIS SON PÉCHÉ.

« De quelle reconnaissance payerai-je le Seigneur ⁸² » : ma mémoire garde de tels souvenirs et mon âme n'en ressent point de crainte? Je vous aimerai, Seigneur, je vous rendrai grâces, je confesserai votre nom ⁸³ pour m'avoir pardonné tant d'œuvres mauvaises et scélérates. Je dois à votre grâce et à votre miséricorde d'avoir fait fondre mes péchés comme de la glace. Je dois aussi à votre grâce tout le mal que je n'ai pas fait. Que n'aurais-je pas pu faire, moi qui aimais le crime pour lui-même?

Vous m'avez remis tous mes péchés, je le confesse : ceux que j'ai commis de mon plein gré, et ceux que je n'ai pas commis grâce à vous. Quel est l'homme qui, faisant réflexion sur sa faiblesse, ose mettre au compte de ses propres forces sa chasteté et son innocence pour vous en aimer moins, comme s'il n'avait pas eu besoin de votre miséricorde, par quoi vous pardonnez leurs péchés à ceux qui se convertissent à vous. Que l'homme docile à votre appel, qui a évité ces fautes, dont il lit ici l'évocation et l'aveu, ne me raille pas d'avoir été guéri par le médecin à qui il doit de n'avoir pas été malade ou de l'avoir été moins gravement; qu'il vous en aime autant et même davantage, car c'est grâce à celui par qui il me voit délivré des funestes langueurs de mes péchés que lui-même est resté sauf.

CHAPITRE VIII

CE QU'IL A GOUTÉ AUSSI DANS SON VOL,
C'EST LE PLAISIR DE LA COMPLICITÉ.

Quel avantage, hélas ! ai-je tiré de ces actions que je me rappelle aujourd'hui en rougissant ⁸⁴, surtout de ce larcin où je n'aimais que le larcin lui-même et rien d'autre ? Aucun, car ce n'était rien en soi, et je n'en étais que plus misérable. Et cependant, je ne l'aurais pas commis seul. C'était bien là mes sentiments d'alors, je m'en souviens. Non, je ne l'aurais assurément pas commis tout seul. J'ai donc aimé aussi la compagnie de ceux avec qui je l'ai commis. Dès lors, il n'est pas vrai que je n'aie aimé dans cette action que le larcin ; mais oui, je n'ai aimé rien d'autre, car cette compagnie même ne m'était que néant.

Qu'était-ce donc en vérité ? Qui pourrait me l'apprendre, sinon celui qui illumine mon cœur ⁸⁵ et en débrouille les ténèbres ? D'où me vient l'idée de cette recherche, de cette discussion, de ces considérations ? Si j'avais aimé alors les fruits que je volais, et que j'eusse voulu m'en délecter, j'aurais pu, même seul, si cela suffisait, commettre cette mauvaise action pour y trouver mon plaisir, sans avoir à me frotter à des âmes complices pour enflammer le prurit de ma convoitise. Mais puisque ces fruits ne me faisaient point de plaisir, ce plaisir résidait pour moi dans la faute même, dans ce péché commis en compagnie.

CHAPITRE IX

DE QUOI EST FAIT CE PLAISIR.

Quel était donc cet état d'âme ? Assurément, il était tout à fait honteux ⁸⁶, et malheur à moi qui m'y abandonnais. Mais enfin qu'était-ce ? « Qui peut comprendre les péchés ⁸⁷ ? » C'était un rire qui nous titillait le cœur à

la pensée de duper les gens qui ne s'en doutaient pas et en maugréeraient forcément. Pourquoi ce plaisir que j'éprouvais à ne pas agir seul? Serait-ce parce qu'on ne rit pas facilement tout seul? Sans doute, on ne rit pas facilement dans ce cas. Cependant, même seul et séparé, personne n'étant là, on éclate de rire, si un objet trop comique s'offre aux yeux ou à la pensée. Pour moi, je n'aurais pas commis cette vilaine action tout seul, non, je ne l'aurais certainement pas commise.

Voici devant vous, mon Dieu, le vivant souvenir de mon âme. Seul, je n'aurais pas commis ce larcin où mon plaisir venait non de ce que je voulais, mais de l'acte même de voler. Seul, je n'y aurais pris aucun plaisir, et je ne l'aurais pas commis. O amitié ennemie! Mystérieuse séduction de l'esprit, ardent désir de nuire, né du jeu et de la plaisanterie, besoin de léser autrui sans attrait de gain personnel ou de vengeance. Mais que quelqu'un dise : « Allons-y! Faisons-le! » et l'on a honte d'avoir honte.

CHAPITRE X

DIEU EST LE SOUVERAIN BIEN.

Qui saurait dénouer ce nœud si tortueux, si inextricable? Quelle honte! Je ne veux plus y penser. Je ne veux plus la voir. C'est toi que je veux, Justice, Innocence, belle et resplendissante de pure lumière, et féconde en plaisirs dont on ne se rassasie pas. Auprès de toi, la paix est inaltérable, la vie sans trouble. Qui entre en toi « entre dans la joie de son Seigneur ⁸⁸ ». Il ne connaîtra pas la crainte et il jouira d'un bonheur parfait dans le bien parfait. Comme une eau qui coule, je me suis éloigné de vous; j'ai erré, mon Dieu, me détournant de votre ferme soutien dans mon adolescence, et je suis devenu pour moi « une contrée stérile ⁸⁹ ».

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR DE L'AMOUR.

Je vins à Carthage, et partout autour de moi bouillait à gros bouillons la chaudière des amours honteuses. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer; dévoré du désir secret de l'amour, je m'en voulais de ne l'être pas plus encore. Comme j'aimais à aimer, je cherchais un objet à mon amour, j'avais horreur de la paix d'une voie sans embûches. Mon âme avait faim, privée qu'elle était de la nourriture de l'âme, de vous-même, mon Dieu, mais je ne sentais pas cette faim. J'étais sans appétit pour les aliments incorruptibles, non par satiété, mais plus j'en étais privé, plus j'en avais le dégoût. Et c'est pourquoi mon âme était malade et, rongée d'ulcères, se jetait hors d'elle-même⁹⁰, avec une misérable et ardente envie de se frotter aux créatures sensibles. Mais si ces créatures n'avaient pas une âme, à coup sûr, on ne les aimerait pas.

Aimé et être aimé m'était bien plus doux, quand je jouissais du corps de l'objet aimé. Je souillais donc la source de l'amitié des ordures de la concupiscence; j'en ternissais la pureté des vapeurs infernales de la débauche. Repoussant et infâme, je brûlais dans mon extrême vanité de faire l'élégant et le mondain. Je me ruai à l'amour où je souhaitais être pris. Mon Dieu, qui m'avez fait miséricorde, de quel fiel, dans votre bonté, vous en avez arrosé pour moi la douceur! Je fus aimé, j'en vins secrètement aux liens de la possession, et mon

bonheur fut pris dans un réseau de tourments : je fus battu des verges de fer brûlantes de la jalousie, des soupçons, des craintes, des colères et des querelles.

CHAPITRE II

SA PASSION DES SPECTACLES ; NATURE DU PLAISIR DRAMATIQUE.

Les spectacles du théâtre me ravissaient : ils étaient pleins des images de mes misères et de substances où j'alimentais le feu qui me dévorait. Pourquoi l'homme veut-il s'affliger en contemplant des aventures tragiques et lamentables, qu'il ne voudrait pas lui-même souffrir ? Et cependant, spectateur, il veut de ce spectacle ressentir l'affliction, et en cette affliction consiste son plaisir. Qu'est-ce là, sinon une pitoyable folie ? Car nous sommes d'autant plus émus que nous sommes moins guéris de ces passions. Quand on souffre soi-même, on nomme ordinairement cela misère, et quand on partage les souffrances d'autrui, pitié. Mais quelle est cette pitié inspirée par les fictions de la scène ? Ce n'est pas à aider autrui que le spectateur est incité, mais seulement à s'affliger, et il aime l'auteur de ces fictions dans la mesure où elles l'affligent. Si le spectacle de ces malheurs antiques ou fabuleux ne l'attriste pas, il se retire avec des paroles de mépris et de critique. S'il éprouve de la tristesse, il demeure là, attentif et joyeux.

Ce sont donc les larmes et les impressions douloureuses que nous aimons. Sans doute tout homme cherche la joie. Il ne plaît à personne d'être malheureux, mais on aime éprouver de la pitié, et, comme la pitié ne va pas sans douleur, n'est-ce pas pour cette seule raison que la douleur est aimée ? Ce phénomène a sa source dans l'amitié que les hommes ont les uns pour les autres. Mais où va ce sentiment ? où coule-t-il ? Pourquoi va-t-il se perdre dans le torrent de poix bouillante, dans le bouillonnement monstrueux des noires voluptés en quoi il se métamorphose par son propre mouvement, détourné et déchu de sa pureté céleste. La pitié serait-elle donc à répudier ? Pas du tout. Il est permis quelquefois d'aimer la douleur. Mais prends garde à l'impureté, ô mon

âme, sous la protection de mon Dieu, le Dieu de nos pères, qui doit être loué et exalté pendant tous les siècles ⁹¹, oui, prends garde à l'impureté.

Aujourd'hui encore, je n'ignore pas la pitié. Mais alors au théâtre je sympathisais avec la joie des amants, quand ils jouissaient honteusement l'un de l'autre, bien que ce ne fussent là qu'aventures imaginaires et jeux scéniques; et lorsqu'ils se séparaient, une espèce de pitié me faisait partager leur tristesse; ce double sentiment m'était un délice. Maintenant j'ai beaucoup plus de pitié pour celui qui trouve sa joie dans la honte que pour celui qui souffre, comme d'un malheur, d'être privé d'une pernicieuse volupté et d'avoir perdu une misérable félicité. Cette miséricorde est certainement plus vraie, mais la douleur n'y est pas une source de plaisirs. Car si c'est un devoir louable de charité d'avoir de la compassion pour les malheureux, on préférerait n'avoir pas à éprouver ce sentiment, quand on est fraternellement miséricordieux. S'il y avait, chose impossible, une bienveillance malveillante, il se pourrait qu'un homme vraiment et sincèrement pitoyable souhaitât l'existence de malheureux, pour avoir à s'apitoyer sur eux. La douleur peut donc être approuvée parfois, mais elle n'est jamais désirable. Vous, Seigneur, Dieu qui aimez les âmes, vous éprouvez pour elles une compassion infiniment plus pure et plus incorruptible que la nôtre, car vous n'êtes blessé d'aucune douleur; « mais quel homme serait capable de cela ⁹² ? »

Mais alors, hélas, j'aimais les impressions douloureuses, j'en cherchais des sujets. Au spectacle du malheur d'autrui, malheur imaginaire et de tréteaux, le jeu de l'acteur me plaisait et me charmait d'autant plus qu'il me tirait plus de larmes. Quoi de surprenant à cela? Malheureuse brebis égarée loin de votre troupeau et impatiente de votre tutelle, n'étais-je pas infecté d'une lèpre honteuse ⁹³? De là venait mon goût pour la douleur, non pour une douleur profonde, car je n'aimais pas souffrir ce que j'aimais voir, mais pour cette douleur qui, en écoutant des fictions, me chatouillait, en quelque sorte, l'épiderme. Mais comme il arrive quand on se gratte avec les ongles, il n'en fallait pas plus pour m'enflammer l'âme, y faire venir du pus et une sanie répugnante. Telle était ma vie : était-ce une vie, ô mon Dieu?

CHAPITRE III

AUGUSTIN S'ABANDONNE AUX DÉSORDRES,
MAIS NE S'ASSOCIE PAS AUX TURBULENCES
DE SES CAMARADES.

Mais votre fidèle miséricorde étendait de loin ses ailes au-dessus de moi. En quelles iniquités n'ai-je pas corrompu mon âme ? Je suivais une sacrilège curiosité, qui m'entraîna loin de vous dans les bas-fonds de l'infidélité et dans le fallacieux esclavage des démons, à qui « j'offrais en sacrifice » mes fautes. Mais partout, votre fouet me flagellait ⁹⁴. J'osai même, pendant la célébration de vos solennités, dans les murs de votre église, convoiter des fruits de mort ⁹⁵ et traiter du moyen de les obtenir. C'est pourquoi vous m'avez frappé de lourds châtements, mais non à la mesure de ma faute, ô vous, mon infinie miséricorde, ô mon Dieu, mon refuge contre ces maux terribles où je m'égarais, présomptueux, la tête haute, bien loin de vous, aimant mes voies et non les vôtres, aimant ma liberté d'esclave en fuite.

Ces études que l'on appelait honorables, conduisaient au barreau. Je voulais me distinguer dans cette profession, où plus on ment plus on a de succès. Si aveugles sont les hommes ! Ils se glorifient même de leur aveuglement. J'étais déjà le premier à l'école du rhéteur et j'étais plein d'une joie superbe, tout gonflé d'orgueil. Pourtant, bien plus paisible que les autres, vous le savez, Seigneur, je ne prenais aucune part aux excès commis par les « brise-tout » (nom sinistre et diabolique dont ils se paraient comme d'un brevet d'élégance). Je vivais au milieu d'eux avec une sorte de pudeur dans l'impudence, puisque je ne leur ressemblais pas. Je vivais donc avec eux et prenais quelquefois plaisir à leur société, tout en ne cessant pas d'avoir horreur de leurs méfaits, ces brimades dont ils accablaient insolemment la timidité des nouveaux venus, qu'ils effrayaient et insultaient sans raison, pour nourrir leurs joies méchantes. Rien ne ressemble davantage aux actes des démons. Pouvait-on dès lors leur donner un nom plus juste que celui de « brise-tout » ? Mais « brisés » eux-

mêmes et pervertis par les esprits trompeurs qui, secrètement, se moquaient d'eux et les prenaient aux pièges où, railleurs et mystificateurs, ils aimaient à prendre autrui !

CHAPITRE IV

L'HORTENSIVS.

C'est parmi de tels camarades qu'à cet âge encore sans vigueur, j'étudiais les traités d'éloquence, art où je désirais briller dans l'intention damnable et futile de goûter les joies de la vanité humaine. L'ordre accoutumé des études m'avait conduit au livre d'un certain Cicéron, dont presque tous les lettrés admirent la langue plus que le cœur. Or ce livre renferme une exhortation à la philosophie; il a pour titre « Hortensius » ⁹⁶.

Cette lecture changea mes sentiments; elle tourna vers vous, Seigneur, mes prières; mes vœux et mes désirs en devinrent tout autres. Toutes mes vaines espérances, soudain, perdirent pour moi leur prix, et je désirais l'immortelle sagesse avec une incroyable ardeur. Déjà je me relevais pour revenir à vous ⁹⁷. J'étais dans ma dix-neuvième année et mon père était mort depuis plus de deux ans; l'argent que je recevais de ma mère semblait ne payer que l'art d'aiguiser ma langue, mais ce n'était plus à aiguiser ma langue que je faisais servir ce livre; et ce n'était plus le style qui m'y intéressait, mais ce qu'il exprimait.

Comme je brûlais, mon Dieu, comme je brûlais de prendre mon vol des choses terrestres jusqu'à vous ! Mais j'ignorais comment vous en useriez avec moi, « car c'est en vous qu'est la sagesse ⁹⁸ ». Or l'amour de la sagesse se nomme en grec philosophie, et c'est de cet amour que ce livre m'enflammait. Il y a des gens qui font de la philosophie un instrument de duperie : ils colorent et fardent leurs erreurs de ce grand nom plein de séduction et si respectable. Presque tous les sophistes de son époque et des époques antérieures, Cicéron, dans son livre, les critique, expose leurs systèmes et rend ainsi témoignage à l'avertissement salutaire que votre esprit a fait entendre par la plume de votre saint et pieux serviteur. « Prenez garde que personne ne vous pipe par

la philosophie et ses vaines séductions, en suivant la tradition des hommes et les principes de ce monde, et non le Christ; car c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité ⁹⁹. »

Pour moi, en ce temps-là, vous le savez, lumière de mon cœur, je ne connaissais pas encore ces paroles de l'Apôtre, mais ce qui me charmait dans cette exhortation, c'est qu'elle m'excitait à chérir, à chercher, à conquérir, à posséder et à embrasser énergiquement non telle ou telle doctrine, mais la sagesse elle-même, quelle qu'elle fût. C'était un feu, un désir brûlant. Un seul point me faisait rabattre de mon ardeur : le nom du Christ n'était pas dans ce livre. Ce nom, selon les vues de votre miséricorde, Seigneur ¹⁰⁰, ce nom de mon Sauveur, votre Fils, mon tendre cœur d'enfant l'avait sucé avec amour en suçant le lait de ma mère; il était resté au fond, et sans ce nom, nul ouvrage, si savant, si bien écrit, si véridique fût-il, ne me ravissait tout à fait.

CHAPITRE V

AUGUSTIN DÉÇU PAR LA BIBLE.

Je résolus donc d'appliquer mon esprit aux Saintes Ecritures pour les connaître. Je vis alors une chose qui ne se découvre pas aux superbes, qui reste cachée aux enfants, basse d'entrée, qui s'élève par degrés et que voile le mystère. Je n'étais pas encore en mesure d'y pénétrer, ni de courber la tête pour y avancer. Ce que j'en dis ne ressemble guère à ce que j'en pensais quand j'abordai ce livre. Ce livre me sembla indigne d'être comparé à la majesté cicéronienne. Mon orgueil en méprisait la simplicité, mon regard n'en pénétrait pas les profondeurs. Cependant il était fait pour grandir avec les petits, mais je dédaignais d'être petit, et plein de vaniteuse enflure, je me croyais grand.

CHAPITRE VI

AUGUSTIN SÉDUIT PAR LA DOCTRINE MANICHÉENNE.

C'est ainsi que je tombai au milieu d'hommes déli-rants d'orgueil, charnels et verbeux excessivement ¹⁰¹. Il y avait sur leurs lèvres un piège diabolique, une glu faite d'une combinaison des syllabes de votre nom et des noms de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Paraclet consolateur, l'Esprit-Saint ¹⁰². Ils avaient sans cesse ces noms à la bouche, mais ce n'était qu'un son, un bruit de langue; et leur cœur était vide de vérité. Ils disaient : vérité, vérité; ils m'en faisaient de longs discours, et elle n'était point du tout en eux. Ils se trompaient non seulement sur vous, qui êtes vraiment la vérité, mais aussi sur les éléments de ce monde, votre création, et, sur ce point, même quand les philosophes ont dit vrai, j'ai dû les dépasser par amour de vous, ô mon Père qui êtes souverainement bon et la beauté de toutes les beautés !

Vérité, vérité, comme du fond de l'âme je soupirais vers vous, quand ces hommes faisaient retentir à mes oreilles, si souvent et de tant de manières, votre nom, mais de bouche seulement, et dans de nombreux et énormes ouvrages. Les mets qu'ils offraient à mon âme affamée de vous, c'étaient, au lieu de vous, la lune, le soleil, des chefs-d'œuvre, mais vos œuvres et non pas vous, ni même les premières de vos œuvres. Car vos créatures spirituelles sont encore supérieures à ces corps lumineux qui brillent dans le ciel. Mais moi, ce n'était pas de vos créatures les meilleures, c'était de vous seule, ô Vérité en qui il n'y a ni changement ni ombre de changement ¹⁰³, que j'avais faim et soif, et on ne me servait que de brillants phantasmes. J'eusse mieux fait d'aimer ce soleil, vrai du moins pour les yeux, que ces erreurs qui, par les yeux, trompent l'intelligence. Cependant, je m'en nourrissais, pensant que c'était vous, mais sans avidité, car ma bouche n'y trouvait pas la saveur qui est la vôtre, et vous n'avez rien de commun avec ces vaines fictions qui, loin de m'alimenter, m'épuisaient davantage.

La nourriture que l'on voit en songe ressemble fort à la nourriture de nos veilles, et pourtant elle ne nourrit pas ceux qui dorment, car précisément ils dorment. Mais ces nourritures étaient sans ressemblance avec vous, tel que vous m'avez maintenant parlé. C'étaient des fantômes de corps, de faux corps, moins réels que les corps véritables, célestes ou terrestres, que nous voyons avec nos yeux de chair; nous les voyons ainsi que les voient bêtes et oiseaux, et ils ont alors plus de réalité que lorsque nous les imaginons. Par contre ces images sont plus réelles que les conjectures que nous formons, d'après les corps existants, d'autres corps, plus grands, infinis, qui n'ont aucune sorte d'existence. C'est de telles fantasmagories que je me nourrissais alors, et je n'étais pas nourri. Mais vous, ô mon amour, en qui je défaille pour être fort, vous n'êtes ni ces corps que nous voyons même dans les cieux, ni ceux que nous ne voyons pas sur terre, car c'est vous qui les avez créés, et vous ne les rangez pas parmi vos plus hautes créatures. Comme vous êtes loin de mes fantômes, de mes fantômes d'alors, de ces fantômes corporels qui n'ont aucune existence ! Plus réelles sont les images des corps qui existent effectivement, et plus réels encore que ces images les corps eux-mêmes, qui pourtant ne sont point vous. Vous n'êtes pas davantage l'âme qui est la vie des corps, cette vie des corps, meilleure et plus réelle que les corps; vous êtes la vie des âmes, la vie des vies, vivant par vous-même, vous ne changez pas, ô vie de mon âme.

Où étiez-vous donc alors pour moi et combien loin de moi ? J'errais aussi, loin de vous, privé même de ces glands dont je nourrissais les pourceaux¹⁰⁴. Comme les chétives fables des grammairiens et des rhéteurs valent mieux que ces pièges de l'intelligence ! Les vers, la poésie, Médée qui s'envole, sont d'un plus grand usage que les cinq éléments diversement transformés et luttant contre les cinq antres de ténèbres, toutes ces imaginations qui, sans aucun fondement réel, tuent celui qui y croit. Car les vers, la poésie, je peux y trouver un aliment substantiel. D'ailleurs, je déclamaï la Médée volante, mais je n'affirmaï pas la vérité de l'aventure; je l'entendais déclamer, mais je n'y croyais pas; quant à ces autres sottises, j'y ai cru. Hélas ! hélas ! par quels degrés suis-je tombé jusqu'au fond de l'abîme ? Dans ma laborieuse et haletante indigence de vérité, je vous

cherchais, mon Dieu (c'est à vous que je le confesse, qui avez eu pitié de moi quand je ne vous confessais pas encore), non pas par le jugement de la raison qui nous met, selon votre volonté, au-dessus des bêtes, mais par le sens charnel. Mais vous étiez au-dedans de moi plus profondément que mon âme la plus profonde, et au-dessus de mes plus hautes cimes. J'avais rencontré cette femme audacieuse et sans sagesse, dont Salomon nous parle dans sa parabole : elle est assise sur un siège au seuil de sa porte, et elle dit : « Mangez hardiment de ces pains mystérieux et buvez de cette eau agréable que j'ai dérobée¹⁰⁵. » Elle me séduisit parce qu'elle me trouva habitant hors de moi-même, sous le regard de ma chair, et ruminant en moi ce que mes yeux avaient dévoré.

CHAPITRE VII

QUELQUES ERREURS DES MANICHÉENS.

Je ne connaissais pas l'autre réalité, la vraie, et, comme mû par un aiguillon, je donnais mon assentiment à ces absurdes imposteurs, quand ils me demandaient d'où vient le mal ; si Dieu est limité par une forme corporelle ; s'il a des cheveux et des ongles, et s'il faut considérer comme justes ceux qui avaient plusieurs femmes en même temps, qui tuaient des hommes et qui sacrifiaient des animaux. Dans mon ignorance, j'étais troublé par ces questions ; je m'éloignais de la vérité, et je croyais aller vers elle, car je ne savais pas que le mal n'est que la privation du bien, privation qui trouve son dernier terme dans le néant. Comment l'aurais-je vu, moi, dont les yeux ne voyaient rien au-delà du corps, et l'intelligence rien au-delà des fantômes ? Je ne savais pas que Dieu est esprit, qu'il n'a point de membres étendus en longueur et largeur, qu'il n'a pas de masse, car toute masse est moindre en sa partie qu'en son tout, et, quand elle serait infinie, elle est moindre dans une partie définie par un espace déterminé que dans son infinité ; et elle n'est pas partout tout entière comme l'esprit, comme Dieu. Et le principe de notre existence, et ce qui fait dire à l'Écriture que nous sommes « à l'image de Dieu¹⁰⁶ », je l'ignorais parfaitement.

Je ne reconnaissais pas cette justice intérieure et véritable qui ne juge pas selon la coutume, mais selon la loi, cette loi très juste du Dieu tout-puissant, qui règle les mœurs des pays et des jours suivant les pays et les jours, qui reste toujours et partout la même, non point telle ici et différente ailleurs, cette loi selon laquelle furent justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, et tous ces hommes que loua la bouche de Dieu. Mais ils ont été jugés injustes par les ignorants, qui jugent selon les vues de la justice humaine¹⁰⁷ et mesurent les mœurs du genre humain, dans leur universalité, à leurs mœurs particulières. C'est comme si un homme, sans savoir ce qui, dans une armure, se rapporte à chaque partie du corps, voulait se couvrir la tête avec le cuissard, se chausser avec le casque, et se plaignait que rien ne lui allât. Ou comme si un jour où l'après-midi est déclaré « férié », quelqu'un se fâchait de n'avoir pas le droit de vendre, sous prétexte qu'il l'avait le matin. Ou encore comme si, voyant dans la même maison un esclave manier des objets auxquels celui qui verse à boire n'a pas permission de toucher, ou telle action se faire derrière l'écurie qui est défendue dans la salle à manger, on trouvait mauvais que dans le même logis, dans la même famille, tous n'aient pas partout les mêmes attributions.

C'est ce que font les gens qui s'indignent en apprenant que, dans les siècles anciens, certaine chose a été permise, qui n'est pas permise aux justes du siècle où nous sommes, et que Dieu a commandé aux uns ceci, aux autres cela, pour des raisons relatives à l'époque, tous d'ailleurs étant soumis à la même justice ! Et cependant, ils voient bien que chez le même homme, le même jour, dans la même maison, ce qui convient à un membre ne convient pas à l'autre, que ce qui a été permis ne l'est plus l'instant d'après, que ce qui est autorisé ou prescrit dans ce coin est défendu et puni dans cet autre, tout à côté. Serait-ce donc que la justice est variable et changeante ? Non, mais les temps auxquels elle préside, ne se ressemblent pas, puisqu'ils sont des temps. Les hommes, dont la vie terrestre est courte, ne sont pas capables d'accorder par la pensée les raisons des choses, dans les siècles passés et dans d'autres pays dont ils n'ont pas l'expérience, avec leur expérience particulière. Cependant, dans un même corps, dans une même journée, dans une même maison, ils peuvent facilement se rendre compte de ce qui convient à tel membré, à tel moment, à tel

endroit, ou à telle personne. C'est pourquoi ils se scandalisent dans un cas et se soumettent dans l'autre.

Ces choses, je les ignorais alors, et n'y faisais pas attention. Elles frappaient mes yeux de toutes parts, et je ne les voyais pas. Si je déclamais des vers, il ne m'était pas permis de placer n'importe quel pied n'importe où : selon les mètres, je devais en user différemment, et, dans le même vers, il n'y avait pas place partout pour le même pied. Pourtant, l'art même de la prosodie que j'observais en déclamant n'avait pas telle règle ici, telle autre là, mais elle en formait un tout. Et je ne voyais pas que la justice, à laquelle se soumettaient les hommes bons et saints, faisait aussi un tout des préceptes qu'elle édicte, mais mieux encore et d'une façon plus sublime; nulle part elle ne change, et cependant, elle ne distribue ni ne prescrit toutes ses règles en même temps aux différentes époques, mais les y approprie. Et, dans mon aveuglement, je blâmais les pieux patriarches qui non seulement usaient du présent selon les ordres et les inspirations de Dieu, mais qui encore prédisaient l'avenir comme Dieu le leur révélait.

CHAPITRE VIII

IL EST DES CRIMES TOUJOURS ET PARTOUT DÉTESTABLES.

Où et quand est-il injuste « d'aimer Dieu de tout son cœur, et de toute son âme, de tout son esprit, et d'aimer son prochain comme soi-même ¹⁰⁸ » ? Aussi les débauches contre nature, comme celles des Sodomites, doivent être partout haïes et châtiées. Quand tous les peuples les commettraient, ils seraient tous également coupables devant la loi de Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour se comporter ainsi. Car c'est violer la société que nous devons avoir avec Dieu que de souiller par les perversions de la volupté la nature dont il est l'auteur.

Quant aux fautes contre les coutumes des hommes, il faut les éviter en raison de la diversité de ces coutumes : le pacte mutuel scellé par la coutume ou la loi d'une cité, d'une nation, ne saurait être violé par le caprice d'un citoyen ou d'un étranger. C'est laid un élément qui ne s'accorde pas au tout dont il fait partie. Mais quand Dieu commande à l'encontre de la coutume

ou d'un pacte quelconque, même si la chose n'a jamais été faite en ce lieu, on doit la faire, et si elle a été oubliée, la restaurer, et l'instituer dans le cas où elle ne l'a déjà été. Il est permis à un roi, dans la cité où il règne, de donner un ordre que personne avant lui ni lui-même n'avait donné; et il n'est pas contraire au statut de cette cité de lui obéir, ou plutôt ce serait ruiner ce statut que de ne point lui obéir, l'obéissance au roi étant un pacte de la société humaine; à plus forte raison doit-on obéir sans hésitation à tous les ordres de Dieu qui règne sur toute la création. Car de même qu'en ce qui concerne les pouvoirs des sociétés humaines, le pouvoir supérieur a le pas sur le pouvoir inférieur, qui doit lui obéir, de même Dieu commande à toutes choses et à tous.

J'en dirai autant des crimes qui comportent le désir de nuire par des outrages ou par la violence. Tous deux ont pour mobile soit le désir de la vengeance, comme il arrive entre ennemis, soit la convoitise du bien d'autrui : c'est le cas du bandit qui attaque le voyageur, soit l'intention d'éviter un mal, quand il s'agit, par exemple, d'un homme qu'on redoute, soit l'envie : ainsi un misérable jalouse un homme heureux ou l'heureux craint que son bonheur ne soit égalé ou souffre de le voir égaler, soit le seul plaisir du malheur d'autrui, ce qui est l'état d'âme de ceux qui vont voir les combats de gladiateurs ou des moqueurs et des mystificateurs.

Voilà les formes essentielles de l'iniquité : elles s'engendrent de la passion de dominer, de voir, de sentir¹⁰⁹, de l'une de ces passions ou de deux, ou de toutes à la fois. Vivre ainsi dans le péché, c'est manquer aux trois et aux sept commandements, c'est rompre l'harmonie du psaltérion à dix cordes¹¹⁰, votre Décalogue, ô Dieu très haut et très doux. Mais quelles souillures vous atteindraient, vous que rien ne peut corrompre? Quels crimes, vous à qui rien ne peut nuire? Ce que vous punissez, ce sont les crimes que les hommes commettent contre eux, parce que, même en péchant contre vous, ils se comportent d'une manière impie contre leurs âmes, et leur iniquité « se ment à soi-même¹¹¹ » en corrompant, en pervertissant leur nature que vous avez faite et ordonnée, soit par l'abus des choses permises, soit par un évident désir des choses défendues « pour un usage contraire à la nature¹¹² ». Ils sont coupables aussi quand ils se rebellent contre vous en pensée et en paroles et « regimbent contre

vosre aiguillon ¹¹³ » ; ou encore, lorsque, rompant les barrières de la société humaine, leur audace se plaît aux factions et aux divisions, au gré de leurs penchants ou de leurs rancunes. Voilà ce qui advient quand on vous a abandonné, source de vie, seul et véritable créateur et maître de l'univers, et que par un orgueil égoïste on aime un élément du tout comme s'il était le tout. C'est pourquoi on ne revient à vous que par une humble piété ; et vous nous purifiez de l'habitude du mal, vous êtes indulgent aux péchés de ceux qui les confessent, vous exaucez nos gémissements de prisonniers chargés de fers ¹¹⁴, vous nous délivrez des chaînes que nous nous sommes forgées à nous-mêmes, à condition que nous ne dressions plus contre vous « les cornes ¹¹⁵ d'une fausse liberté », avides de posséder davantage, et nous exposant à tout perdre en préférant notre propre bien à vous, qui êtes le Souverain Bien.

CHAPITRE IX

LES JUGEMENTS DE DIEU NE COINCIDENT PAS TOUJOURS
AVEC LES JUGEMENTS DES HOMMES.

Mais parmi les souillures, les crimes et tant d'autres iniquités, il y a les péchés de ceux qui progressent dans le bien. Les bons juges les blâment au nom de la loi de perfection, mais ils les louent aussi dans l'espoir des fruits à venir, comme la verdure fait présager la moisson. Il y a aussi des actions qui ressemblent à des actions honteuses ou à des crimes et qui ne sont pas des péchés, car elles n'offensent ni vous, Seigneur notre Dieu, ni la société : ainsi quand on se procure certaines choses utiles à la vie et accordées aux circonstances, et qu'il n'est pas sûr que ce soit par cupidité : ou encore, lorsqu'une autorité régulière punit pour corriger, sans qu'on puisse incriminer le désir de nuire.

C'est pourquoi bien des actes condamnables aux yeux des hommes reçoivent l'approbation de votre témoignage, et beaucoup d'autres loués par les hommes sont condamnés par votre témoignage. C'est que les apparences d'un acte diffèrent souvent des intentions de son auteur, ainsi que des circonstances cachées. Mais lorsque vous commandez tout à coup une action insolite et inat-

tendue, même interdite par vous autrefois, quand bien même vous tiendriez cachées pour un temps les raisons de cet ordre et quand il serait contraire au pacte d'un groupe social, qui peut douter qu'on doive s'y soumettre? Car il n'est de société juste que celle qui vous obéit. Mais heureux ceux qui savent que vous leur commandez. Tous les actes de vos serviteurs tendent à accomplir ce qui est exigé par le moment présent, ou à préfigurer l'avenir.

CHAPITRE X

SOTTISES MANICHÉENNES.

Dans mon ignorance de ces vérités, je me moquais de vos saints serviteurs et de vos prophètes. Et que faisais-je en me moquant d'eux, que me faire moquer de moi par Vous? Insensiblement et peu à peu, j'en étais venu à la sottise de croire que la figue que l'on cueille et l'arbre qui l'a produite pleurent avec des larmes de lait. Mais si un saint (selon Manès) mangeait cette figue criminellement cueillie par un autre, non par lui, il mêlait dans ses entrailles et en exhalait, dans les gémissements de sa prière et dans ses éructations, des anges, plus encore des parcelles de Dieu; et ces parcelles du Dieu souverain et véritable seraient restées captives dans ce fruit si elles n'eussent été délivrées par la dent et l'estomac du Saint Elu ¹¹⁶. Malheureux! Je croyais que nous devions plus de pitié aux productions de la terre qu'aux hommes pour qui elles poussent. Car si un homme affamé, qui n'eût pas été un Manichéen, m'eût demandé de quoi manger, le don d'une seule bouchée m'aurait semblé mériter la peine capitale.

CHAPITRE XI

UN RÊVE DE MONIQUE.

Et vous avez étendu votre main d'en haut ¹¹⁷, et vous avez arraché mon âme à ces profondes ténèbres ¹¹⁸, tandis que devant vous, ma mère, votre fidèle servante, pleu-

rait sur moi plus que ne pleurent les mères sur le cadavre de leurs enfants. A la lumière de la foi et de l'esprit qu'elle tenait de vous, elle me voyait mort. Et vous l'avez exaucée, Seigneur, vous l'avez exaucée, vous n'avez pas dédaigné ses larmes, dont le torrent arrosait la terre partout où elle priait. Oui, vous l'avez exaucée. Car d'où lui venait ce rêve dont vous la consolâtes, si bien qu'elle accepta de vivre avec moi et de s'asseoir à la même table que moi dans la maison, ce qu'elle avait d'abord refusé de faire par aversion et horreur pour les blasphèmes que me dictait mon erreur ? Dans ce songe elle se vit debout sur une règle de bois, et au-devant d'elle venait un jeune homme, brillant, joyeux et qui souriait à sa tristesse et à sa désolation. Il lui demanda la raison de sa peine et de ses larmes quotidiennes ; il voulait l'instruire de quelque chose, comme il arrive en ce cas, et n'avait rien à apprendre d'elle. Et sur sa réponse qu'elle pleurait ma perte, il lui ordonna de se rassurer et la pria de faire attention et de remarquer que, là où elle était, je me trouvais moi aussi. Elle regarda et me vit, auprès d'elle, debout sur la même règle. D'où pouvait venir ce songe, sinon de ce que vous approchiez vos oreilles de son cœur, ô Dieu bon et tout-puissant, qui prenez soin de chacun de nous comme si vous aviez à prendre soin de lui seul, et de tous comme de chacun ?

D'où venait encore ce que je vais dire ? Quand elle me raconta son rêve, je tentai de le lui faire prendre dans un autre sens : elle devait bien plutôt ne pas désespérer d'être un jour ce que j'étais déjà ; mais elle aussitôt sans hésiter : « Non, on ne m'a pas dit : là où il est, tu seras toi aussi ; mais là où tu es, toi, il sera lui aussi. » Je vous l'avoue, Seigneur, autant que je m'en souviens, et je l'ai souvent déclaré : la réponse que vous me fîtes par la bouche de ma vigilante mère, son absence de trouble devant ma fausse et spécieuse interprétation, sa promptitude à voir ce qu'il fallait voir et ce que je n'avais pas vu avant qu'elle eût parlé, cela m'émut plus encore que ce songe lui-même par où était annoncée, si longtemps d'avance, à la pieuse femme, pour la consoler de ses inquiétudes présentes, une joie qu'elle ne devait goûter que bien longtemps après.

Car, près de neuf années s'écoulèrent pendant lesquelles je me roulai « dans la boue profonde¹¹⁹ », dans les ténèbres de l'erreur. Plus d'une fois je m'efforçai de me relever, mais ce fut pour retomber plus lourdement ; et

cependant cette veuve chaste, pieuse et sobre, telle que vous les aimez, déjà plus prête à l'espérance, mais qui n'épargnait ni ses pleurs ni ses gémissements, ne cessait, à toute heure de ses oraisons, de pleurer sur moi devant vous ; et ses prières « accédaient à vos regards ¹²⁰ » ; mais vous me laissiez encore me rouler et m'enfoncer dans ces ténèbres.

CHAPITRE XII

UNE PAROLE PROPHÉTIQUE.

Vous me donnâtes aussi une autre réponse que je me rappelle. Car j'omets bien des circonstances, pour courir à celles qui me pressent de vous rendre témoignage ; et il y a bien des choses dont je ne me souviens pas. Oui, vous me donnâtes une autre réponse par votre prêtre, un évêque nourri dans l'Eglise et versé dans vos Ecritures. Ma mère lui avait demandé de vouloir bien s'entretenir avec moi pour réfuter mes erreurs, me dissuader du mal et m'apprendre le bien — ce qu'il faisait lorsqu'il trouvait des sujets aptes à recevoir ses avis. Il s'y refusa et sagement, je l'ai compris dans la suite. Il répondit que j'étais encore réfractaire, étant tout gonflé de la nouveauté de l'hérésie. Au surplus, ne lui avait-elle pas appris que j'avais embarrassé de mes pauvres objections plus d'un esprit simple ? « Mais, dit-il, laissez-le, comme il est ; priez seulement pour lui le Seigneur. Par ses lectures il reconnaîtra lui-même son erreur et son impiété. » En même temps il lui raconta qu'étant tout petit, il avait été confié aux Manichéens par sa mère, qu'avait séduite leur doctrine ; il avait lu presque tous leurs livres, il les avait même transcrits, et il s'était aperçu, sans controverse et sans argumentations, qu'il fallait fuir cette secte, et il l'avait fuie. Il avait beau dire, ma mère ne voulait pas se rendre à ses raisons, elle le pressait de ses prières et de ses larmes pour qu'il me vît et discutât avec moi. Alors, impatienté, l'évêque lui dit : « Laissez-moi, aussi vrai que vous vivez, le fils de larmes comme les vôtres ne saurait périr. »

Ces paroles, ma mère me l'a souvent dit dans ses entretiens, furent reçues par elle, comme si elles étaient venues du ciel.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN CONFESSE LES ÉGAREMENTS
DE SON INTELLIGENCE.

Pendant cette période de neuf ans, de ma dix-neuvième à ma vingt-huitième année, jouet de mes passions diverses, je fus séduit et séducteur, trompé et trompeur : en public par l'enseignement des sciences qu'on dit « libérales », en secret sous le faux nom de religion, ici proie de l'orgueil, là de la superstition et partout de la vanité. D'un côté je poursuivais le fantôme de la gloire populaire jusqu'aux applaudissements du théâtre, aux concours de poésie, aux joutes pour des couronnes de foin, aux bagatelles des spectacles, aux passions déréglées. D'un autre côté, j'aspirais à me purifier de ces souillures, j'apportais des aliments à ceux qu'on nommait les « élus », les « saints », pour que, dans l'officine de leur estomac, ils en fabriquassent des anges et des dieux chargés de me libérer. Ces chimères, je les poursuivais, ces pratiques, je m'y adonnais avec mes amis dupés par moi et comme moi.

Qu'ils me raillent ces orgueilleux, que vous n'avez pas encore, pour leur salut, jetés bas et brisés, mon Dieu; moi, je confesserai mes hontes pour vous glorifier¹²¹. Permettez-moi, je vous en supplie, accordez-moi de parcourir d'une mémoire fidèle, tous les détours de mon erreur passée, et de vous immoler une victime de jubilation¹²². Car, sans vous, que suis-je à moi-même, si ce n'est un guide qui conduit à l'abîme? Et que suis-je, quand mon âme va bien, si ce n'est un enfant qui suce

votre lait et qui se nourrit de vous, incorruptible nourriture ¹²³ ? Et qu'est-ce que l'homme, quel qu'il soit, puisqu'il est homme ? Qu'ils se rient de nous, les forts et les puissants ; mais nous, les faibles et les pauvres, nous vous ferons notre confession ¹²⁴.

CHAPITRE II

ENSEIGNEMENT, FAUX MÉNAGE ET MAGIE.

Ces années-là, j'enseignais la rhétorique : vaincu par mes passions, je vendais l'art de vaincre par le bavardage. J'aimais mieux cependant, vous le savez, Seigneur, avoir de bons élèves, ce qu'on appelle de « bons élèves », et c'est sans artifice que je leur apprenais l'art des artifices, non pour en user contre la vie d'un innocent, mais au profit parfois d'une tête coupable. Et vous, mon Dieu, vous m'avez vu de loin trébucher sur un chemin glissant, vous avez vu briller, dans une épaisse fumée ¹²⁵, les étincelles de cette bonne foi que je montrais dans mon enseignement à ces amoureux de vanité, à ces quêteurs de mensonges ¹²⁶, moi, leur semblable, leur frère.

En ce temps-là, je cohabitais avec une femme que je n'avais point épousée en mariage légitime, mais que m'avait fait rechercher l'imprudence d'une ardeur inquiète. Je n'avais qu'elle et je lui gardais fidélité. Mais mon expérience m'apprenait qu'il y a loin du sage engagement conjugal, contracté pour avoir des enfants, à un pacte d'amour sensuel où vous naissent aussi des enfants, mais contre vos désirs, bien qu'une fois nés, ils vous forcent à les chérir.

Je me souviens aussi qu'ayant voulu concourir pour un prix de poésie dramatique, je ne sais quel haruspice me fit demander ce que je consentirais à lui donner pour être vainqueur ; mais plein de dégoût et d'horreur pour ces honteux trafics, je répondis que, la récompense fût-elle une couronne d'or impérissable, je ne souffrirais pas que ma victoire coûtât la vie à une mouche. Car cet homme avait l'intention d'immoler des animaux en sacrifice : il croyait par cette offrande m'assurer les suffrages des démons. Mais ce ne fut pas par amour de votre pureté, ô Dieu de mon cœur, que je répudiai ce crime ¹²⁷.

Je ne savais pas vous aimer, moi qui ne pouvais concevoir que des splendeurs corporelles. L'âme qui soupire après de tels mensonges ne « fornique-t-elle pas loin de vous ¹²⁸ », ne met-elle pas sa confiance dans l'erreur, « ne fait-elle pas sa pâture du vent ¹²⁹ » ? Sans doute je n'aurais pas voulu que pour moi l'on sacrifiât aux démons, mais je leur sacrifiais mon âme par ma superstition. Qu'est-ce donc si ce n'est « repaître les vents » que de repaître ces esprits diaboliques et leur devenir par nos erreurs un objet de joie et de raillerie ?

CHAPITRE III

AUGUSTIN ET L'ASTROLOGIE.

Aussi je ne cessais pas de consulter ces imposteurs qu'on appelle astrologues. Car, me semblait-il, ils ne célébraient aucun sacrifice et n'adressaient de prières à nul esprit pour deviner l'avenir. Et cependant, la piété chrétienne, la piété véritable, d'accord avec ses principes, repousse ces pratiques et les condamne. Il est bon de se confesser à vous, Seigneur, et de vous dire ¹³⁰ : « Ayez pitié de moi, guérissez mon âme parce que j'ai péché contre vous ¹³¹ » ; il est bon de ne pas abuser de votre indulgence envers le pécheur pour se donner licence de rechuter, mais de se souvenir de la parole du Seigneur : « Voici que tu es guéri ; ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pis ¹³². »

Ces préceptes salutaires, ils essaient de les abolir quand ils disent : « C'est du ciel que te vient la cause inévitable du péché », ou encore « c'est Vénus l'auteur de cette action, ou Saturne, ou Mars », cela, évidemment, pour décharger l'homme de toute faute, l'homme qui n'est que chair, sang et orgueilleuse pourriture, et en charger le Créateur et Ordonnateur du Ciel et des Astres. Et qui est-ce, sinon vous, notre Dieu, suavité et source de justice, qui « rendrez à chacun selon ses œuvres ¹³³ », et ne méprisez pas « le cœur contrit et humilié ¹³⁴ » ?

Il y avait alors un homme de grand esprit, très habile et très célèbre médecin ¹³⁵ : étant proconsul, il avait de sa main posé la couronne, prix du concours, sur ma

tête malade. En cela, il ne s'était pas conduit en médecin. Car cette maladie, c'est vous qui la guérissez, vous « qui résistez aux superbes et donnez aux humbles votre grâce ¹³⁶ ». Cependant par la personne de ce vieillard ne m'avez-vous pas secouru ? Avez-vous cessé de porter remède à mon âme ?

J'étais donc devenu un de ses familiers, et je prêtais à ses propos une oreille assidue et attentive ; sans aucune recherche verbale, ils tiraient leur agrément et leur poids de la vivacité de la pensée. Quand il sut par ma conversation que j'étais adonné à la lecture des tireurs d'horoscopes, il m'engagea avec une bienveillance paternelle à rejeter ces livres et à ne pas gaspiller dans ces chimères la peine et le travail que requièrent les choses utiles. Il me dit que lui aussi avait cultivé l'astrologie au point d'avoir songé dans sa jeunesse à en faire sa profession pour gagner sa vie. Du moment qu'il avait compris Hippocrate, il pouvait bien comprendre ces écrits-là. Cependant il les avait laissés pour suivre la médecine ; la seule raison de cet abandon, c'est qu'il en avait découvert l'absolue fausseté, et qu'un homme sérieux n'avait pas voulu gagner sa vie en faisant des dupes. « Mais vous, me dit-il, qui avez la rhétorique pour vivre, vous vous attachez à ces mensonges par goût, librement, non par nécessité : raison de plus pour m'en croire moi qui ai poussé si avant ces études que j'eus l'intention d'en faire mon gagne-pain, à l'exclusion de toute autre activité. » Je lui demandai alors de me dire comment il se faisait qu'à partir de telles erreurs on pût prédire souvent la vérité. A quoi il répondit, comme il put, que la cause en était le pouvoir du hasard, répandu partout dans la nature. Si, en consultant à l'aventure une page d'un poète quelconque, qui chante un sujet très différent dans une tout autre pensée, on tombe souvent sur un vers qui s'accorde à merveille avec l'affaire qui vous occupe, il n'est point étonnant, disait-il, qu'en vertu de quelque instinct d'en haut, l'âme humaine, dans l'inconscience de ce qui se passe en elle, non par l'effet d'un art, mais par fortune, fasse entendre quelque parole qui convienne aux faits et gestes du questionneur.

Voilà ce que vous m'avez fait apprendre de cet homme ou plutôt par son intermédiaire ; et ce que je devais plus tard chercher par moi-même, vous l'avez dessiné dans ma mémoire. Car alors, ni lui, ni mon très cher Nébridius, jeune homme excellent et d'une grande

sagesse, qui se moquait de cet art divinatoire, ne purent me persuader d'y renoncer. Ce qui m'impressionnait le plus, c'était l'autorité des auteurs qui en ont écrit; et je n'avais pas encore trouvé de preuve évidente, comme j'en cherchais une, pour me faire voir clairement que les paroles vraies des astrologues consultés étaient l'œuvre du hasard ou du sort, mais non d'un art d'observer les astres.

CHAPITRE IV

L'AMI PERDU ET PLEURÉ.

A l'époque où je commençais à enseigner dans ma ville natale, je m'étais lié avec un ami que la communauté d'études m'avait rendu infiniment cher; il avait mon âge : comme moi il était dans la fleur de l'adolescence. Enfant, il avait grandi avec moi, ensemble nous étions allés à l'école, ensemble nous avions joué. Mais il n'était pas encore mon ami; et même quand il le devint, ce ne fut pas une véritable amitié; car il n'y a de véritable amitié que celle dont vous formez le lien entre personnes unies à vous par « cette charité que répand en nos cœurs l'Esprit-Saint qui nous a été donné ¹³⁷ ». Et cependant, elle nous était infiniment douce, réchauffée par la ferveur de nos goûts identiques. Je l'avais détourné de la vraie foi que sa jeunesse ne possédait pas vraiment ni à fond pour l'entraîner dans ces rêveries superstitieuses et funestes qui faisaient pleurer sur moi ma mère. Déjà la pensée de cet homme s'égarait avec la mienne et mon âme ne pouvait se passer de lui. Et voici que, serrant de près ceux qui vous fuyaient, ô Dieu des vengeances ¹³⁸, qui êtes en même temps la source des miséricordes et nous ramenez à vous par des moyens surprenants, voici que vous l'avez enlevé de cette vie, alors qu'une année à peine s'était écoulée depuis le commencement de cette amitié, plus douce pour moi que toutes les douceurs de ma vie.

Quel homme pourrait vous louer assez ¹³⁹, même à ne tenir compte que des bontés qu'il a éprouvées à lui seul? Qu'avez-vous fait alors, mon Dieu, et comme l'abîme de vos jugements est insondable ¹⁴⁰ ! Malade, fié-

vreux, il gisait depuis longtemps sans connaissance dans une sueur mortelle. Comme on désespérait de le sauver, il fut baptisé à son insu. Je ne m'en mis pas en peine, persuadé que son âme garderait les sentiments que je lui avais inculqués, plutôt que l'empreinte de ce qu'on avait fait à son corps inconscient. Mais il en fut tout autrement. Il se trouva mieux et on le crut hors de danger. Dès que je pus causer avec lui — et je le pus bientôt, aussitôt qu'il fut lui-même capable de parler, car je ne le quittais pas, tant nous étions dans une dépendance étroite l'un de l'autre, — j'essayai de plaisanter avec lui, croyant qu'il se moquerait avec moi d'un baptême qu'il avait reçu, privé d'intelligence et de sentiment. Pourtant il savait déjà qu'il l'avait reçu. Eh bien, il me regarda avec horreur, comme un ennemi, et m'avertit avec une franchise étonnamment brusque d'avoir à cesser de lui tenir un tel langage, si je voulais rester son ami. Stupéfait et troublé, je maîtrisai les mouvements de mon cœur. Je voulais lui laisser d'abord reprendre des forces et rétablir sa santé; je pourrais alors en user avec lui librement. Mais il fut arraché à ma démence pour être réservé auprès de vous à ma consolation : quelques jours après, en mon absence, il fut repris de la fièvre et mourut.

La douleur que j'en ressentis enténébra mon cœur ¹⁴¹. Tout ce que je voyais n'était que mort. La patrie m'était un supplice, la maison paternelle un lieu d'étrange infortune. Tout ce que j'avais mis en commun avec lui, sans lui se changeait en un cruel tourment. Mes yeux le demandaient partout, et il leur était refusé. Tout m'était odieux, car tout était vide de lui, et rien ne pouvait plus me dire : « Voilà qu'il va venir ! », comme de son vivant, quand il s'absentait. J'étais devenu pour moi-même un grand problème : je demandais à mon âme pourquoi elle était triste et me troublait si fort ¹⁴², et elle ne savait rien me répondre. Et si je lui disais : « Espère en Dieu », elle ne m'obéissait pas et avec raison, parce qu'il était meilleur et plus réel, l'ami très cher qu'elle avait perdu, que le fantôme en qui je la pressais de mettre son espoir. Les larmes seules m'étaient douces et elles avaient succédé à mon ami dans les délices de mon cœur ¹⁴³.

CHAPITRE V

DOUCEUR DES LARMES.

Et maintenant, Seigneur, toutes ces choses sont passées, et le temps a adouci ma blessure. Puis-je approcher de votre bouche l'oreille de mon cœur et apprendre de vous, qui êtes la vérité, pourquoi les pleurs sont doux aux malheureux? Encore que présent partout, avez-vous repoussé loin de vous nos misères? Restez-vous enfermé en vous-même, tandis que nous sommes roulés par le flot des événements? Et pourtant si nous ne pouvions élever nos pleurs jusqu'à vos oreilles, il ne nous resterait plus rien de notre espoir. D'où vient donc la douceur du fruit que l'on recueille des amertumes de la vie, des gémissements, des pleurs, des soupirs et des plaintes? Est-il doux parce que nous espérons que vous nous entendrez? Cela est vrai des prières, qui impliquent le désir d'aller jusqu'à vous. Mais l'était-ce de la douleur que me causait cette perte, du chagrin qui m'accablait alors? Je n'espérais pas le voir revivre et ce n'est pas ce que je demandais par mes larmes : je me désolais et je pleurais, rien de plus. Car j'étais malheureux et j'avais perdu ma joie. Serait-ce que les larmes, chose amère, nous deviennent douces à cause du dégoût ressenti pour les plaisirs passés et tant que dure cette aversion?

CHAPITRE VI

AUGUSTIN INCONSOLABLE DE LA MORT DE SON AMI.

Mais pourquoi parler de cela? Ce n'est pas le moment de poser des problèmes, mais de vous faire ma confession. J'étais malheureux; malheureuse est toute âme enchaînée par l'amour des choses mortelles; elle est déchirée lorsqu'elle les perd et c'est alors qu'elle sent sa misère, dont elle souffre avant même de les avoir perdues. Tel j'étais en ce temps-là : je pleurais très amèrement et je me reposais dans l'amertume¹⁴⁴. Oui, j'étais

malheureux; cependant cette vie misérable m'était plus chère que mon ami. Sans doute j'aurais voulu la changer, mais non pas la perdre plutôt que d'avoir perdu mon ami; et j'ignore si j'aurais consenti, même pour lui, à imiter ce qu'on raconte d'Oreste et de Pylade, en admettant que ce ne soit pas une fable : ils voulaient mourir ensemble l'un pour l'autre parce que pour eux c'était pis que la mort de vivre séparés. Mais je ne sais quel sentiment contraire à celui-là s'élevait en moi : j'éprouvais un pesant dégoût de la vie, et en même temps j'avais peur de mourir. Je crois que plus je l'aimais, plus je détestais et craignais la mort qui me l'avait ravi, comme une ennemie féroce, et je pensais qu'elle allait anéantir soudain tous les hommes puisqu'elle avait pu l'anéantir. C'était bien alors mon état d'esprit, je m'en souviens.

Voici mon cœur, ô mon Dieu, en voici le fond ! ô mon espérance, qui me lavez de l'impureté de telles affections, voyez les souvenirs que j'évoque, les yeux tournés vers vous, et « dégageant mes pieds de ces filets ¹⁴⁵ ». Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels, parce qu'il était mort celui que j'avais aimé comme s'il n'eût pas dû mourir; et je m'étonnais plus encore, lui mort, de vivre, car j'étais un autre lui-même. Avec un grand bonheur d'expression un poète, parlant de son ami, l'a nommé « la moitié de son âme ¹⁴⁶ ». Pour moi, j'ai senti que mon âme et la sienne ne faisaient qu'une âme en deux corps. Aussi la vie m'était en horreur, je ne voulais plus vivre, amoindri de la moitié de moi-même. Et qui sait si je ne craignais pas de mourir de peur qu'il ne mourût tout entier, celui que j'avais tant aimé !

CHAPITRE VII

IL PART POUR CARTHAGE.

O folie qui ne sait pas aimer les hommes humainement ! O l'homme insensé qui souffrait avec une telle démesure de sa part de maux humains ! Oui, insensé, c'est bien ce que j'étais alors. Je m'agitais, je soupirais, je pleurais, j'étais en proie au trouble, et il n'y avait pour moi ni repos, ni sagesse. Je portais une âme déchirée et

sanglante qui ne souffrait plus de se laisser porter par moi ¹⁴⁷, et je ne savais où la déposer. Ni le charme des bois, ni les jeux et les chants, ni les paysages embaumés, ni les festins magnifiques, ni les plaisirs de la chambre et du lit, ni enfin les livres et les vers ne pouvaient l'apaiser. Tout m'était en horreur, même la lumière. Tout ce qui n'était pas lui me faisait mal, me fatiguait, excepté les gémissements et les larmes; là seulement je trouvais quelque paix. Mais dès que mon âme s'en arrachait, j'étais accablé par le lourd fardeau de ma misère.

C'est vers vous, Seigneur, qu'il fallait la hausser, c'est à vous qu'il fallait demander sa guérison; je le savais, mais je n'en avais ni la volonté ni la force. Vous n'étiez pour ma pensée rien de consistant ni de réel. Ce n'était pas vous, mais un vain fantôme, et mon erreur était mon dieu. Si j'essayais d'y reposer mon âme, elle tombait dans le vide et de nouveau s'affaissait sur moi. Et je restais pour moi-même comme un lieu désolé où je ne pouvais me tenir et que je ne pouvais quitter. Où mon cœur aurait-il pu s'enfuir de mon cœur? Où fuir loin de moi-même? Où échapper à ma propre poursuite? Et pourtant je m'enfuis de ma patrie. Mes yeux le cherchaient moins, là où ils n'avaient pas l'habitude de le voir. De Thagaste j'allai à Carthage ¹⁴⁸.

CHAPITRE VIII

LE TEMPS ET L'AMITIÉ CONSOLENT SA PEINE.

Le temps ne chôme pas, et ce n'est pas en vain qu'il passe sur nos sentiments : il fait merveille dans notre âme. Il avançait et s'en allait, jour à jour ¹⁴⁹, et en venant et en s'en allant, il glissait en moi d'autres espérances, d'autres souvenirs; peu à peu il me rendait à moi-même en me faisant reprendre goût à mes anciens plaisirs, auxquels cédait ma douleur. Mais ce qui lui succédait, c'était, sinon d'autres douleurs, du moins des semences d'autres douleurs. Car pourquoi cette douleur avait-elle pénétré si facilement jusqu'au fond de moi-même, sinon parce que j'avais répandu mon âme sur le sable en aimant un être mortel, comme s'il n'avait pas dû mourir?

Ce qui me soulageait surtout et me ranimait, c'étaient les consolations d'autres amis avec qui j'aimais ce que j'aimais au lieu de vous : c'est-à-dire la fable énorme, le long mensonge dont le frottement impur corrompait notre âme, démanagée de l'envie de tout entendre¹⁵⁰. Même si un de mes amis mourait, cette fable-là ne mourait pas pour moi. Il y avait chez eux d'autres agréments qui me prenaient encore davantage le cœur : c'était de causer et de rire avec eux, c'étaient les complaisances d'une bienveillance mutuelle, la lecture en commun des livres bien écrits, les plaisanteries, les égards réciproques; quelquefois un désaccord sans rancune, comme on en a avec soi-même, dissentiments rarissimes qui sont le sel d'une entente habituelle; c'était d'instruire et d'être instruit tour à tour; le regret impatient des absents, l'accueil joyeux fait à ceux qui arrivent. Ces témoignages et d'autres de même sorte, qui s'échappent des cœurs aimants et aimés, par le visage, la langue, les yeux, par mille gestes gracieux sont comme un foyer où les âmes se fondent et de plusieurs n'en font qu'une seule.

CHAPITRE IX

L'AMITIÉ ET DIEU.

Voilà ce qu'on aime dans les amis, et on l'aime à ce point que la conscience des hommes se croit coupable lorsqu'on n'aime pas qui vous aime et qu'on ne rend pas amour pour amour, sans rien demander à l'ami que les marques de sa tendresse. De là ce deuil si un ami vient à mourir, ces ténèbres de douleurs, cette douceur qui se change en amertume, ce cœur noyé de larmes, et la perte de la vie de ceux qui meurent devenue la mort des vivants.

Heureux celui qui vous aime¹⁵¹, et son ami en vous et son ennemi à cause de vous ! Seul, il ne perd aucun être cher, l'homme à qui tous sont chers en Celui qu'on ne perd jamais. Et qui est celui-là sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre¹⁵² et qui les remplit, car c'est en les remplissant qu'il les a faits. On ne vous perd qu'en vous abandonnant, et celui qui vous abandonne, où va-t-il, où fuit-il, sinon de votre sérénité à

vosre colère? Où ne rencontre-t-il pas vosre loi dans son châtiment? Et « vosre loi c'est la vérité », et « la vérité c'est vous ¹⁵³ ».

CHAPITRE X

LES CRÉATURES QUI PASSENT NE PEUVENT NOUS DONNER LE BONHEUR.

Dieu des vertus, « convertissez-nous, montrez-nous vosre face et nous serons sauvés ¹⁵⁴ ». De quelque côté que se tourne l'âme humaine, c'est pour souffrir qu'elle s'établît ailleurs qu'en vous, fût-ce même sur ce qu'il y a de beau en dehors de vous, en dehors d'elle. D'ailleurs il n'y aurait point de choses belles, si elles ne venaient de vous. Elles naissent et elles meurent; en naissant elles commencent d'être, pour ainsi dire; elles croissent pour atteindre leur perfection, et une fois parfaites, elles vieillissent et meurent. Tout ne parvient pas à la vieillesse, mais tout meurt. Donc lorsqu'elles naissent et s'efforcent d'être, plus vite elles croissent pour être, et plus elles se hâtent de ne plus être. Telle est leur loi. Voilà tout ce qu'elles ont reçu de vous, parce qu'elles sont les parties des choses qui ne coexistent pas en même temps, mais qui, en disparaissant et en succédant, forment le tout dont elles sont les parties. C'est ainsi que s'achève le discours, à l'aide de signes sonores. Il ne se réaliserait pas pleinement, si chaque mot, une fois son rôle sonore joué, ne s'abolissait pour céder la place à un autre.

Que mon âme vous loue ¹⁵⁵ pour toutes ces choses¹⁵⁶, ô Dieu, créateur de l'univers, mais qu'elle ne s'y prenne point à la glu de l'amour sensible! Car elles vont où elles allaient pour cesser d'être, et elles déchirent l'âme de désirs pestilentiels, parce qu'elle-même veut être et qu'elle aime à se reposer dans ce qu'elle aime. Mais en ces choses point de repos : elles ne sont pas stables, elles s'écoulent; et qui peut les suivre avec les sens charnels? Qui peut les saisir, même quand elles sont présentes? Car lents sont les sens charnels, précisément parce qu'ils sont les sens charnels : ils sont bornés par nature. Ils suffisent à la fonction pour laquelle ils ont

été faits; mais ils ne suffisent pas à cette autre fonction de retenir les choses qui se précipitent du commencement qui leur a été fixé à la fin fixée aussi. Car en votre Verbe, qui les a créées, elles entendent : « D'ici jusque-là. »

CHAPITRE XI

DIEU SEUL NE PASSE PAS.

Ne sois pas vaine, ô mon âme, et que le tumulte de ta vanité n'assourdisse pas l'oreille de ton cœur. Ecoute, toi aussi : le Verbe lui-même te crie de revenir; le lieu du repos inaltérable est là où l'amour n'est pas déserté, s'il ne déserte pas lui-même. Voici que ces choses passent pour faire place à d'autres et pour que, de tous leurs éléments, se compose ce bas monde. « Et moi, est-ce que je passe d'un lieu dans un autre? » dit le Verbe divin. En lui fixe ta demeure, confie-lui tout ce que tu as reçu de lui, ô mon âme, maintenant du moins que tu es lasse de mensonges. Confie à la Vérité tout ce que tu as reçu de la Vérité, tu ne perdras rien. Les parties corrompues de ton âme reflouriront, toutes tes langueurs seront guéries¹⁵⁷, ce qui change en toi sera réformé, renouvelé, étroitement lié à toi et ne t'emportera plus sur sa pente, mais demeurera avec toi immuablement devant Dieu qui est éternellement immuable¹⁵⁸.

Pourquoi, t'écartant de la loi, suis-tu les impulsions de ta chair? Retourne-toi, que ce soit elle qui te suive! Tout ce que tu sens par elle n'existe que comme partie et tu ignores le tout auquel appartiennent ces parties, qui font ta joie cependant. Mais si les sens charnels étaient capables de saisir le tout, si, pour ton châtement, ils n'avaient pas justement été limités à des parties du tout, tu voudrais voir passer tout ce qui existe dans le présent, pour mieux jouir de l'ensemble. Les paroles que nous proférons, c'est par ces mêmes sens charnels que tu les entends, et tu ne veux à aucun prix que s'arrêtent les syllabes, mais qu'elles volent pour que d'autres leur succèdent et que tu entendes l'ensemble. Il en est toujours de même des parties dont se compose un tout, quand ces parties composantes n'existent pas

simultanément : il y a plus de charme dans le tout que dans les parties perçues une à une, si on peut le percevoir dans sa totalité. Mais combien vaut mieux Celui qui a fait toutes choses ! Celui-là est notre Dieu, et il ne passe pas, car rien ne lui succède.

CHAPITRE XII

L'ÂME NE PEUT TROUVER LA PAIX ET LA VIE HEUREUSE QU'EN DIEU.

Si les corps te plaisent, c'est Dieu que tu en loueras, ô mon âme, reporte ton amour sur leur Auteur, pour ne point lui déplaire dans les choses qui te plaisent. Si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu, car elles aussi sont sujettes au changement et c'est en se fixant en lui qu'elles se stabilisent; autrement elles passeraient et périraient. Que ce soit donc en lui que tu les aimes, entraîne vers lui avec toi toutes celles que tu peux, et dis-leur : « Aimons-le; c'est lui qui a créé ces choses et il n'est pas loin ¹⁵⁹. Il ne les a pas créées pour les abandonner; mais parce qu'elles viennent de lui, elles sont en lui. Vois, il est là où est la saveur de la vérité. Il est au fond du cœur, mais le cœur s'est égaré loin de lui. Revenez, pécheurs, à votre cœur ¹⁶⁰, attachez-vous à Celui qui vous a créés. Tenez-vous ferme avec lui et vous posséderez la fermeté; reposez-vous en lui et vous serez en repos. Où allez-vous, dans ces rudes sentiers? Où allez-vous? Le bien que vous aimez vient de lui; mais ce n'est que dans son rapport avec lui qu'il est bon et suave. Il deviendra justement amer, car il n'est pas juste d'aimer ce qui vient de Dieu après l'avoir abandonné, lui. Pourquoi marchez-vous encore et encore dans des voies difficiles ¹⁶¹ et laborieuses? Le repos n'est pas là où vous le cherchez. Cherchez ce que vous cherchez, mais ce n'est pas là où vous le cherchez. Vous cherchez la vie heureuse dans un pays de mort : elle n'est pas là. Comment trouver la vie heureuse, là où il n'y a pas de vie?

Il est descendu ici-bas, celui qui est notre vie ¹⁶², il a souffert notre mort et il l'a tuée de l'abondance de sa vie. D'une voix tonnante il nous a crié de revenir d'ici vers lui, en ce lieu secret, d'où il est venu à nous

d'abord dans le sein d'une vierge où s'est mariée à lui la nature humaine, cette chair mortelle, pour n'être pas toujours mortelle; et de là, « pareil à un époux qui sort du lit nuptial, il a bondi comme un géant pour courir sa route ¹⁶³. Il ne s'est pas attardé, mais il a couru en nous criant par ses paroles, ses actes, sa mort, sa vie, sa descente aux enfers, son ascension, en nous criant, dis-je, de revenir à lui. Et il s'est dérobé à nos yeux afin que nous rentrions dans notre cœur ¹⁶⁴ et que nous l'y trouvions. Il s'est éloigné, et pourtant, le voici ¹⁶⁵. Il n'a pas voulu demeurer longtemps avec nous, mais il ne nous a pas abandonnés. Il s'en est allé en un lieu d'où il ne s'était jamais retiré, car « le monde a été créé par lui ¹⁶⁶ » et « il était en ce monde, et il est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs ¹⁶⁷ ». C'est à lui que se confesse mon âme et il la guérit, car elle a péché envers lui ¹⁶⁸. « Fils des hommes, jusqu'à quand aurez-vous ce cœur pesant ¹⁶⁹ ? » La vie est descendue vers vous, et vous ne voulez pas monter et vivre ? Mais où montez-vous, quand vous êtes en haut, « portant votre bouche jusqu'au ciel ¹⁷⁰ » ? Descendez pour monter, pour monter vers Dieu, car vous êtes tombés en montant contre Dieu.

Dis-leur cela, mon âme, afin qu'ils pleurent dans la vallée de larmes ¹⁷¹, et ainsi emporte-les avec toi jusqu'à Dieu, car c'est de l'esprit de Dieu qu'émanent ces paroles, si en les disant tu brûles du feu de la charité.

CHAPITRE XIII

AUGUSTIN MÉDITE LE PROBLÈME DU BEAU,

Je ne savais pas ces choses alors; j'aimais les beautés inférieures et j'allais à l'abîme. Je disais à mes amis : « Qu'aimons-nous, si ce n'est le beau ? Qu'est-ce donc que le beau ? Qu'est-ce que la beauté ? Qu'est-ce qui nous charme et nous attache aux objets que nous aimons ? S'il n'y avait en eux une beauté, un éclat, ils ne nous attireraient aucunement. » Et je remarquais, je voyais que, dans les corps, il faut distinguer le beau qui est une sorte de tout harmonieux et le convenable qui résulte d'une juste appropriation, comme une partie du corps s'accorde avec l'ensemble de l'organisme ou une chaus-

sure avec le pied et autres choses semblables. Ces considérations jaillirent dans mon esprit du fond de mon cœur, et j'écrivis le traité « Du Beau et du Convenable ». Il comprenait, je crois, deux ou trois livres; vous le savez, mon Dieu ¹⁷², moi, je l'ai oublié. Car je n'ai plus cet ouvrage; il s'est égaré je ne sais comment.

CHAPITRE XIV

IL DÉDIE SON OUVRAGE A HIÉRIUS.

Qu'est-ce qui m'inclina, Seigneur, mon Dieu, à dédier ces livres à Hiérius, un orateur de Rome? Je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu, mais j'avais de la sympathie pour sa personne en raison de sa renommée de savant, et pour certaines paroles de lui qu'on m'avait rapportées et qui m'avaient plu. Mais je l'aimais surtout parce qu'il plaisait aux autres et qu'on le portait aux nues, en s'émerveillant qu'un Syrien, d'abord passé maître en éloquence grecque, fût devenu aussi un admirable orateur en latin et qu'il possédât une telle science des questions relatives à l'étude de la sagesse. Ainsi on entend louer un homme et on l'aime, bien qu'il soit loin de nous. Serait-ce que l'amour passe de la bouche du louangeur dans le cœur de celui qui l'écoute? Non, mais l'amour de l'un s'enflamme au contact de l'amour de l'autre. On aime celui qu'on entend louer, quand on croit que la louange vient d'un cœur sincère, c'est-à-dire quand c'est l'affection qui l'inspire.

Ainsi, j'aimais alors les hommes selon le jugement des hommes, et non selon le vôtre, vous mon Dieu, en qui personne n'est trompé. Cependant pourquoi ne les louais-je pas comme on loue un auge célèbre ou un chasseur de bêtes populaire, mais tout autrement, avec gravité, et comme j'aurais voulu l'être moi-même? Or je n'aurais pas voulu être loué et aimé comme les histrions, quoique je les louasse et les aimasse moi-même; j'aurais mieux aimé rester obscur que de jouir de leur notoriété et être haï que d'être aimé comme eux. Comment s'équilibrent dans une même âme des goûts si variés et si divers? D'où vient que j'aime chez un autre un talent que je n'écarterais pas ni ne repousserais loin

de moi, si je ne le haïssais ? Et pourtant, nous sommes hommes, l'un et l'autre. On aime un bon cheval, sans vouloir être cheval soi-même, la chose fût-elle possible. Mais on ne saurait en dire autant de l'histriion qui a en partage la même nature que nous. Ainsi j'aime dans un homme ce que j'aurais horreur d'être moi-même, quoique je sois un homme ! Profond abîme que l'homme ! Vous connaissez le nombre de ses cheveux, vous Seigneur, et il ne s'en perd aucun pour vous ¹⁷³ ; mais il est plus facile de compter ses cheveux que les passions et les mouvements de son cœur.

Quant à ce rhéteur, il appartenait à cette espèce d'hommes que j'aimais au point de vouloir leur ressembler. Ma présomption m'égarait et j'étais emporté à tous les vents ¹⁷⁴, mais vous me gouverniez en secret. D'où sais-je et comment puis-je vous confesser avec certitude que j'aimais cet homme plus à cause de l'amour qu'il inspirait à ceux qui en faisaient l'éloge, que pour les mérites mêmes qui lui valaient ces éloges ? Si, loin de le louer, les mêmes personnes l'avaient critiqué, si elles m'avaient fait de lui les mêmes récits, mais en le blâmant et en le méprisant, je ne me serais pas enflammé ni monté la tête pour lui ; cependant les choses n'auraient pas été différentes, pas différent l'homme lui-même, seuls auraient différé les sentiments des narrateurs. Voilà où en est l'âme débile qui ne s'est pas encore attachée à la solidité du Vrai ! Au souffle des langues, des poitrines et des opinions, elle se laisse emporter et rouler, tourner et retourner, la lumière se voile pour elle et elle n'aperçoit pas la vérité. Et elle est cependant devant nous.

Il était important pour moi de faire connaître à cet homme en vue mon style et mes travaux. S'il les approuvait, mon ardeur en serait accrue ; s'il les désapprouvait, mon cœur en saignerait, mon cœur vain et vide de votre solide appui. Pourtant mon plaisir était de penser et de réfléchir à cette question du beau et du convenable, objet du livre que je lui avais dédié, et l'émerveillement où j'étais se passait d'être partagé.

CHAPITRE XV

RÉSUMÉ DU « DE PULCHRO ET APTO ».

Mais je ne voyais pas encore le pivot de ces grandes choses dans votre art, ô Tout-Puissant, « qui seul créez des œuvres admirables ¹⁷⁵ ». Mon esprit cheminait à travers les formes corporelles. Je définissais le Beau « ce qui plaît par soi-même », le Convenable « ce qui plaît par son appropriation à autre chose »; et j'appuyais cette distinction sur des exemples pris des corps. Puis je me tournai vers le problème de la nature de l'âme; mais l'idée fausse que je me faisais des choses spirituelles ne me permettait pas d'apercevoir la vérité. La force du vrai me sautait aux yeux; mais je détournais mon intelligence, toute palpitante, des réalités incorporelles vers les lignes, les couleurs, les grandeurs matérielles, et, parce que je ne pouvais voir rien de semblable dans mon esprit, je pensais que je ne pouvais voir mon esprit. Au surplus, comme dans la vertu j'aimais la paix, et que dans le vice je détestais la discorde, je croyais remarquer unité dans l'une et division dans l'autre. Dans cette unité me semblait consister l'âme raisonnable, l'essence de la vérité et du Souverain Bien. Au contraire, dans cette division de la vie irrationnelle je voyais, malheureux égaré, je ne sais quelle substance, quelle essence de Souverain Mal, qui non seulement était substance, mais encore Vie véritable, quoiqu'elle ne vînt pas de vous, mon Dieu, de qui tout vient ¹⁷⁶. Je nommais l'une « monade », en tant qu'âme sans sexe, l'autre « dyade » : c'était la colère dans le crime, la lubricité dans les actions honteuses; mais je ne savais pas ce que je disais. J'ignorais alors et je n'avais pas appris que le mal ne mérite aucunement le nom de substance et que notre esprit n'est ni le souverain bien, ni un bien immuable.

De même que l'on tombe dans le crime, lorsque le sentiment, qui donne l'élan, est corrompu et s'abandonne à ses excès et à sa violence; de même qu'on glisse à la débauche, lorsque l'âme ne sait pas régler l'instinct où prennent leur source les plaisirs de la chair, de même

les erreurs, les opinions fausses souillent la vie, si l'âme raisonnable est elle-même corrompue. Telle était alors mon âme. J'ignorais qu'elle avait besoin d'être éclairée d'une autre lumière pour participer à la vérité, n'étant pas elle-même l'essence de la vérité. « C'est vous qui allumerez ma lampe, Seigneur ; ô mon Dieu, vous illuminerez mes ténèbres ¹⁷⁷ » ; « tous nous avons reçu de votre plénitude ¹⁷⁸ », car, « vous êtes la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde ¹⁷⁹ », et « en vous, il n'y a ni changement, ni ombre ¹⁸⁰ ».

Je m'efforçais de m'approcher de vous, et vous me repoussiez, afin que j'eusse un avant-goût de la mort ¹⁸¹, « car vous résistez aux superbes ¹⁸² ». Et y avait-il pire orgueil que d'affirmer, avec l'étonnante folie qui était la mienne, que mon essence était la même que la vôtre ? J'étais sujet au changement et c'était pour moi une évidence, puisque assurément je ne désirais la sagesse que pour devenir meilleur. Mais j'aimais mieux vous croire muable, vous aussi, que de ne pas être moi-même ce que vous êtes. C'est pourquoi vous me repoussiez et résistiez à ma témérité gonflée de vent. J'imaginais des formes corporelles ; chair, j'accusais la chair ; « esprit vagabond ¹⁸³ », je ne revenais pas encore à vous, et dans mon vagabondage je m'égarais parmi les fantômes qui n'existaient ni en vous, ni en moi, ni dans les corps ; non point créations de votre vérité, mais fictions forgées par ma vanité d'après les corps. Et je disais aux petits, vos fidèles, mes concitoyens, loin desquels j'étais exilé sans le savoir, je leur disais, bavard inepte : « Pourquoi donc l'âme, œuvre de Dieu, se trompe-t-elle ? » Mais je ne voulais pas m'entendre dire : « Pourquoi donc Dieu se trompe-t-il ? » Et je prétendais que votre substance immuable était contrainte de se tromper plutôt que de reconnaître que ma substance changeante avait failli librement et qu'elle en était punie par l'erreur.

J'avais environ vingt-six ou vingt-sept ans, quand j'écrivis ce volume ¹⁸⁴, roulant dans ma pensée ces imaginations matérialistes qui bourdonnaient aux oreilles de mon cœur. Ces oreilles, je les tendais, pourtant, ô douce Vérité, à votre mélodie intérieure, alors que je méditais sur le Beau et le Convenable. Mon désir était de me tenir devant vous, de « vous entendre et de me réjouir comme l'épouse à la voix de l'époux ¹⁸⁵ » ; mais j'en étais incapable, parce que j'étais entraîné hors de moi par les voix de l'erreur et poussé à l'abîme par le

poids de mon orgueil. « Vous ne donniez point la joie ni l'allégresse à mon oreille »; et mes os « n'exultaient » pas, car ils n'avaient pas été « humiliés ¹⁸⁶ ».

CHAPITRE XVI

AUGUSTIN DÉCOUVRE LES « CATÉGORIES » D'ARISTOTE
ET S'ENFONCE DANS SES ERREURS.

De quoi me servit-il, vers ma vingtième année où me tomba entre les mains l'ouvrage d'Aristote qu'on appelle les *Dix Catégories* ¹⁸⁷, de l'avoir lu et compris tout seul? A ce nom de catégorie, quand le rhéteur de Carthage, mon maître, et d'autres qui passaient pour savants, le citaient d'une bouche où sonnait l'orgueil, j'étais ébahi comme dans l'attente de je ne sais quoi de grandiose et de divin. J'eus l'occasion d'en parler à des gens qui disaient avoir à peine compris ce traité, malgré les commentaires oraux de maîtres très savants, accompagnés au surplus de nombreuses figures tracées dans la poussière; ils ne purent m'en dire rien de plus que ce que j'en avais appris moi-même par ma lecture solitaire.

Ce livre me semblait traiter assez clairement des substances, de l'homme par exemple, et de ce qu'il y a en elles, comme la forme de l'homme, quelle est aussi sa taille, combien de pieds il mesure, sa parenté, de qui il est frère, où il se trouve, quand il est né, s'il est debout, assis, chaussé ou armé, s'il est agissant ou patient, et tous les rapports innombrables qui se trouvent dans ces neuf genres — je viens d'en donner quelques exemples, — ou dans le genre même de la substance.

De quoi me servaient ces notions? Elles étaient mal-faisantes; car pendant que tout ce qui existait était compris en tous points dans ces dix catégories, je m'efforçais de vous concevoir, vous aussi, mon Dieu, qui êtes admirablement simple et immuable, comme si vous étiez un sujet dont votre grandeur et votre beauté seraient les attributs. Je les croyais en vous comme dans un sujet, par exemple dans un corps, tandis que vous êtes vous-même votre grandeur et votre beauté. Au contraire, un corps n'est pas grand ni beau en tant que corps : moins grand et moins beau, ce serait néanmoins un corps.

Mensonge, l'idée que je me faisais de vous, et non vérité. Illusions de ma misère, et non solide représentation de votre béatitude. Vous aviez voulu, et votre volonté s'accomplissait, que la terre me donnât « des chardons et des ronces ¹⁸⁸ », et que je ne puisse gagner mon pain qu'à force de labeur.

Et à quoi bon aussi avoir lu et compris par moi-même tous les livres consacrés aux arts qu'on appelle libéraux, quand j'étais le pire esclave de mes passions mauvaises ? J'en aimais la lecture et je ne savais pas d'où venaient les vérités et les certitudes qu'ils renfermaient. Le dos tourné à la lumière, je faisais face aux objets qu'elle éclairait, et mes yeux qui les voyaient lumineux ne recevaient pas eux-mêmes la lumière. Tout ce que j'ai compris sans grande difficulté et sans les leçons d'un maître, de l'art de parler et de discuter, de la mesure des figures, de la musique et des nombres, vous le savez ¹⁸⁹, Seigneur mon Dieu, car la vivacité de l'intelligence et la pénétration de l'esprit sont vos dons ; mais je n'y voyais pas de quoi vous offrir un sacrifice. Aussi ces qualités ne m'étaient-elles d'aucun profit et contribuaient plutôt à me perdre. Je me suis donné beaucoup de mal pour entrer en possession d'une si bonne part de mon patrimoine, et « je n'ai pas gardé ma force auprès de vous ¹⁹⁰ », mais « je vous ai quitté, je suis parti pour un pays lointain ¹⁹¹ », afin de la dissiper dans les désordres des passions, ces prostituées. A quoi bon un tel avantage dont j'usais si mal ? Car je ne remarquais pas que ces sciences étaient fort difficiles à comprendre même pour des esprits studieux et bien doués, sauf quand je m'efforçais de les leur expliquer ; et le meilleur d'entre eux n'était que le moins lent à suivre mes explications.

Mais de quoi cela me servait-il ? Je vous concevais, Seigneur mon Dieu, ô Vérité, comme un corps lumineux et immense, et moi comme une parcelle de ce corps. O la prodigieuse perversité ! Eh ! oui j'en étais là et je ne rougis pas, mon Dieu, de vous confesser vos miséricordes à mon endroit ¹⁹², et de vous invoquer, moi qui n'ai pas rougi alors de professer mes blasphèmes devant les hommes et d'aboyer contre vous. A quoi donc me servait alors cet esprit agile pour les sciences, et d'avoir, sans le secours d'aucun maître humain, dénoué les nœuds de tant d'ouvrages très obscurs, quand, en matière de piété, je m'égarais en de laides, honteuses et sacrilèges pensées ? Et le grand malheur pour vos petits d'avoir l'intelligence

lente, s'ils ne s'éloignaient pas de vous, laissant en sûreté au nid de votre église, pousser leurs plumes ¹⁹³ et grandir les ailes de la charité, nourris d'une saine foi !

O Seigneur notre Dieu, espérons en l'abri de vos ailes ¹⁹⁴ ; protégez-nous, portez-nous. C'est vous qui nous porterez ; vous nous porterez petits enfants, et vous nous porterez jusqu'aux cheveux blancs ¹⁹⁵, car notre force, quand vous êtes avec elle, est vraiment force ; mais quand elle prétend se suffire, elle est faiblesse. Notre bien ne vit jamais qu'en vous, et parce que nous nous sommes détournés de vous, nous nous sommes égarés. Revenons désormais à vous, Seigneur, pour n'être pas abattus. Notre bien vit en vous et il ne nous manquera pas, car c'est vous qui êtes notre bien. Nous ne craignons pas de ne pas retrouver, à cause de notre fuite, l'abri du retour : car elle ne s'écroule pas en notre absence, notre vraie demeure, votre éternité.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

PRIÈRE A DIEU.

Acceptez le sacrifice de mes confessions, acceptez-le de ma langue que vous avez formée et incitée à confesser votre nom. « Guérissez tous mes os ¹⁹⁶ » et qu'ils disent : « Seigneur, qui est semblable à vous ¹⁹⁷ ? » Il ne vous apprend rien de ce qui se passe en lui, celui qui se confesse à vous; un cœur fermé ne l'est pas pour votre œil, et votre main ne se laisse pas repousser par la dureté des hommes, car vous la faites fondre quand il vous plaît sous votre miséricorde ou votre vengeance et « personne ne peut se soustraire à votre chaleur ¹⁹⁸ ».

Que mon âme vous loue pour vous aimer et qu'elle vous confesse vos miséricordes pour vous louer ¹⁹⁹. Votre création tout entière ne suspend ni ne tait vos louanges : les créatures spirituelles vous louent par leurs bouches tournées vers vous, les animaux et les corps inanimés par la bouche de ceux qui les contemplent; ainsi notre âme se relève en vous de sa faiblesse, en s'appuyant sur votre création et en arrivant jusqu'à vous, auteur de ces merveilles : là est le réconfort et la force véritable.

CHAPITRE II

ON NE FUIT PAS DIEU.
IL EST PARTOUT ET TOUJOURS PRÊT A ACCUEILLIR
LE CŒUR REPENTANT.

Qu'ils s'en aillent et fuient loin de vous, les inquiets et les méchants ²⁰⁰ ! Vous les voyez, et vous percez leurs ténèbres, et voici que malgré eux tout reste beau ; eux seuls sont laids ²⁰¹. En quoi vous ont-ils nui ? En quoi ont-ils dégradé votre empire, qui, des cieux jusqu'à ses extrêmes limites, reste juste et intact ? Où ont-ils fui, en s'enfuyant de votre face ? En quel lieu ne pourriez-vous les trouver ? Ils ont fui pour ne pas voir que vous les voyiez et, dans leur aveuglement, ils se sont heurtés à vous, car vous ne délaissiez rien de ce que vous avez créé. Oui, ils se sont heurtés à vous, ces hommes injustes et ils ont été justement châtiés. Voulant se dérober à votre douceur, ils se sont heurtés à votre équité et sont tombés sous votre rigueur. Ils ignorent évidemment que vous êtes partout, qu'aucun lieu ne vous limite, et que seul vous êtes présent même à ceux qui s'éloignent de vous. Qu'ils se retournent donc, qu'ils vous cherchent : ils ont abandonné leur Créateur, mais vous n'abandonnez pas, vous, votre créature ²⁰². Qu'ils se retournent d'eux-mêmes, qu'ils vous cherchent, et voici que vous êtes dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui se confessent à vous, se jettent dans vos bras et pleurent dans votre sein, après tant de rudes chemins parcourus ²⁰³. Et vous, avec douceur vous essuyez leurs larmes ; elles redoublent, mais ils sont heureux de pleurer, car c'est vous, Seigneur, et non pas un homme de chair et de sang, c'est vous, Seigneur, vous leur Créateur, qui les créez une seconde fois et les consolez. Et moi, où étais-je, quand je vous cherchais ? Vous, vous étiez devant moi. Mais moi, je m'étais perdu, je ne me retrouvais pas, je vous retrouvais bien moins encore.

CHAPITRE III

FAUSTUS ET LE MANICHÉISME.

Je vais parler, en présence de mon Dieu, de la vingt-neuvième année de mon âge. Déjà était venu à Carthage un évêque manichéen, nommé Faustus ²⁰⁴, grand « piège du démon »; et beaucoup se laissaient prendre à l'appât de son doux langage. Tout en faisant grand cas déjà de sa parole, je la distinguais cependant des vérités objectives que j'étais avide d'apprendre. Ce n'était pas le vase du discours que je considérais, mais l'aliment doctrinal qui m'y était servi par ce fameux Faustus, si réputé parmi les siens. Car cette réputation me l'avait annoncé comme un homme très habile dans toutes les sciences et particulièrement instruit dans les arts libéraux.

Comme j'avais lu un grand nombre de philosophes et que je me souvenais de leurs enseignements, j'en comparais certaines idées aux longues fictions des Manichéens, et je trouvais plus de probabilité aux doctrines de ceux qui ont eu assez de génie pour « connaître l'ordre du monde », quoiqu'ils « n'en aient point découvert le Maître ²⁰⁵ ». « Car vous êtes grand, Seigneur, vous regardez ce qui est humble, et ce qui est hautain, vous ne le connaissez que de loin ²⁰⁶ », vous ne vous approchez que des cœurs « contrits ²⁰⁷ ». Les superbes ne vous trouvent pas, leur curieuse habileté sût-elle compter les étoiles et les grains de sable, mesurer les plaines célestes et explorer les routes des astres.

C'est par leur intelligence, c'est par le génie que vous leur avez donné qu'ils entreprennent ces recherches; ils ont fait bien des découvertes, ils annoncent de nombreuses années d'avance les éclipses de soleil et de lune, le jour, l'heure et le degré; leurs calculs ne les trompent pas; ce qu'ils ont prédit arrive. Ils ont rédigé les lois qu'ils ont trouvées; on les lit encore aujourd'hui et grâce à elles on peut prédire en quelle année, en quel mois de l'année, à quel jour du mois, à quelle heure du jour, dans quelle mesure se produira l'éclipse de lune ou de soleil; et la prédiction se réalise.

Les ignorants s'en étonnent jusqu'à la stupeur, les

savants exultent et s'enorgueillissent. Leur orgueil impie les éloigne et les prive de votre puissante lumière; ils prévoient l'éclipse de soleil future, mais pour le moment ils ne voient pas celle dont ils pâtiennent. C'est qu'ils ne cherchent pas pieusement d'où leur vient le génie, instrument de leurs recherches. S'ils comprennent que vous êtes leur Créateur, ils ne se donnent pas à vous pour que vous conserviez votre œuvre; comme s'ils s'étaient faits eux-mêmes, ils ne veulent pas se sacrifier à vous; ils n'immolent pas leur orgueil qui s'élève, « pareil aux oiseaux », ni leurs curiosités qui les font cheminer, « tels les poissons de la mer », à travers les sentiers secrets de l'abîme, ni leur luxure par où « ils ressemblent aux troupeaux de la plaine ²⁰⁸ », afin que vous, ô Dieu, feu dévorant ²⁰⁹, vous consumiez leurs passions de mort, en les recréant pour une vie immortelle.

Mais ils ne connaissent pas celui qui est « la voie ²¹⁰ », votre Verbe, par qui vous avez créé les choses qu'ils calculent, et eux-mêmes qui les calculent, et le sens grâce auquel ils voient ce qu'ils calculent, et l'intelligence dont ils se servent pour calculer. « Votre sagesse, elle, échappe au nombre ²¹¹. » Mais votre Fils unique « s'est fait lui-même notre sagesse, notre justice et notre sanctification ²¹² », il a été dénombré parmi nous et il a payé le tribut à César. Ils ignorent cette voie par où ils descendraient de leur orgueil jusqu'à lui et par lui s'élèveraient à lui. Ils ignorent cette voie. Ils se croient aussi élevés et aussi brillants que les étoiles, et voici qu'ils se sont abattus sur le sol et que « leur cœur insensé s'est obscurci ». Ils disent bien des choses vraies sur la création, mais ils ne cherchent pas pieusement la Vérité, auteur de la création. Aussi ne la trouvent-ils pas, ou s'ils la trouvent, ils connaissent Dieu, mais ne l'honorent pas « comme un Dieu »; ils ne lui rendent pas grâce; ils s'évanouissent dans leurs pensées; « ils se disent sages » en s'attribuant ce qui est à vous, et ils en viennent dans leur criminel aveuglement, à vouloir vous attribuer ce qui est à eux; ils vous chargent de leurs mensonges, vous qui êtes la Vérité; ils altèrent la gloire du Dieu incorruptible, la concevant à la ressemblance et à l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents »; « ils changent votre vérité en mensonge » et ils honorent et servent « la créature plutôt que le Créateur ²¹³ ».

Cependant je connaissais plus d'une vérité que leur

avait apprise l'étude du monde créé, et j'en trouvais la raison démonstrative dans le calcul, l'ordre des temps et les attestations visibles des astres. Je confrontais ces données aux enseignements de Manès, qui a écrit sur ces matières de nombreuses et interminables folies; je ne trouvais chez cet auteur l'explication rationnelle ni des solstices, ni des équinoxes, ni des éclipses, de rien enfin de ce que m'avaient fait connaître les livres de la sagesse profane. On me sommait de croire; mais cette croyance ne s'accordait point avec les démonstrations mathématiques non plus qu'avec le témoignage de la vue; elle en était même très éloignée.

CHAPITRE IV

VANITÉ DE LA SCIENCE DE LA NATURE.

O Seigneur, Dieu de vérité ²¹⁴, suffit-il pour vous plaire de connaître ces choses? Malheureux l'homme qui en a la science totale et vous ignore; mais heureux celui qui vous connaît, même s'il les ignore! Quant à celui qui vous connaît et ces choses aussi, ce n'est point à elles qu'il doit d'être plus heureux, c'est de vous seul qu'il tient son bonheur, si, « vous connaissant, il vous glorifie comme Dieu, vous rend grâces et ne se perd pas en vaines pensées ²¹⁵ ».

Celui qui possède un arbre et vous rend grâce du profit qu'il en tire, ignorât-il combien il a de coudées de haut et sur quelle largeur il s'étend, vaut mieux que celui qui est capable de le mesurer, sait le compte de toutes ses branches, sans le posséder ni connaître et aimer son créateur. Il en est de même du fidèle à qui appartient le monde entier avec ses richesses et qui, peut-on dire, « n'ayant rien possède tout ²¹⁶ », s'il s'attache à vous, de qui tout dépend. Quand même il ignorerait la révolution de la Grande Ourse, il serait insensé de mettre en doute qu'il vaille mieux que celui qui sait mesurer le ciel, compter les étoiles, peser les éléments, mais qui vous néglige, vous qui « avez tout ordonné avec mesure, nombre et poids ²¹⁷ ».

CHAPITRE V

IMPOSTURES DE MANÈS.

Mais qui demandait à ce Manès d'écrire sur des matières dont la connaissance n'est point nécessaire à la piété? Car vous avez dit à l'homme : « Voici que la piété est la vraie sagesse ». Cette piété, Manès aurait très bien pu l'ignorer, et cependant être fort instruit dans la science profane; mais sans la connaître il était assez impudent pour l'enseigner; comment aurait-il pu alors posséder la piété? Il est vain d'étaler un savoir profane, même véritable, mais il est pieux de vous en glorifier. S'écartant de cette règle, Manès multiplia à ce point les paroles qu'il se fit convaincre d'ignorance par les vrais savants. On put juger clairement par là ce que valait sa compétence en des matières plus obscures. Il ne voulait pas être tenu en petite estime; même il chercha à faire croire que l'Esprit-Saint, qui console et enrichit vos fidèles, habitait personnellement en lui dans la plénitude de son pouvoir²¹⁸. Aussi lorsqu'on le prenait à mentir au sujet du ciel, des étoiles, des mouvements du soleil, de la lune, bien que ces questions ne concernassent pas la doctrine religieuse, ses audaces n'en revêtaient pas moins un caractère sacrilège, car il formulait ce qu'il ignorait, et jusqu'à ses mensonges avec une jactance, un orgueil insensés au point de les mettre au compte de la prétendue divinité de sa personne.

Lorsque j'entends tel ou tel chrétien, mon frère, montrer dans ses propos l'ignorance de ces problèmes et confondre une chose avec l'autre, je considère ses opinions avec patience. Dès lors qu'il ne se fait point d'idée indigne de vous, Seigneur, Créateur de toutes choses²¹⁹, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il ignore peut-être la place et la nature des choses matérielles de la création. Le mal est qu'il croie la doctrine de la piété engagée dans ces problèmes et qu'il s'entête à affirmer ce qu'il ignore. Cependant une telle faiblesse, au berceau de la foi, rencontre l'appui d'une charité maternelle jusqu'à ce que l'homme nouveau se hausse « à l'état d'homme parfait » et soit assez fort pour ne plus se laisser emporter « à tous les vents de la pensée²²⁰ ».

Quant à ce personnage qui osa se poser en docteur, en conseiller, en guide et en chef et persuader ses disciples qu'ils suivaient, non un homme mais votre Saint-Esprit, qui ne jugerait qu'une pareille folie, dès l'instant qu'elle était convaincue de mensonge sur un point, ne fût digne de haine et de mépris ?

Cependant je n'étais pas encore certain qu'on ne pût expliquer selon ses théories la longueur et la brièveté des jours et des nuits, l'alternance de la nuit et du jour, les éclipses et les autres phénomènes dont j'avais lu la description dans d'autres ouvrages. En admettant que cette explication eût été possible, je n'aurais pas été sûr de son accord avec les faits, mais pour y croire j'aurais encore préféré l'autorité de Manès, à cause de sa prétendue sainteté.

CHAPITRE VI

AUGUSTIN ET FAUSTUS.

Pendant les neuf années environ où mon esprit vagabond donna audience aux Manichéens, j'attendais avec la plus grande impatience la venue de ce Faustus. Les autres adeptes, quand un hasard me mettait en leur présence, se dérobaient à mes objections, mais ils m'assuraient que dès l'arrivée de Manès, une conversation avec lui résoudrait sans peine et très explicitement ces difficultés, et de plus graves encore, si je les lui soumettais.

Quand il fut venu, je trouvai en lui un homme aimable, parlant avec charme, qui débitait les thèmes ordinaires aux Manichéens, mais avec beaucoup plus d'agrément qu'eux. Mais que pouvait-il pour ma soif, cet échanson si bien stylé, avec ses coupes précieuses ? Mes oreilles étaient fatiguées de ces thèses ; je ne trouvais pas les siennes meilleures parce qu'elles s'exprimaient en un meilleur langage ; l'élégance de la forme ne me les faisait pas paraître vraies ; et que Faustus fût éloquent et de physionomie expressive, je ne lui croyais pas pour cela une âme sage. Ceux qui me l'avaient vanté n'étaient pas de bons juges ; ils ne l'estimaient avisé et sage que parce qu'il les charmait par sa parole.

J'ai connu aussi une autre espèce d'hommes pour qui la vérité est suspecte, et qui lui refusent leur assentiment,

si elle leur est présentée en un langage soigné et abondant. Mais moi, ô mon Dieu, vous m'aviez déjà instruit par des voies admirables et cachées; et je crois que c'est vous qui m'aviez instruit parce que cet enseignement est vrai; et qu'il n'y a pas d'autre maître de vérité que vous, en quelque endroit et d'où qu'elle se manifeste. Je savais donc déjà par vous qu'on ne doit pas tenir pour vraie une pensée parce qu'elle s'exprime éloquentement, ni pour fausse parce que les lèvres la traduisent par des sons dénués d'art; et qu'au contraire, une pensée n'est pas vraie parce qu'elle est énoncée simplement, ni fausse parce que la forme en est brillante; mais que la sagesse et la sottise sont comparables à des aliments salubres et malsains, et le style élégant ou non à une vaisselle précieuse ou grossière : on y peut servir aussi bien les deux sortes de mets.

J'avais attendu longtemps Faustus avec avidité; aussi faisais-je mes délices de la vivacité, de la passion qu'il apportait dans la dispute, et de la parfaite propriété de son langage, toujours prêt à revêtir sa pensée. Oui, j'en faisais mes délices, je le louais, je le portais aux nues avec bien d'autres et même plus qu'eux. Une chose pourtant me chagrinait : les auditeurs se pressaient autour de lui, et il ne m'était pas possible de lui soumettre, de lui communiquer les problèmes qui me préoccupaient, dans une de ces causeries familières où l'on écoute et répond tour à tour. J'en trouvai enfin l'occasion, je pus obtenir son audience, avec mes amis, à un moment où un échange d'idées ne pouvait lui être importun. Je lui exposai quelques difficultés qui m'embarrassaient. Je trouvai un homme ignorant des arts libéraux, sauf de la grammaire, et encore n'en avait-il qu'une connaissance banale. Il avait lu quelques discours de Cicéron, fort peu de Sénèque, quelques poèmes et certains livres de la secte écrits en bon latin et avec art; il s'exerçait aussi tous les jours à parler et voilà comment il avait acquis une facilité verbale qui plaisait et séduisait encore davantage par un heureux emploi de son talent et une certaine grâce naturelle.

Mes souvenirs sont-ils fidèles, Seigneur, mon Dieu, arbitre de ma conscience? Voici devant vous mon cœur et ma mémoire ²²¹, devant vous qui me meniez dès lors selon les voies secrètes, mystérieuses de votre providence, et qui me mettiez déjà sous les yeux mes honteuses erreurs ²²² pour que la vue m'en fût odieuse.

CHAPITRE VII

DÉÇU PAR FAUSTUS,
AUGUSTIN SE DÉTACHE DES MANICHÉENS.

Lorsque j'eus reconnu son ignorance dans un domaine où j'avais cru qu'il excellait, je commençai à désespérer qu'il pût éclaircir et résoudre les difficultés qui me troublaient. Sans doute, tout en n'étant pas au courant de ces questions, il aurait pu posséder la vraie piété, mais à condition de n'être pas Manichéen. Les livres de ces philosophes sont pleins, en effet, de fables interminables sur le ciel, les astres, le soleil, la lune. Mon désir était que Faustus me les expliquât exactement, en y confrontant les démonstrations mathématiques, lues par moi ailleurs. J'aurais vu de la sorte si les thèmes des livres manichéens valaient mieux qu'elles, ou du moins constituaient une démonstration d'égale valeur. Mais je ne croyais plus qu'il fût en mesure de me donner satisfaction.

Je proposai cependant mes difficultés à sa réflexion et à sa critique; mais avec une réelle modestie, il se garda bien de prendre sur lui un tel fardeau. Il était conscient de son incompetence et ne rougit pas d'en convenir. Il n'était pas de ces bavards, comme j'en avais tant subi, qui prétendaient m'instruire de ces questions et qui ne m'apprenaient rien du tout. Il avait du bon sens, qui pour n'être pas tourné vers vous²²³, le mettait néanmoins en garde contre lui-même. Il n'ignorait pas totalement son ignorance et ne voulut pas se laisser acculer, par une discussion téméraire, dans une impasse sans issue, d'où il n'aurait pu sortir facilement. Par cet aveu il me plut encore davantage. Car la modestie d'un esprit sincère est plus belle que le savoir qui me faisait envie et, dans toutes les questions difficiles et subtiles, je le trouvais le même.

Ainsi était tombé mon zèle pour la doctrine manichéenne. Je désespérais de plus en plus de leurs autres docteurs, ayant vu, à propos des nombreux points qui me préoccupaient, ce que valait le plus fameux d'entre eux. Je continuai à fréquenter Faustus, mais à cause de

son amour ardent pour les lettres qu'en ma qualité de rhéteur j'enseignais alors aux jeunes gens de Carthage. Je lisais avec lui les livres qu'il souhaitait connaître pour en avoir entendu parler ou ceux que j'estimais appropriés à son genre d'intelligence ! D'ailleurs tous les efforts que j'avais résolu de faire pour avancer dans cette secte prirent entièrement fin lorsque cet homme me fut connu. Non que je cessasse toutes relations avec les Manichéens. Ne découvrant pas de meilleures positions que celles où je m'étais jeté en aveugle, je décidai de m'y tenir provisoirement, à moins que je ne visse avec évidence un meilleur choix à faire.

Ainsi ce fameux Faustus qui avait été pour tant de gens « un piège mortel ²²⁴ » commençait déjà à dénouer celui où j'étais pris moi-même — et cela sans qu'il le voulût ou en eût conscience. C'est que vos mains, mon Dieu, dans le secret de votre providence, ne délaissaient pas mon âme; et nuit et jour, ma mère vous offrait en sacrifice pour mon salut des larmes de sang; et vous en avez usé avec moi d'une façon merveilleuse ²²⁵. Oui, c'est vous qui avez fait cela, mon Dieu, car « le Seigneur guide les pas de l'homme et décide des voies qu'il suit ²²⁶ ». Qui nous sauvera si ce n'est la main qui refait ce qu'elle a fait ?

CHAPITRE VIII

AUGUSTIN PART POUR ROME.

Ce fut donc votre œuvre, si je me laissai convaincre d'aller à Rome pour y poursuivre mon enseignement de Carthage.

Ce qui m'inspira cette résolution, je ne manquerai pas de vous le confesser, car dans ces choses encore il faut remarquer et louer la profondeur de vos desseins cachés et votre miséricorde qui ne nous fait jamais défaut.

Si je me décidai d'aller à Rome, ce ne fut pas parce que les amis qui m'y engageaient me promettaient plus d'argent et plus de considération. Sans doute ces raisons étaient propres à m'impressionner, mais le principal motif de ma détermination et presque le seul, c'est qu'à Rome, me disait-on, les jeunes étudiants étaient

plus tranquilles, assagis par la contrainte d'une discipline mieux réglée. Ils n'ont pas l'effronterie de se précipiter pêle-mêle dans l'école d'un maître dont ils ne sont pas les élèves; on ne les y admet à aucun prix sans sa permission. A Carthage, au contraire, la licence des étudiants est honteuse et sans mesure. Ils envahissent impudemment les cours et, avec des mines frénétiques, troublent l'ordre établi dans leur propre intérêt. Ils commettent mille dégâts avec une stupidité étonnante que la loi devrait punir, si la tradition ne les protégeait. D'ailleurs cette tradition ne fait que mettre dans une plus vive lumière ce qu'il y a de lamentable dans le cas de ces jeunes gens, qui commettent comme licite ce qui ne sera jamais licite au regard de votre loi éternelle et croient agir impunément, alors qu'ils sont déjà punis par leur cécité morale et qu'ils souffrent incomparablement plus de maux qu'ils n'en font souffrir.

Ces mœurs, quand j'étais étudiant, je n'avais pas consenti à les faire miennes; professeur, j'étais forcé de les supporter d'autrui; c'est pourquoi il me plaisait d'aller en une ville où, au témoignage des gens bien informés, il ne se passait rien de tel. Mais c'est vous, « mon espérance et mon lot sur la terre des vivants ²²⁷ », qui, voulant me faire changer de résidence pour le salut de mon âme, m'éperonniez à Carthage pour m'en éloigner et proposiez à mon cœur les attraits de Rome pour m'y attirer. Vous aviez pris pour instruments des hommes attachés à une vie de mort, qui se conduisaient ici en insensés, et là-bas me promettaient des biens illusoires; et pour redresser mes pas ²²⁸ vous vous serviez secrètement de leur perversité et de la mienne. Car ceux qui troublaient mon repos étaient aveuglés par une rage honteuse, et ceux qui m'invitaient à changer de situation avaient une sagesse toute terrestre; et moi qui avais pris en horreur à Carthage mon authentique misère, je cherchais là-bas une fausse félicité.

Mais pourquoi je quittais Carthage et m'en allais à Rome, vous le saviez, mon Dieu, et vous ne le laissiez voir ni à moi ni à ma mère. Elle se désola affreusement de mon départ et m'accompagna jusqu'à la mer. Elle s'accrochait à moi pour m'empêcher de partir ou pour s'en aller avec moi. Je lui échappai en feignant de ne vouloir pas quitter un ami jusqu'à ce que, le vent s'étant levé, il pût s'embarquer. Je mentis à ma mère, et à quelle mère! et je m'enfuis. Cela aussi vous me l'avez miséricordieusement

pardonné. Vous m'avez protégé contre les eaux de la mer, tout plein que j'étais d'exécrables souillures; vous m'avez amené à l'eau de votre grâce pour m'y purifier, et que tarissent les torrents de larmes dont les yeux de ma mère arrosaient la terre chaque jour pour moi en votre présence.

Elle refusait de s'en retourner seule. J'eus du mal à la persuader de passer la nuit dans une chapelle consacrée au bienheureux Cyprien²²⁹, au voisinage de notre bateau. Cette nuit-là je partis furtivement. Pour elle, elle resta à prier et à pleurer.

Que vous demandait-elle, ô mon Dieu, par tant de larmes, sinon de ne pas permettre mon voyage? Mais vous, dans la profondeur de vos vues, tout en exauçant l'essentiel de son désir, vous ne vous êtes pas soucié de ce qu'elle demandait alors, pour faire de moi ce qu'elle demandait sans cesse.

Le vent souffla et gonfla nos voiles, dérobant à nos yeux le rivage où, le lendemain matin, ma mère, folle de douleur, emplissait vos oreilles de plaintes et de gémissements qui ne vous touchèrent pas; l'entraînement de mes passions vous était un moyen pour mettre fin à ces passions mêmes, et le fouet des douleurs châtiait justement le regret trop charnel de ma mère. Car elle aimait m'avoir auprès d'elle comme toutes les mères, mais beaucoup plus encore que bien des mères, et elle ne savait pas ce que vous deviez lui donner de joies par mon absence. Elle ne le savait pas; c'était la raison de ses pleurs et de ses lamentations, et ces tourments mêmes attestaient l'héritage d'Eve en cette femme qui cherchait en gémissant ce qu'elle avait enfanté en gémissant²³⁰. Cependant après m'avoir accusé de fourberie et de cruauté, elle se remit à vous prier pour moi et retourna à ses habitudes pendant que je gagnais Rome.

CHAPITRE IX

MALADIE D'AUGUSTIN.

Et voici qu'en cette ville je fus accueilli par le fouet de la maladie. J'étais déjà en route vers l'Enfer²³¹, chargé de tous les péchés que j'avais commis contre vous, contre

moi et contre autrui, péchés nombreux et lourds qui venaient s'ajouter à la chaîne du péché originel, « par lequel nous mourons tous en Adam ²³² ». Vous ne m'en aviez encore remis aucun dans le Christ; le Christ ne m'avait pas encore délivré par sa croix des inimitiés ²³³ que j'avais contractées avec vous par mes péchés. Comment m'en eût-il délivré par une croix où mes croyances d'alors ne me faisaient voir qu'un fantôme? Mais autant la mort de sa chair me semblait fausse, autant la mort de mon âme était véritable; et autant la mort de sa chair était véritable, autant la vie de mon âme qui n'y croyait pas était fausse.

Cependant la fièvre s'aggravait, je m'en allais, je mourais. Où serais-je allé, si j'étais parti alors, sinon dans le feu ²³⁴ et les supplices dignes de mes iniquités, conformément à la vérité de l'ordre que vous avez établi? Cela encore ma mère l'ignorait, et pourtant, absente, elle priait pour moi. Mais vous, partout présent là où elle était, vous l'exauciez; et là où j'étais, vous aviez pitié de moi et je retrouvai la santé du corps; mais mon cœur sacrilège restait bien malade.

Car dans un si grand danger je ne désirais pas votre baptême. Je valais mieux, enfant : ne l'avais-je pas sollicité alors de la piété maternelle, comme je l'ai déjà rappelé et confessé? Mais j'avais grandi pour ma honte, et, dans ma folie, je me moquais des conseils de votre médecine, ô vous qui ne m'avez point laissé mourir deux fois ²³⁵ dans de tels sentiments. Si le cœur de ma mère avait été frappé d'une pareille blessure, jamais il n'aurait guéri. Car je ne puis assez dire l'amour qu'elle avait pour moi, et à quel point ses souffrances pour m'enfanter en esprit étaient pires que celles qu'il lui en avait coûté pour m'enfanter par la chair ²³⁶.

Non, je ne vois pas comment elle eût pu guérir, si ma mort survenue dans ces circonstances eût transverbéré les entrailles de sa tendresse. Et où seraient allées tant de prières, continuellement répétées? A vous, rien qu'à vous? Mais vous, Dieu des miséricordes, auriez-vous dédaigné « le cœur contrit et humilié ²³⁷ » d'une veuve chaste, sobre, ayant l'habitude de l'aumône, obéissante et soumise à vos saints, qui, pas un seul jour, ne négligeait de porter son offrande à votre autel, qui fréquentait votre église, sans aucune exception, deux fois par jour, matin et soir, non pour d'inutiles ragots et des bavardages de vieille femme, mais pour entendre votre parole

et vous faire entendre ses prières ? Auriez-vous dédaigné les larmes d'une mère qui ne vous demandait ni de l'or, ni de l'argent, ni aucun bien inconstant et périssable, mais le salut de l'âme de son fils ? Vous à qui elle devait d'être ce qu'elle était, auriez-vous pu la mépriser et lui dénier votre aide ? Non, Seigneur ; bien au contraire, vous l'assistiez, vous l'exauciez, vous dérouliez la suite des actes que vous aviez décidé à l'avance d'accomplir. Comment l'auriez-vous trompée dans ces visions et ces réponses dont j'ai rappelé quelques-unes, mais non pas toutes, qu'elle gardait dans son cœur fidèle, et que dans son oraison ininterrompue, elle vous présentait comme des engagements signés de votre main ? Car vous daignez dans votre miséricorde sans fin ²³⁸ vous constituer, par vos promesses, le débiteur de tous ceux à qui vous remettez toutes leurs dettes.

CHAPITRE X

AUGUSTIN ET LES ERREURS DES MANICHÉENS.

Vous m'avez donc rendu à la santé ; vous avez sauvé le fils de votre servante ²³⁹, d'abord dans son corps, afin de pouvoir plus tard le sauver mieux et plus sûrement. En ce temps-là j'étais encore lié à Rome avec ces *saints* faux et menteurs, non seulement avec leurs « auditeurs » — l'homme chez qui j'étais tombé malade et m'étais guéri en était un — mais avec ceux aussi qu'ils nomment « élus ».

Je croyais encore que ce n'est pas nous qui péchons, mais je ne sais quelle nature étrangère qui pêche en nous ; et mon orgueil se complaisait à l'idée de n'avoir part au péché, et, quand j'avais commis une action mauvaise, il lui était agréable que je n'eusse pas à m'en reconnaître l'auteur pour obtenir de vous la guérison de mon âme « qui péchait envers vous ²⁴⁰ », et j'aimais à m'excuser en accusant je ne sais quoi d'autre qui était en moi, et n'était pas moi. Et pourtant tout cela était moi, et seule mon impiété m'avait divisé contre moi-même, et c'était un péché d'autant plus incurable que je ne me croyais pas pécheur ; mon exécrable iniquité aimait mieux vous voir vaincu en moi pour ma perte, ô Dieu tout-puis-

sant ²⁴¹, que vainqueur de mon âme pour mon salut.

Vous n'aviez pas encore mis « une garde devant ma bouche et une porte de retenue autour de mes lèvres », afin que mon cœur « ne se laissât pas incliner à des paroles mauvaises pour prétexter des excuses à ses péchés, ainsi que font les hommes qui commettent l'iniquité ²⁴² ». C'est pourquoi je gardais des relations avec leurs « élus ²⁴³ », sans espérer pourtant aucun profit de cette fausse doctrine; résolu à ne m'en contenter que faute de mieux, je m'y tenais, mais déjà plus librement et avec plus d'indifférence.

J'en vins même à estimer les philosophes qu'on appelle Académiciens plus sages que les autres pour avoir professé qu'il faut douter de tout et que l'homme ne peut étreindre aucune vérité ²⁴⁴. Car je croyais alors que c'était bien là leur pensée, comme on l'admet communément, n'ayant pas encore bien compris leurs véritables intentions.

Je ne manquai pas de reprendre mon hôte de la foi excessive que je lui voyais pour les fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Ce qui ne m'empêchait point de rester plus étroitement lié avec ces hommes qu'avec ceux qui étaient étrangers à leur hérésie. Je ne la défendais plus sans doute avec mon ardeur de jadis; mais mon intimité avec eux — plus d'un se cachait à Rome — ralentissait mon zèle à chercher autre chose. Surtout je désespérais de pouvoir trouver dans votre Eglise, ô Maître du ciel et de la terre ²⁴⁵, Créateur des choses visibles et invisibles ²⁴⁶, la vérité dont ils m'avaient détourné. Il me semblait tout à fait honteux de croire que vous ayez revêtu une chair humaine et que vous vous soyez enfermé dans les contours d'un corps comme le nôtre. Lorsque je voulais penser à mon Dieu, je ne savais concevoir qu'une masse matérielle — à mon sens il n'existait rien qui ne fût matière — et c'était là la principale et presque la seule cause de mon inévitable erreur.

C'est ce qui me faisait croire aussi à une substance matérielle du mal, masse horrible, informe, soit épaisse — ils l'appelaient terre — soit ténue et subtile, comme un corps aérien : ils se la représentent dans ce cas comme un esprit malin rampant sur cette terre. Et comme ma piété, quelle que fût sa valeur, m'obligeait à penser qu'un Dieu n'avait créé aucune nature mauvaise, j'opposais l'une à l'autre les deux masses, l'une et l'autre infinies, mais la mauvaise à un degré moindre, la bonne

à un degré plus élevé; et de ces prémisses de mort découlaient pour moi tous les autres blasphèmes.

Lorsque mon esprit s'efforçait de revenir à la foi catholique, il en était repoussé, parce que la foi catholique n'était pas ce que je pensais. Il y avait, me semblait-il, plus de piété, ô mon Dieu, vous à qui je confesse les miséricordes que vous avez eues pour moi, à vous croire infini en tout sauf sur un point, l'opposition du mal, où force était de vous reconnaître fini, qu'à vous croire limité en tout, selon la forme du corps humain. Il me paraissait qu'il valait mieux admettre que vous n'avez rien créé de mal, — le mal, ignorant que j'étais, étant pour moi non seulement une substance, mais une substance corporelle, car je ne savais me représenter l'esprit que comme un corps subtil, qui néanmoins se répandait dans l'espace — plutôt que de croire que la nature du mal, telle que je la concevais, procédât de vous. Notre Sauveur lui-même, votre Fils unique, je l'imaginais comme sorti pour notre salut de la masse de votre corps de lumière, et je ne croyais de lui que ce que pouvait m'en représenter ma folle imagination. Une telle nature, pensais-je, n'avait pu naître de la Vierge Marie, sans se mêler à la chair. Mais je ne voyais pas comment pouvait s'y mêler sans souillure, l'être que je me figurais ainsi. Je craignais donc de le croire incarné, de peur d'être contraint de le croire souillé par la chair.

Aujourd'hui vos spirituels me railleront avec sympathie et bienveillance s'ils lisent mes confessions; mais c'est bien ainsi que j'étais alors.

CHAPITRE XI

CONTROVERSES BIBLIQUES.

Et puis je ne pensais pas que l'on pût défendre ce qu'ils critiquaient dans vos Ecritures. Quelquefois, pourtant, j'avais envie d'avoir une discussion sur certains points particuliers avec quelqu'un qui fût très au courant de leur littérature afin de connaître son sentiment.

Déjà à Carthage le langage d'un certain Elpidius ²⁴⁷ qui parlait et discutait contre ces mêmes Manichéens,

m'avait troublé : il citait des textes scripturaires auxquels on ne pouvait que difficilement répondre. Les réponses des Manichéens me semblaient faibles. D'ailleurs ils ne les exposaient pas volontiers en public, mais nous les communiquaient en particulier. Ils disaient que le Nouveau Testament était falsifié par je ne sais quels imposteurs, qui avaient voulu enter la loi des Juifs sur la foi chrétienne. Au reste ils n'en pouvaient montrer eux-mêmes aucun exemplaire sans altérations. Mais surtout ce qui me tenait prisonnier et comme étouffé, moi qui ne concevais que des réalités matérielles, c'était ces fameuses « masses » ; haletant sous leur poids j'étais hors d'état de respirer le souffle limpide et pur de votre vérité.

CHAPITRE XII

FACHEUSE PRATIQUE DES ÉTUDIANTS ROMAINS.

Cependant j'avais entrepris de faire avec ardeur ce qui m'avait amené à Rome : mon métier de maître de rhétorique. J'avais réuni d'abord chez moi quelques élèves de qui et grâce à qui je commençais à être connu.

Mais voici que j'appris l'existence à Rome de certaines coutumes que je n'avais pas eu à subir en Afrique. Sans doute, on m'assurait que les violences pratiquées par les jeunes vauriens de là-bas étaient inconnues ici. Mais brusquement, me disait-on, pour ne pas acquitter à un professeur le prix de ses leçons, les jeunes gens se concertent en grand nombre et passent chez un autre professeur, sans respect pour la parole donnée et au mépris de la justice, par amour de l'argent.

Ceux-là aussi, mon cœur les haïssait, mais « d'une haine imparfaite ²⁴⁸ ». Car je haïssais plus encore peut-être le dommage qu'ils pouvaient me faire subir que le tort causé à tous.

Et pourtant de pareils hommes sont dégoûtants ; « ils fornicquent loin de vous ²⁴⁹ » en aimant des biens qui passent, dont se joue le temps, un gain de boue, qui souille les mains qui le touchent ; en embrassant un monde qui fuit ; en vous méprisant, vous qui ne passez pas, vous qui rappelez l'âme humaine et lui pardonnez quand, après ses prostitutions, elle revient à vous. Main-

tenant encore je hais de tels individus, pervers et moralement contrefaits ; mais je les aime aussi pour les redresser, et je voudrais les voir préférer à l'argent la science qu'ils apprennent et à cette science même vous, mon Dieu, qui êtes la Vérité et la source abondante d'un bien certain et la plus chaste paix. Mais alors j'étais plus résolu à ne pas souffrir leur méchanceté dans mon intérêt que désireux de leur amélioration dans votre intérêt à vous.

CHAPITRE XIII

AUGUSTIN A MILAN. IL Y CONNAÎT SAINT AMBROISE.

En ce temps-là on manda de Milan au préfet de Rome de procurer à cette ville un professeur de rhétorique. Son voyage serait assuré par l'Etat. Je demandai ce poste par l'intermédiaire de ces mêmes amis qu'enivraient les folies manichéennes : c'était pour en finir avec eux que j'allais là-bas, mais nous l'ignorions eux et moi. Symmaque, alors préfet de la ville, me proposa un sujet de discours. Je satisfis à l'épreuve et il m'envoya à Milan.

Arrivé dans cette ville, j'allai voir l'évêque Ambroise, connu du monde entier comme une âme d'élite et votre pieux serviteur. Sa vaillante éloquence servait alors à votre peuple « la nourriture de votre froment²⁵⁰ », « la joie de votre huile²⁵¹ », « la sobre ivresse » de votre vin. Vous me conduisiez à lui, à mon insu, afin qu'il me conduisît à vous en pleine conscience. Cet homme de Dieu me reçut paternellement²⁵², et se réjouit de ma venue avec une charité convenable à un évêque. Je me mis à l'aimer, non pas d'abord comme un maître de vérité (je n'espérais plus la trouver dans votre Eglise), mais comme un homme bienveillant pour moi. Je l'écoutais assidûment parler au peuple, non point dans l'esprit qui eût convenu, mais pour me rendre compte si son éloquence méritait la réputation qu'on lui faisait ou si elle était au-dessus ou au-dessous de ces louanges. Je me tenais suspendu à sa parole, insouciant et dédaigneux de ce qu'il disait. J'étais charmé par l'agrément de ce langage, plus savant que celui de Faustus, mais moins enjoué et séduisant

quant au style. Pour les choses mêmes, nulle comparaison; l'un s'égarait dans les rêveries manichéennes, l'autre enseignait la plus saine doctrine du salut. Mais le salut est loin des pécheurs²⁵³, tel que j'étais alors. Et pourtant je m'en rapprochais peu à peu, sans le savoir.

CHAPITRE XIV

AUGUSTIN SE SÉPARE DES MANICHÉENS.

Sans aucun souci de m'instruire des vérités qu'il formulait, je n'avais d'oreilles que pour l'art avec lequel il les formulait. Je n'espérais plus que s'ouvrit à l'homme une voie qui menât vers vous, et le goût frivole de l'éloquence m'était resté. Cependant avec les mots que j'aimais, les choses qui m'étaient indifférentes trouvaient accès dans mon esprit. Je ne pouvais guère les séparer, et tandis que j'ouvrais mon cœur à son éloquence, la vérité y entraît aussi, quoique par degré.

Il m'apparut d'abord que ce qu'il enseignait pouvait se défendre, et que les affirmations de la foi catholique que j'avais crue désarmée contre les attaques des Manichéens n'étaient point téméraires. Ce qui m'éclaira surtout ce fut de l'entendre souvent résoudre maints passages obscurs de l'Ancien Testament, qui, pris à la lettre, étaient pour moi des textes de mort²⁵⁴. L'ayant entendu exposer ainsi, selon le sens spirituel, une foule d'endroits de ces livres, je m'en voulais déjà de mon découragement, dans la mesure où il m'avait incliné à croire qu'il était impossible de tenir tête à ceux qui détestent et raillent la Loi et les Prophètes.

Néanmoins je ne me croyais pas dans l'obligation de suivre la voie catholique, pour cette raison qu'elle pouvait avoir aussi ses doctes défenseurs, capables de réfuter des objections avec abondance et logique; ni de condamner ma croyance, parce que la défense et l'attaque étaient à armes égales. Ainsi la foi catholique ne me semblait pas vaincue, sans m'apparaître encore victorieuse.

Je tendis alors toutes les forces de mon esprit pour trouver quelque argument décisif qui pût convaincre d'erreur les Manichéens. Si j'avais pu concevoir une

substance spirituelle, aussitôt toutes leurs inventions auraient été ruinées et exclues de ma pensée : mais je ne le pouvais pas. Toutefois sur le monde extérieur, sur la nature que les sens charnels nous font atteindre, plus je réfléchissais et comparais, plus j'étais d'avis que la plupart des philosophes ont eu des opinions plus probables.

Aussi doutant de tout à la façon des Académiciens, tels qu'on se les représente, et flottant entre toutes les doctrines, je résolus de me séparer des Manichéens, ne croyant pas devoir, dans cette crise de doute, demeurer dans une secte à laquelle je préférerais déjà quelques philosophes. Pourtant à ces philosophes à qui le nom salutaire du Christ était étranger je refusais absolument de confier la guérison des langueurs de mon âme.

Je pris donc le parti de rester catéchumène dans l'Eglise catholique, qui à mes yeux se recommandait de mes parents, jusqu'à ce que quelque clarté certaine vînt diriger ma course.

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE PREMIER

MONIQUE TROUVE SON FILS PLEIN D'INQUIÉTUDE.

O vous, mon espérance depuis ma jeunesse ²⁵⁵, où étiez-vous pour moi, où vous étiez-vous retiré ²⁵⁶ ? N'est-ce pas vous qui m'aviez créé, qui m'aviez donné une autre nature qu'aux quadrupèdes et plus de sagesse qu'aux oiseaux du ciel ? Et je marchais dans une voie ténébreuse et glissante ²⁵⁷, je vous cherchais en dehors de moi, et je ne trouvais pas le dieu de mon cœur ²⁵⁸ ; j'étais tombé dans les profondeurs de la mer ²⁵⁹. J'étais sans confiance et je désespérais de découvrir la vérité.

Déjà ma mère était venue me retrouver ; forte de sa piété, elle me suivait sur terre et sur mer, puisant en vous dans tous les périls un sentiment de sécurité. Dans les hasards de la traversée elle encourageait les matelots eux-mêmes qui, d'habitude, encouragent les passagers novices, s'ils ont peur : elle leur promettait qu'ils arriveraient à bon port, car vous lui étiez apparu et le lui aviez promis vous-même.

Elle me trouva en grand péril, désespérant d'aboutir à la vérité. Cependant quand je lui fis savoir que je n'étais plus Manichéen, sans être encore chrétien catholique, elle ne bondit pas de joie comme on fait à une nouvelle imprévue. Elle était seulement tranquillisée sur un point de ma misère : elle me pleurait comme si j'étais mort, mais pour ressusciter, et sa pensée me présentait à vous comme sur un brancard, pour que vous disiez au fils de la veuve : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi ²⁶⁰ ! » et que celui-ci se mît à revivre, recommençât à parler

et fût rendu par vous à sa mère ! Ce ne fut donc pas une joie désordonnée qui fit battre son cœur lorsqu'elle sut que j'étais devenu déjà, dans une large mesure, ce qu'elle demandait chaque jour avec des larmes. Je n'avais pas encore atteint la vérité, mais je m'étais déjà arraché à l'erreur. Bien plus, certaine que vous achèveriez la grâce que vous lui aviez promise totale, elle me répondit, très calmement et le cœur plein de confiance, qu'elle croyait, par le Christ, qu'avant de quitter cette vie, elle me verrait catholique fidèle. Voilà ce qu'elle me dit. Mais devant vous, fontaine de miséricordes, elle multipliait ses prières et ses larmes, afin que vous pressiez votre aide et que vous illuminiez mes ténèbres ²⁶¹. Avec plus d'ardeur que jamais elle courait à l'église, où elle restait suspendue aux lèvres d'Ambroise comme « à la source qui jaillit pour la vie éternelle ²⁶² ». Elle le chérissait comme un ange de Dieu ²⁶³, car elle savait que c'était lui qui m'avait amené à ces doutes, à ces fluctuations par quoi elle était sûre que je passerais de la maladie à la santé, après un danger plus grave, ce que les médecins appellent une crise.

CHAPITRE II

UNE COUTUME DES CHRÉTIENS D'AFRIQUE.

Un jour qu'elle apportait aux tombeaux des saints, comme c'était son habitude en Afrique, de la bouillie, du pain et du vin pur, le portier ne voulut pas recevoir ces offrandes. Quand elle sut que cette défense venait de l'évêque, elle l'accueillit avec tant de piété et de soumission que j'admire moi-même avec quelle facilité elle condamna son habitude plutôt que de porter un jugement sur l'interdiction d'Ambroise. Car l'intempérance n'assiégeait pas son cœur et la passion du vin ne l'inclinait pas à la haine de la vérité, comme il arrive à tant d'hommes et de femmes qui, en entendant chanter la sobriété, sont en proie aux mêmes nausées que les ivrognes devant un verre d'eau. Mais elle, lorsqu'elle apportait une corbeille avec les mets habituels à goûter et à distribuer, elle ne se servait pour faire raison aux autres qu'une petite coupe de vin mouillé d'eau, au gré

de son sobre palais; et s'il y avait plusieurs tombes de défunts à honorer de la sorte, elle prenait avec elle, pour en user partout, la même petite coupe, et ainsi c'est un vin très trempé d'eau et même fort tiède qu'elle partageait à petits coups avec les personnes présentes, car elle cherchait la piété et non le plaisir.

Dès qu'elle eut appris que ce célèbre prédicateur, ce maître de piété, avait défendu ces usages même à ceux qui les pratiquaient avec sobriété, pour ne pas donner aux ivrognes l'occasion de s'enivrer et parce que ces espèces de « parentales ²⁶⁴ » ressemblaient fort aux rites superstitieux des païens, elle s'en abstint très volontiers, et, au lieu d'une corbeille pleine des fruits de la terre, elle sut porter aux tombeaux des martyrs un cœur plein de vœux purifiés, donnant aux indigents ce qu'elle pouvait et célébrant la participation au corps du Seigneur, dont la Passion servit de modèle aux martyrs dans leur sacrifice et leur victoire.

Pourtant, il me semble, Seigneur mon Dieu — ainsi le voit mon cœur en votre présence ²⁶⁵ — que ma mère n'aurait sans doute pas accepté volontiers la suppression de cette coutume, si l'interdiction était venue d'un autre moins aimé d'elle qu'Ambroise. C'est pour mon salut qu'elle l'aimait tant, et lui, l'avait en affection à cause de sa vie toute de piété, de sa ferveur à accomplir les bonnes œuvres ²⁶⁶ et à fréquenter l'Eglise. Souvent, quand il me voyait, il ne pouvait s'empêcher de me la vanter, me félicitant d'avoir une telle mère. Il ignorait quel fils elle avait en moi, qui doutais de tout et ne croyais pas qu'on pût trouver la voie de la vie ²⁶⁷.

CHAPITRE III

AUGUSTIN NE PEUT S'OUVRIR DE SES PERPLEXITÉS A SAINT AMBROISE. IL TROUVE DANS LA PRÉDICATION DE L'ÉVÊQUE LA LUMIÈRE CHERCHÉE.

Je ne vous priais pas encore en gémissant de venir à mon secours, mais mon esprit était ardent à la recherche et infatigable à la discussion. Je tenais Ambroise pour un homme heureux selon le monde, lui que les plus hautes autorités honoraient; son célibat seulement me

paraissait pénible. Quant aux espoirs qu'il portait en lui, à ses luttes contre les tentations de sa propre grandeur, aux consolations qu'il goûtait dans l'adversité, aux joies savoureuses qu'il trouvait à ruminer votre pain, avec cette bouche secrète qui était dans son cœur, je ne savais l'imaginer, je n'en avais aucune expérience.

Et lui ne connaissait pas davantage mon trouble et le précipice où j'étais en danger de choir. Car je ne pouvais lui demander ce que je voulais, comme je le voulais : une foule de gens affairés, qu'il aidait dans leurs besoins, m'empêchaient de lui parler et de l'entendre. Les courts instants qu'il ne passait pas avec eux, il les employait à la réfection de son corps, en prenant les aliments nécessaires, ou de son esprit, en lisant ²⁶⁸.

Quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages et son intelligence en scrutait le sens, mais sa voix et sa langue se reposaient. Souvent quand j'étais là — car sa porte n'était condamnée pour personne et ce n'était pas l'usage d'annoncer qui se présentait, — je l'ai vu lire tout bas, jamais autrement. Je restais assis longtemps silencieux (qui eût osé gêner une telle attention?), après quoi je m'éloignais, supposant que dans ces courts instants qu'il trouvait pour le délassement de son esprit, et tandis qu'il se reposait du bruit des affaires, il ne voulait pas être distrait. Peut-être se gardait-il de lire à haute voix, de peur qu'un auditeur attentif et charmé, se heurtant à quelque passage obscur, ne l'obligeât à des explications et des discussions sur des points difficiles, et que le temps passé à cela ne le fût aux dépens des livres qu'il se proposait de lire; et puis il lui fallait ménager sa voix qui se cassait au moindre effort, et ce pouvait être aussi une juste raison de lire tout bas. Au reste, quelle que fût son intention, elle ne pouvait être que bonne chez un homme comme lui.

Ce qui est sûr, c'est qu'aucune occasion ne se présentait de poser les questions souhaitées à votre saint oracle qui habitait dans son cœur, excepté quand il s'agissait d'une courte audience. J'épiais un moment de loisir pour épancher en lui mon trouble, mais je ne le trouvais jamais. Du moins j'allais l'entendre tous les dimanches expliquer parfaitement au peuple la parole de vérité ²⁶⁹, et ma conviction se fortifiait de plus en plus que l'on pouvait délier les nœuds des subtiles calomnies que les menteurs, dont j'avais été la dupe, ourdissaient contre les livres divins.

Quand je compris qu'en disant l'homme créé à l'image de Dieu ²⁷⁰, vos fils spirituels, ceux que votre grâce a régénérés par le ministère maternel de l'Eglise catholique, n'entendaient pas que l'on dût vous croire et vous concevoir enfermé dans la forme d'un corps humain, bien que n'ayant pas le plus faible, le plus confus soupçon de ce que pouvait être une substance spirituelle, je me réjouis et j'eus honte à la fois d'avoir aboyé pendant tant d'années, non contre la foi catholique, mais contre des fictions nées de conceptions matérialistes. J'avais été téméraire et impie en donnant comme acquise pour la critiquer une doctrine dont j'aurais dû m'instruire par des recherches préalables. Mais vous, qui êtes à la fois si haut et si proche de nous, si caché et si présent, vous qui n'avez pas de membres, les uns plus grands, les autres plus petits, mais qui êtes tout entier partout sans être nulle part tout entier, il est bien vrai que vous n'avez pas notre forme corporelle, et pourtant vous avez fait l'homme à votre image, et voici que, lui, de la tête aux pieds, est dans l'étendue.

CHAPITRE IV

AUGUSTIN APPREND A CONNAÎTRE LA VÉRITABLE PENSÉE DE L'ÉGLISE.

Puisque j'ignorais comment l'homme était votre image, j'aurais dû frapper à la porte, chercher à savoir de quelle façon il fallait entendre cette croyance, au lieu de m'élever contre elle insolemment, comme si elle était ce que j'imaginai. Plus était vif le souci qui me rongait l'âme de posséder quelque certitude, plus j'avais honte d'avoir été le jouet et la dupe de ceux qui m'avaient promis la certitude et d'avoir, par l'effet d'une erreur et d'une passion puériles, débité comme certaines tant de choses qui ne l'étaient pas. Que ces doctrines fussent fausses, c'est ce qui ne m'apparut clairement que plus tard. Mais il était déjà certain qu'elles étaient incertaines et que je les avais regardées naguère comme certaines, quand je faisais à votre Eglise catholique d'aveugles chicanes. Il ne m'était pas encore prouvé qu'elle enseignât la vérité, mais elle n'enseignait pas ce dont je l'avais violemment

accusé. De là ma confusion, les changements qui s'opéraient en ma pensée, et ma joie, ô mon Dieu, en voyant que votre Eglise unique, corps de votre Fils unique ²⁷¹, dans laquelle, petit enfant, on m'avait appris le nom du Christ, n'avait point de goût pour de puériles bagatelles, et qu'il n'y avait rien dans sa saine doctrine qui vous représentât, vous le Créateur de toutes choses, enfermé dans un espace, ample, considérable sans doute, pourtant borné de toutes parts par les linéaments d'un corps humain.

Je me réjouissais aussi qu'on ne me proposât plus de lire l'ancienne Loi et les Prophètes du même œil qui m'y faisait voir jadis des absurdités, quand je faisais grief à vos saints de pensées qu'ils n'avaient pas eues. J'étais heureux d'entendre Ambroise répéter souvent dans ses sermons au peuple, comme une règle recommandée avec le plus grand zèle : « La lettre tue et l'esprit vivifie ²⁷². » Et lorsque, écartant le voile mystique, il découvrait la signification spirituelle de textes qui, entendus selon la lettre, semblaient enseigner une erreur, il ne disait rien qui me choquât, bien que j'ignorasse encore s'il disait la vérité. Je défendais mon cœur de toute adhésion, craignant de glisser dans un précipice ²⁷³, et de rester ainsi en suspens. C'était cela qui m'était une mort. Car je voulais avoir de ce qui ne se voit pas la même certitude que de sept et trois font dix. Je n'étais pas assez fou pour penser qu'une telle vérité pût ne pas être saisie par l'intelligence; mais j'avais la prétention de comprendre pareillement les autres vérités, qu'elles concernassent soit des corps qui ne seraient pas accessibles à mes sens, soit des réalités spirituelles dont je ne savais me faire qu'une conception matérielle.

Cependant, je pouvais être guéri en croyant : purifié par la foi, le regard de mon esprit pouvait se diriger en quelque sorte sur votre vérité immuable ²⁷⁴ et indéfectible. Mais comme il arrive que pour avoir tâté d'un mauvais médecin on craint de se confier même à un bon, mon âme malade, qui ne pouvait trouver la guérison que dans la foi, de peur de croire à l'erreur, se refusait à guérir. Elle résistait à vos mains, ô mon Dieu, qui avez préparé le remède de la foi et l'avez prodigué aux maladies de toute la terre en lui conférant une puissante efficacité.

CHAPITRE V

AUGUSTIN ACCEPTE L'IDÉE CATHOLIQUE DE LA FOI.

Dès lors, cependant, je préférais la doctrine catholique, estimant qu'il y avait plus de mesure et de sincérité à faire une obligation de croire à ce qui n'était pas démontré — soit qu'on pût le démontrer, mais non à tous, soit qu'on ne pût pas le démontrer — qu'à railler la foi, comme faisaient les Manichéens, qui promettaient témérairement la science, puis vous prescrivaient de croire à une foule de fables de la dernière absurdité, dans l'impuissance où ils étaient de les démontrer.

Mais peu à peu, Seigneur, de votre main très douce et très miséricordieuse vous avez touché et préparé mon cœur, et je m'avisai de tout ce que je croyais sans le voir, sans y avoir assisté : tant de faits de l'histoire des peuples, tant de choses concernant des endroits et des villes que je n'avais pas vus, tout ce que j'admettais sur la foi d'amis, de médecins, de bien d'autres en qui il faut bien croire, sans quoi on ne ferait absolument rien en cette vie ! Enfin, avec quelle foi inébranlable je me croyais le fils de mes parents ! Mais c'est ce qu'il m'eût été bien impossible de savoir si je n'avais admis ce que j'entendais dire. Ainsi, vous m'avez persuadé que les coupables, ce ne sont pas ceux qui croient à vos Livres, dont vous avez si fortement établi l'autorité chez presque tous les peuples, mais ceux qui n'y croient pas, et que je ne devais pas écouter les hommes qui me diraient : « D'où sais-tu que ces livres ont été donnés au genre humain par l'esprit du seul vrai Dieu qui est la Vérité même ? » C'est précisément cela qu'il me fallait croire ; car aucune objection calomnieuse, si agressive qu'elle fût, au cours de tant de lectures où j'avais vu les philosophes aux prises les uns avec les autres, n'avait pu m'arracher, un seul jour, la certitude de votre existence, bien que j'ignorasse ce que vous êtes, ni celle que le gouvernement des choses humaines est entre vos mains ²⁷⁵.

Sans doute, je croyais tantôt plus fortement, tantôt plus faiblement ; mais j'ai toujours cru en votre existence et en votre providence, sans savoir ce qu'il faut penser

de votre nature, ou quelle est la voie qui conduit et ramène à vous. C'est pourquoi persuadé que, dans notre impuissance ²⁷⁶ à découvrir la vérité par la raison pure, nous avons besoin du secours des Saintes Ecritures, je commençai à croire que vous n'auriez pas conféré à ces Ecritures une si éminente autorité dans le monde entier, si vous n'eussiez voulu qu'on crût en vous par elles et qu'on vous cherchât par elles.

Pour les absurdités qui m'y choquaient d'ordinaire, et que j'avais entendu expliquer bien souvent de façon plausible; je les mettais au compte de la profondeur de vérités mystérieuses. L'autorité des Ecritures m'apparaissait d'autant plus vénérable et plus digne d'une foi sacro-sainte, que, d'une lecture facile pour tous, elle réserve à une interprétation plus pénétrante la majesté de son mystère. Par la clarté du langage, l'humble familiarité du style, elle s'ouvre à tous, et cependant elle a de quoi exercer la réflexion de ceux qui ne sont point « légers de cœur ²⁷⁷ ». Elle reçoit toutes les âmes dans son vaste sein, mais elle n'en laisse aller à vous, par d'étroits passages, qu'un petit nombre ²⁷⁸, beaucoup plus pourtant que si elle n'était à ce haut point d'autorité et n'attirait les foules dans le giron de sa sainte humilité.

Telles étaient mes pensées et vous étiez à mes côtés; je soupirais et vous m'entendiez; je flottais et vous me gouverniez; j'allais par la grand-route du siècle ²⁷⁹ et vous ne me délaissiez pas.

CHAPITRE VI

RÉFLEXIONS QUE LUI INSPIRE LA RENCONTRE D'UN MENDIANT.

J'aspirais aux honneurs, à la richesse, au mariage, et vous vous riez de moi. Ces passions me faisaient souffrir de grandes amertumes et vous m'étiez d'autant plus propice que vous me laissiez trouver moins de douceur à ce qui n'était pas vous.

Voyez mon cœur, Seigneur, qui avez voulu que j'évoque ces souvenirs et vous les confesse. Qu'elle s'attache maintenant à vous, cette âme que vous avez arrachée à une si tenace glu de mort.

Qu'elle était malheureuse ! Et vous, vous la poigniez au vif de sa plaie pour qu'elle laissât tout et se tournât vers vous, qui êtes au-dessus de tout ²⁸⁰ et sans qui rien ne serait, pour qu'elle se tournât vers vous et qu'elle guérit. Que j'étais donc malheureux ! Et comment avez-vous fait pour me faire sentir ma misère ? C'était le jour où je m'apprêtais à réciter un panégyrique de l'empereur ; les mensonges n'y devaient pas manquer, et ces mensonges étaient assurés d'avoir l'approbation d'auditeurs qui savaient la vérité pourtant. En proie à ce souci, mon cœur palpitait, tout brûlant de la fièvre des pensées qui le dévoraient lorsque, passant par une rue de Milan, je remarquai un pauvre mendiant, déjà ivre, je crois, et de joyeuse et folâtre humeur. Je soupirai et, m'adressant aux amis qui étaient avec moi, je mis la conversation sur les nombreux maux que nous coûtaient nos folies. Avec tous nos efforts — j'en faisais alors la pénible expérience, traînant sous l'aiguillon des passions un poids d'infélicité de plus en plus lourd — nous ne voulions rien d'autre, leur disais-je, que parvenir à cette sûre joie, où ce mendiant nous avait précédés et où nous n'atteindrions peut-être jamais. Ce qu'il avait acquis déjà avec un peu de menue monnaie mendiée, la joie d'une félicité temporelle, j'y tendais par des détours et des circuits très fatigants. Sans doute il ne possédait pas la vraie joie ; mais, moi, par mes passions ambitieuses, j'en cherchais une bien plus fausse encore. Lui, du moins, il avait l'allégresse, moi l'anxiété ; lui la sécurité, moi le trouble. Si l'on m'avait demandé ce que j'aimais le mieux, d'être en joie ou en peine, j'aurais répondu : en joie ; mais si l'on m'avait posé cette question : que préférez-vous, être comme cet homme ou comme vous êtes, j'aurais choisi de rester moi-même, tout accablé de soucis et de craintes que j'étais. Mais quel aveuglement ! Comment prétendre que j'eusse raison ? Je ne devais pas me mettre au-dessus de ce mendiant, comme plus savant que lui, puisque je ne tirais pas de mon savoir plus de joie, mais un moyen de plaire aux hommes, non pour les instruire, mais seulement pour leur plaire ! Et c'est pourquoi « vous me rompiez les os » avec la verge de votre discipline ²⁸¹.

Loin de mon âme ceux qui lui disent : « Ce qui importe, c'est la source de la joie. Ce mendiant puisait la sienne dans l'ivresse, toi, tu voulais la puiser dans la gloire ! » Quelle gloire, Seigneur, que celle qui n'est pas en vous ! Comme sa joie n'était pas la vraie joie, ma gloire n'était

pas non plus la vraie gloire et elle me troublait encore davantage l'esprit. Cet ivrogne, dans cette même nuit, cuverait son ivresse; moi, j'avais dormi, et je m'étais levé avec la mienne et j'allais dormir et me lever avec elle; combien de jours, vous le savez ! Oui, elle importe, la source de la joie, je le sais, et la joie des fidèles espérances est infiniment distante de cette vaine allégresse. Mais alors, il y avait entre nous une autre différence. A coup sûr, il était le plus heureux, non seulement parce qu'il ruisselait de joie, tandis que j'étais dévoré de soucis mais encore parce qu'il avait acheté son vin en souhaitant du bonheur à autrui, alors que moi, je quêtai avec des mensonges une vaine gloire.

Je tins de nombreux propos en ce sens à mes chers amis. Souvent j'examinais ainsi ma situation, et je trouvais que j'allais mal. J'en souffrais et cela redoublait mon mal; si quelque bonheur venait à me sourire, je n'avais pas le goût d'y porter la main, car il s'envolait avant même que je pusse l'atteindre.

CHAPITRE VII

ALYPIUS ET AUGUSTIN.

Tel était le sujet de nos plaintes entre amis partageant la même vie. C'est surtout avec Alypius ²⁸² et Nébridius que je m'entretenais familièrement de ces choses. Alypius était né dans le même municipe que moi, d'une des meilleures familles de la ville. Mais il était plus jeune que moi. Il avait été mon élève, alors que je commençais à enseigner à Thagaste, puis à Carthage, et il m'aimait bien parce que je lui paraissais bon et savant. Je l'aimais, moi aussi, pour le vif penchant à la vertu qui se manifestait en lui dans un si jeune âge. Cependant, l'abîme des mœurs carthaginoises où bouillonne le goût des spectacles frivoles l'avait englouti dans la folie des jeux du cirque. C'était pitié comme il s'y roulait à l'époque où je professais publiquement la rhétorique. Mais il ne suivait pas mes leçons à cause d'une mésintelligence qui s'était élevée entre son père et moi. Je connaissais sa funeste passion pour le cirque, j'en étais cruellement angoissé : il me semblait qu'il allait dissiper, s'il ne l'avait déjà

fait, de magnifiques espérances. L'avertir, le rappeler énergiquement à la raison, ni la bienveillance de l'amitié, ni le droit du maître ne m'en donnait les moyens, car je le croyais à mon égard dans les mêmes sentiments que son père. Or il n'en était rien. Passant outre à la volonté paternelle, il avait recommencé à me saluer, il venait se ranger dans mon auditoire, m'écoutait un instant et s'en allait.

Pourtant je ne songeais plus à agir sur lui afin de l'empêcher de gâcher, par une aveugle et dangereuse passion pour des jeux futiles, des dons excellents. Mais vous, Seigneur, qui gouvernez toute votre création, vous n'aviez pas oublié qu'Alypius devait être, parmi vos fils, le prêtre de votre saint mystère, et afin que son redressement pût vous être attribué de toute évidence, vous vous êtes servi de moi pour l'opérer, mais à mon insu.

Un jour que j'étais assis à ma place habituelle, mes élèves devant moi, il survint, me salua, s'assit, attentif à la question que je traitais. Or un texte était entre mes mains. Au cours de cette explication, je crus opportun d'emprunter une comparaison aux jeux du cirque, pour rendre ma pensée plus agréable et plus claire, en raillant de façon mordante les esclaves de cette folie. Vous savez, mon Dieu ²⁸³, que je ne songeais guère alors à guérir Alypius de cette peste. Mais il prit pour lui mes propos et crut que je n'avais parlé qu'à son intention. Un autre m'en eût voulu, mais ce ne fut pour l'honnête jeune homme qu'une occasion de s'en vouloir à lui-même et de me chérir avec plus d'ardeur.

Déjà vous aviez dit autrefois, vous aviez mis dans la trame de vos Ecritures ce mot : « Reprends le sage et il t'aimera ²⁸⁴ ». Moi, je ne l'avais pas repris. Mais vous qui vous servez de tous, qu'ils le sachent ou non, selon l'ordre que vous connaissez — et cet ordre est juste — vous avez fait de mon cœur et de ma langue des charbons ardents ²⁸⁵ pour brûler cette âme de bonne espérance qui se gâtait et pour la guérir. Qu'il taise vos louanges, celui qui n'aperçoit pas vos miséricordes que je vous confesse du fond de mon cœur.

A la suite de ces paroles Alypius s'élança de la fosse si profonde où il se plongeait avec complaisance et goûtait l'étonnant plaisir de n'y voir plus clair. S'étant ressaisi énergiquement, il secoua son âme et rejeta loin d'elle toutes les souillures du cirque où il ne retourna plus.

Puis il vint à bout des résistances paternelles, il put m'avoir de nouveau pour maître : son père céda et le lui permit. Redevenu mon auditeur, il se laissa prendre avec moi à la superstition des Manichéens : il aimait chez eux l'austérité ostentatoire qu'il estimait véritable et authentique. En réalité, c'était une folie séduisante, un piège où tombaient les âmes d'élite, encore inhabiles à sonder le fond de la vertu, dupes faciles des apparences qui masquaient une feinte et hypocrite vertu.

CHAPITRE VIII

PASSION D'ALYPIUS POUR LES JEUX DU CIRQUE.

Ne songeant aucunement à lâcher la carrière du monde que lui vantaient ses parents, il m'avait précédé à Rome pour y étudier le Droit, et là il fut pris dans des conditions incroyables d'une passion également incroyable pour les spectacles des gladiateurs.

Il avait commencé par le dégoût et la haine de ces spectacles. Mais des amis, des camarades d'études, qui revenaient d'un dîner, le rencontrèrent par hasard dans la rue; il eut beau refuser et résister énergiquement, ils lui firent une amicale violence et l'emmenèrent à l'amphithéâtre où se donnaient, ce jour-là, ces cruels et funestes jeux. Il leur disait : « Mon corps, vous pouvez le traîner et l'installer là-bas, mais est-ce que vous pouvez fixer de force mon esprit et mes yeux sur ces spectacles? J'y serai comme absent et de la sorte je triompherai et de vous et d'eux. » Ces paroles n'empêchèrent pas ses amis de l'emmener avec eux : peut-être voulaient-ils voir s'il pourrait faire ce qu'il avait dit.

On arriva, on se plaça comme on put; tout l'amphithéâtre brûlait des passions les plus sauvages. Alypius, ayant clos la porte de ses yeux, interdit à son âme de se mêler de ces atrocités. Plût au Ciel qu'il eût aussi bouché ses oreilles! Un incident du combat arracha à la foule tout entière une immense clameur qui le fit sursauter. Vaincu par la curiosité et se croyant prêt, quel que fût le spectacle, à le mépriser et à le dominer, il ouvrit les yeux et il fut blessé dans son âme plus grièvement que ne l'était dans son corps celui qu'il contemplait avec

avidité; il tomba et sa chute fut plus misérable que celle du gladiateur, cause de ces cris. Ils étaient entrés en lui par les oreilles, lui ouvrant les yeux, pour frapper et abattre son âme plus téméraire encore que courageuse, d'autant plus faible qu'elle s'appuyait sur elle-même²⁸⁶ au lieu de s'appuyer sur vous comme elle l'aurait dû. Aussitôt qu'il eut aperçu ce sang, il s'abreuva de cruauté. Il ne se détourna pas du spectacle, au contraire il y fixa ses regards. Il en savourait à son insu la fureur, ravi par ces luttes criminelles, ivre de sanglante volupté. Ce n'était plus l'homme qui était venu là contre son gré, mais un individu de la foule où il s'était mêlé, et le digne camarade de ceux qui l'avaient amené. Qu'ajouterai-je? Il regarda, il cria, il se passionna, il emporta de là une ardeur folle qui l'excita à revenir, non seulement avec ceux qui l'avaient entraîné, mais à leur tête, et à en entraîner d'autres!

C'est à cette frénésie que votre main toute-puissante et toute miséricordieuse l'a arraché, et vous lui avez enseigné à mettre sa confiance non en lui, mais en vous. Mais ce ne fut que longtemps après.

CHAPITRE IX

UNE MÉSAVENTURE D'ALYPIUS.

Cependant cette aventure demeurait dans sa mémoire comme un remède pour l'avenir. Ce fut le cas aussi d'une autre qui se produisit lorsqu'il était encore étudiant à Carthage et suivait mes cours. C'était le milieu de la journée : il méditait sur le Forum une de ces déclamations où s'exercent les étudiants. C'est alors que vous permîtes qu'il fût arrêté comme voleur par les gardiens du Forum. Vous ne le permîtes, je crois, que parce que vous vouliez, mon Dieu, que cet homme destiné à être un jour si grand commençât dès lors à comprendre qu'ayant à connaître d'une affaire, un homme ne doit pas condamner un homme à la légère et avec une téméraire crédulité.

Il se promenait donc devant le Tribunal, seul, avec ses tablettes et son stylet, quand un jeune homme, quelque étudiant, le voleur véritable celui-là, porteur

d'une hache clandestine, s'attaqua, à l'insu d'Alypius, à la balustrade de plomb qui fait saillie au-dessus de la rue des Banquiers, et se mit à découper le plomb. Au bruit de la hache, les banquiers d'en dessous grommelèrent et dépêchèrent des gens pour appréhender le malfaiteur, s'ils le trouvaient. Celui-ci entendit leur voix et se sauva en laissant son outil de peur d'être pris avec lui. Or Alypius, qui ne l'avait pas vu entrer, le vit sortir et fuir prestement. Voulant en savoir la raison, il entra dans le local quitté par le fuyard et y trouva la hache. Debout et plein d'étonnement, il était en train de l'examiner. Mais voici que les émissaires des banquiers, survenant, le trouvent seul et dans la main la hache dont le bruit avait éveillé l'attention et provoqué leur venue. Ils le saisissent, l'entraînent, et, devant les habitants du Forum attroupés, se vantent d'avoir pris le voleur en flagrant délit : et déjà ils l'emmenaient pour le remettre à la justice.

Mais la leçon ne devait pas être poussée plus loin. Aussitôt, Seigneur, vous vîntes au secours de l'innocence, dont vous étiez le seul témoin. Comme on conduisait Alypius à la prison ou au supplice, on rencontra un architecte, l'architecte en chef des monuments publics. Nos gens se réjouissent de cette rencontre, car ils étaient soupçonnés par ce personnage de voler les objets qui disparaissaient du Forum : il connaîtrait enfin l'auteur de ces vols.

Mais l'homme avait vu souvent Alypius dans la maison d'un sénateur à qui il rendait de fréquentes visites. Il le reconnut, lui prit la main, et l'ayant amené à l'écart, loin de la foule, lui demanda la cause d'un si fâcheux incident. Quand il sut ce qui s'était passé, il commanda à tous les gens qui étaient là, menant grand bruit, grondant et menaçant, de le suivre. Ils arrivèrent à la maison du jeune homme qui avait commis le vol. Un jeune esclave se tenait devant la porte; trop petit pour craindre de compromettre son maître, il pourrait facilement tout révéler : il l'avait suivi en effet au Forum. Alypius le reconnut et le déclara à l'architecte. Celui-ci montra la hache au garçon en lui demandant à qui elle appartenait. « A nous », dit aussitôt le garçon. Alors on l'interrogea et il avoua tout le reste.

Ainsi les poursuites furent reportées sur cette maison, à la confusion de la foule qui commençait à triompher d'Alypius. Le futur dispensateur de votre parole, qui

devait juger tant d'affaires dans votre Eglise, sortit de cette aventure avec une expérience et une sagesse accrues.

CHAPITRE X

INTÉGRITÉ D'ALYPIUS.

NÉBRIDIUS PERPLEXE COMME SES AMIS.

Je l'avais donc trouvé à Rome, où il se lia à moi par les liens les plus solides. Il m'accompagna à Milan pour ne pas m'abandonner et afin d'utiliser sa connaissance du Droit. Sur ce point il suivait le vœu de ses parents plus que le sien propre. A trois reprises déjà, il avait exercé les fonctions d'assesseur avec un désintéressement qui surprenait tous ses collègues. Ce qui le surprenait davantage, lui, c'était que des juges préférassent l'or à la probité. Son caractère fut mis à l'épreuve, non seulement des attraites de la cupidité, mais aussi de l'aiguillon de la peur.

Il était à Rome assesseur du comte chargé des finances de l'Italie. A cette époque, il y avait un sénateur très puissant qui s'était attaché par ses bienfaits ou tenait par la terreur une foule de gens. A l'exemple des puissants de son espèce, il voulut se permettre je ne sais quoi que la loi ne permettait pas. Alypius s'y opposa. On lui promit une récompense : il en rit. On eut recours aux menaces : il les foula aux pieds, faisant l'admiration de tous par la rare qualité de son âme, qui ne souhaitait l'amitié ni ne craignait l'inimitié d'un personnage si influent, bien connu pour ses innombrables moyens de rendre service ou de nuire. Le magistrat lui-même dont il était le conseiller, tout en ne voulant pas consentir à la chose, n'y opposait pas ouvertement le refus. Il se déchargeait sur Alypius qui, disait-il, ne lui permettrait pas de faire ce qu'il voudrait et — c'était d'ailleurs vrai — s'il le faisait tout de même, s'en irait.

Il ne faillit se laisser séduire que par sa passion pour les lettres. Il aurait pu en trafiquant de ses fonctions de juge se payer des manuscrits. Mais il prit conseil de la justice et sa délibération tourna au meilleur parti. Il tint pour plus précieuse l'équité, qui lui interdisait de se laisser corrompre, que la puissance qui lui en donnait le

moyen. C'était peu de chose; mais « celui qui est fidèle dans les petites choses l'est aussi dans les grandes », et ce ne sont pas de vaines paroles qui sont sorties de la bouche de votre vérité : « Si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidèles en ce qui était du bien d'autrui, qui vous donnera celui qui vous appartient ²⁸⁷ ? »

Tel était l'ami qui était si étroitement attaché à moi, et qui partageait mes perplexités sur le genre de vie que nous devions choisir.

Nébridius avait, lui aussi, quitté sa patrie voisine de Carthage, et Carthage même où il venait très souvent; il avait quitté le domaine considérable de son père, il avait quitté sa maison et sa mère qui ne voulait pas le suivre; il n'était venu à Milan que pour vivre avec moi dans la recherche passionnée de la vérité et de la sagesse. Comme moi il soupirait, comme moi il hésitait, ardent à la poursuite de la vie bienheureuse et sachant creuser avec la plus grande pénétration les problèmes les plus difficiles. Il y avait là trois bouches affamées qui se souflaient, l'une dans l'autre, leur famine, et, tendues vers vous, attendaient que vous leur donniez « leur nourriture en temps opportun ²⁸⁸ ». Dans l'amertume que laissaient après eux, selon les vues de votre miséricorde, les actes de notre vie profane, si nous cherchions à savoir pourquoi nous souffrions, nous rencontrions les ténèbres. Nous nous détournions en gémissant et nous disions : « Combien de temps cette disgrâce ? » Nous répétions bien souvent cette parole et, tout en la disant, nous ne quittions pas cette existence, parce que nous n'apercevions aucune certitude à quoi nous attacher, si nous venions à la quitter.

CHAPITRE XI

AUGUSTIN TIRAILLÉ ENTRE DIEU ET LE MONDE.

C'est avec stupeur que ma mémoire me représentait tout le temps écoulé depuis mes dix-neuf ans qui avaient vu naître mon brûlant amour de la sagesse et ma résolution de laisser là, aussitôt que je l'aurais trouvée,

toutes les espérances frivoles et les folies trompeuses des vaines passions. Et voici que j'avais trente ans et je restais empêtré dans la même boue, avide de jouir de l'heure présente qui me fuyait et où je me dispersais tandis que je disais : « Demain je trouverai; la vérité m'apparaîtra clairement et je ne la laisserai pas échapper. Voici que Faustus va venir; il m'expliquera tout. O grands hommes de l'Académie! Nous ne pouvons donc saisir aucune certitude pour la conduite de notre vie! Mais non! Cherchons plus attentivement encore et ne désespérons pas. Voici que, déjà, ce qui me paraissait absurde dans les livres de l'Eglise ne l'est plus pour moi : on peut l'entendre autrement et très correctement. J'arrêterai mes pas sur la position de mon enfance, celle où m'ont placé mes parents, jusqu'à ce que je découvre l'évidente vérité. Mais où la chercher? Quand la chercher? Ambroise est sans loisir pour m'entendre, moi pour lire. Les livres, où les chercher? Comment et quand me les procurer? A qui les emprunter? Régions notre temps, distribuons nos heures pour le salut de notre âme. Une grande espérance est née : la foi catholique n'enseigne pas ce que je croyais et mes accusations étaient sans fondement.

« Ceux qui en sont instruits tiennent pour un crime de croire que Dieu est limité par la forme d'un corps humain. Et j'hésite à frapper afin que s'ouvre à moi ce qui m'est encore fermé! Mes élèves disposent des heures de ma matinée; quel usage fais-je des autres? Pourquoi ne pas les consacrer à cette enquête? Mais quand irai-je rendre mes devoirs à ces amis de marque dont le patronage est nécessaire? Quand préparerai-je les denrées que m'achètent les étudiants? Quand me reposerai-je? Quand donnerai-je du relâche à mon esprit tendu par les soucis?

« Ah! que tout cela périsse! Laissons ces vanités, ces bagatelles. Donnons-nous à la seule recherche de la vérité. La vie est misérable, l'heure de la mort est incertaine : que brusquement elle survienne, en quel état sortirai-je de ce monde? Et où apprendre ce que j'aurai négligé d'apprendre ici-bas? Ne devrai-je pas payer cette négligence d'une lourde peine? Mais quoi, si la mort abolit, termine tout souci en nous enlevant la conscience? Donc cela aussi doit faire l'objet d'une recherche.

« Mais écartons cette pensée. Ce n'est pas en vain,

ce n'est pas pour rien que l'autorité de la foi chrétienne, élevée si haut, est répandue dans le monde entier. Jamais Dieu n'aurait fait pour nous des choses à ce point grandes et merveilleuses, si le corps en mourant devait entraîner dans sa destruction la vie de l'âme. Pourquoi donc hésiter à quitter les espérances du siècle pour me donner tout entier à la recherche de Dieu et de la vie heureuse ?

« Mais un instant encore ! Les biens de ce monde sont aimables aussi, ils ont leur douceur qui n'est pas petite. Il ne faut pas se hâter de briser l'inclination qui m'y porte : il serait honteux d'y revenir ensuite. Me voici déjà en passe d'obtenir quelque charge. Qu'aurais-je de plus à désirer sur ce point ? J'ai une foule d'amis puissants. Sans me presser beaucoup d'obtenir mieux, il m'est possible d'obtenir, au moins, une présidence. J'épouserai une femme avec un peu de fortune pour ne pas grever mon budget : à cela se borneront mes désirs. Nombre d'hommes supérieurs, parfaitement dignes de servir de modèles, se sont, bien que mariés, consacrés à l'étude de la sagesse... »

Je me tenais ce langage, les souffles alternés de ces vents contraires poussaient mon cœur de-ci de-là ; et le temps passait, et je tardais à me tourner vers le Seigneur. Je différerais de jour en jour de vivre en vous ²⁸⁹, mais je ne différerais pas de mourir chaque jour en moi. Aimant la vie heureuse, j'en avais peur là où elle était, et c'est en la fuyant que je la cherchais. Je croyais que je serais trop malheureux, si j'étais privé des embrassements d'une femme. Votre miséricorde nous propose un remède pour guérir cette infirmité. Mais je n'y pensais pas, car je n'en avais pas fait l'expérience. Je croyais que la continence est l'œuvre de notre propre énergie, et cette énergie je n'avais pas conscience de la posséder. J'étais assez fou pour ignorer que « personne, ainsi qu'il est écrit, ne peut être continent, si vous ne lui donnez de l'être ». Oui, vous m'auriez donné de l'être, si j'avais frappé vos oreilles des gémissements de mon âme, et si, avec une foi solide, j'avais jeté en vous mon inquiétude.

CHAPITRE XII

IL EST TENTÉ PAR LE MARIAGE.

Alypius me déconseillait le mariage; il ne cessait de me dire que si je prenais femme, nous ne pourrions d'aucune manière mener cette vie commune de loisirs sûrs, consacrés à l'amour de la sagesse, que depuis longtemps déjà nous désirions mener. Il était lui-même parfaitement chaste; ce qui étonnait, car, jeune adolescent, il avait fait l'expérience de l'amour. Mais il ne s'y était pas attaché. Il en avait plutôt éprouvé du regret et du mépris, et depuis il vivait dans une continence totale.

Moi je lui faisais des objections, lui citant l'exemple de ceux qui, dans l'état de mariage, avaient cultivé la sagesse, servi Dieu et possédé des amis fidèlement chéris. A la vérité j'étais moi-même bien loin de cette force d'âme. Prisonnier, malade de la chair, je goûtais de mortelles délices à traîner ma chaîne. Je craignais qu'elle ne se brisât et je repoussais les paroles de bon conseil qui heurtaient, pour ainsi dire, ma blessure, comme un blessé écarte la main d'un libérateur. Au surplus j'étais l'instrument dont usait le serpent pour s'adresser à Alypius lui-même et pour l'enlacer²⁹⁰. Par ma langue il sernait sur son chemin de doux pièges, destinés à embarrasser ses pieds honnêtes et libres.

Il s'étonnait qu'un homme dont il faisait un tel cas fût englué dans la volupté²⁹¹ au point de lui affirmer, comme je le faisais toutes les fois que nous discussions entre nous de ce sujet, qu'il me serait tout à fait impossible de vivre dans le célibat. Pour me défendre contre son étonnement je lui disais qu'il y avait une grande différence entre sa rapide et furtive expérience du plaisir, dont il se souvenait à peine, et qu'il lui était commode et facile de mépriser, et les agréments d'une liaison comme la mienne. Si le nom respectable du mariage venait à s'y ajouter, il ne devait pas s'étonner que je ne pusse pas mépriser cette vie-là. Il en était venu à désirer lui-même le mariage, succombant non à l'attrait du plaisir, tel que je le lui décrivais, mais à la curiosité. Il voulait savoir, disait-il, ce qu'était ce bien sans lequel ma

vie, qui lui plaisait telle quelle, m'eût semblé moins une vie qu'un supplice. Libre de cette chaîne, son âme était stupéfaite de mon esclavage, et de la stupéfaction il passait au désir d'en faire l'expérience pour en arriver à l'expérience même et de là glisser peut-être dans cet esclavage qui le stupéfiait, car il voulait « faire un pacte avec la mort ²⁹² », et « celui qui aime le péril ²⁹³ y tombera ».

Ce qu'il peut y avoir de beauté dans le mariage, une vie commune à diriger, des enfants à élever, ni lui, ni moi, n'en tenions grand compte. Ce qui surtout me tenait prisonnier et me tourmentait violemment, c'était l'habitude d'assouvir une insatiable concupiscence; et lui, c'était l'étonnement qui l'entraînait à la même servitude.

Nous en étions là jusqu'à ce que, ô Très-Haut qui n'abandonnez pas notre limon, ayant pitié de notre misère, vous nous vinssiez en aide par des voies admirables et cachées.

CHAPITRE XIII

IL DEMANDE LA MAIN D'UNE JEUNE FILLE.

On me pressait instamment de prendre femme. Déjà j'avais fait une demande, déjà j'avais reçu une promesse. Ma mère avait donné à cette affaire tous ses soins, dans la pensée qu'une fois marié, je serais purifié par l'eau salulaire du baptême. Elle se réjouissait de me voir m'en approcher chaque jour davantage et, dans ma foi, elle distinguait l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses.

A ma prière et selon son propre désir, chaque jour elle vous suppliait avec un cri ardent du cœur de lui faire en songe quelque révélation sur mon mariage futur. Vous ne l'avez jamais voulu. Elle voyait de ces choses vaines, fantastiques où tombe, entraîné par son élan, l'esprit humain quand il est préoccupé; elle me les racontait, mais sans cette confiance qu'elle accordait ordinairement aux visions envoyées par vous; elle les méprisait. Elle disait qu'elle distinguait à je ne sais quelle saveur ineffable la différence entre vos révélations et les songes de son âme.

Cependant on poursuivait l'affaire; la jeune fille était demandée. Il lui manquait deux années pour être nubile. Comme elle plaisait, on attendait.

CHAPITRE XIV

AUGUSTIN ET SES AMIS FONT DES PROJETS DE VIE COMMUNE.

Nous étions plusieurs amis qui détestions les turbulents soucis de la vie humaine. En pensée et dans nos conversations, nous avions débattu et presque arrêté déjà le dessein de nous retirer de la foule pour vivre en paix. Voici comment nous entendions organiser cette calme existence : les biens que nous pouvions posséder, nous les mettrions en commun, formant de tous les patrimoines un patrimoine unique. Grâce à notre sincère amitié il n'y aurait plus la fortune de celui-ci, la fortune de celui-là, mais une seule fortune faite de toutes : tout serait la propriété de chacun et tout celle de tous. Nous croyions pouvoir être une dizaine à former ce groupement. Parmi nous se trouvaient des gens fort riches, surtout Romanianus, mon compatriote, que de graves embarras dans ses affaires avaient amené à la cour. C'était mon intime ami depuis l'enfance. C'était lui le plus pressant en cette affaire et l'autorité de ses conseils était grande, car sa fortune était bien supérieure à celle de tous les autres.

Nous avions décidé que, chaque année, deux d'entre nous, comme des magistrats, pourvoiraient aux besoins indispensables, les autres vivant en paix. Mais quand la question se posa de savoir si nos femmes consentiraient à cet arrangement — les uns parmi nous étaient mariés, et nous autres nous songions à l'être — tout ce beau plan, si bien construit, s'écroula dans nos mains, se brisa et fut rejeté.

On revint aux soupirs, aux gémissements, on s'achemina de nouveau vers « les voies larges et battues du siècle ²⁹⁴ », car « mille pensées étaient dans notre cœur, mais votre sagesse demeure éternellement ²⁹⁵ ». Du haut de cette sagesse, vous riez de nos projets et vous pré-

pariez les vôtres, « résolu à nous donner notre nourriture en temps opportun », à ouvrir votre main et à remplir nos âmes « de votre bénédiction ²⁹⁶ ».

CHAPITRE XV

TYRANNIE DE LA CHAIR.

Cependant mes péchés se multipliaient ²⁹⁷; et quand on eut arraché de mon flanc, comme un obstacle à mon mariage, la femme qui était ma maîtresse, mon cœur où elle était attachée en fut blessé et déchiré, et traîna longtemps sa plaie sanglante. Elle était retournée en Afrique en vous faisant le vœu de ne plus connaître désormais aucun homme et en me laissant le fils naturel qu'elle m'avait donné.

Et moi, malheureux, incapable d'imiter une femme, impatient de cette attente de deux années qu'il me fallait subir avant de recevoir de ses parents celle que je demandais, non point tant amoureux du mariage qu'esclave du désir, je me procurai une autre femme, une femme illégitime, pour nourrir et traîner, en quelque sorte, la maladie de mon âme, intacte et même aggravée, sous la garde d'une persistante habitude, jusqu'au règne de l'épouse. Ainsi elle ne guérissait pas, la blessure que m'avait faite l'arrachement de ma précédente amie; mais après de vives, de brûlantes douleurs, elle se gangrenait et, moins ardent, mon mal en était encore plus désespéré.

CHAPITRE XVI

DIEU SE RAPPROCHE.

Louange à vous, gloire à vous, fontaine de miséricordes. Je devenais plus misérable et vous vous rapprochiez de moi. Elle était là déjà, votre main qui allait m'arracher à la boue ²⁹⁸ et m'en laver, et je ne le savais pas. Pour m'empêcher de me plonger plus profondément

dans le gouffre des voluptés charnelles, il n'y avait que la peur de la mort et de votre jugement à venir ; à travers les vicissitudes de ma pensée, elle n'est jamais sortie de mon cœur.

Je débattais avec mes amis Alypius et Nébridius la question du souverain bien et du souverain mal. C'est Épicure qui, dans mon esprit, aurait emporté la palme, si je n'eusse cru à l'immortalité de l'âme et aux sanctions de nos actes, ce qu'Épicure n'a jamais voulu admettre. Je demandais : si nous étions immortels et si nous vivions dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la perdre, pourquoi ne serions-nous pas heureux ? Que pourrions-nous encore chercher ? Et je ne voyais pas que c'était le fait d'une grande misère de ne pouvoir, enfoncé dans l'erreur et aveugle, imaginer la lumière de la vertu, belle d'une beauté qui doit être embrassée pour elle-même, invisible aux yeux de la chair, visible seulement des profondeurs de l'âme. Je ne cherchais pas à savoir, hélas, de quelle source coulait pour moi cette douceur que je goûtais à converser avec des amis, même de ces hontes, et pourquoi sans mes amis je n'aurais pu être heureux, même d'un bonheur sensuel, qui était alors le mien, et dans la plus grande abondance de voluptés charnelles. Ces amis, je les chérissais d'une affection toute désintéressée, et je sentais bien qu'ils me chérissaient avec un égal désintéressement.

O voies tortueuses ! Malheur à l'âme ²⁹⁹ téméraire qui, en se retirant de vous, espérait trouver un sort meilleur ! Elle se tourne et se retourne sur le dos, sur les flancs, sur le ventre, tout lui est dur ; vous seul êtes son repos. Mais vous voici ! et vous nous libérez de nos pitoyables erreurs, vous nous mettez dans votre voie ³⁰⁰, vous nous consolez en nous disant : « Courez, je vous soutiendrai, je vous conduirai au terme, et je vous porterai là-bas ³⁰¹ ! »

LIVRE SEPTIÈME

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN NE PARVIENT PAS A CONCEVOIR
DIEU COMME UN PUR ESPRIT.

Elle était morte déjà, mon adolescence mauvaise, abominable; j'approchais de ma maturité, et plus j'avancais en âge, plus la légèreté de mon esprit devenait honteuse. Car j'étais incapable de concevoir une autre substance que celle qui est visible à nos yeux. Je ne vous concevais plus, mon Dieu, sous la forme d'un corps humain, depuis que j'avais commencé à être un peu attentif aux leçons de la sagesse, — j'ai toujours fui cette opinion, et je me réjouissais de la trouver notée d'erreur dans la foi de notre mère spirituelle, votre Eglise catholique; — mais quelle autre conception se faire de vous, c'est ce que je ne voyais pas. Je m'évertuais à vous concevoir, moi, un homme, et quel homme ! vous, le grand, le seul, le vrai Dieu ³⁰². Du fond de mon cœur je vous croyais incorruptible, inviolable et immuable. Je ne savais d'où et comment me venait cette certitude, mais je voyais avec évidence, j'étais certain que ce qui peut se corrompre ne vaut point ce qui ne le peut pas. Sans hésiter, je mettais ce qui ne peut être blessé au-dessus de ce qui peut l'être, et ce qui ne souffre pas le changement me paraissait meilleur que ce qui est sujet à changer.

Mon cœur élevait un cri violent contre tous mes fantômes, et je m'efforçais de chasser d'un coup, loin du regard de mon esprit, la multitude d'images repoussantes qui voltigeaient autour de moi. Mais à peine

dissipée, voilà qu'en un clin d'œil ³⁰³ elle se rassemblait, m'approchait de nouveau, fondait sur mes yeux et les aveuglait. Sans vous prêter une forme humaine, je ne pouvais pas cependant ne pas vous concevoir comme quelque chose de corporel, situé dans l'espace, soit immanent au monde, soit même répandu en dehors du monde à travers l'infini; tel était l'être incorruptible, inviolable et immuable que je plaçais au-dessus de ce qui est corruptible, sujet aux blessures et au changement. Ce qui n'occupait point d'espace me paraissait un néant, mais un parfait néant, et non un simple vide comme si on ôtait un corps d'un lieu et que ce lieu subsistât vidé de tout corps, soit terrestre, soit humide, soit aérien, soit céleste; ce qui constituerait tout de même un lieu vide, quelque chose comme un néant spacieux.

Ainsi « le cœur alourdi ³⁰⁴ », sans conscience claire de moi-même, je considérais comme un parfait néant tout ce qui ne s'étendait pas sur un espace, ou ne s'y dispersait pas ou ne s'y ramassait pas ou ne revêtait ou ne pouvait revêtir un de ces états. C'est sur les formes parcourues par mes yeux que se modelaient les images où cheminait mon intelligence, et je ne voyais pas que cette activité, dont j'usais pour former ces images mêmes, n'était pas de même nature qu'elles; et pourtant elle n'eût pu les former, si elle n'eût été elle-même quelque chose de grand.

Et vous aussi, Vie de ma vie, je vous concevais comme une substance immense, pénétrant de toutes parts à travers les espaces infinis la masse entière du monde, répandue sans terme dans l'immensité, de sorte que la terre vous contenait, le ciel vous contenait, toutes choses vous contenaient, et tout cela avait en vous sa limite, et vous nulle part. Mais de même que la couche d'air, de cet air qui est au-dessus de la terre, n'oppose pas de barrière à la lumière du soleil, ne l'empêche pas de la traverser, de la pénétrer sans la rompre ni la déchirer, mais au contraire en est remplie tout entière, ainsi je pensais que non seulement la masse du ciel, de l'air, de la mer, mais celle de la terre encore se laissait traverser et pénétrer par vous dans toutes ses parties grandes et petites pour capter votre présence, et que, de la sorte, votre souffle secret gouvernait du dedans et du dehors tout ce que vous avez créé. Telle était mon hypothèse, car je ne pouvais en concevoir d'autre; mais elle était fausse. A ce compte, en effet, une plus grande partie

de la terre aurait renfermé une plus grande partie de votre être; une plus petite partie de la terre en aurait renfermé une plus petite partie; et tout étant plein de vous, le corps d'un éléphant aurait contenu plus de vous que celui d'un passereau, étant donné qu'un éléphant est plus grand qu'un passereau et qu'il occupe une plus grande place. Ainsi fragmenté entre les parties de l'univers, vous seriez présent aux grandes parties de l'univers par de grandes parties de vous-même, aux petites par de petites. Or il n'en est rien. Mais vous n'aviez pas encore illuminé mes ténèbres ³⁰⁵.

CHAPITRE II

OBJECTION AU MANICHÉISME.

C'était assez à mon sens, Seigneur, pour ruiner ces dupeurs dupés ³⁰⁶, ces bavards muets (car votre Verbe ne sonnait pas dans leur bouche), c'était assez, dis-je, de l'argument que Nébridius, à Carthage, avait coutume de leur opposer, il y avait déjà longtemps de cela, et qui nous avait ébranlés, nous tous qui l'avions entendu. Qu'aurait pu vous faire je ne sais quelle engeance des ténèbres que les disciples de Manès vous opposent ordinairement comme une masse ennemie, si vous n'aviez pas voulu lutter avec elle? Répondait-on qu'elle eût pu vous faire quelque mal. Dans ce cas vous n'étiez ni inviolable, ni incorruptible. Si l'on disait qu'elle ne pouvait vous faire aucun mal, on n'apportait plus aucune raison de la lutte. Et quelle lutte? Une lutte où une part de vous-même, un de vos membres, un produit de votre propre substance, se mêlerait à des forces hostiles, à des natures que vous n'auriez pas créées, se corrompant ainsi et se dégradant au point de changer sa béatitude en misère et d'avoir besoin de secours pour être délivrée et purifiée! Et cette part de vous-même serait l'âme que votre Verbe devait sauver de son esclavage, lui qui est libre, de ses impuretés, lui qui est pur, de sa corruption, lui qui est intact, sans cesser d'être lui-même corruptible, étant fait d'une seule et même substance. Donc si les disciples de Manès déclarent incorruptible tout ce que vous êtes, c'est-à-dire votre substance

par quoi vous êtes, toutes ces propositions sont d'exécrables erreurs; et s'ils vous regardent comme corruptible, cette affirmation même est fausse, d'emblée et de prime abord abominable.

Oui, c'était assez de cet argument contre ces hommes qu'il fallait à tout prix vomir de mon âme qu'ils accablaient; car avec de tels sentiments et de tels propos sur vous, ils n'avaient d'autre issue qu'un horrible sacrilège de cœur et de langue.

CHAPITRE III

DIEU ET LE MAL.

Mais moi, sans doute j'affirmais, je croyais fermement que vous êtes incorruptible, inaltérable, absolument immuable, ô vous, notre Seigneur, Dieu vrai, qui avez fait non seulement nos âmes, mais nos corps, non seulement nos âmes et nos corps, mais tous les êtres et toutes choses. Pourtant je ne tenais pas encore l'explication, la solution du problème de la cause du mal. Quelle que fût cette cause, je voyais que je devais la chercher dans une direction où je ne fusse pas forcé de croire muable un Dieu immuable; car c'eût été me changer en ce que je cherchais. C'est pourquoi je le cherchais avec sécurité, certain qu'étaient fausses les paroles de ces hommes, que je fuyais de toute mon âme. Car je les voyais, dans leur enquête sur l'origine du mal, remplis eux-mêmes de malice³⁰⁷ et aimant mieux croire votre substance passible du mal que la leur capable de mal faire.

Et je m'efforçais de comprendre la thèse que j'entendais professer, qui fait du libre arbitre la cause du mal que nous commettons, et de l'équité de vos jugements celle du mal que nous souffrons. Mais je ne réussissais pas à la comprendre clairement. J'avais beau tenter de retirer mon esprit de l'abîme, j'y retombais de nouveau, et en dépit de mes efforts renouvelés, je m'y enfonçais sans cesse.

Une chose me soulevait vers votre lumière, c'est que j'avais conscience d'avoir une volonté autant que de vivre. Ainsi lorsque je voulais ou que je ne voulais pas quelque chose, j'étais parfaitement certain que ce n'était

pas un autre que moi qui voulait ou ne voulait pas; et je distinguais de plus en plus clairement que là était la cause de mon péché. Quant à ce que je faisais malgré moi, je voyais bien que je le subissais plutôt que je *ne* le faisais, et je le tenais non pour une faute, mais pour un châtement dont je n'hésitais pas, en considérant votre justice, à m'avouer justement frappé.

Mais à ce point de mes réflexions je reprenais : « Qui m'a fait ? N'est-ce pas mon Dieu, qui n'est pas seulement bon, mais qui est la bonté même ? D'où vient donc que je veux le mal et que je ne veux pas le bien ? Est-ce pour subir de justes châtements ? Qui a mis en moi, qui y a semé ces germes d'amertume ³⁰⁸, puisque je suis tout entier l'œuvre de mon Dieu très doux ? Si c'est le démon qui m'a créé, d'où vient le démon lui-même ? Si c'est par une décision de sa volonté perverse que de bon ange il est devenu démon, d'où lui est venue cette volonté mauvaise qui devait le changer en démon, puisqu'il avait été créé ange tout entier par un Créateur très bon ? » Ces pensées m'abattaient une fois de plus, elles m'étouffaient, mais elles ne m'entraînaient pas jusqu'à cet abîme d'erreur, où « personne ne vous confesse ³⁰⁹ », et où l'on aime mieux vous faire l'esclave du mal que de penser que l'homme fait le mal.

CHAPITRE IV

DIEU NE SAURAIT ÊTRE CORRUPTIBLE.

Ainsi je travaillais à découvrir les autres vérités, comme j'avais découvert que l'incorruptible vaut mieux que le corruptible; et pour cette raison je confessais que, quelle que fût votre nature, vous étiez incorruptible. Car jamais âme ne put ni ne pourra concevoir quelque chose qui vaille mieux que vous qui êtes le souverain Bien, le Bien le meilleur. Comme on met de toute évidence et en toute certitude l'incorruptible au-dessus du corruptible, ce que je faisais déjà, ma pensée aurait pu saisir quelque chose de meilleur que vous, mon Dieu, si vous n'eussiez été incorruptible. Dès lors que je voyais la supériorité de l'incorruptible sur le corruptible, c'est dans l'incorruptible que je devais vous chercher, et puis

me demander où est le mal, c'est-à-dire d'où vient la corruption même qui ne peut aucunement atteindre votre substance. Car il ne peut être corrompu par rien, notre Dieu, ni par la volonté, ni par la nécessité, ni par un hasard imprévu, puisqu'il est Dieu, que ce qu'il veut est bien et qu'il est lui-même le bien : or être sujet à la corruption n'est pas un bien. Et vous ne pouvez pas être contraint malgré vous à quelque acte, car votre volonté n'est pas plus grande que votre puissance. Pour qu'elle fût plus grande, il vous faudrait être plus grand que vous-même, la volonté et la puissance de Dieu étant Dieu même. Et qu'y a-t-il d'imprévu pour vous, qui connaissez toutes choses? Nul être n'existe que parce que vous le connaissez. Mais est-il besoin de tant de paroles pour expliquer que la substance qui est Dieu ne saurait être corruptible, puisque, si elle l'était, elle ne serait pas Dieu?

CHAPITRE V

A LA RECHERCHE DE L'ORIGINE DU MAL.

Je cherchais l'origine du mal, mais je la cherchais mal, et je ne voyais pas le mal dans ma recherche même³¹⁰. Sous le regard de mon esprit je plaçais toute la création, tout ce que nous pouvons en voir, la terre, la mer, l'air, les astres, les arbres, les animaux mortels et tout ce que nous n'en voyons pas, le firmament, tous les anges et tous les esprits célestes. Mais ces esprits mêmes, comme s'ils étaient des corps, mon imagination les disposa en divers lieux. Je fis de votre création une grande masse unique, où se distribuaient les différentes espèces de corps, corps véritables et esprits que je prenais pour des corps. Cette masse, je la conçus immense, non autant qu'elle l'était, c'était impossible, mais autant qu'il me plut, et cependant finie de toutes parts. Et vous, Seigneur, vous l'entouriez, vous la pénétriez de tous côtés. mais vous restiez infini dans tous les sens. Telle serait une mer qui s'étendant sans limites dans l'immensité, partout et de toutes parts, formerait une mer unique et renfermerait une éponge, aussi grande qu'il vous plaira, mais d'une grandeur finie, et pleine, dans toutes ses parties, de l'immense mer.

C'est ainsi que je me représentais votre création finie, pleine de votre être infini, et je disais : « Voici Dieu et voilà ce qu'il a créé; Dieu est bon, il vaut mieux, de beaucoup et de loin, que ses créatures; mais comme il est bon, il les a créées bonnes; et voilà comment il les entoure et les remplit. Où est donc le mal? D'où procède-t-il? Par où s'est-il glissé jusqu'ici? Quelle en est la racine? Quelle en est la semence? Serait-ce qu'il n'existe point? Mais pourquoi craignons-nous ce qui n'est pas? Pourquoi nous en gardons-nous? Et si notre crainte est vaine, cette crainte elle-même est assurément un mal qui harcèle et tourmente pour rien notre cœur; mal d'autant plus grand que, sans sujet de crainte, nous craignons tout de même. Par conséquent, ou le mal que nous craignons existe, ou c'est notre crainte qui est le mal. D'où vient donc le mal, puisque Dieu, qui est bon, a fait bonnes toutes choses? Bien supérieur à tous les autres, souverain Bien, il a créé sans doute des biens moindres que lui; pourtant, Créateur et créatures, tout est bon. D'où vient le mal? Est-ce que la matière dont il s'est servi pour la création était mauvaise, et lui ayant donné forme et organisation, y a-t-il laissé quelque chose qu'il n'ait pas converti en bien? Et pourquoi cela? Ne pouvait-il pas, lui qui est tout-puissant, la changer, la transformer tout entière de telle sorte qu'il n'y restât rien de mauvais? Enfin pourquoi a-t-il voulu faire quelque chose de cette matière? Pourquoi n'a-t-il pas plutôt usé de cette même toute-puissance pour l'anéantir? Pouvait-elle donc être contre sa volonté? Ou si elle était éternelle, pourquoi l'a-t-il laissée exister si longtemps dans l'infini du passé, et s'est-il résolu si tard à en faire quelque chose? Ou s'il s'est décidé soudain à agir, pourquoi sa toute-puissance n'a-t-elle pas supprimé la matière? Pourquoi n'avoir pas subsisté, seul, lui, le Bien parfaitement véritable, le souverain Bien, le Bien infini! Ou s'il ne convenait pas que l'être bon ne formât point ni ne produisît quelque chose de bon, ne lui était-il pas possible de détruire et d'annihiler cette matière mauvaise, et d'en établir une qui fût bonne et avec quoi il eût fait toute la création? Car il n'aurait pas été tout-puissant, s'il n'avait rien pu produire de bon sans le secours de cette matière qu'il n'avait pas lui-même créée. »

Telles étaient les pensées que roulait mon cœur misérable, lourd des plus mordants soucis, où me jetaient la peur de la mort et ma vaine recherche de la vérité.

Cependant dans ce cœur demeurait fermement implantée la foi en l'Eglise catholique de votre Christ, notre Seigneur et notre Sauveur ³¹¹. Foi sans doute encore grossière sur bien des points, et qui flottait en dehors de la règle doctrinale; pourtant mon esprit ne la délaissait pas, et même s'en imprégnait chaque jour davantage.

CHAPITRE VI

AUGUSTIN ET L'ASTROLOGIE.

Déjà j'avais aussi rejeté les fausses prédictions et les égarements impies des astrologues. Et pour cela encore je tiens à confesser du fond de mon âme vos miséricordes. C'est vous, vous seul — qui donc nous arrache à la mort de l'erreur, si ce n'est la vie qui ignore la mort, si ce n'est la sagesse qui illumine les intelligences en peine, sans manquer elle-même d'aucune lumière, et gouverne le monde jusqu'aux feuilles qui tremblent sur les arbres — c'est vous qui êtes venu à bout de l'entêtement que j'opposais à Vindicianus, ce fin vieillard, et à Nébridius, jeune homme d'une âme merveilleuse. Le premier affirmait énergiquement, le second, en dépit de quelque hésitation, ne cessait de me dire qu'il n'existe point d'art de prédire l'avenir, que les conjectures des hommes ont souvent l'appui du hasard, qu'à force de parler on dit sans s'en douter bien des choses qui arrivent, qu'il suffit de ne pas se taire pour tomber juste. C'est donc vous qui m'avez pourvu d'un ami qui aimait à consulter les astrologues. Sans doute il connaissait mal leur science, mais, je viens de le dire, il était curieux de les consulter, bien qu'il fût au courant de certaine aventure qu'il avait entendu raconter à son père, disait-il, et qui était propre à ruiner l'opinion qu'il se faisait de cet art; mais il n'y prenait pas garde.

Cet homme, qui s'appelait Firminus, avait reçu une éducation libérale et une formation oratoire. Son affection pour moi était très vive. Un jour il me consulta au sujet de certaines affaires où il avait mis de grandes espérances selon le monde; il me demandait ce que j'en pensais d'après ses « constellations ³¹² » (c'est ainsi qu'ils

disent). Moi je commençais déjà à pencher, en cette matière, à l'opinion de Nébridius : je ne refusai cependant pas de lui exposer mes conjectures, de lui dire ce qui se présentait à mon esprit indécis, mais j'ajoutai que j'étais à peu près convaincu qu'il n'y avait là que croyances ridicules et vaines. Alors il me raconta que son père avait été très curieux de ces livres-là, et qu'il avait un ami qui les recherchait avec lui et aussi ardemment que lui. Brûlant du même zèle, d'une vraie passion pour ces sornettes, ils en étaient venus à observer, si des animaux mettaient bas dans leurs maisons, le moment où naissaient les petits, et à noter la position des astres, afin de former des recueils d'expériences pour leur soi-disant art.

Firminus disait donc tenir de son père qu'au moment où sa mère était enceinte de lui, une servante d'un ami de son père était grosse, elle aussi. Cela ne pouvait échapper à son maître, qui s'informait avec tant de diligence et tant de précision des portées de ses chiennes. Ils calculèrent avec le soin le plus attentif, l'un pour sa femme, l'autre pour sa servante, les jours, les heures et les plus menues divisions des heures ; et il advint qu'elles accouchèrent toutes deux au même moment, de sorte qu'ils durent tirer le même horoscope jusque dans les détails, l'un pour son fils, l'autre pour son petit esclave. Dès que les deux femmes eurent été prises des douleurs de l'enfantement, ils se mirent mutuellement au courant de ce qui se passait dans leurs maisons, et ils tinrent prêts des valets pour les envoyer l'un chez l'autre porter la nouvelle de la naissance, aussitôt qu'elle se serait produite : ils y réussirent facilement, étant maîtres chez eux. Firminus racontait que les messagers des deux hommes se rencontrèrent si exactement à égale distance des deux maisons, qu'il fut de part et d'autre impossible d'observer la plus petite différence dans la position des astres, ainsi que dans les autres fractions du temps. Et pourtant Firminus, grâce à sa qualité de fils de grande famille, courait les routes brillantes du siècle, voyait s'accroître ses richesses, s'élevait aux plus hautes charges, tandis que l'esclave, sous un joug sans relâche, servait toujours ses maîtres, au témoignage même de celui qui le connaissait bien.

Après avoir entendu cette histoire, à laquelle j'ajoutai foi en raison du caractère de celui qui me l'avait contée, toutes mes résistances fléchirent et tombèrent. Je m'ef-

forçai tout de suite de détourner Firminus de cette curiosité. Je lui dis que pour porter un pronostic vrai, j'aurais dû après examen de ses constellations y voir le rang élevé de ses parents parmi leurs concitoyens, le renom de sa famille dans sa propre cité, sa naissance d'homme libre, l'éducation distinguée et la culture libérale qu'il avait reçues. Au contraire, si cet esclave faisant état des mêmes constellations — car elles étaient aussi les siennes — m'avait consulté, j'aurais dû, pour lui dire à lui aussi la vérité, apercevoir dans les mêmes signes une basse origine, une condition servile et bien d'autres traits fort différents et éloignés des premiers. Si bien que, pour dire la vérité, j'aurais dû de l'inspection des mêmes signes tirer des horoscopes divergents, car en formuler de semblables, c'eût été se tromper. D'où je concluais avec une entière certitude que les horoscopes vrais ne sont pas attribuables à un art, mais au hasard, et que les faux ne sont pas dus à l'ignorance de cet art, mais à un mensonge du hasard.

Ce récit m'avait frayé la route. Je ruminais en mon for intérieur le moyen de répliquer à l'objection que pourrait m'adresser un de ces fous qui pratiquent pareil métier, et que dès ce moment je voulais attaquer, railler et réfuter : Firminus ne m'aurait-il pas trompé ou lui-même ne l'aurait-il pas été par son père ? Je me mis donc à réfléchir aux enfants qui naissent jumeaux. Le plus souvent, en sortant du ventre de leur mère, ils se suivent de si près que ce faible intervalle, quelque importance qu'on prétende lui attribuer dans l'ordre des choses, n'est pas appréciable à l'observation humaine, et ne peut en aucune façon être exprimé par ces signes que doit considérer l'astrologue pour faire un horoscope vrai. Mais son horoscope ne sera pas vrai, car considérant les mêmes signes, il aurait dû prédire le même sort à Esaü et à Jacob, qui eurent des aventures fort différentes. Il aurait donc formulé de fausses prédictions, ou s'il en eût formulé de vraies, elles eussent été différentes en dépit de l'identité des observations. Ce n'est donc point par l'effet d'un art, mais du hasard qu'il eût prédit vrai.

C'est vous, Seigneur, maître très juste de l'univers, qui permettez qu'à l'insu des astrologues consultés et de ceux qui les consultent, par une inspiration secrète, ceux qui consultent reçoivent la réponse qu'il leur est avantageux d'entendre, selon les mérites cachés de leur âme, du fond de l'abîme de vos équitables jugements ³¹³. Et

qu'un homme n'aille pas dire : « Qu'est-ce que cela ? » ou « Pourquoi cela ? » Non, non, qu'il ne le dise pas, car il n'est qu'un homme ³¹⁴ !

CHAPITRE VII

NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR L'ORIGINE DU MAL.

Ainsi, ô mon soutien, vous m'aviez déjà libéré de ces attaches; mais je cherchais encore d'où vient le mal, et ma recherche ne trouvait pas d'issue. Cependant, vous ne laissiez pas les fluctuations de ma pensée m'emporter loin de cette foi qui m'assurait que vous existez, que votre substance est immuable, que vous avez souci des hommes, que vous les jugez; et que c'est dans le Christ, votre Fils, notre Seigneur, dans les Saintes Ecritures, recommandées par l'autorité de votre Eglise catholique, que vous avez placé le chemin du salut pour l'homme, vers cette vie qui suivra la mort.

Gardant ces certitudes intactes et solidement fortifiées dans mon esprit, je cherchais avec ardeur l'origine du mal. Quels tourments endurait mon cœur en travail, quels gémissements, mon Dieu ! Vos oreilles les percevaient à mon insu. Lorsque, dans le silence, je menais mes patientes recherches, de grandes voix montaient jusqu'à votre miséricorde : c'étaient les muets accablements de mon esprit. Vous connaissiez mes souffrances, et nul homme ne les connaissait. Qu'était-ce en effet, ce que ma langue en transmettait aux oreilles de mes amis les plus intimes ? Entendaient-ils tout le tumulte de mon âme ? Le temps me manquait pour le leur faire entendre et ma bouche n'y suffisait pas. Cependant, rien ne vous échappait des « plaintes que rugissait mon cœur » ; et mon désir était devant vous, et la lumière de mes yeux n'était plus avec moi ³¹⁵. Car elle était en moi, et moi, j'étais hors de moi-même. Elle était étrangère à l'espace, et moi je n'avais de pensée que pour les choses contenues dans l'espace, et je n'y trouvais pas le repos. L'accueil de ces choses ne me faisait pas dire : « C'est assez, je suis bien. » Mais elles ne me permettaient pas de retourner là où j'eusse été assez bien. Je leur étais supérieur, mais inférieur à vous. C'eût été vous, ma vraie joie, si

je vous eusse été soumis; c'était vous qui aviez mis dans ma dépendance ce que vous aviez créé au-dessous de moi. Telle était la juste mesure et la région intermédiaire de mon salut : je serais resté à votre image et, en vous servant, j'aurais été le maître de mon corps. Mais je me dressais orgueilleusement contre vous, je me ruais contre mon Seigneur « avec mon cou lourd, comme avec un bouclier ³¹⁶ », et alors ces choses inférieures se faisaient supérieures à moi, m'accablaient, et nulle part je ne trouvais de relâche ni ne pouvais respirer. A mes regards elles s'offraient de tous côtés, en foule et en masse; devant ma pensée se dressaient les images des corps qui arrêtaient ma marche, comme pour me dire : « Où vas-tu, indigne, impur ? » Et ces paroles s'élevaient de ma propre blessure, car « vous avez abaissé l'orgueilleux comme un homme blessé ³¹⁷ », mon cœur enflé d'orgueil me séparait de vous, et la bouffissure de mon visage me tenait les yeux clos.

CHAPITRE VIII

DIEU A PITIÉ D'AUGUSTIN.

Or vous, Seigneur, vous demeurez éternellement ³¹⁸, et « elle n'est pas éternelle votre colère ³¹⁹ », puisque vous avez eu pitié de la boue et de la cendre et qu'il vous a plu de corriger sous votre regard ³²⁰ mes difformités. Vous me harceliez d'un aiguillon secret pour nourrir mon inquiétude, jusqu'à ce que, par une vue intérieure, vous fussiez devenu pour moi un objet de certitude. L'enflure de mon orgueil s'abaissait sous le toucher mystérieux de votre main qui guérit, et l'œil brouillé et obscurci de mon âme guérissait de jour en jour, grâce au collyre énergique des douleurs salutaires.

CHAPITRE IX

AUGUSTIN ET LE NÉO-PLATONISME.

Et tout d'abord, voulant me faire voir comment « vous résistez aux superbes, et donnez votre grâce aux humbles ³²¹ », et avec quelle miséricorde vous avez montré aux hommes la voie de l'humilité, « vous dont le Verbe s'est fait chair et a habité parmi les hommes ³²² », dans ce dessein vous m'avez fait tenir, par la main d'un homme enflé d'un monstrueux orgueil, certains livres des Platoniciens, traduits du grec en latin ³²³. Et là, j'ai lu — ce ne sont pas les propres termes, mais le sens étayé de maintes raisons très diverses qui tendaient à le persuader — « qu'au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui, et rien sans lui. Ce qui a été fait est vie en lui, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Ils disaient aussi ces livres que l'âme humaine, tout « en portant témoignage de la lumière, n'est pas cependant elle-même la lumière »; que c'est le Verbe, Dieu lui-même qui « est la véritable lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Et qu' « il était le monde », que « le monde était son œuvre » et que « le monde ne l'a pas connu ». Mais cette parole qu' « il est venu chez lui, que les siens ne lui ont pas fait accueil, et qu'à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir les fils de Dieu, puisqu'ils croient en son nom », je ne l'ai point lue dans ces ouvrages ³²⁴.

Pareillement j'y ai lu que le Verbe Dieu « n'est point né de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais de Dieu ». Mais cette parole « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ³²⁵ », je ne l'y ai point lue. J'ai trouvé aussi dans ces livres, diversement exprimée et sous plus d'une forme, cette proposition que le Fils « consubstantiel au Père n'a pas cru usurper en étant l'égal de Dieu », puisqu'il est cela même par nature. Mais « qu'il se soit anéanti lui-même, en prenant la forme d'un esclave, qu'il se soit fait semblable aux hommes, qu'il ait été tenu exté-

rieurement pour un homme, qu'il se soit humilié au point de se soumettre jusqu'à la mort et à la mort de la croix; que pour cela Dieu l'ait ressuscité des morts, et lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout nom, enfin qu'au nom de Jésus tous les habitants du ciel, de la terre et des enfers plient le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père ³²⁶ », c'est ce que ne contiennent pas ces livres.

Qu'avant tous les temps, que par-dessus tous les temps, votre Fils unique demeure immuable, coéternel à vous, et que, pour être heureuses, les âmes reçoivent « de sa plénitude ³²⁷ », et que, pour être sages, elles soient renouvelées en participant à « la sagesse subsistante en soi », cela s'y trouve. Mais « qu'il soit mort pour les impies à un moment du temps », que « vous n'ayez pas épargné votre Fils unique », et que « vous l'ayez livré pour nous tous ³²⁸ », cela ne s'y trouve point. « Vous avez caché ces choses aux sages et vous les avez révélées aux petits », afin qu'ils vinssent à lui « les souffrants, les accablés et qu'il les réconfortât », car il est « doux et humble de cœur ³²⁹ »; « il fait avancer les doux dans la justice et il enseigne ses voies aux êtres de mansuétude ³³⁰, voyant notre humilité et nos peines et nous remettant tous nos péchés ³³¹ ». Mais ceux qui sont juchés sur le cothurne d'une doctrine apparemment plus sublime, ils ne l'entendent pas dire : « Sachez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes ³³² »; s'ils « connaissent Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu et ne lui rendent point grâce; mais ils se dissipent dans leurs pensées et leur cœur insensé s'obscurcit; tout en se disant sages, ils deviennent stupides ³³³ ».

C'est pourquoi je voyais aussi dans ces ouvrages « la gloire de votre nature incorruptible adultérée » en des idoles et toutes sortes de simulacres, « à la semblance de l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents ³³⁴ ». Tel était assurément le mets d'Egypte qui fit perdre à Esaü son droit d'aînesse, car votre peuple premier-né adora en votre place la tête d'un quadrupède et, « le cœur tourné vers l'Egypte », courba ³³⁵ son âme, votre image, devant l'image « d'un veau qui mangeait son foin ³³⁶ ».

C'est ce que j'ai trouvé dans ces livres, mais je n'ai point mangé de ces nourritures. Car il vous a plu, Seigneur, de soustraire Jacob à l'opprobre de son infériorité.

rité ³³⁷, de mettre l'aîné sous l'obéissance du plus jeune; et vous avez appelé les gentils à votre héritage. Et moi aussi, j'étais venu d'entre les gentils, et mes désirs allaient à l'or que, selon votre volonté, votre peuple emporta d'Egypte, parce qu'il vous appartenait, en quelque lieu qu'il fût. Et vous avez dit aux Athéniens par votre apôtre qu'« en vous, nous avons la vie, le mouvement et l'être ³³⁸ ». Certains de leurs philosophes l'ont dit aussi, et c'est de ce côté que venaient les livres qui m'occupaient. Je ne m'arrêtai point aux idoles des Egyptiens, à qui, avec votre or, sacrifiaient ceux « qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont dédié leur culte et leur obéissance à la créature plutôt qu'au Créateur ³³⁹ ».

CHAPITRE X

AUGUSTIN DÉCOUVRE DIEU.

Averti par ces lectures de faire un retour sur moi-même, j'entrai sous votre conduite dans mon for intérieur; je l'ai pu parce que « vous êtes devenu mon soutien ³⁴⁰ ». J'y entrai et je vis avec l'œil de mon âme, si peu pénétrant qu'il fût, au-dessus de cet œil de l'âme, au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable; non pas cette lumière vulgaire qu'aperçoit toute chair, non plus qu'une lumière du même genre, mais apparemment plus puissante, beaucoup plus éclatante, et remplissant de sa force tout l'espace. Non, ce n'était pas cela, mais une lumière différente, tout à fait différente. Elle n'était pas au-dessus de mon esprit, comme l'huile au-dessus de l'eau, comme le ciel au-dessus de la terre. Elle m'était supérieure car elle m'a créé; je lui étais inférieur, ayant été créé par elle. Celui qui connaît la vérité, la connaît et celui qui la connaît, connaît l'éternité. C'est la charité qui la connaît!

O éternelle vérité, ô véritable charité, ô chère éternité! Vous êtes mon Dieu; après vous je soupire jour et nuit ³⁴¹. Quand j'ai commencé à vous connaître, vous m'avez haussé vers vous pour me faire voir qu'il y avait quelque chose à voir, mais que je n'étais pas encore en mesure de le voir. Et vous avez ébloui la fai-

blesse de mes regards par la violence de votre rayonnement, et j'ai tremblé d'amour et d'horreur. Je me trouvais loin de vous dans une contrée étrangère, je croyais entendre votre voix d'en haut : « Je suis l'aliment des forts ; grandis et tu me mangeras. Tu ne me transmueras pas en toi, comme la nourriture de ton corps, mais c'est toi qui seras transmué en moi. »

Je connus alors que « vous avez puni l'homme à cause de son iniquité » et « que vous avez fait sécher mon âme comme une toile d'araignée ³⁴² » ; et je dis : « N'est-ce donc rien que la vérité, parce qu'elle ne s'étale pas dans un espace fini ou infini ? » Et vous m'avez crié de loin : « Allons donc, mais c'est moi Celui qui suis ³⁴³ ! » Et j'ai entendu, comme on entend dans son cœur, et je n'avais plus de raison de douter : il m'eût été plus facile de douter de ma vie que de l'existence de la vérité « qui se manifeste à l'intelligence par la création ³⁴⁴ ».

CHAPITRE XI

DIEU EST L'ÊTRE ABSOLU.

Je regardai alors toutes les choses qui sont au-dessous de vous et je vis que ni elles ne *sont* absolument, ni elles ne *sont* pas absolument. Elles *sont*, venant de vous ; elles ne *sont* pas, n'étant pas ce que vous êtes. Car cela *est* vraiment, qui demeure immuablement. « Mon Dieu, c'est de m'attacher à Dieu, parce que, si je ne subsiste en lui ³⁴⁵, je ne pourrai non plus subsister en moi-même. Mais lui « subsiste en soi-même et renouvelle tout », et « vous êtes mon Seigneur, car vous n'avez pas besoin de mes biens ³⁴⁶ ».

CHAPITRE XII

TOUT CE QUI EST, EST BON, ÉTANT L'ŒUVRE DE DIEU.

Il me fut évident que les choses qui se corrompent ont quelque bonté. Si elles étaient souverainement bonnes, elles ne pourraient se corrompre, et elles ne le

pourraient pas davantage, si elles n'étaient bonnes en quelque mesure. En effet, si elles étaient souverainement bonnes, elles seraient incorruptibles; et si elles étaient sans quelque bonté, il n'y aurait rien en elles qui pût se corrompre. Car la corruption nuit, et si elle ne portait atteinte à ce qui est bon, elle ne nuirait pas. Donc ou la corruption est inoffensive, ce qui ne se peut; ou — et c'est là une certitude absolue — tout ce qui se corrompt est privé d'un bien. Et qu'une chose vienne à être privée de tout bien, ce sera le néant. Car persistant dans l'être et échappant désormais à la corruption, elle serait meilleure qu'elle n'était, puisqu'elle demeurerait incorruptiblement. Or quoi de plus monstrueux que de dire qu'une chose devient meilleure en perdant tout bien? Donc être privé de tout bien, c'est le néant absolu. Donc aussi longtemps que les choses sont, elles sont bonnes. Donc tout ce qui *est*, est bon; et le mal, dont je cherchais l'origine, n'est pas une substance, car s'il était une substance, il serait bon. Ou il serait une substance incorruptible, et par conséquent un grand bien; ou il serait une substance corruptible, qui ne pourrait se corrompre si elle n'était bonne.

Ainsi je vis, et ce fut pour moi une vérité évidente, que toutes vos œuvres sont bonnes, et, au surplus, qu'il n'est point de substance qui ne soit votre œuvre. Et comme vous n'avez pas créé égales toutes choses, pour cette raison les choses, bonnes chacune en particulier, sont très bonnes dans leur ensemble, car notre Dieu a créé « toutes choses très bonnes ³⁴⁷ ».

CHAPITRE XIII

TOUTE LA CRÉATION DIT LES LOUANGES DE DIEU.

Et pour vous le mal n'existe point du tout, non seulement pour vous, mais pour l'ensemble de votre création, car il n'y a rien en dehors d'elle qui puisse rompre et corrompre l'ordre que vous y avez établi. Mais parce que, dans le détail, certains éléments ne s'harmonisent pas avec certains autres, on les tient pour mauvais. Or ces mêmes éléments s'accordent avec d'autres et en cela ils sont bons. Ils le sont aussi par eux-mêmes. Tous ces

éléments qui ne s'ordonnent pas entre eux, s'ordonnent à la partie inférieure du monde que nous nommons la terre avec son ciel animé de nuages et de vents, qui lui convient. Loin de moi l'intention de dire : « Ces choses ne devraient pas être. » A les voir séparément, sans doute je les désirerais meilleures; mais même à les voir ainsi, je devrais vous louer à leur propos. Car tout enseigne qu'il faut vous louer : « Sur la terre les dragons et tous les abîmes, le feu, la grêle, la neige, la glace et les souffles de la tempête, instruments de votre parole; les montagnes et toutes les collines, les arbres fruitiers, tous les cèdres, les bêtes et tous les troupeaux, les reptiles et les oiseaux empennés, les rois de la terre et tous les peuples, les princes et tous les juges de la terre, les jeunes gens et les vierges, les vieux et les jeunes, tout bénit votre nom ³⁴⁸. » Puisque « du haut des cieux » vous êtes loué, oui loué, notre Dieu, puisque « là-haut, tous vos anges, toutes vos puissances, le soleil et la lune, toutes les étoiles et la lumière, les cieux des cieux et les eaux qui sont au-dessous des cieux glorifient votre nom ³⁴⁹ », je ne souhaitais plus rien de meilleur; car, considérant le tout, les éléments supérieurs m'en paraissaient sans doute valoir mieux que les inférieurs; mais un jugement plus sain me faisait estimer le tout meilleur que les éléments supérieurs pris à part.

CHAPITRE XIV

AUGUSTIN REVIENT DE SES ERREURS SUR DIEU.

Ils ne sont pas « sains d'esprit ³⁵⁰ », ceux à qui déplaît quelque partie de votre création, comme je ne l'étais pas moi-même lorsque tant de vos ouvrages me déplaisaient. Et parce que mon âme n'avait cependant pas l'audace de trouver mon Dieu déplaisant, elle ne voulait pas regarder comme votre œuvre tout ce qui lui déplaisait. C'est ce qui l'avait amenée à la conception des deux substances, mais elle n'y trouvait pas de repos et ce n'était là que paroles empruntées. Revenue de cette folie, elle s'était fait un Dieu répandu partout dans l'espace infini; elle avait cru que c'était vous, elle l'avait mis dans son cœur, et de nouveau elle était devenue

le temple de son idole, chose abominable à vos yeux. Mais lorsque, à mon insu, vous eûtes pris ma tête entre vos mains et clos mes yeux « pour qu'ils ne vissent plus les choses vaines ³⁵¹, je me détachai un peu de moi et ma folie s'assoupit; je me réveillai en vous, et je vous vis infini, mais autrement, et cette vision ne venait pas de la chair.

CHAPITRE XV

TOUTES CHOSES SONT PAR DIEU ET EN DIEU.

Après cela je considérai le reste des choses, et je vis qu'elles vous doivent d'exister, que tout est contenu en vous, non comme dans un lieu, mais autrement : vous tenez tout dans votre vérité comme dans une main; toutes choses sont vraies en tant qu'elles *sont*, et rien n'est faux que ce que nous croyons *être* et qui *n'est* pas.

Et je compris que non seulement chaque chose est à la place convenable, mais aussi vient en son temps, et que vous, seul Etre éternel, vous n'avez pas attendu d'innombrables siècles pour vous mettre à l'œuvre, car tous les siècles, passés ou futurs, ne seraient passés ni ne viendraient si vous n'agissiez et ne demeuriez pas.

CHAPITRE XVI

LE MAL, C'EST DE SE DÉTOURNER DE DIEU.

Et j'éprouvai qu'il n'est pas étonnant que pour un palais malade le pain, délice d'un palais sain, soit une cause de souffrance, et que des yeux infirmes trouvent odieuse la lumière, charme des yeux intacts. Votre justice même déplaît aux méchants : à plus forte raison la vipère et le vermisseau, que vous avez créés bons, en accord avec les parties inférieures de votre création, où les méchants s'accordent d'autant mieux qu'ils diffèrent plus de vous, comme ils s'harmonisent avec les éléments supérieurs du monde dans la mesure où ils vous ressemblent davantage. J'ai cherché ce

que c'est que le mal et j'ai trouvé que ce n'est pas une substance, mais la perversité d'une volonté qui se détourne de la souveraine substance — de vous, mon Dieu — pour se jeter dans les choses basses, et qui « projette ses entrailles ³⁵² » et se gonfle au-dehors.

CHAPITRE XVII

PROGRÈS VERS DIEU ET RECULS.

Je m'étonnais de vous aimer déjà, et non plus un fantôme à votre place. Mais je ne me reposais pas dans la jouissance de mon Dieu : j'étais emporté vers vous par votre beauté, et bientôt mon propre poids me tirait loin de vous et j'étais précipité, tout gémissant, aux choses de la terre. Ce poids, c'était mes habitudes charnelles. Mais votre souvenir vivait avec moi. Je ne doutais plus du tout qu'il existât un être à qui je dusse m'attacher, bien que je n'eusse pas encore la force de m'y attacher, car « le corps, sujet à la corruption, alourdit l'âme, et cette maison de boue abaisse l'esprit qui se disperse en mille pensées ³⁵³ ». J'étais aussi tout à fait certain que « vos beautés invisibles se découvrent à l'intelligence depuis la création de l'univers à travers vos œuvres », et avec elles votre puissance éternelle et votre divinité ³⁵⁴. Cherchant, en effet, d'où procédait ma faculté d'apprécier la beauté des corps, soit célestes, soit terrestres, et ce qui me permettait de bien juger de ces choses changeantes, et de dire : « Cela doit être ainsi, cela ne doit pas être ainsi », cherchant, dis-je, l'origine de ma faculté de juger, lorsque je jugeais de la sorte, j'avais trouvé l'éternité immuable et véritable de la vérité, au-dessus de mon esprit muable.

Ainsi, par degrés, je m'élevais des corps à l'âme qui sent par l'intermédiaire des organes, et de là, à ce pouvoir interne que les organes des sens informent des choses extérieures et où peuvent atteindre les animaux; et de là encore à cette puissance raisonnante, qui se soumet et juge les perceptions des organes des sens. Mais cette puissance, à son tour, se reconnaissant en moi sujette au changement, se haussa à l'intelligence d'elle-même; elle arracha ma pensée aux liens de l'habitude, elle se

dégagea de la foule des fantômes contradictoires, pour découvrir quelle lumière l'inondait lorsqu'elle criait sans aucune hésitation qu'il faut préférer ce qui ne peut pas changer à ce qui est sujet au changement, et d'où elle tirait la connaissance de l'immuable même, car si elle n'en avait eu quelque notion, elle ne l'aurait préféré à coup sûr en aucune manière au muable. Et elle parvint ainsi dans le battement d'un regard frémissant jusqu'à l'Etre lui-même. C'est alors que « vos perfections invisibles se manifestèrent à mon intelligence à travers vos œuvres ³⁵⁵, mais je n'y pus fixer mes yeux; ma faiblesse recula, je fus rendu à mes habitudes; de cet instant je n'emportai avec moi qu'une mémoire amoureuse, et qui, pour ainsi dire, regrettait le parfum des nourritures, que je n'étais pas encore capable de manger.

CHAPITRE XVIII

IL MANQUE A AUGUSTIN L'HUMILITÉ ET LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Je cherchais le moyen d'acquérir la force nécessaire pour jouir de vous, et je ne la trouvais point, jusqu'à ce que j'eusse embrassé « le Médiateur entre Dieu et l'homme, l'homme Jésus-Christ ³⁵⁶ », « qui est, au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous les siècles ³⁵⁷ », et qui nous appelle en disant : « Je suis la voie, la vérité et la vie ³⁵⁸ » qui mêle à la chair — puisque « le Verbe s'est fait chair ³⁵⁹ » — l'aliment trop fort pour ma faiblesse, afin que votre sagesse, par laquelle vous avez fait toutes choses, devienne le lait de notre enfance.

Sans humilité, je ne possédais pas le Dieu d'humilité, et je ne savais pas ce qu'enseigne sa faiblesse. Car votre Verbe, l'éternelle vérité, dominant les parties supérieures de votre création, élève jusqu'à lui ceux qui s'abaissent, et, dans les parties basses, il s'est bâti avec notre limon une humble demeure, pour humilier et détacher d'eux-mêmes ceux qu'il veut soumettre et attirer à lui, guérissant l'enflure de leur orgueil et nourrissant leur amour. Il a voulu que leur excessive confiance en eux-mêmes cessât de les égarer, et qu'ils s'humiliassent en voyant à leurs pieds la bassesse d'une Divinité

qui a emprunté notre « tunique de chair ³⁶⁰ », et que, las, prosternés devant Elle, Elle les relevât en se redressant elle-même.

CHAPITRE XIX

IL NE SAIT PAS QUE JÉSUS-CHRIST EST DIEU.

Mais ce n'était pas là ma pensée. Je ne tenais le Christ, mon Seigneur, que pour un homme d'une éminente sagesse, et inégalable. Surtout sa miraculeuse naissance d'une vierge, qui nous apprend à mépriser les biens temporels au prix de l'immortalité, notre fin, me paraissait lui avoir mérité, par un décret de la Providence divine, une souveraine autorité pour enseigner les hommes. Mais ce qu'il y a de mystère dans cette parole « le Verbe s'est fait chair ³⁶¹ », il ne m'était même pas possible de le soupçonner. Je savais seulement, d'après la tradition des Ecritures, qu'il avait mangé, bu, dormi, marché, qu'il s'était réjoui et attristé, qu'il avait conversé, et que cette chair n'avait pu être unie à votre Verbe qu'au moyen d'une âme et d'une intelligence humaines ³⁶². C'est ce que nul n'ignore, s'il sait que votre Verbe est immuable, et je le savais autant que je pouvais le savoir et je n'en doutais aucunement. Car mouvoir les membres du corps par la volonté, puis ne plus les mouvoir, être affecté de quelque sentiment, puis ne plus l'être; traduire par des paroles de sages pensées, puis se taire, ce sont les caractères propres d'une âme et d'une intelligence sujettes au changement. Si ces témoignages des Ecritures étaient faux, on pourrait les soupçonner tous de mensonge, et le genre humain n'aurait plus en ces livres la foi, condition du salut. Or, comme ils sont vrais, je reconnaissais dans le Christ un homme total, non pas seulement le corps d'un homme, ou bien un corps et une âme sans intelligence, mais un homme véritable, et je le croyais supérieur à tous les autres, non comme la vérité en personne, mais en raison d'une particulière excellence de sa nature humaine et d'une plus parfaite participation à la sagesse.

Quant à Alypius, il était d'avis que les catholiques, en croyant en un Dieu revêtu de chair, entendaient qu'il

n'y a dans le Christ que la divinité et la chair, et non point l'âme; et il ne pensait pas qu'ils lui accordassent une intelligence humaine. Et comme il était bien persuadé que les actes attribués traditionnellement au Christ ne pouvaient être que l'œuvre d'une créature douée de vie et de raison, il ne venait qu'assez paresseusement à la foi chrétienne elle-même. Mais dans la suite il reconnut en cette opinion une erreur des hérétiques nommés Apollinaristes, et il adhéra joyeusement à la foi catholique.

Pour moi, j'avoue que je n'appris qu'un peu plus tard comment, sur ce point de l'incarnation du Verbe, la vérité catholique se distingue de l'erreur de Plotin. La condamnation encourue par les hérétiques fait éclater les sentiments de votre Eglise et le contenu de la saine doctrine. « Il a fallu des hérésies afin que les intelligences éprouvées se découvrirent parmi les intelligences débiles ³⁶³. »

CHAPITRE XX

IL S'ENORGUEILLIT DE SA SAGESSE.

C'est alors qu'ayant lu ces livres platoniciens et appris d'eux à chercher la vérité incorporelle, je vis « se manifester à mon intelligence à travers vos œuvres vos perfections invisibles ³⁶⁴ ». Rejeté loin de vous, je compris en quoi consistait cette vérité que les ténèbres de mon âme m'empêchaient de contempler. J'étais certain que vous êtes et que vous êtes infini, sans vous étaler cependant dans l'étendue finie ou infinie; que vous êtes vraiment Celui qui est, toujours identique à lui-même, sans changement de partie ou de mouvement ni d'autre sorte; que tout ce qui n'est pas vous vient de vous, par cette seule et indiscutable raison qu'il existe. Oui, j'étais certain de ces choses, mais je restais encore trop débile pour jouir de vous. Je bavardais, je faisais l'homme entendu, et si je n'eusse cherché la voie qui mène à Dieu dans le Christ, notre Sauveur ³⁶⁵, ce n'est pas la science, mais la mort que j'aurais rencontrée. Car je commençais alors à vouloir passer pour un sage, portant en moi mon châtiement; je ne pleurais pas, et au surplus, j'étais enflé de ma science ³⁶⁶. Où était cette charité qui bâtit sur le fonde-

ment de l'humilité, c'est-à-dire sur Jésus-Christ ³⁶⁷ ? Ces livres pouvaient-ils me l'apprendre ? Mais vous avez voulu, je crois, les faire tomber entre mes mains, avant que j'eusse médité vos Ecritures, afin que fût gravée dans ma mémoire l'impression que j'en aurais ressentie, et que plus tard, lorsque j'aurais trouvé dans vos livres la paix du cœur, une fois mes blessures touchées par vos doigts guérisseurs, je pusse discerner, distinguer la différence entre la présomption et l'aveu, entre ceux qui, voyant où il faut aller, ne voient pas par où est la Voie qui mène à la patrie bienheureuse, non seulement pour la contempler, mais pour l'habiter.

Si, d'abord formé par vos saintes Lettres et ayant dans leur intimité goûté votre douceur, je n'eusse connu qu'ensuite les livres platoniciens, peut-être m'auraient-ils arraché des solides fondements de la piété, ou si j'eusse persisté dans les sentiments salutaires dont j'avais été imprégné, peut-être aurais-je pensé que de l'étude de ces seuls livres on pouvait tirer le même profit.

CHAPITRE XXI

L'ÉCRITURE, SURTOUT LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL,
LUI APPRENNENT L'HUMILITÉ ET LA PIÉTÉ.

Je me jetai donc avidement sur les écrits vénérables inspirés par votre Esprit, et surtout sur ceux de l'apôtre Paul. Et je vis se dissoudre ces difficultés, où j'avais cru l'apercevoir en contradiction avec lui-même et son texte en désaccord avec les témoignages de la Loi et des Prophètes. L'unité de ces chastes oracles m'apparut et j'appris « à exulter en tremblant ³⁶⁸ ». Je me mis à ces lectures, et je compris que tout ce que j'avais lu de vrai dans les traités des Néo-platoniciens s'exprimait ici, mais appuyé de votre grâce, afin que celui qui voit « ne se glorifie pas, comme s'il n'avait pas reçu ³⁶⁹ » non seulement ce qu'il voit, mais le moyen de le voir. « Qu'a-t-il, en effet, qu'il n'ait pas reçu ³⁷⁰ ? » Vous avez voulu encore qu'il soit averti non seulement de vous voir, vous qui êtes immuable, mais aussi de guérir pour vous posséder ; et que celui qui est trop loin pour vous voir prenne cependant la route pour aller à vous, vous contempler

et vous posséder. Encore que l'homme « se complaise dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur », que fera-t-il de cette autre loi qui, dans ses membres, combat la loi de son esprit et le captive sous la loi du péché, qui est dans ses membres ³⁷¹? C'est que « vous êtes juste, Seigneur; nous avons péché, nous avons commis l'iniquité », nous avons agi en impies, et « votre main s'est appesantie sur nous ³⁷² »; et c'est justement que nous avons été livrés à l'antique pécheur, au prince de la mort, car il a persuadé notre volonté de se rendre semblable à la sienne, qui l'a fait déchoir de votre vérité ³⁷³. Que fera cet « homme misérable »? « Qui le délivrera de ce corps de mort, sinon votre grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ³⁷⁴ », que vous avez engendré coéternel et créé « au commencement de vos voies ³⁷⁵ »; lui en qui le prince de ce monde ³⁷⁶ n'a rien trouvé qui fût digne de mort ³⁷⁷ et qu'il a fait mourir cependant? Et ainsi « fut aboli le décret qui nous était contraire ³⁷⁸ ».

Voilà ce que ces pages ne renferment point; non ces pages ne renferment pas cet air de piété, ces larmes d'aveu, « ce sacrifice que vous aimez, ces tribulations spirituelles, ce cœur contrit et humilié ³⁷⁹, ni le salut de votre peuple, ni la cité promise ³⁸⁰, ni le gage de l'Esprit-Saint ³⁸¹ », ni le calice de notre rédemption.

Là, personne ne chante : « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu? Car c'est lui qui me sauvera. Il est mon Dieu, mon secours, et je ne serai plus ébranlé ³⁸². » Personne n'y entend cette voix : « Venez à moi, vous qui souffrez ³⁸³. » Ils dédaignent ses enseignements parce qu'il est « doux et humble de cœur ». Car « vous avez caché ces choses aux sages et aux savants et vous les avez révélées aux petits ³⁸⁴ ».

Autre chose est d'apercevoir d'une cime boisée la patrie de paix, sans en découvrir le chemin, et de s'efforcer vainement dans des sentiers perdus, parmi les attaques et les embûches de déserteurs fugitifs, avec leur chef, lion et dragon à la fois ³⁸⁵; autre chose de tenir la route qui y mène, celle que défend la sollicitude du Prince du ciel, et qui reste à l'abri des brigandages des déserteurs de la milice céleste : car ils l'évitent comme un supplice.

Voilà les pensées qui m'étreignaient le cœur d'une façon merveilleuse, quand je lisais « le moindre de vos Apôtres ³⁸⁶. » J'avais contemplé vos œuvres, et je restais frappé d'admiration.

LIVRE HUITIÈME

CHAPITRE PREMIER

LES HÉSITATIONS DE LA CHAIR.

Mon Dieu, je rappellerai et confesserai, pour vous en rendre grâces, vos miséricordes envers moi. Que mes os soient pénétrés de votre amour et qu'ils disent : « Seigneur, qui est semblable à vous ³⁸⁷ ? » « Vous avez brisé mes liens : je vous offrirai un sacrifice de louanges ³⁸⁸. » Comment vous les avez rompus, je le raconterai, et tous vos adorateurs diront à ce récit : « Béni soit le Seigneur, au ciel et sur la terre ! Grand et admirable est son nom ³⁸⁹ ! »

Vos paroles s'étaient gravées dans mon cœur et de toutes parts vous l'enveloppiez. J'étais certain de votre éternelle vie, tout en ne la voyant qu'« en énigme et à travers un miroir ³⁹⁰ ». Je ne doutais plus de votre incorruptible substance, ni que toute substance procédât d'elle. Je désirais non pas être plus certain que vous, mais plus affermi en vous. Mais dans ma vie temporelle tout chancelait encore et il était nécessaire que mon cœur se purifiât du vieux levain ³⁹¹. La Voie elle-même, le Sauveur, me plaisait, mais j'hésitais encore à marcher dans ses étroits défilés.

C'est alors que vous m'inspirâtes, et que je crus bon moi-même ³⁹², de me rendre auprès de Simplicianus, qui m'apparaissait comme un de vos bons serviteurs, et en qui brillait votre grâce. J'avais appris aussi que, depuis sa jeunesse, il vous consacrait très dévotement sa vie. Il était déjà vieux alors, et cette longue vie passée à suivre vos voies avec un si louable zèle avait dû, me semblait-il, enrichir son expérience et son savoir. Et il en était

bien ainsi. Je me proposais de l'entretenir du trouble de mon âme, afin qu'il m'indiquât une méthode qui permît à un homme dans mes dispositions intérieures d'avancer dans votre voie ³⁹³.

Je voyais l'Eglise pleine de fidèles, et l'un allait d'un pas, l'autre d'un autre. Pour moi, j'avais pris en dégoût la vie que je menais dans le siècle; elle me pesait, maintenant que je ne brûlais plus des passions de jadis, désir des honneurs et de l'argent, pour supporter un si lourd esclavage. Ces passions avaient perdu pour moi leur charme, au prix de votre douceur et de « la beauté de votre maison » que « j'ai aimée ³⁹⁴ ». Mais j'étais pris encore dans les liens tenaces de la femme. Sans doute l'Apôtre ne m'interdisait point le mariage, bien que dans son ardent désir de voir tous les hommes semblables à lui, il recommande un état plus parfait ³⁹⁵. Mais moi, trop faible encore, je choisisais la solution paresseuse, et c'était la seule raison de mes incertitudes en tout le reste, de mes langueurs, des soucis énervants qui me consumaient, car la vie conjugale, à quoi je me croyais voué et obligé, m'aurait forcé à m'arranger de bien des misères que je n'acceptais pas de subir.

J'avais appris de la bouche de la vérité elle-même qu'il y a des eunuques « qui se sont eux-mêmes mutilés pour gagner le royaume des cieux ». Mais, dit aussi l'Apôtre, « comprenne qui peut comprendre ³⁹⁶ ». « Ils sont vains, bien sûr, tous ceux en qui ne réside pas la science de Dieu et qui, dans les biens visibles, n'ont pas pu découvrir celui qui est ³⁹⁷. » Pour moi, je n'en étais plus là; j'avais franchi cette étape, et, docile au témoignage de toute la création, je vous avais trouvé, ô vous, notre Créateur, et votre Verbe qui est Dieu auprès de vous, un seul Dieu avec vous, et par qui vous avez créé toutes choses.

Il est encore un autre genre d'impies : « ils connaissent Dieu, mais ne le glorifient pas comme Dieu ni ne lui rendent grâces ³⁹⁸. » Dans ce péché aussi j'étais tombé; mais « votre droite m'a recueilli ³⁹⁹ », vous m'en avez tiré et vous m'avez mis là où je pouvais retrouver la santé, car vous avez dit à l'homme : « Voici que la piété est sagesse ⁴⁰⁰ », et encore : « Ne désirez pas paraître sage », car « ceux qui se disaient sages sont devenus fous ⁴⁰¹ ». J'avais déjà trouvé la « perle précieuse ⁴⁰² ». Je devais l'acheter au prix de tout ce que je possédais. J'hésitais encore.

CHAPITRE II

VISITE A SIMPLICIANUS. LA CONVERSION DE VICTORINUS.

J'allai donc trouver Simplicianus, qui était pour Ambroise, alors évêque, un père dans la grâce, et qu'Ambroise chérissait vraiment comme un père ⁴⁰³. Je lui retraçai les tours et détours de mes erreurs. Lorsque je lui dis que j'avais lu certains livres platoniciens, traduits en latin par Victorinus ⁴⁰⁴, autrefois rhéteur à Rome, que je savais être mort chrétien, il me félicita de n'être point tombé sur les écrits d'autres philosophes, pleins d'artifices et de tromperies « selon les éléments de ce monde ⁴⁰⁵ », tandis que ceux-là acheminent de tous côtés vers Dieu et son Verbe. Puis, pour m'exhorter à l'humilité du Christ, « cachée aux sages et révélée aux petits ⁴⁰⁶ », il évoqua précisément Victorinus, qu'il avait intimement connu pendant son séjour à Rome. Je ne passerai pas sous silence ce qu'il me raconta de lui, car c'est un devoir de publier les grandes louanges de votre grâce à son propos. Ce vieillard très savant, versé dans toutes les sciences libérales, et qui avait lu, en y exerçant sa critique, tant de livres de philosophie, ce maître de tant de nobles sénateurs, à qui le prestige de son enseignement avait valu la récompense la plus honorable pour les citoyens de ce monde, qu'il avait d'ailleurs acceptée, une statue sur le Forum, à Rome, lui qui, jusqu'à cet âge avancé, avait adoré les idoles, participé aux cultes sacrilèges, objet de la ferveur de presque toute la noblesse romaine d'alors, qui inspirait au peuple sa dévotion pour Osiris, pour « toutes sortes de monstres divinisés, pour l'aboyeur Anubis », armés naguère « contre Neptune, Vénus et Minerve ⁴⁰⁷ », et que Rome priait après les avoir vaincus, ce vieux Victorinus qui, pendant tant d'années, avait défendu ces dieux avec sa terrible éloquence, n'avait point rougi de se faire l'esclave de votre Christ, l'enfant de vos eaux purificatrices; il avait soumis son cou au joug de l'humilité, courbé son front sous l'opprobre de la croix ⁴⁰⁸.

Seigneur, Seigneur, « vous qui avez abaissé les cieux et en êtes descendu, vous qui avez touché les montagnes

et y avez mis le feu ⁴⁰⁹ », comment vous êtes-vous insinué dans ce cœur ? Il lisait, me dit Simplicianus, l'écriture sainte ; il recherchait avec un zèle extrême tous les ouvrages chrétiens et les approfondissait. Il disait, à Simplicianus, non en public, mais en secret et dans l'intimité : « Sais-tu que je suis désormais chrétien ? » Et Simplicianus répondait : « Je ne te croirai pas, je ne te compterai pas entre les chrétiens, à moins que je ne te voie dans l'Eglise du Christ. » Mais lui riait et disait : « Ce sont donc les murailles qui font les chrétiens ? » Il répétait souvent qu'il était déjà chrétien, Simplicianus lui faisait la même réponse et Victorinus lui répliquait par la facétie des murailles. Il craignait de déplaire à ses amis, superbes adorateurs des démons, il se disait que du sommet de la fière Babylone ⁴¹⁰, semblable aux cimes des cèdres du Liban ⁴¹¹, allaient fondre sur lui de pesantes inimitiés. Mais quand il eut puisé de la force dans ses lectures émerveillées, craignant d'être renié par le Christ « devant les saints anges », s'il craignait « de le confesser devant les hommes ⁴¹² », il eut conscience de commettre un grand crime en rougissant des mystères où s'humilie votre Verbe, et en ne rougissant pas du culte sacrilège de démons superbes, dont il s'était fait lui-même l'imitateur superbe ; il désapprit la honte du mensonge et ne rougit plus que devant la vérité. A l'improviste il dit à Simplicianus, qui me l'a lui-même raconté : « Allons à l'église : je veux devenir chrétien. » Simplicianus, fou de joie, s'y rendit avec lui. Dès qu'il eût été initié aux premiers mystères de la foi, il se fit inscrire pour recevoir le baptême qui régénère ⁴¹³, à la stupéfaction de Rome et à la joie de l'Eglise. Les superbes, à cette vue, s'emportaient, grinçaient des dents, séchaient de rage ⁴¹⁴. Mais votre serviteur espérait en vous, Seigneur Dieu, et « il n'avait plus d'yeux pour les vanités et les folies mensongères ⁴¹⁵ ».

Enfin sonna l'heure de la profession de foi. A Rome, ceux qui s'apprentent à recevoir votre grâce prononcent d'un lieu élevé, bien en vue du peuple fidèle, des paroles consacrées, apprises par cœur. Les prêtres, me disait Simplicianus, avaient proposé à Victorinus de faire cette profession de foi secrètement : c'était l'usage de le proposer aux personnes que leur timidité devait apparemment troubler. Mais lui aima mieux confesser hautement sa foi salutaire sous les yeux de la sainte multitude. Car ce n'était pas le salut qu'il enseignait dans son école

de rhéteur et cependant il avait enseigné publiquement. Lui qui avait débité sans crainte des discours de sa façon devant des foules insensées, ne devait-il pas être encore moins sensible à la peur en proférant votre parole en présence de votre troupeau pacifique? Quand il monta pour faire sa profession, les fidèles, qui le connaissaient tous, se redirent les uns aux autres son nom avec un murmure flatteur. Qui, dans cette assistance, ne le connaissait? Dans la joie générale, toutes les bouches s'exclamèrent avec des accents contenus : « Victorinus ! Victorinus ! » Bientôt, à sa vue, éclatèrent des transports ; bientôt aussi on se tut attentivement pour l'entendre. Il proclama sa foi sincère avec une admirable assurance, et tous auraient voulu le prendre pour l'emporter dans leur cœur. Ils l'y emportaient en effet : leur amour et leur joie étaient les mains qui l'emportaient.

CHAPITRE III

SUR LA JOIE QUE DIEU, LES ANGES ET LES HOMMES ÉPROUVENT DE LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

Dieu bon, que se passe-t-il dans l'homme, pour qu'il éprouve plus de joie du salut d'une âme dont il désespérait, quand elle a été délivrée d'un grand péril, que s'il avait toujours espéré en elle ou que le péril eût été moindre? Vous aussi, Père miséricordieux, vous éprouvez plus de joie « pour un seul pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ⁴¹⁶ ». Nous aussi, c'est avec une grande joie que nous entendons raconter l'allégresse du pasteur rapportant sur ses épaules la brebis égarée, et la femme qui remet dans votre trésor, à la satisfaction générale des voisins, la drachme qu'elle a trouvée. Les joyeuses solennités de votre maison nous arrachent des larmes, lorsqu'on y lit de votre plus jeune fils « qu'il était mort et qu'il est ressuscité, qu'il était perdu et qu'il a été retrouvé ⁴¹⁷ ». Vous vous réjouissez en nous et en vos anges sanctifiés par le saint amour. Car vous demeurez toujours le même, et les choses qui n'existent pas toujours ou pas de la même manière, vous en avez toujours la même connaissance.

Que se passe-t-il donc dans l'âme, quand elle goûte plus de joie à trouver ou à récupérer ce qu'elle aime qu'à le posséder constamment? Car tout l'atteste, tout est plein de témoignages qui clament : il en est bien ainsi ! L'empereur victorieux triomphe. Il n'aurait pas vaincu sans combat, et plus le péril a été grand dans la bataille, plus la joie est grande dans le triomphe. La tempête secoue des navigateurs et les menace du naufrage. Tous pâlisent à l'idée de la mort prochaine ⁴¹⁸. Le ciel et la mer se calment et l'excès de leur allégresse naît de l'excès de leur peur. Un être cher est malade; l'état de son pouls révèle son mal; tous ceux qui souhaitent sa guérison souffrent avec lui par sympathie. Mais le voici mieux, il se promène encore affaibli, et c'est une telle joie que jamais on n'en ressentit de pareille quand il allait et venait, fort et bien portant. Même les plaisirs de la vie humaine, ce n'est pas inopinément et sans le concours de la volonté que les hommes en jouissent, c'est au prix de désagréments prémédités et voulus. Il n'y a aucun plaisir à boire et à manger si l'on n'a pas senti d'abord l'aiguillon de la soif et de la faim. Les ivrognes mangent de certaines salaisons pour se donner une importune inflammation de gosier : ils boivent pour la calmer, et c'est délicieux. L'usage veut que les fiancées, l'engagement une fois conclu, ne soient pas livrées tout de suite : le mari mépriserait le don, si le fiancé n'avait pas eu à attendre et à soupirer.

Ainsi dans la joie honteuse et détestable, comme dans la joie permise et licite, dans la plus pure et la plus vertueuse amitié, comme dans l'aventure de « celui qui était mort et qui est ressuscité, qui s'était perdu et qui a été retrouvé ⁴¹⁹ », partout une allégresse plus vive est précédée d'une plus vive peine.

Pourquoi cela, Seigneur, mon Dieu, alors que vous êtes, oui, que vous êtes à vous-même votre éternelle joie et que les créatures qui vous entourent tirent de vous leur joie? Pourquoi cette partie de l'univers passe-t-elle par des alternatives de manque et de progrès, de désaccords et d'accords? Est-ce là sa loi et n'avez-vous pas voulu lui impartir davantage, quand, du haut des cieux jusqu'aux profondeurs de la terre ⁴²⁰, du commencement à la fin des siècles, en allant de l'ange au ver-misseau, depuis le premier branle jusqu'au dernier, vous rangiez les biens de toutes sortes et tout ce que vous avez fait de juste, chacun en son lieu, et que vous

fixiez chacune en son temps. Malheureux que je suis ! Que vous êtes haut sur les cimes et profond dans les abîmes ⁴²¹ ! Jamais vous ne vous éloignez, et pourtant quel effort pour revenir à vous !

CHAPITRE IV

POURQUOI LA CONVERSION DE VICTORINUS FUT ACCUEILLIE AVEC ALLÉGRESSE.

Allons, Seigneur, agissez, réveillez-vous, rappelez-nous, enflammez-nous, ravissez-nous, consommez-nous de votre feu, charmez-nous ; et nous, aimons, courons ! Ne sont-ils pas nombreux à revenir à vous d'un gouffre d'aveuglement plus profond que celui de Victorinus, à s'approcher de vous, à être éclairés en recevant votre lumière ? Ceux qui la reçoivent ne reçoivent-ils pas aussi de vous le pouvoir de devenir vos enfants ⁴²² ? Mais, si l'on est moins connu des hommes, on est un objet de moindre joie, même pour ceux dont on est connu. Quand on se réjouit avec beaucoup, la joie abonde davantage chez chacun en particulier, car on s'échauffe, on s'enflamme les uns les autres. Et puis les personnes très connues décident du salut de beaucoup d'autres ; elles marchent en avant, suivies de maints imitateurs. C'est pourquoi elles donnent une grande joie à celles qui les ont précédées. Car celles-là ne se réjouissent pas seulement pour elles.

Loin de moi, en effet, l'idée que, dans votre tabernacle, les riches aient le pas sur les pauvres, les nobles sur les obscurs. Car vous avez choisi « ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui est fort ; ce qui est vil et méprisable selon le monde, ce qui n'est rien, pour anéantir ce qui est ⁴²³ ». Cependant ce même Apôtre ⁴²⁴, « le plus petit » de tous, celui par la langue duquel vous avez fait résonner ces paroles, quand ses armes eurent abattu l'orgueil du proconsul Paul, et que, l'ayant soumis au « joug léger » de votre Christ, elles en eurent fait un sujet du grand roi ⁴²⁵, voulut, en mémoire d'une si insigne victoire, échanger son nom de Saül contre celui de Paul. Car c'est vaincre plus à fond l'ennemi que de le vaincre quand il vous tient davantage et que par vous il en tient

un plus grand nombre. Or il tient davantage les superbes par l'éclat de leur nom, et, grâce à eux, il en tient un plus grand nombre d'autres par le prestige de leur autorité. Ainsi plus vos fils se faisaient une idée avantageuse du cœur de Victorinus, que le démon avait occupé comme une citadelle inexpugnable, et de sa langue, trait puissant et aigu qui avait si souvent donné la mort, plus débordante devait se faire leur allégresse : notre roi, en effet, « avait enchaîné le fort », et ils voyaient ses vases conquis, maintenant purifiés, consacrés à votre gloire et devenus « utiles à leur maître pour toute œuvre bonne ⁴²⁶ ».

CHAPITRE V

LES DERNIERS COMBATS.

Mais à peine votre serviteur Simplicianus m'eut-il conté la conversion de Victorinus que je brûlai de l'imiter : c'est à cela que tendait le récit de Simplicianus. Et lorsqu'il eut ajouté qu'au temps de l'empereur Julien, une loi ayant fait défense aux chrétiens de professer la littérature et l'art oratoire ⁴²⁷, Victorinus, docile à la loi, aima mieux laisser là son école de bavardage, plutôt que votre Verbe, « par qui vous rendez éloquente la langue des petits enfants ⁴²⁸ », celui-ci ne me parut pas moins heureux que brave d'avoir trouvé une occasion de se libérer pour vous. C'est après une telle liberté que je soupirais, enchaîné que j'étais dans les fers, non d'une volonté étrangère, mais de ma propre volonté, de fer elle aussi. L'ennemi était maître de mon vouloir, et il en avait forgé une chaîne, par où il m'avait asservi. Car c'est de la volonté pervertie que naît la passion, c'est de l'asservissement à la passion que naît l'habitude, et c'est de la non-résistance à l'habitude que naît la nécessité. Il y avait là comme des anneaux entrelacés — de là mon expression de chaîne — qui me tenaient pris dans une dure servitude. La volonté nouvelle, qui s'était ébauchée en moi, de vous servir sans intérêt, de jouir de vous, mon Dieu, seule joie assurée, n'était pas encore capable de maîtriser la volonté ancienne et invétérée. Ainsi deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle,

l'autre spirituelle, menaient leur conflit en moi, et leur discord me ruinait l'âme.

Je comprenais donc par ma propre expérience le texte que j'avais lu : « La chair a des désirs contre l'esprit et l'esprit contre la chair ⁴²⁹. » J'étais à la fois dans l'un et dans l'autre; mais j'étais plutôt dans ce que j'approuvais en moi que dans ce que j'y blâmais. En effet dans cette dernière part de moi-même j'étais passif et contraint plutôt qu'actif et libre. Et cependant cette habitude acharnée contre moi-même venait de moi, puisque c'était volontairement que j'en étais venu où je ne voulais pas. Qui pourrait y contredire légitimement? N'est-ce pas une juste peine, celle qui suit le péché? Je n'avais même plus l'excuse de croire que, si je ne méprisais pas encore le siècle pour vous servir, c'est que j'avais une connaissance incertaine de la vérité : car je la connaissais maintenant, elle aussi, de science certaine. Mais encore attaché à la terre, je refusais de m'enrôler à votre service et je craignais autant d'être dégagé de mes liens que l'on doit craindre d'en être entravé ⁴³⁰.

Ainsi le fardeau du siècle, comme dans un songe, pesait doucement sur moi; et les élans de mes méditations vers vous ressemblaient aux efforts de ceux qui veulent se réveiller, mais qui, vaincus par leur profond assoupissement, s'y plongent de nouveau. Il n'est personne qui veuille toujours dormir, et, de l'avis de tous les gens de bon sens, être éveillé vaut mieux. Pourtant on remet de secouer le sommeil, quand une torpeur appesantit les membres; on s'y abandonne volontiers, tout en étant fâché de dormir, même l'heure du lever venue. Pareillement je tenais pour certain qu'il était meilleur de me livrer à votre amour que de céder à ma passion. Le premier parti me plaisait, me dominait, l'autre me charmait, m'enchaînait ⁴³¹. Je n'avais rien à vous répondre, quand vous me disiez : « Lève-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts, le Christ t'illuminera ⁴³². » Lorsque partout vous me montriez la vérité de vos paroles, je ne trouvais à répondre, convaincu que j'étais de cette vérité, que des mots d'apathie et de sommeil : « Tout à l'heure! A l'instant! Attendez un moment! » Mais le « tout à l'heure » était sans fin, et « le moment » traînait en longueur. C'est en vain que « j'aimais votre loi selon l'homme intérieur, car dans mes membres une autre loi combattait la loi de mon esprit, et me menait, captif, sous la loi de péché qui

était dans mes membres ». La loi de péché, c'est, en effet, la violence de l'habitude par quoi l'âme est entraînée et tenue, même contre son gré, et cela justement, puisqu'elle y glisse volontairement. Malheureux ! « Qui pouvait me délivrer de ce corps de mort, sinon votre grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur ⁴³³ ! »

CHAPITRE VI

LES RÉCITS DE PONTICIANUS.

Comment vous m'avez libéré des liens du désir charnel qui me tenaient si étroitement prisonnier, et de la servitude des besognes temporelles, je le raconterai, je le confesserai pour votre gloire, « ô Seigneur, mon appui et mon rédempteur ⁴³⁴ ».

Je poursuivais ma vie habituelle, mais dans une anxiété croissante; tous les jours je soupirais vers vous, je fréquentais votre église, dans la mesure des loisirs que me laissaient les occupations qui m'accablaient et me faisaient gémir. Alypius se trouvait auprès de moi, libre de ses travaux de jurisconsulte après avoir été assesseur pour la troisième fois. Il attendait à qui vendre de nouveau ses consultations, comme je vendais, moi, l'art de l'éloquence, si tant est que cet art puisse se transmettre par l'enseignement. Nébridius, cédant à notre amitié, assistait dans ses leçons Verecundus, citoyen et grammairien de Milan, notre ami intime à tous. Verecundus en avait exprimé le vif désir : il nous avait demandé, au nom de l'amitié, que l'un d'entre nous se fît son fidèle collaborateur, ce dont il avait grand besoin. Ce ne fut pas l'appât du gain qui détermina Nébridius; il aurait pu, s'il l'avait voulu, faire de son savoir un emploi plus profitable; mais dans sa bienveillance, dans son désir d'obliger, cet ami si aimable et si doux ne voulut pas dédaigner notre prière. C'était d'ailleurs très sage à lui d'éviter de se faire connaître des grands de ce monde ⁴³⁵ et d'épargner toute inquiétude à son esprit, qu'il voulait garder libre avec des loisirs aussi abondants que possible pour la recherche, la lecture et les entretiens sur la sagesse.

Un jour donc — Nébridius était absent, je ne me rappelle plus pour quelle raison — Alypius et moi, nous reçûmes la visite d'un certain Ponticianus, notre compatriote d'Afrique, qui remplissait à la cour une charge importante. Je ne sais plus ce qu'il nous voulait. Nous nous assîmes pour causer. Et par hasard, sur une table de jeu, devant nous, il aperçut un livre, le prit, l'ouvrit, et y trouva les Epîtres de l'apôtre Paul. Il ne s'y attendait assurément pas. Il avait cru que c'était un des ouvrages que je m'usais à commenter. Alors il sourit, me regarda et, avec des compliments, me dit sa surprise de rencontrer à l'improviste, sous mes yeux, ce livre-là, et ce livre seul. C'était un fidèle chrétien, qui se prosternait souvent à l'église, devant vous, notre Dieu, en de fréquentes et longues prières. Quand je lui eus déclaré que les Ecritures faisaient mon étude la plus attentive, la conversation s'engagea : il nous parla d'Antoine, le moine égyptien ⁴³⁶, dont le nom avait, aux yeux de vos serviteurs, le plus vif éclat, mais que nous ignorions jusqu'à cet instant. L'ayant remarqué, il s'attarda à nous en parler, découvrant ce grand homme à notre ignorance, laquelle l'étonna. Avec stupéfaction nous écoutions le récit de vos très authentiques merveilles ⁴³⁷, si récentes, presque contemporaines, opérées au sein de la vraie foi, dans l'Eglise catholique. Nous étions tous remplis d'étonnement, nous, d'apprendre de si grandes choses, lui, que nous n'en eussions point encore entendu parler.

De là, la conversation passa à la foule des monastères, à la bonne odeur de vertus qu'ils exhalaient vers vous, aux solitudes fertiles du désert, toutes choses dont nous ne savions rien. Il y avait à Milan, hors des murs, un monastère plein de bons frères, à la garde d'Ambroise, et nous ne le connaissions pas. Ponticianus poursuivait ses propos, et nous, tout oreilles, nous gardions le silence. Il en vint à nous dire qu'un jour — je ne sais quand, mais à coup sûr à Trèves — avec trois de ses camarades, il était sorti pour se promener dans les jardins attenants aux murs de la ville, aux heures de l'après-midi où l'empereur était retenu par le spectacle du cirque. Par hasard, comme ils allaient deux à deux, l'un avec Ponticianus, les deux autres ensemble, séparés les uns des autres, ils prirent des chemins divergents. Ceux-ci, dans leur course vagabonde, entrèrent dans une cabane, habitée par certains de vos serviteurs, des « pauvres en esprit », de ceux à qui « le royaume des cieux appar-

tient ⁴³⁸ ». Ils y trouvèrent un exemplaire manuscrit de la *Vie d'Antoine*. L'un d'eux se met à lire, admire, prend feu et, en lisant, l'idée naît en lui d'embrasser une telle vie et de quitter le service du siècle pour ne servir que vous. Ils étaient de ces hommes qu'on appelle les « agents d'affaires » de l'empereur. Rempli soudain d'un saint amour et d'une vertueuse honte, il s'emporte contre lui-même, regarde son ami, et lui tient ce langage : « Dis-moi, je te prie, avec tout le mal que nous nous donnons, où prétendons-nous parvenir ? Que cherchons-nous ? En vue de quoi servons-nous ? Pouvons-nous espérer davantage, au palais, que d'être un jour les amis de l'empereur ? Et dans cette situation, quelle fragilité, que de périls ! Oui que de périls à traverser pour en venir à de plus grands périls encore ! Et puis quand y arriverons-nous ? Mais, si je veux être l'ami de Dieu, voici que je le deviens aussitôt. »

Ainsi parla-t-il, agité par l'enfantement d'une vie nouvelle ; puis il reporta ses regards sur le livre, reprit sa lecture, et un changement profond se faisait en lui dans ces régions où porte votre vue ⁴³⁹ ; sa pensée se détachait du monde, comme on le vit bientôt. Pendant qu'il lisait et que roulaient avec des frémissements les flots de son cœur, il distingua le meilleur parti, résolut de l'embrasser, et, déjà vôte, dit à son ami : « C'en est fait, j'ai rompu avec nos espérances ; j'ai décidé de servir Dieu, et, dès cette heure, en ce lieu même, je veux m'y mettre. Si tu répugnes à m'imiter, ne t'oppose pas du moins à mon dessein. » L'autre répondit qu'il s'attachait à lui, qu'il voulait sa part d'une si précieuse récompense, d'un si beau service. Ils vous appartenaient déjà tous les deux, ils édifiaient à leurs frais une tour de salut, en laissant tout pour vous suivre ⁴⁴⁰.

A cet instant, Ponticianus et son ami, qui se promenaient dans d'autres parties des jardins, songèrent à les chercher, ils les rejoignirent et les engagèrent à rentrer, car le jour baissait. Ceux-ci contèrent leur résolution, leur projet, comment cette volonté était née en eux et s'y était affermie, et ils les prièrent de ne pas y faire obstacle s'ils refusaient de s'y joindre. Les autres, sans se convertir, pleurèrent sur eux-mêmes, au dire de Ponticianus, et avec des compliments affectueux pour leurs camarades, se recommandèrent à leurs prières ; puis, traînant leur cœur sur la terre, ils revinrent au palais, tandis que les convertis, le cœur fixé au ciel, restaient

dans la cabane. Ils avaient l'un et l'autre une fiancée; lorsqu'elles apprirent la chose, elles vous consacrèrent, elles aussi, leur virginité.

CHAPITRE VII

TROUBLE D'AUGUSTIN EN ÉCOUTANT PONTICIANUS.

Voilà ce que me raconta Ponticianus. Et vous, Seigneur, pendant qu'il parlait, vous me rameniez à moi-même; je m'étais détourné de moi, pour ne pas me voir en face; vous m'arrachiez à cette attitude; vous me placiez devant mon propre visage afin que je visse combien j'étais laid, contrefait, misérable, avec mes taches et mes ulcères. Je me voyais et je m'étais un objet d'horreur; mais impossible de fuir loin de moi-même. Si j'essayais de détourner de moi mon regard, Ponticianus poursuivait son récit, et vous me mettiez de nouveau devant moi-même, vous me teniez de face sous mes regards, « afin de me faire découvrir et détester mon iniquité ⁴⁴¹. » Je la connaissais, mais je m'abandonnais à l'illusion, j'en repoussais la pensée, je l'oubliais.

Mais alors, plus ardemment j'aimais ces jeunes hommes, dont j'apprenais les salutaires dispositions, pour s'en être remis entièrement à vous de leur guérison, plus je m'exécrais, plus je me détestais par comparaison. Car de nombreuses années s'étaient écoulées — douze environ — depuis qu'à dix-neuf ans la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron m'avait éveillé à l'amour de la sagesse; et je différais de mépriser les félicités de la terre pour me consacrer à la poursuite de ce bien dont, je ne dis pas la découverte, mais la seule recherche devait être mise au-dessus des trésors, des royaumes de ce monde et de ces voluptés corporelles, qu'un signe suffit à faire affluer. Adolescent pitoyable, oui pitoyable dès le seuil de l'adolescence, je vous avais demandé la chasteté. J'avais dit : « Donnez-moi la chasteté et la continence, mais ne me les donnez pas à l'instant. » Je craignais d'être exaucé trop vite, d'être trop vite guéri de la maladie de la concupiscence, que j'aimais mieux assouvir que supprimer. Et j'étais allé par les voies mauvaises ⁴⁴² d'une superstition sacrilège. Ce n'est pas que je m'y reposasse

avec certitude; mais je la préférais aux autres doctrines dont je ne m'informais pas avec un cœur pieux, et que je combattais en ennemi ⁴⁴³.

J'avais cru que si je différerais de jour en jour ⁴⁴⁴ de mépriser les espérances du siècle pour ne suivre que vous, c'était parce que je n'apercevais pas une clarté capable de diriger ma course. Mais il était arrivé le jour où je me voyais tout nu, en proie aux reproches de ma conscience : « Où est ta langue? Quoi! tu étais dans l'incertitude du vrai, et c'est pour cela, disais-tu, que tu refusais de rejeter ton fardeau de vanité. Eh bien! maintenant tu as la certitude et ton fardeau t'accable encore, alors que d'autres qui ne se sont pas usés dans de telles recherches, qui n'ont pas médité dix ans et plus sur ces problèmes, voient pousser des ailes ⁴⁴⁵ sur leurs plus libres épaules. »

Ainsi je me rongerais intérieurement, j'étais dévoré d'une violente, d'une horrible honte, tandis que Ponticianus tenait ces propos. La conversation terminée, il régla l'affaire qui avait motivé sa venue et se retira. Quant à moi, je me retirerai en moi-même. Que ne me dis-je pas contre moi? De quels coups ma pensée ne flagella-t-elle pas mon âme, afin de l'obliger à me suivre dans mes efforts pour vous joindre. Elle résistait, refusait sans alléguer la moindre excuse. Tous les arguments étaient épuisés et réfutés. Il ne lui restait qu'une angoisse muette : elle redoutait comme la mort d'être arrêtée et déviée de ce courant de l'habitude, où elle se corrompait et mourait.

CHAPITRE VIII

LE JARDIN DE MILAN.

Alors, au milieu de ce puissant débat intérieur que je menais contre mon âme dans cette chambre secrète qu'est notre cœur, je me jette, avec un visage aussi troublé que mon esprit, sur Alypius en m'écriant : « Qu'attendons-nous? Qu'est-ce donc? As-tu entendu? Des ignorants se lèvent et prennent le ciel de force ⁴⁴⁶, et nous, avec notre science sans cœur, voici que nous nous roulons dans la chair et le sang! Est-ce parce qu'ils nous ont devancés que nous rougissons de les suivre?

ou plutôt que nous n'avons pas honte de ne pas même les suivre? »

C'est à peu près ce que je lui dis, puis la violence de mon émotion m'arracha de lui. Il se taisait, et m'observait avec stupéfaction. Car mes paroles sonnaient avec un accent insolite. Plus que les mots que je prononçais, mon front, mes joues, mes yeux, mon teint, le ton de ma voix disaient l'état de mon âme.

Il y avait dans notre logis un petit jardin : nous en avions la jouissance, ainsi que de toute la maison, car notre hôte, le propriétaire, n'y demeurait pas. C'est là que m'avait entraîné l'agitation de mon cœur ; personne n'y pouvait gêner cette ardente querelle que je m'étais cherchée à moi-même, jusqu'à l'issue que vous connaissez, et non moi. Mais je délirais pour retrouver la raison, et je mourais pour revivre ; je savais quel être mauvais j'étais, j'ignorais ce qu'un moment après j'allais devenir de bon.

Je me retirai donc au jardin, et Alypius y vint sur mes pas. Sa présence n'interrompait pas ma solitude. Comment d'ailleurs m'aurait-il quitté dans un tel émoi ? Nous nous assîmes le plus loin possible de la maison. En proie à la plus tumultueuse indignation, je frémissais de ma résistance à votre volonté, à votre alliance, ô mon Dieu. J'y étais poussé pourtant par le cri de « tous mes os ⁴⁴⁷ », qui élevaient jusqu'au ciel vos louanges. Et pour aller à vous point n'était besoin de navires ni de chars, pas même de faire ces quelques pas qui séparaient de la maison l'endroit où nous étions assis. Non seulement aller, mais parvenir auprès de vous n'était rien d'autre que vouloir y aller, mais le vouloir énergiquement et pleinement, non d'une volonté à demi blessée, qui se jette en tous sens et s'agite et lutte, avec une moitié d'elle-même qui se tend, tandis que l'autre s'affaisse.

Dans le trouble où me jetaient mes hésitations, je faisais mille gestes, de ceux que l'on fait quand on en a la volonté sans le pouvoir, qu'on soit privé de membres ou qu'on les ait ligotés, brisés par la maladie, ou tout autrement paralysés. Si je m'arrachais les cheveux, si je me frappais le front, si j'étreignais mes genoux de mes doigts entrelacés, je le faisais parce que je le voulais. J'aurais pu le vouloir et ne pas le faire, si la mobilité de mes membres ne m'avait pas obéi. Je faisais donc bien des choses où le vouloir ne se confondait pas avec le pou-

voir. Et je ne faisais pas ce que je désirais avec une ardeur incomparablement plus grande, et que j'aurais pu faire dès que je l'aurais voulu, car pour le vouloir effectivement il n'était que de le vouloir pleinement. Car ici pouvoir et volonté ne faisaient qu'un : vouloir, c'était agir déjà. Et pourtant rien ne se faisait, et mon corps obéissait plus facilement à la plus légère volonté de mon âme, en mouvant ses membres au commandement, que mon âme ne s'obéissait à elle-même pour accomplir sa grande volonté dans la seule volonté.

CHAPITRE IX

LA VOLONTÉ EN LUTTE AVEC ELLE-MÊME.

D'où vient ce prodige? Quelle en est la cause? Que luisse à mes yeux votre miséricorde, que j'interroge, s'ils peuvent me répondre, les obscurs châtimens infligés aux hommes et les ténébreuses misères des fils d'Adam. Oui, d'où vient ce prodige? Quelle en est la cause? L'âme donne des ordres au corps, et elle est obéie sur-le-champ. L'âme se donne à elle-même des ordres, et elle se heurte à des résistances. L'âme donne l'ordre à la main de se mouvoir, et c'est une opération si facile qu'à peine distingue-t-on l'ordre de son exécution. Et cependant l'âme est âme et la main est corps. L'âme donne à l'âme l'ordre de vouloir; l'une ne se distingue point de l'autre, et pourtant elle n'agit pas. D'où vient ce prodige? quelle en est la cause? Elle lui donne l'ordre, dis-je, de vouloir; elle ne le donnerait pas si elle ne voulait pas, et ce qu'elle ordonne ne se fait pas.

C'est qu'elle ne veut pas d'un vouloir total, et ainsi elle ne commande pas totalement. Elle ne commande que pour autant qu'elle veut, et pour autant qu'elle ne veut pas, ses ordres ne reçoivent point l'exécution, car c'est la volonté qui donne l'ordre d'être à une volonté qui n'est rien d'autre qu'elle-même. C'est pourquoi elle ne commande pas pleinement, et de là vient que ses ordres sont sans effet. Car si elle était dans sa plénitude, elle ne se commanderait pas d'être, elle serait déjà. Ce n'est donc pas un prodige de vouloir partiellement et partiellement de ne pas vouloir : c'est une maladie de l'âme.

Celle-ci soulevée par la vérité, mais entraînée par le poids de l'habitude, ne peut se mettre tout à fait debout. Il y a donc deux volontés, toutes deux incomplètes et ce que l'une possède fait défaut à l'autre.

CHAPITRE X

CONTRE LES MANICHÉENS.

Qu'ils disparaissent de votre face ⁴⁴⁸, mon Dieu, comme les vains bavards et les séducteurs de l'esprit ⁴⁴⁹, ceux qui, de cette observation que la volonté est double quand elle délibère, concluent que nous avons deux âmes de natures différentes, l'une bonne, l'autre mauvaise. Ce sont eux, vraiment, qui sont mauvais en pensant si mal, et ils ne seront bons que s'ils adhèrent à la vérité, d'accord avec les hommes qui ont la vérité. Et ainsi l'Apôtre pourra dire d'eux : « Vous avez été autrefois ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ⁴⁵⁰. » Mais ces hommes, voulant être lumière non dans le Seigneur, mais en eux-mêmes, se figurent que la nature de l'âme se confond avec celle de Dieu; et ainsi ils se sont enténébrés davantage, puisque dans leur affreuse arrogance, ils se sont encore éloignés de vous, de vous la vraie lumière qui illumine « tout homme venant en ce monde ⁴⁵¹ ». Prenez garde à vos paroles, rougissez, « approchez-vous de lui, vous serez éclairés et vos visages ne rougiront plus ⁴⁵² ».

Et moi, lorsque je délibérais pour servir le Seigneur mon Dieu ⁴⁵³, comme je me l'étais proposé depuis longtemps, j'étais ce *moi* qui voulais, et ce *moi* qui ne voulais pas; j'étais l'un et l'autre *moi*. Ni je ne voulais pleinement, ni je ne refusais pleinement ma volonté. C'est pourquoi je luttais avec moi-même et j'étais déchiré intimement. Ce déchirement ne trahissait pas la présence en moi d'une âme étrangère, mais seulement un châtiement infligé à mon âme. Ce n'était pas moi qui me l'infligeais, mais « ce qui habitait en moi, le péché ⁴⁵⁴ » en expiation d'un péché commis plus librement, — car j'étais un fils d'Adam.

S'il y avait autant de natures contraires qu'il y a de

volontés qui se combattent en nous, ce n'est pas deux natures que nous devrions admettre, mais plusieurs. Quelqu'un délibère-t-il pour savoir s'il se rendra à une de leurs réunions ⁴⁵⁵ ou au théâtre : « Les voilà bien les deux natures, s'exclament-ils, l'une bonne qui l'amène ici, l'autre mauvaise qui le pousse là-bas. » Sinon, d'où viendrait cette hésitation de volontés opposées ? Et moi, je les dis toutes deux mauvaises, celle qui mène vers eux comme celle qui achemine au théâtre. Eux, ils ne peuvent que tenir pour bonne celle qui conduit à nous. Quoi ! si l'un des nôtres délibère et, dans le conflit des deux volontés, flotte irrésolu entre deux partis : se rendra-t-il au théâtre ou bien à notre église, est-ce que nos philosophes n'hésiteront pas dans leur réponse ? Ou bien, ils avoueront, ce qu'ils ne veulent pas, que c'est conduit par la volonté bonne que l'on se rend à notre église, comme s'y rendent ceux qui lui sont liés par l'impregnation des sacrements ; ou bien, ils admettront deux natures mauvaises, deux âmes mauvaises aux prises dans un même homme. Et dès lors il ne sera plus vrai de dire, comme ils le font, qu'il y a une nature bonne et une nature mauvaise. Ou bien, ils se rendront à la vérité et ne nieront plus que, lorsqu'on délibère, c'est une même âme qui balance entre des volontés différentes.

Donc, quand ils voient deux volontés se combattre dans un même homme, qu'ils ne parlent plus d'une lutte entre deux âmes contraires, l'une bonne, l'autre mauvaise, formées de deux substances contraires, de deux principes contraires. Car vous, ô Dieu de vérité ⁴⁵⁶, vous les blâmez, vous les réfutez, vous les confondez. Voici le cas de deux volontés mauvaises ; un homme délibère s'il tuera avec du poison ou avec un poignard, s'il usurpera ce domaine ou cet autre, ne pouvant les usurper tous les deux, s'il achètera de la volupté sans regarder à la dépense ou s'il gardera son argent en avarice, s'il ira au cirque ou au théâtre, en admettant que les deux spectacles se donnent le même jour, ou encore (j'ajoute une troisième incertitude) s'il ira voler dans la maison d'un autre, l'occasion s'en présentant, ou aussi (quatrième hypothèse) s'il commettra un adultère, les circonstances étant favorables. Supposons que toutes ces possibilités se rencontrent à la fois au même moment ; comme elles sont également désirées et irréalisables en même temps, l'âme sera déchirée par ce conflit entre quatre volontés, ou même davantage, tant il y a d'objets de désir ! Et

cependant, ils ne prétendent pas qu'il existe un tel nombre de substances différentes.

Il en est de même des volontés bonnes. Je le leur demande, est-il bon de se délecter à la lecture de l'Apôtre? Est-il bon de se plaire à la sagesse d'un psaume? Est-il bon d'expliquer l'Evangile? Ils répondront à chaque question : « Parfaitement, cela est bon ». Eh ! quoi ! si toutes ces occupations ont le même charme et au même moment, des volontés opposées ne divisent-elles pas le cœur de l'homme qui se demande laquelle entreprendre d'abord de préférence? Toutes ces volontés sont bonnes, elles sont cependant aux prises jusqu'à ce qu'intervienne un choix qui emporte, rassemble et unifie la volonté, antérieurement partagée.

Il en est encore de même quand l'éternité exerce sur nous ses attrait d'en haut, alors que la volupté d'un bien temporel nous retient en bas : c'est la même âme qui avec une volonté incomplète veut l'un ou l'autre de ces biens. De là les terribles souffrances du déchirement : la vérité nous fait préférer l'un, mais l'habitude ne veut pas lâcher l'autre.

CHAPITRE XI

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES DE LA CHAIR.

Tels étaient mon mal et ma torture. Je m'accusais moi-même plus âprement que jamais, je me retournais et me débattais dans ma chaîne jusqu'à ce que je la brisasse tout entière. Elle ne me retenait qu'à peine, elle me retenait pourtant. Et vous me pressiez, Seigneur, dans le secret de mon âme, et votre sévère miséricorde, redoublant ses coups, me frappait des fouets de la peur et de la honte, afin que je ne m'abandonnasse pas de nouveau, que fût brisée ma mince et légère chaîne, et qu'elle ne reprît pas force pour m'enserrer plus énergiquement.

Dans mon for intérieur je me disais : « A l'œuvre, plus de retard, plus de retard. » Ces paroles m'entraînaient à la décision. J'étais sur le point d'agir, et je n'agissais pas. Après un nouvel effort, j'y étais, il ne s'en fallait plus que de peu, oui de peu, je touchais au but, je le tenais, et voilà que je n'y étais pas, que je ne touchais pas au

but, que je ne le tenais pas, hésitant à mourir à la mort, à vivre de la vie. Le mal invétéré avait plus de prise sur moi que le bien dont je n'avais pas l'habitude; et, plus approchait le moment où j'allais devenir un autre homme, plus il me frappait d'effroi, sans pourtant me faire revenir sur mes pas ni me détourner de mon chemin : il me tenait seulement en suspens.

Ce qui me retenait, c'étaient des bagatelles de bagatelles, des vanités de vanités ⁴⁵⁷, mes anciennes amies : elles me tiraient par mon vêtement de chair en murmurant : « Tu nous renvoies ? Dès ce moment nous ne serons plus jamais avec toi, et dès ce moment tu ne pourras plus faire ceci et cela, plus jamais ? » Et ce qu'elles me suggéraient dans ce que je viens d'appeler ceci et cela, ce qu'elles me suggéraient, mon Dieu ! Que votre miséricorde en écarte la pensée de l'âme de votre serviteur ! Quelles saletés ! quelles hontes, ces suggestions ! Et encore je n'entendais pas même à moitié leurs propos : car elles ne se présentaient pas en face, comme de loyales adversaires, mais c'était par-derrière et à voix basse qu'elles me parlaient et, si je tentais de m'éloigner, elles me pinçaient furtivement pour me forcer à me retourner. Elles me retardaient toutefois, car j'hésitais à m'arracher d'elles, à m'en défaire pour répondre à l'appel qui m'attirait, et la tyrannique habitude me disait : « Crois-tu que tu vas pouvoir vivre sans elles ? »

Mais déjà sa voix était sans chaleur. Car du côté où je tournais mon visage et où je tremblais de passer, se découvrait à moi la dignité chaste de la continence; sereine, gaie sans désordre, elle m'invitait avec des façons honnêtement caressantes à approcher sans hésitation. Elle étendait, pour m'accueillir et m'embrasser, ses mains pieuses, pleines d'une foule de bons exemples. Tant d'enfants, de jeunes filles, une abondante jeunesse, tous les âges, de respectables veuves, des vierges parvenues à la vieillesse; et dans toutes ces âmes la continence n'était pas stérile : c'était une mère féconde de joies, enfants conçus de vous ⁴⁵⁸, Seigneur, son époux.

Elle me raillait avec une encourageante ironie; je croyais l'entendre dire : « Est-ce que tu ne pourras pas ce qu'ont pu ces jeunes gens et ces femmes ? Les uns et les autres ont-ils trouvé cette force en eux-mêmes et non dans le Seigneur, leur Dieu ! C'est le Seigneur leur Dieu qui m'a donné à eux. Pourquoi t'appuyer sur toi-même et demeurer ainsi sans appui ? Jette-toi en Lui, n'aie pas

peur, il ne se retirera pas, il ne te laissera pas tomber. Jette-toi sans crainte, il te recevra et te guérira. » J'étais plein de honte d'entendre encore le murmure des vanités; et l'hésitation me tenait en suspens. La voix reprit, elle semblait me dire : « Sois sourd aux sollicitations impures de ta chair en ce monde, afin de la mortifier. Elle te conte des délices qui ne valent pas la loi du Seigneur ton Dieu ⁴⁵⁹. » Ce débat se déroulait dans mon cœur et c'étais moi qui luttait contre moi-même. Alypius, attaché à mes côtés, attendait en silence l'issue de ma crise.

CHAPITRE XII

L'ACTION DE LA GRACE.

Quand de l'abîme mystérieux de mon âme, un profond examen de conscience eut amené et rassemblé toute ma misère sous le regard de mon cœur ⁴⁶⁰, il s'y éleva une grande tempête, porteuse d'une abondante pluie de larmes; afin de les laisser couler, je me levai et m'écartai d'Alypius. La solitude me paraissait plus commode pour pleurer, et je m'éloignai assez pour n'être plus gêné par sa présence.

Tel était mon état, il s'en rendit compte, car j'avais proféré je ne sais quelle parole d'une voix déjà grosse de pleurs. Je m'étais donc levé. Il resta là où nous étions assis, prodigieusement stupéfait. Quant à moi, je fus m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier; je ne retins plus mes larmes et les fleuves de mes yeux débordèrent, sacrifice agréable à votre cœur ⁴⁶¹. Et je vous dis mille choses, non pas en ces termes, mais en ce sens : « Et vous, Seigneur, jusques à quand? jusques à quand, Seigneur, serez-vous en colère ⁴⁶²? Oubliez nos iniquités passées ⁴⁶³. » Car je sentais qu'elles me tenaient encore. Je poussais des cris pitoyables : « Combien de temps, combien de temps, dirai-je demain et encore demain ⁴⁶⁴? Pourquoi pas à l'instant? pourquoi ne pas en finir, sur l'heure, avec ma honte? »

Je parlais ainsi et je pleurais dans la très amère contrition de mon cœur. Et voici que j'entends, qui s'élève de la maison voisine, une voix, voix de jeune garçon ou

de jeune fille, je ne sais. Elle dit en chantant et répète à plusieurs reprises : « Prends et lis ! Prends et lis ! » Et aussitôt, changeant de visage, je me mis à chercher attentivement dans mes souvenirs si ce n'était pas là quelque chanson qui accompagnât les jeux enfantins, et je ne me souvenais pas d'avoir entendu rien de pareil. Je refoulai l'élan de mes larmes et me levai. Une seule interprétation s'offrait à moi : la volonté divine m'ordonnait d'ouvrir le livre et de lire le premier chapitre que je rencontrerais. Je venais d'entendre dire qu'Antoine, survenant au hasard d'une lecture de l'Evangile, avait pris pour lui cet avertissement : « Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; viens, suis-moi ⁴⁶⁵ », et que cet oracle avait décidé aussitôt de sa conversion.

Je revins donc en hâte à l'endroit où était assis Alypius : car j'y avais laissé, en me levant, le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre où tombèrent mes yeux ⁴⁶⁶ : « Ne vivez pas dans la ripaille et l'ivrognerie, ni dans les plaisirs impudiques du lit, ni dans les querelles et les jalousies; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et ne pourvoyez pas à la concupiscence de la chair ⁴⁶⁷. » Je ne voulus pas en lire davantage, c'était inutile. A peine avais-je fini de lire cette phrase qu'une espèce de lumière rassurante s'était répandue dans mon cœur, y dissipant toutes les ténèbres de l'incertitude.

Alors, après avoir marqué le passage du doigt ou de je ne sais quel autre signe, je fermai le livre et, avec un visage déjà apaisé, je mis Alypius au courant de tout. Et de son côté il me révéla ce qui s'était passé en lui, sans que j'y eusse pris garde. Il me demanda à voir ce que j'avais lu : je le lui montrai et il poursuivit sa lecture plus loin que moi. J'ignorais la suite : elle portait : « Accueillez celui qui est faible dans la foi ⁴⁶⁸. » Il s'appliqua ce texte et me le déclara. Affermi par cet avertissement dans une sainte résolution, parfaitement accordée à la pureté de ses mœurs, point où il m'avait dépassé depuis longtemps et de loin, il se joignit à moi sans trouble et sans hésitation.

Aussitôt nous nous rendons auprès de ma mère, nous lui disons tout : elle se réjouit. Nous lui racontons comment la chose s'est passée : elle exulte, elle triomphe. Et elle vous bénissait, ô vous « dont la puissance est supérieure à ce que nous demandons et comprenons ⁴⁶⁹ », car

elle voyait bien que vous lui aviez beaucoup plus accordé pour moi qu'elle ne vous avait demandé par ses larmes et ses tristes gémissements. Vous m'aviez si bien converti à vous que je ne songeais plus à chercher femme et que je renonçais à toutes les espérances du siècle, debout désormais sur cette « règle de foi » où vous m'aviez montré à ma mère, tant d'années auparavant. Et vous « aviez changé son deuil en une joie ⁴⁷⁰ bien plus abondante qu'elle ne l'avait désiré, bien plus chère et plus pure que celle qu'elle espérait de petits-enfants nés de ma chair ».

LIVRE NEUVIÈME

CHAPITRE PREMIER

PRIÈRES D'ACTION DE GRACES.

« O Seigneur, je suis votre serviteur, oui, je suis votre serviteur, et le fils de votre servante. Vous avez rompu mes chaînes : je vous sacrifierai une hostie de louanges ⁴⁷¹. » Que mon cœur et ma langue vous louent et que tous mes os vous disent : « Seigneur, qui est semblable à vous ⁴⁷² ? » Qu'ils vous le disent et répondez-moi et dites à mon âme : « Ton salut, c'est moi ⁴⁷³. » Qui étais-je, moi, et quel étais-je ? Quel mal n'ai-je point fait, ou dit, sinon fait ; ou sinon dit, voulu ? Mais vous, Seigneur, bon et miséricordieux, vous avez considéré la profondeur de ma mort, et de votre droite vous avez vidé jusqu'à la lie, au fond de mon cœur, un abîme de corruption. Il ne s'agissait de rien de moins que de ne plus vouloir ce que je voulais et de vouloir ce que vous vouliez.

Mais où était mon libre arbitre durant tant d'années ? De quelle profonde et secrète retraite fut-il rappelé en un moment, pour que je pliasse mon cou sous votre joug aimable et mes épaules sous votre fardeau léger ⁴⁷⁴, ô Jésus-Christ, « mon appui et mon rédempteur ⁴⁷⁵ » ? Quelle douceur ce fut soudain pour moi d'être privé de futiles douceurs ! J'avais craint de les perdre, et je me réjouissais déjà d'en prendre congé : car vous les chassiez loin de moi, vous, la vraie, la souveraine suavité, vous les chassiez et vous preniez leur place, plus doux que toute volupté, mais non à la chair et au sang ; plus éclatant que toute lumière, mais plus caché que tout secret ; plus élevé que tout honneur, mais non pour ceux qui s'exaltent

en eux-mêmes. Déjà mon cœur était délivré des soucis mordants de l'ambition, du gain, des ordures où l'on se roule, du prurit des passions; et je m'entretenais librement avec vous, ma lumière, ma richesse, mon salut, Seigneur mon Dieu !

CHAPITRE II

AUGUSTIN DÉCIDE D'ABANDONNER L'ENSEIGNEMENT.

Je résolus « en votre présence ⁴⁷⁶ » de rompre sans bruit avec la foire aux bavardages, d'en retirer doucement le ministère de ma langue. Je ne voulais plus que des enfants qui n'avaient en tête ni votre loi ⁴⁷⁷, ni votre paix, mais des folies mensongères et des batailles de forum, achetassent de ma bouche des armes pour leur fureur. Par chance il ne restait plus que quelques jours pour arriver aux congés de la vendange. Je décidai de patienter jusque-là. Je m'en irais alors selon l'usage, mais, racheté par vous, je ne reviendrais plus me vendre désormais.

Tel était mon dessein. Je l'avais conçu devant vous; mais parmi les hommes, seuls nos intimes le connaissaient, et il était convenu entre nous qu'on n'en laisserait rien transpirer. Pourtant, à l'heure où nous remontions de la vallée de larmes en chantant ⁴⁷⁸ « le cantique des degrés ⁴⁷⁹ » vous nous aviez donné « des flèches aiguës » et « des charbons destructeurs » contre la langue perfide ⁴⁸⁰ qui, sous prétexte de conseils, ne sait que critiquer, et — tant elle vous aime ! — vous dévore, comme elle fait d'un mets.

Vous aviez blessé notre cœur des traits de votre amour; nous portions vos paroles fixées dans nos entrailles, et les exemples de vos serviteurs devenus par vous d'enténébrés resplendissants, et de morts vivants, s'amas-saient au fond de notre esprit en une sorte de bûcher, qui enflammait et consumait notre torpeur dont le poids ne nous inclinait plus vers les bas-fonds. Nous brûlions d'une telle ardeur que le souffle de la critique qui s'élève d'une langue perfide, au lieu d'éteindre ce feu, l'aurait plutôt attisé.

Cependant la gloire de votre nom étant, grâce à vous, répandue par toute la terre ⁴⁸¹, il se serait rencontré aussi

des gens pour louer notre projet et notre plan. Il y aurait donc eu apparence de vanité à ne pas attendre les très proches vacances. Quitter avant cette date une profession publique et très en vue, c'eût été attirer sur ma conduite tous les regards et la livrer aux commentaires. On aurait dit que j'avais intentionnellement devancé les congés imminents des vendanges, par désir de me faire valoir. A quoi bon donner mon cœur en pâture aux jugements téméraires et aux disputes et « faire blasphémer mon bien ⁴⁸² » ?

Au surplus, en ce même été, le surmenage du professorat avait attaqué mes poumons : je respirais mal, des douleurs de poitrine attestaient la maladie, et je ne pouvais plus parler d'une voix claire ni d'une façon soutenue. J'en avais été d'abord bouleversé, en me voyant à peu près contraint de déposer le fardeau de l'enseignement, au moins pendant quelque temps, dans le cas où je pourrais guérir et retrouver mes forces. Mais dès qu'eut pris naissance et vigueur en moi la pleine volonté « de me rendre libre de mon temps et de voir que vous êtes le Seigneur ⁴⁸³ », alors, vous le savez, mon Dieu, je me réjouis d'avoir une excuse sincère pour tempérer le mécontentement des familles. Le souci de leurs enfants ne les laissait pas consentir à ma liberté. Plein de cette joie, je prenais en patience le temps qui restait à courir — peut-être vingt jours ; mais il me fallait du courage, car je n'étais plus soutenu par l'amour du gain, qui m'aidait d'ordinaire à supporter mes lourdes besognes, et elles m'auraient accablé, si la patience n'avait suivi.

Un de vos serviteurs, et un de mes frères, dira peut-être que j'ai péché en acceptant, le cœur plein de votre service, d'occuper une heure de plus ma chaire de mensonge. Je ne veux pas en disputer. Mais vous, Seigneur très miséricordieux, ne m'avez-vous pas pardonné et remis dans l'eau sainte ce péché-là, avec tant d'autres horribles et mortelles faiblesses ?

CHAPITRE III

AUGUSTIN, VÉRÉCUNDUS ET NÉBRIDIUS.

Pour Vérécundus notre bonheur était une source de tourments rongeurs. A cause de ses liens, qui le tenaient très fortement, il se voyait sur le point d'être écarté de notre groupe. Il n'était pas encore chrétien, sa femme l'était, et pourtant c'était elle, plus que tout, l'entrave qui l'arrêtait devant le chemin où nous nous étions engagés. Car il n'entendait pas, disait-il, être chrétien d'une autre façon que celle qui précisément lui était défendue.

Il eut cependant la bonté de mettre à notre disposition sa propriété pour le temps que nous voudrions y passer. Vous l'en récompenserez, Seigneur, à la résurrection des justes ⁴⁸⁴ ! Déjà vous lui avez accordé le même sort qu'à eux. Nous étions absents : nous nous trouvions à Rome quand il tomba gravement malade, et pendant sa maladie il se fit chrétien et chrétien fidèle ; puis il sortit de cette vie. Ainsi vous avez eu pitié, non seulement de lui, mais de nous : car de penser à l'exquise bonté de notre ami pour nous et de ne pas pouvoir le compter dans votre troupeau, c'eût été une intolérable souffrance.

Nous nous rendons grâces, Seigneur : nous sommes vôtres. Vos exhortations, vos consolations le montrent. Fidèle à vos promesses, vous donnerez à Vérécundus en échange de cette campagne de Cassiciacum où nous nous reposâmes en vous des passions du siècle, la beauté de votre paradis éternellement verdoyant, puisque vous lui avez remis ses péchés terrestres « sur votre riche montagne, votre montagne, la montagne d'abondance ⁴⁸⁵ ».

Mais alors il était dans l'angoisse ; quant à Nébridius, il partageait notre joie. Cependant il n'était pas encore chrétien, et il était tombé dans la « fosse » de cette erreur si pernicieuse, qui lui faisait regarder le corps de votre fils, la Vérité incarnée, comme un fantôme. Mais il commençait à en sortir et, sans avoir encore reçu les sacrements de votre Eglise, il cherchait ardemment la vérité. Peu de temps après notre conversion et notre régénération par votre baptême, devenu lui aussi fidèle catholique, il vous servait en Afrique dans une chasteté et une continence parfaites, parmi les siens, car toute sa

famille, sous son influence, s'était faite chrétienne. Alors vous l'avez délivré de la chair.

Et maintenant il vit « dans le sein d'Abraham ⁴⁸⁶ » (quel que soit le sens qu'on doive donner à cette expression). Il vit là, mon cher Nébridius, mon doux ami, d'affranchi devenu votre fils adoptif, Seigneur : c'est là qu'il vit. Quel autre séjour conviendrait à une telle âme ? Il vit en ce lieu, sur lequel il m'interrogeait si souvent, moi, homme misérable et ignorant. Il n'approche plus son oreille de ma bouche ; il approche sa bouche spirituelle de votre source, et avidement il s'abreuve, tant qu'il peut, de votre sagesse, dans un bonheur sans fin. Mais je ne crois pas qu'il m'oublie dans cette ivresse, puisque vous, Seigneur, source où il s'enivre, vous vous souvenez de moi.

Telle était notre situation. Nous consolions Vérécundus qui s'attristait de nous voir ainsi convertis, sans d'ailleurs que notre amitié en fût atteinte ; nous l'exhortions à rester fidèle à son état, c'est-à-dire à la vie conjugale. Quant à Nébridius, nous attendions qu'il nous suivît. Il le pouvait, étant si près de nous ; et de plus en plus il y était résolu. Enfin voici qu'ils passèrent ces jours qui me paraissaient si longs et si nombreux, tant je désirais la liberté et le loisir pour chanter du fond de mon être : « Mon cœur vous a dit : « j'ai cherché votre visage, et c'est votre visage, Seigneur, que je chercherai encore ⁴⁸⁷ ! »

CHAPITRE IV

DANS LA MAISON DE VÉRÉCUNDUS A CASSICIACUM.

Et le jour arriva où je devais être effectivement libéré de cette profession de rhéteur, dont j'étais déjà affranchi en pensée. Ce qui eut lieu. Vous délivrâtes ma langue des contraintes dont vous aviez déjà délivré mon cœur. Je vous bénissais, plein de joie, et je me rendis à cette villa avec tous les miens.

Les travaux littéraires que j'exécutai là, dans la pensée déjà de vous servir, mais avec ce souffle haletant du lutteur pendant la pause, qui sentait encore l'orgueil de l'école, sont attestés par les livres où je consignai mes débats avec mes amis, ou avec moi-même seul en votre

présence. Quant à mes discussions avec Nébridius alors absent, nos lettres en témoignent. Quand trouverai-je assez de temps pour évoquer tous les grands bienfaits que je vous dois, surtout à cette époque de ma vie? Car j'ai hâte d'en venir à d'autres sujets de plus d'importance. La mémoire me rend mon moi d'alors, et il m'est doux, Seigneur, de vous confesser par quels secrets aiguillons vous m'avez pleinement dompté; comment vous avez aplani mon âme en ravalant les montagnes et les collines de mes pensées ⁴⁸⁸, comment vous avez redressé mes voies tortueuses et adouci mes aspérités; comment vous avez soumis Alypius, le frère de mon cœur, au nom de votre fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ⁴⁸⁹, ce nom que son dédain ne pouvait admettre dans mes ouvrages. Il y respirait plus volontiers l'odeur des « cèdres » de l'école, déjà « broyés » par le Seigneur ⁴⁹⁰, que celle des herbes salutaires de votre Eglise, qui guérissent de la morsure des serpents.

Quelles exclamations j'élevai vers vous, mon Dieu, en lisant les *Psaumes* de David, ces cantiques de foi, ces hymnes de piété, qui bannissent l'esprit d'orgueil! Je n'avais pas encore l'expérience de votre véritable amour. Je partageais à la campagne mes loisirs avec Alypius, catéchumène comme moi. Ma mère ne nous quittait pas. A des dehors de femme elle joignait une foi virile, le calme de la vieillesse, la bonté d'une mère et la piété d'une chrétienne. Oui, quelles exclamations j'élevais vers vous à la lecture de ces *Psaumes*, de quel amour pour vous je me sentais embrasé! Je brûlais de les réciter, si c'eût été possible, à toute la terre pour rabattre l'arrogance du genre humain! Et d'ailleurs ne se chantent-ils pas dans le monde entier? Il n'est personne « qui se soustraye à votre chaleur ⁴⁹¹ ». Quelle véhémence et douloureuse indignation me soulevait contre les Manichéens! Et puis de nouveau je les plaignais d'ignorer ces mystères, ces remèdes et de rejeter follement l'antidote qui aurait pu les guérir ⁴⁹². J'aurais voulu qu'ils fussent là, quelque part, près de moi, à mon insu, et qu'ils contemplassent mon visage et entendissent mes exclamations, quand je lisais le Psaume quatrième dans ma retraite d'alors, et qu'ils comprissent les effets de ce Psaume sur moi : « Quand je vous ai invoqué, vous m'avez exaucé, Dieu de justice; dans la tribulation vous m'avez fait respirer. Ayez pitié de moi, Seigneur, et exaucez ma prière ⁴⁹³! » Oui, qu'ils m'entendissent, à mon insu, afin de ne pas

leur donner à penser que c'était pour eux que je prononçais les paroles dont j'entremêlais celles du Psalmiste. De fait je ne les aurais pas prononcées ni du même ton, me sachant écouté et vu; et, quand les paroles eussent été les mêmes, eux ne les auraient pas reçues comme je les disais à moi-même, pour moi-même, devant vous, dans l'intime épanchement de mon âme.

Je frissonnais de peur, et en même temps je brûlais d'une allègre espérance en votre miséricorde ⁴⁹⁴, ô Père. Et tous ces sentiments s'échappaient par mes yeux et par ma voix, quand, tourné vers nous, votre Esprit de bonté nous dit : « Fils des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils appesantis? Pourquoi chérissiez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge ⁴⁹⁵? » Certes j'avais chéri la vanité et recherché le mensonge. Et vous, Seigneur, déjà vous aviez magnifié votre Saint ⁴⁹⁶, le « ressuscitant d'entre les morts et le plaçant à votre droite ⁴⁹⁷ » afin que, d'en haut, il envoyât Celui qu'il avait promis, « le Paraclet, l'Esprit de vérité ⁴⁹⁸ ». Il l'avait déjà envoyé, et moi, je l'ignorais. Il l'avait envoyé, parce qu'il était déjà magnifié, ressuscité des morts, monté au ciel. Auparavant l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que le Christ n'était pas encore glorifié ⁴⁹⁹. Et le prophète s'écrie : « Jusques à quand vos cœurs seront-ils appesantis? Pourquoi chérissiez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge? Sachez que le Seigneur a magnifié son Saint ⁵⁰⁰. » Il s'écrie : « Jusques à quand! » Il s'écrie : « Sachez-le! » Et moi, si longtemps, dans mon ignorance, j'ai chéri la vanité et recherché le mensonge! C'est pourquoi je l'écoutais en tremblant : je me souvenais d'avoir été semblable aux hommes à qui sont destinées ces paroles. Les fantômes que j'avais tenus pour la vérité n'étaient que vanité et mensonge. Ah! les accents graves et puissants que m'arrachaient mes douloureux souvenirs! Que ne les ont-ils entendus, ceux qui maintenant encore aiment la vanité et recherchent le mensonge! Peut-être en auraient-ils été troublés et auraient-ils vomi leur erreur. Et vous les auriez écoutés lorsqu'ils auraient élevé leurs cris vers vous, parce qu'« il est mort pour nous d'une vraie mort charnelle, Celui qui intercède pour nous auprès de vous ⁵⁰¹ ».

Je lisais : « Irritez-vous, et ne péchez pas ⁵⁰² ». Combien j'étais ému par ce texte, ô mon Dieu, moi qui déjà avais appris à m'irriter contre moi-même en raison de mon passé, afin de ne plus pécher désormais : juste colère,

car ce n'était pas une autre nature, de la race des ténèbres, qui péchait en moi, comme l'affirment ceux qui ne s'irritent point contre eux-mêmes et « amassent sur leur tête un trésor de colère pour le jour de la colère où éclatera votre juste jugement ⁵⁰³ ». Déjà mes biens n'étaient plus en dehors de moi, et ce n'était plus avec les yeux de la chair ni sous ce soleil que je les cherchais. Ceux qui veulent trouver la joie au-dehors ont bientôt fait de se dissiper et de se perdre dans les choses visibles et temporelles, et leur imagination affamée n'en lèche que les apparences. Oh ! s'ils se fatiguaient de leur privation, s'ils demandaient : « Qui nous montrera le Bien ⁵⁰⁴ ? » Et s'ils nous entendaient dire : « La lumière de votre visage est visible sur nous, Seigneur. » Car nous ne sommes pas la lumière « qui éclaire tout homme » ⁵⁰⁵ mais nous sommes éclairés par vous, afin que, après avoir été jadis « ténèbres », nous soyons en vous « lumière ⁵⁰⁶ ». Oh ! s'ils voyaient cette lumière intérieure et éternelle que je frémisais, moi qui l'avais goûtée, de ne pouvoir leur montrer ! S'ils m'apportaient, dans leurs regards tournés au-dehors, leur cœur distrait de vous, en me disant : « Qui nous fera voir le Bien ⁵⁰⁷ ? » Car c'était là où je m'étais irrité contre moi-même, là, dans la chambre intime de l'âme, où percé des traits du repentir ⁵⁰⁸, j'avais sacrifié, immolé en moi, le vieil homme, là où mettant mon espérance en vous, j'avais commencé à me préparer au renouvellement de moi-même, c'était là que vous m'aviez fait d'abord sentir votre douceur, et que « vous aviez donné la joie à mon cœur ⁵⁰⁹ ». Je m'écriais en lisant en dehors de moi ces paroles dont j'éprouvais la vérité en moi ; je ne voulais plus vivre divisé parmi les biens terrestres, dévorant le temps et dévoré par lui, car je possédais dans l'éternelle simplicité un autre « froment », un autre « vin » et une autre « huile ⁵¹⁰ ».

Le verset suivant tirait de mon cœur un cri profond : « Oh ! dans sa paix ! Oh ! dans son Être même ⁵¹¹ ! » Mais que dit-il ? « Je m'endormirai. Je jouirai du sommeil. » Qui en effet nous résistera, lorsque s'accomplira ce qui est écrit : « La mort a été engloutie dans la victoire ⁵¹². » Vous êtes bien « cet Être même », vous qui ne changez pas. En vous est le repos où l'on oublie toutes les fatigues. Car nul autre ne vous est comparable. Et je ne dois plus songer à acquérir ce qui n'est pas vous. « C'est vous, Seigneur, qui m'avez établi en me simplifiant, dans l'espérance ⁵¹³. »

Je lisais et je brûlais; je ne savais que faire avec ces sourds, avec ces morts. J'avais été l'un d'entre eux : fléau moi-même, aboyeur violent et aveugle contre vos saints Livres, emmiellés d'un miel céleste et illuminés de votre lumière; et, en pensant aux ennemis de vos Écritures, je me consumais ⁵¹⁴.

Quand pourrai-je me souvenir de toutes les circonstances de ces jours de loisirs? Mais je n'ai pas oublié et je ne passerai pas sous silence la sévérité de votre fouet et l'admirable promptitude de votre miséricorde.

Vous m'infligiez alors des maux de dents qui s'étaient aggravés au point de m'empêcher de parler. Il me vint à l'esprit ⁵¹⁵ de demander à tous mes amis présents de vous prier pour moi, Dieu source de tout salut. J'écrivis mon désir sur une tablette et je la leur donnai à lire. A peine avions-nous fléchi les genoux dans un sentiment de supplication que la douleur disparut. Et quelle douleur? Et comment disparut-elle? J'eus peur, je le confesse, Seigneur mon Dieu ⁵¹⁶, car je n'avais de ma vie rien éprouvé de semblable. Dans le fond de mon cœur je reconnus un signe de votre volonté, et, me réjouissant dans ma foi, je louai votre nom. Mais cette foi ne me laissait pas sans inquiétude quant à mes péchés passés, qui ne m'avaient pas encore été remis par votre baptême.

CHAPITRE V

AUGUSTIN FAIT CONNAITRE AUX MILANAIS SA RÉSOLUTION.

Le congé des vendanges fini, j'informai les Milanais qu'ils eussent à pourvoir leurs étudiants d'un autre marchand de paroles, vu que j'avais décidé d'embrasser votre service et que d'ailleurs une oppression respiratoire et une douleur de poitrine m'interdisaient l'exercice de cette profession.

Je confiai par lettre à votre saint pontife Ambroise, avec mes erreurs passées, ma résolution présente, lui demandant ce que je devais lire de préférence dans vos Écritures, pour me rendre plus apte et me mieux préparer à recevoir une si grande grâce. Il me recommanda d'une façon pressante le prophète Isaïe, sans doute parce que de tous les prophètes il a le plus clairement

annoncé l'Évangile et la vocation des gentils. Mais n'y ayant rien compris à une première lecture, et, pensant que je ne serais pas plus heureux pour la suite de l'ouvrage, je décidai de le reprendre à une époque où le langage du Seigneur me serait plus familier.

CHAPITRE VI

BAPTÊME D'AUGUSTIN, SON FILS ADÉODAT.

Quand le moment fut venu où je devais me faire inscrire, nous quittâmes la campagne et nous reprîmes le chemin de Milan. Alypius voulut naître en vous avec moi. Déjà il était vêtu d'humilité, vertu si convenable à vos sacrements; et il était si énergique à discipliner son corps qu'il marchait pieds nus, avec une intrépidité inouïe, sur ce sol glacé d'Italie.

Nous nous associâmes le jeune Adéodat, l'enfant charnel de mon péché. Vous l'aviez bien doué. Il avait à peine quinze ans et il surpassait en intelligence bien des hommes graves et savants. Ce sont vos dons que je vous confesse, Seigneur mon Dieu, Créateur de toutes choses, si puissant à redresser nos difformités. Car dans cet enfant il n'y avait rien de moi, à l'exception de mon péché. Si nous l'avions élevé dans votre discipline, c'est vous, et nul autre, qui nous l'aviez inspiré. Oui, ce sont bien vos dons que je vous confesse.

Il y a un de mes livres qui a pour titre *Le Maître*. Adéodat s'y entretient avec moi. Or, vous le savez, toutes les pensées que je fais exprimer par mon interlocuteur sont les siennes, quand il était dans sa seizième année. Et par expérience je sais de lui bien d'autres traits plus étonnants encore. Son intelligence m'effrayait. Mais quel autre que vous pouvait être l'artisan de telles merveilles? Vous l'avez bientôt ravi à ce monde, et mon souvenir s'en fait plus paisible, n'ayant plus rien à craindre pour son enfance, pour son adolescence et pour toute son humanité. Nous nous l'adjoignîmes donc, comme notre contemporain dans votre grâce, afin de l'élever dans votre discipline. Nous fûmes baptisés, et le remords de notre vie passée s'enfuit loin de nous.

En ces jours-là, je ne me rassasiai pas de l'admirable

douceur que je goûtais à considérer la profondeur des desseins que vous formez pour le salut du genre humain. Que de pleurs j'ai versés à entendre, dans un trouble profond, vos hymnes, vos cantiques, les suaves accents dont retentissait votre Eglise ! En coulant dans mes oreilles, ils distillaient la vérité dans mon cœur. Un bouillonnement de piété se faisait en moi, les larmes m'échappaient, et cela me faisait du bien de pleurer.

CHAPITRE VII

LE CHANT DES FIDÈLES EN OCCIDENT. ON DÉCOUVRE DES RESTES DE MARTYRS.

Il n'y avait pas longtemps que l'Eglise de Milan s'était mise à cette pratique consolante et édifiante du chant, qui mêle dans une grande ardeur les voix et les cœurs de tous les frères. Un an plus tôt, ou à peine davantage, Justine, mère du jeune empereur Valentinien, séduite par les Ariens, persécutait en faveur de leur hérésie votre Ambroise. Le peuple fidèle passait ses nuits dans l'église, prêt à mourir avec son évêque, votre serviteur. Ma mère, votre servante, une des premières à prendre part à ces inquiétudes et à ces veilles, y vivait de prières. Nous-mêmes que notre froideur rendait encore insensibles à la chaleur de votre Esprit, nous étions émus cependant par le trouble et la consternation de la cité. C'est alors que s'établit l'usage de chanter des hymnes et des psaumes comme cela se fait en Orient, pour préserver le peuple du dépérissement du chagrin et de l'ennui. Il s'est conservé jusqu'à ce jour, et, dans le reste du monde, presque toutes vos communautés de fidèles l'ont imité.

C'est alors aussi que vous révélâtes en songe à l'évêque dont je viens de rappeler le nom le lieu où étaient cachés les corps des martyrs Gervais et Protas, que, pendant tant d'années, vous aviez gardés à l'abri de la corruption dans votre trésor secret, pour les en tirer au moment opportun et arrêter la fureur d'une femme, impératrice au surplus. Or, après la découverte et l'exhumation, pendant qu'on les transportait solennellement à la basilique d'Ambroise, des possédés en proie aux esprits immondes en furent délivrés, de l'aveu même de ces

démons. En outre, un homme fort connu de cette ville, aveugle depuis plusieurs années, demanda la raison de ce bruit et de cette allégresse populaires; on la lui dit; il se leva et pria son guide de le conduire à ces reliques. Arrivé là, il obtint la permission de toucher avec un mouchoir le cercueil de « vos saints dont la mort avait été précieuse à vos yeux ⁵¹⁷ ». Il le fit, il approcha le linge de ses yeux qui aussitôt s'ouvrirent. Le bruit s'en répandit, vos louanges éclatèrent avec ferveur, et le cœur de cette ennemie, sans se tourner vers la saine croyance, refréna pourtant sa fureur de persécution.

Grâces vous soient rendues, Seigneur, mon Dieu ⁵¹⁸ ! D'où et où avez-vous tiré mes souvenirs, pour que je vous fisse aussi l'aveu de ces événements qu'en dépit de leur importance, j'avais oubliés et omis ? Et pourtant, quand s'exhalait ainsi « l'odeur de vos parfums ⁵¹⁹ », nous ne « courions » pas après vous. Voilà ce qui redoublait mes larmes tandis que l'on chantait vos hymnes. J'avais soupiré autrefois vers vous, et je respirais enfin, autant qu'il peut entrer d'air dans « une maison de chaume ⁵²⁰ ».

CHAPITRE VIII

LA MORT DE MONIQUE.

Vous qui « logez dans la même demeure ceux qui n'ont qu'une seule âme ⁵²¹ », vous nous aviez associé Evodius, un jeune homme de notre municipe. Fonctionnaire de l'Empire, il s'était converti avant nous, avait reçu le baptême et quitté la milice du siècle pour prendre les armes dans la vôtre. Nous étions toujours ensemble, et nous avions saintement résolu de vivre ensemble. Nous cherchions un endroit où nous installer plus commodément pour vous servir; et nous revenions de compagnie en Afrique quand, arrivés à Ostie, à l'embouchure du Tibre, ma mère mourut.

Je tais maint détail, car je veux aller vite. Recevez mes confessions et mes actions de grâces, mon Dieu, pour les bontés innombrables que je passe sous silence. Mais je ne tairai pas tout ce qui naît de pensées dans mon âme au sujet de votre servante dont la chair m'a enfanté à la

lumière temporelle et le cœur à la lumière éternelle. Ce n'est pas ce qu'elle a donné que je veux dire, mais ce que vous lui avez donné. Car elle ne s'était pas faite ni élevée elle-même. C'est vous qui l'avez créée; ni son père ni sa mère ne savaient ce qu'issue d'eux elle deviendrait. La verge de votre Christ l'a dressée à vous craindre ⁵²², oui, la discipline de votre Fils unique dans une maison fidèle, membre excellent de votre Eglise.

Elle vantait moins encore le zèle de sa mère à l'élever que celui d'une vieille servante qui avait porté jadis son père alors bambin, comme les filles déjà grandes portent sur leur dos les tout-petits. Ce souvenir, sa vieillesse, sa conduite exemplaire, lui assuraient dans cette maison chrétienne les égards de ses maîtres. Aussi l'avaient-ils chargée de veiller sur leurs filles, ce qu'elle faisait très soigneusement. Elle usait, pour les reprendre, quand le besoin s'en faisait sentir, d'une sainte et énergique sévérité, et pour les instruire, d'une prudence discrète.

En dehors des heures des repas, qu'elles prenaient à la table de leurs parents et qui étaient très simples, elle ne permettait à ces jeunes filles pas même de boire de l'eau, si altérées qu'elles fussent. Elle voulait prévenir une fâcheuse habitude, et elle faisait suivre sa défense d'un propos plein de sens : « Maintenant vous ne voulez boire que de l'eau parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition; mais quand vous serez mariées et maîtresses des caves et des celliers, vous mépriserez l'eau, et l'habitude de boire restera la plus forte. » En joignant ainsi le conseil à l'autorité qui commande et défend, elle mettait le frein aux appétits de cet âge encore tendre et formait ces jeunes filles à régler même leur soif, avec cette honnête modération qui exclut jusqu'au désir de ce qu'il ne convient pas de faire.

Et pourtant — votre servante me l'a raconté à moi, son fils — le goût du vin s'était glissé en elle. Sa qualité de fille sobre lui avait valu d'être chargée par ses parents, selon l'usage, d'aller puiser le vin à la cuve. Elle plongeait la coupe dans l'ouverture supérieure du tonneau, et avant de verser le vin dans le flacon elle en buvait un peu du bout des lèvres, bien peu : il lui était impossible d'en boire davantage, elle y répugnait. C'est qu'elle n'obéissait point à la passion de l'ivrognerie, mais à cette ardeur débordante de la jeunesse qui éclate en mouvements, en gamineries, et n'est endiguée chez les enfants que par la sérieuse autorité de personnes plus âgées.

Mais augmentant chaque jour un peu plus la dose — « le mépris des petites choses mène peu à peu à la chute ⁵²³ » — elle en vint à prendre l'habitude de vider d'un trait de petites coupes presque pleines de vin pur.

Où était alors cette vieille de grand sens et ses défenses sévères ? Mais quel remède agirait sur un mal caché, si votre bonté guérisseuse, Seigneur, ne veillait sur nous ? En l'absence de son père, de sa mère et de ses éducateurs, vous, vous étiez là, vous qui nous avez créés, qui nous appelez à vous, et qui vous servez de personnes interposées pour procurer le bien et le salut des âmes. Que fîtes-vous alors, mon Dieu ? Comment l'avez-vous soignée ? Comment l'avez-vous guérie ? N'avez-vous pas fait jaillir d'une autre âme un sarcasme dur et perçant comme le fer guérisseur ? Ne l'avez-vous pas tiré de vos réserves secrètes pour trancher d'un seul coup cette pourriture ?

La servante qui l'accompagnait d'ordinaire à la cuve, s'étant prise de querelle avec sa jeune maîtresse, comme il arrive, seule à seule, lui reprocha son intempérance : elle la traita, insulte fort déplaisante, d'ivrognesse. La jeune fille blessée prit conscience de la laideur de son habitude, la jugea aussitôt coupable et s'en débarrassa.

Les flatteries des amis nous gâtent ; mais souvent aussi les querelles que nous cherchent les ennemis nous corrigent. Ce n'est pas du bien que vous faites, ô mon Dieu, par leur entremise, mais du mal qu'ils ont voulu nous faire que vous leur tenez compte. Cette servante en colère voulait blesser sa jeune maîtresse et non point la guérir ; aussi ne le fit-elle qu'en secret, soit que le lieu et l'occasion de la dispute les eussent trouvées seules, soit qu'elle craignît pour elle-même, en dénonçant si tard sa maîtresse.

Mais vous, Seigneur, maître du ciel et de la terre, qui détournez pour vos desseins les profondeurs du torrent et le cours des siècles, réglés dans leur désordre, c'est par la folie d'une âme que vous avez guéri celle d'une autre, afin que personne, en réfléchissant sur cet exemple, n'attribue à son action propre le mérite d'avoir amendé par ses paroles celui dont il souhaite l'amendement.

CHAPITRE IX

DIPLOMATIE CONJUGALE.

Elevée ainsi dans la vertu et la tempérance, plutôt soumise par vous à ses parents que par ses parents à vous, lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on la donna à un mari qu'elle servit « comme le Seigneur ». Elle s'appliqua à le gagner à vous, en lui parlant de vous par ses vertus, parure dont vous l'embellissiez et par quoi vous la faisiez respecter, aimer, admirer de son mari. Elle supporta ses infidélités avec tant d'indulgence que jamais elle n'eut de brouille avec lui à ce sujet. Elle attendait que votre miséricorde s'étendît sur lui ⁵²⁴ et lui apportât avec la foi la chasteté.

Pour lui, il était remarquablement bon, mais très coléreux. Elle savait, quand il s'emportait, ne lui opposer ni actes ni même paroles. Aussitôt qu'elle le voyait las et calmé, il lui semblait à propos de lui rendre compte de sa conduite, s'il lui était arrivé de s'irriter trop inconsidérément. Maintes femmes, qui avaient des maris plus doux, portaient néanmoins des marques de coups qui les défiguraient. En causant entre amies, elles s'en prenaient à la vie que menaient leurs maris. Ma mère, elle, accusait leur langue, et sous couleur de plaisanter, leur faisait observer sérieusement que, dès le moment où elles avaient entendu lire leur contrat de mariage, elles auraient dû regarder cet acte comme la pièce légale qui faisait d'elles des servantes; que le souvenir de leur condition devait donc leur interdire de le prendre de haut avec leurs maris. Ces femmes, qui savaient quelle vivacité d'humeur elle avait à supporter chez son mari, étaient surprises de n'avoir jamais ouï dire, ni reconnu à quelque indice que Patricius eût battu sa femme, ou que des dissentiments domestiques les eussent mis aux prises, un seul jour. Elles lui en demandaient familièrement la raison, et ma mère leur apprenait sa façon habituelle de faire, que j'ai dite plus haut. Celles qui s'y conformaient, expérience faite, la remerciaient; les autres continuaient à subir humiliations et sévices.

Sa belle-mère s'était d'abord laissé prévenir contre elle

par les chuchotements de méchantes domestiques. Mais ma mère la désarma si bien par ses égards, sa patience et sa douceur obstinées qu'elle alla d'elle-même dénoncer à son fils les langues brouillonnes qui troublaient la paix du foyer entre elle et sa bru et lui demanda de les punir. Lui, docile à sa mère et soucieux de la discipline familiale et de la concorde entre les siens, fit fouetter les coupables dévoilées, au gré de celle qui les dévoilait, et celle-ci leur déclara que quiconque, pour lui plaire, lui dirait du mal de sa belle-fille devait s'attendre à pareille récompense. On se le tint pour dit, et elles vécurent ensemble dans une bienveillante intelligence, qui valait d'être rappelée.

Cette fidèle servante, dans le sein de laquelle vous m'avez créé, « ô mon Dieu, ma Miséricorde ⁵²⁵ », vous l'aviez encore douée d'une grande vertu. Dans les dissensions et les querelles elle intervenait, dès qu'elle le pouvait, en pacificatrice. Elle avait beau entendre de part et d'autre de ces plaintes très amères que vomit une animosité gonflée de griefs et qui en a lourd sur le cœur, quand en présence d'une amie les haines mal digérées se déversent en aigres propos sur une ennemie absente, elle ne rapportait de l'une à l'autre que ce qui pouvait servir à les réconcilier.

Je ferais peu de cas de cette qualité, si une triste expérience ne m'avait appris qu'une foule innombrable de gens — par je ne sais quelle horrible contagion de péchés, partout répandus — non seulement répètent à des ennemis courroucés les paroles d'ennemis courroucés, mais y ajoutent ce qui n'a pas été dit. Un homme vraiment homme devrait tenir pour peu de chose de ne jamais exciter ni accroître les inimitiés des hommes, s'il ne s'applique pas au surplus à les éteindre par de bonnes paroles.

Telle était ma mère; et c'étaient vos leçons, celles d'un maître secret, qui l'avaient instruite dans l'école de son cœur.

Enfin elle vous gagna son mari dans les derniers temps de sa vie temporelle; et elle n'eut plus à déplorer chez le chrétien ce qu'elle avait supporté chez l'infidèle. Elle était aussi « la servante de vos serviteurs ». Quiconque la connaissait vous louait grandement, vous honorait, vous aimait en elle, car il sentait dans son cœur votre présence, attestée par les fruits d'une sainte vie. Elle avait été « la femme d'un seul homme »; elle s'était acquittée

envers ses parents; « elle avait pieusement mené sa maison »; ses bonnes œuvres « témoignaient pour elle ⁵²⁶ ».

Elle avait élevé ses fils, les « enfantant à nouveau ⁵²⁷ » toutes les fois qu'elle les voyait s'écarter de vous. Quant à nous tous, enfin, Seigneur, qui nous nommons vos serviteurs, avec la permission que vous voulez bien nous en donner, nous qui vivions en commun dans la grâce de votre baptême, avant qu'elle ne s'endormît dans votre paix, elle prit soin de nous, comme si nous avions tous été ses fils, et elle nous servit, comme si elle avait été notre fille à tous.

CHAPITRE X

AUGUSTIN ET MONIQUE A OSTIE. L'EXTASE.

Le jour approchait où elle allait sortir de cette vie; ce jour, vous le connaissiez, nous, nous l'ignorions. Il arriva par un dessein, je crois, de votre Providence aux voix mystérieuses, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, accoudés à une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin intérieur de la maison où nous résidions. C'était à Ostie, à l'embouchure du Tibre; à l'écart de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous nous reposions en vue de la traversée. Nous conversions donc, seuls, avec une extrême douceur, « oubliant le passé et penchés sur l'avenir ⁵²⁸ »; nous cherchions ensemble en présence de la Vérité, que vous êtes, quelle serait cette vie éternelle des saints « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où le cœur de l'homme ne peut atteindre ⁵²⁹ ». Nous ouvrions avidement la bouche de notre âme aux flots célestes de votre Source, la source de vie qui est en vous ⁵³⁰, pour en recueillir les quelques gouttes que nous pourrions, et concevoir dans une certaine mesure une si grande chose.

Notre entretien avait abouti à cette conclusion que les délices de nos sens charnels, si vives soient-elles, et la lumière corporelle qui les accompagne, quel que soit son éclat, ne semblent dignes d'être comparées à la félicité de cette vie, ni même d'être mentionnées auprès d'elle. Et alors, portant nos esprits plus haut, d'un mouvement plus ardent, vers « l'Être lui-même », nous par-

courûmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune, les étoiles rayonnent sur la terre leur lumière. Et nous nous élevions encore, méditant, décrivant, admirant ce que vous avez fait au-dedans de l'homme; et nous parvînmes à nos âmes, puis nous les dépassâmes pour atteindre à cette région d'inépuisable abondance où vous repaissez éternellement Israël de la pâture de vérité ⁵³¹, là où la vie est la Sagesse, par qui deviennent toutes choses, et passées et futures, mais qui elle-même ne devient pas, car elle *est* comme elle a toujours été et comme elle sera toujours. Bien plus, il n'y a en elle ni passé ni futur : elle *est* seulement, puisqu'elle est éternelle : mais avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et pendant que nous parlions de cette Sagesse et que nous la convoitions, nous l'effleurâmes dans un élan de tout notre cœur. Puis, après un soupir, et laissant là fixées « ces prémices de l'Esprit ⁵³² » nous retombâmes à ce vain bruit de nos bouches, là où commence et finit la parole. Et qu'y a-t-il de commun entre elle et votre Verbe, Notre-Seigneur, qui subsiste toujours en soi-même, et, sans vieillir, renouvelle toutes choses ⁵³³ !

Nous disions donc : « Admettons une créature en qui se taisent le tumulte de la chair, les visions de la terre, des eaux et de l'air, et aussi des cieux; en qui l'âme elle-même fasse silence, et se dépasse en ne pensant plus à soi; en qui fassent silence encore les rêves, les révélations imaginaires, toute langue, tout signe, tout ce qui ne fait que passer; admettons, dis-je, que toutes ces choses se taisent en cette créature ⁵³⁴ (car, à qui sait les entendre, elles disent : « Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, l'auteur de notre existence, c'est Celui qui demeure éternellement ⁵³⁵ »), et puis, que, ces paroles prononcées, elles gardent le silence, attentives à leur Créateur. Admettons qu'alors le Créateur parle seul, non par ses œuvres, mais par lui-même; que nous entendions sa parole, non par une langue de chair, ni par la voix d'un ange, ni par le fracas de la nuée, ni par l'énigme d'une similitude ⁵³⁶, mais que ce soit lui-même, lui que nous aimons dans ces choses, que nous entendions sans leur secours. De même qu'à présent notre pensée se déploie, et dans une intuition rapide a atteint l'éternelle Sagesse qui demeure au-dessus de tout, supposons que cette vision se prolonge, que toutes les autres visions inférieures se dérobent, que celle-ci soit seule à ravir son contemplateur, l'absorbe

et le plonge en d'intimes délices, de sorte que la vie éternelle soit semblable à ce moment d'intelligence qui nous a fait soupirer, ne serait-ce pas alors l'accomplissement de cette parole : « Entre dans la joie de ton Seigneur ⁵³⁷ » ? Et quand cela ? Ne sera-ce pas « lorsque nous ressusciterons tous, mais sans être tout changés ⁵³⁸ » ?

Telle était la substance de notre entretien, sinon le tour et les termes. Seigneur, vous le savez, c'est le jour où nous eûmes cette conversation, où ce monde et ses plaisirs perdirent tout leur prix à nos yeux, que ma mère me dit : « Mon fils, pour moi, il n'y a plus rien qui me charme en cette vie. Qu'y ferais-je désormais ? et pourquoi y suis-je encore ? Je ne sais. En ce monde mes espérances sont épuisées. Une seule chose me faisait désirer de vivre encore un peu, c'était de te voir, avant ma mort, chrétien et catholique. Mon Dieu m'a accordé cette grâce surabondamment, puisque je te vois résolu à le servir, au mépris même des félicités terrestres. Que fais-je donc ici ? »

CHAPITRE XI

ENCORE LA MORT DE MONIQUE.

Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens guère. Mais environ cinq jours plus tard, ou à peine davantage, elle se coucha avec de la fièvre. Pendant sa maladie, un jour, elle eut une défaillance, et, un court instant, perdit connaissance. Nous accourûmes, mais, ayant bientôt repris ses sens, elle nous aperçut, mon frère et moi, debout près d'elle, et nous dit, comme si elle cherchait quelque chose : « Où étais-je ? » Puis voyant notre consternation : « Vous enterrerez ici votre mère. » Je me taisais, retenant mes larmes. Mon frère, lui, articula quelques paroles : il souhaitait, comme une chance, qu'elle ne mourût pas en pays étranger, mais dans sa patrie. Elle l'entendit, et, avec un air anxieux, elle lui jeta un coup d'œil sévère pour avoir eu une telle idée. Puis me regardant : « Vois ce qu'il dit. » Et bientôt, s'adressant à nous deux : « Ensevelissez mon corps où bon vous semblera et ne vous en inquiétez point. Je vous demande seulement de vous souvenir de moi,

devant l'autel du Seigneur, en quelque endroit que vous soyez. » Lorsqu'elle eut fait entendre sa pensée avec les mots qu'elle put trouver, elle se tut; le mal s'aggravait et redoublait ses souffrances.

Et moi, ô Dieu invisible ⁵³⁹, faisant réflexion sur vos dons que vous semez dans le cœur de vos fidèles pour en tirer d'admirables moissons ⁵⁴⁰, je me réjouissais et vous rendais grâce. Je me rappelais combien elle avait toujours eu à cœur la question de sa sépulture : elle s'était réservé et préparé une place auprès du corps de son mari. Ayant vécu avec lui dans une étroite union, elle voulait, tant l'âme humaine est peu capable des choses divines ! ajouter encore à ce bonheur et laisser dans le souvenir des gens l'idée qu'après avoir passé la mer, il lui avait été donné de mêler sa poussière à celle de son époux, dans la même terre.

Quand ce désir vain avait-il été chassé de son cœur par la plénitude de votre bonté, je ne le savais pas, mais je ressentais une joie mêlée de surprise en m'en rendant compte. Et pourtant, dans notre causerie à la fenêtre, quand elle m'avait dit : « Que fais-je ici désormais ? », il était évident qu'elle ne souhaitait plus mourir dans sa patrie. J'appris aussi par la suite qu'à Ostie même, un jour que j'étais absent, elle avait parlé avec une confiance maternelle à certains de mes amis de son mépris de cette vie et du bienfait de la mort. Eux, stupéfaits d'un tel courage chez une femme (c'est vous qui le lui aviez donné), lui avaient demandé si elle ne craignait pas de laisser son corps si loin de sa patrie. « Rien n'est loin pour Dieu, dit-elle, et il n'y a pas à craindre qu'il ne reconnaisse pas, à la fin des temps, le lieu où il doit me ressusciter. »

C'est ainsi que le neuvième jour de sa maladie, alors qu'elle avait cinquante-six ans et moi trente-trois, cette âme sainte et pieuse fut délivrée de son corps.

CHAPITRE XII

DOULEUR FILIALE.

Je lui fermai les yeux. Les flots d'une tristesse immense me gonflaient le cœur, tout prêts à déborder en larmes; mais en même temps mes yeux, dociles à l'énergique

pouvoir de ma volonté, en tarissaient la source jusqu'à la dessécher. Que cette lutte était douloureuse ! A l'instant où elle rendit le dernier soupir, le jeune Adéodat⁵⁴¹ éclata en sanglots, mais nous l'en reprîmes tous et il se tut. C'était aussi en moi une émotion d'enfant, qui demandait à se répandre en larmes, et que cette voix juvénile, voix du cœur, refoulait et faisait taire. Car nous ne croyions pas convenable de célébrer un tel deuil par des plaintes, des larmes et des gémissements pour la raison que ce sont les moyens habituels qui servent à déplorer le destin affreux de ceux qui meurent et leur prétendu anéantissement. La mort de ma mère n'avait rien d'affreux et elle ne mourait pas tout entière : nous en avions pour garants la pureté de sa vie, une foi sincère⁵⁴¹ et des raisons certaines.

Qu'est-ce donc qui me faisait si amèrement souffrir au-dedans de moi ? Évidemment la blessure toute fraîche qui me venait de la brusque rupture de notre très douce et très chère habitude de vie commune. Je me félicitais certes du témoignage qu'elle m'avait rendu dans sa dernière maladie, lorsque, répondant par des caresses à mes soins empressés, elle me nommait son bon fils et rappelait avec la plus grande tendresse que jamais elle n'avait entendu sortir contre elle de ma bouche un mot dur ou injurieux.

Et pourtant, ô mon Dieu, notre créateur, qu'avait de comparable le respect que je lui avais montré avec son dévouement d'esclave pour moi ? C'était donc d'être privé d'une si grande consolation qui me blessait l'âme : et ma vie qui n'avait fait qu'une avec la sienne en était comme déchirée.

Quand on eut arrêté les larmes de l'enfant, Evodius prit le *Psautier* et se mit à chanter un psaume. Toute la maison lui répondait : « Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre justice⁵⁴². » A la nouvelle de ce qui se passait, beaucoup de nos frères et de pieuses femmes accoururent. Pendant que ceux dont c'était la fonction s'occupaient, conformément à l'usage, des funérailles, je me retirai là où les convenances me le permettaient, avec les amis qui se faisaient un devoir de ne pas me laisser seul. Je leur disais ce qui convenait à la circonstance, calmant par ce baume de vérité un supplice que vous connaissiez, mais qu'ils ignoraient, eux : ils m'écoutaient avec attention et me croyaient sans chagrin. Mais moi, à votre oreille, là où aucun d'eux ne pouvait m'entendre,

je reprochais sa faiblesse à mon cœur, je contenais le flot de ma tristesse; il s'arrêtait un instant, puis de nouveau il était emporté par son élan, sans aller néanmoins jusqu'à l'effusion des larmes, ni à l'altération du visage. Je savais bien, moi, ce que je refoulais dans mon cœur ! Et comme il m'était fort pénible de me voir à ce point sujet aux disgrâces humaines qui sont les effets nécessaires de l'ordre des choses et de notre condition, ma douleur elle-même m'endolorissait d'une autre douleur, et j'étais miné par une double tristesse.

Puis eurent lieu les obsèques. J'y allai et en revins sans verser de larmes. Pas même au moment des prières que nous vous adressâmes, pendant qu'était offert le sacrifice de notre rachat à l'intention de la morte, dont le cadavre était placé près de sa tombe, avant l'inhumation, selon l'usage de là-bas, non, pas même alors, je ne pleurai. Mais toute la journée je portais dans le secret de mon cœur une pesante tristesse, et, dans mon désarroi, je vous suppliais de toutes mes forces de guérir ma peine. Mais vous ne m'exauciez pas : sans doute pour fixer dans mon souvenir, ne fût-ce que par cette seule leçon, combien sont puissants les liens de l'habitude, même sur un cœur qui déjà se repaît de la parole qui ne ment pas. Je décidai alors d'aller aux bains, ayant entendu dire que ce terme de bain venait du grec βαλανεϊον, car le bain *chasse* l'inquiétude de l'âme. Mais je le confesse à votre miséricorde. Père des orphelins ⁵⁴³, j'allai aux bains et j'en sortis tel que j'y étais entré. Mon cœur n'avait pas sué l'amertume de mon chagrin. Puis je m'endormis. A mon réveil je constatai un apaisement sensible de ma douleur; seul, au lit, je me souvenais des vers pleins de vérité de votre Ambroise ⁵⁴⁴. Car, vous êtes bien « le Dieu créateur de toutes choses, qui guide la course des astres, qui revêt le jour de la beauté de la lumière, la nuit de la douceur du sommeil, afin que le repos rende les membres épuisés à l'habitude du travail, allège les cœurs fatigués, et dénoue l'angoisse des chagrins ⁵⁴⁵ ».

Et peu à peu je revenais à mes premiers sentiments sur votre servante; je songeais à sa piété envers vous, à sa sainte tendresse, à sa complaisance pour moi, qui tout à coup me manquaient. Je goûtai la douceur de pleurer, devant vous ⁵⁴⁶, sur elle et pour elle, sur moi et pour moi. Je laissai couler mes larmes que je retenais, je les laissai couler à leur aise. Ce fut comme un lit sous mon cœur : il y trouva le repos. Car il n'y avait que vos oreilles

pour m'entendre pleurer, et non un quelconque auditeur qui eût interprété orgueilleusement mes larmes.

Et maintenant, Seigneur, je vous en fais ma confession dans ce livre. La lise qui voudra et qu'on l'interprète comme on voudra. Et si quelque lecteur voit un péché dans ces pleurs que je donnai à ma mère pendant quelques instants, à ma mère morte pour un temps à mes yeux, et qui avait pleuré tant d'années pour me faire vivre aux vôtres, que celui-là ne se moque point, mais plutôt, si sa charité est vive, qu'il pleure lui-même pour mes péchés, devant vous, le père de tous les frères de votre Christ !

CHAPITRE XIII

PRIÈRE POUR MONIQUE.

Pour moi, le cœur guéri de cette blessure, où l'on pouvait reprendre une affection trop charnelle, je verse devant vous, mon Dieu, pour votre servante, de tout autres larmes, des larmes qui coulent d'un esprit profondément ému, à la pensée des périls que court toute âme « qui meurt en Adam ⁵⁴⁷ ». Sans doute, vivifiée dans le Christ, avant même d'être délivrée de la chair, elle a vécu de sorte à faire glorifier votre nom par sa loi et par ses mœurs ; et cependant je n'oserais dire que, depuis que vous l'eûtes régénérée par le baptême, il ne sortit de sa bouche aucune parole contraire à votre loi. Il a été dit par la Vérité, votre fils : « Si quelqu'un traite son frère de fou, il sera passible du feu de la géhenne ⁵⁴⁸. » Malheur à la vie humaine, même la plus louable, si vous la fouillez sans miséricorde ! C'est parce que vous ne scrutez pas nos fautes sévèrement que nous espérons avec confiance prendre place auprès de vous. Quiconque énumère devant vous ses propres mérites, que fait-il sinon énumérer vos bienfaits ? Oh ! si les hommes se connaissaient en tant qu'hommes ! « Si celui qui se glorifie se glorifiait dans le Seigneur ⁵⁴⁹ ! »

Et c'est pourquoi, ô vous, ma gloire et ma vie, Dieu de mon cœur ⁵⁵⁰, négligeant un instant les bonnes actions de ma mère, pour lesquelles d'ailleurs je vous rends grâces avec joie, je vous prie maintenant pour ses péchés ; exaucez-moi ⁵⁵¹ au nom de celui qui est le médecin de nos

blessures, qui a été suspendu au bois de la croix, et qui, assis à votre droite, plaide pour nous auprès de vous ⁵⁵². Je sais qu'elle a toujours pratiqué la miséricorde et cordialement remis leurs dettes à ses débiteurs ⁵⁵³; remettez-lui aussi les siennes, si elle en a contracté pendant les nombreuses années qui ont suivi son baptême. Remettez-les-lui, Seigneur, remettez-les-lui, je vous en supplie, et « n'entrez pas avec elle en jugement ⁵⁵⁴ ». Que la miséricorde « l'emporte sur la justice ⁵⁵⁵ », puisque vos paroles sont des paroles de vérité et que vous avez promis aux miséricordieux miséricorde ⁵⁵⁶. Que s'ils l'ont été, c'est vous qui leur avez donné de l'être, vous « qui avez pitié de ceux dont il vous plaît d'avoir pitié, et qui faites miséricorde à qui vous voulez faire miséricorde ⁵⁵⁷ ».

Je crois que vous aurez déjà fait ce que je vous demande, mais « ayez pour agréable cet hommage volontaire de ma bouche ⁵⁵⁸ ». Car, lorsque approcha le jour de sa dissolution, elle n'eut pas l'idée de se faire enterrer somptueusement, ni de faire embaumer son corps, elle ne désira pas un monument de choix, ni ne se soucia d'un tombeau dans sa patrie. Elle ne nous demanda rien de tel. Elle ne formula qu'un vœu : c'est qu'on se souvint d'elle à l'autel, où elle n'avait pas interrompu un seul jour ses services, sachant que là se dispense la sainte victime par qui « a été effacé l'arrêt de notre condamnation ⁵⁵⁹ », par qui nous avons triomphé de l'ennemi qui suppute nos fautes, cherche des griefs contre nous, et ne trouve rien chez l'auteur de notre victoire. Qui lui rendra son sang innocent ? Qui lui restituera le prix dont il a payé notre rachat, pour nous soustraire au démon ? C'est à ce mystère de la rédemption que votre servante a lié son âme par le lien de la foi. Que nul ne l'arrache à notre protection. Qu'entre elle et vous, ni par force ni par ruse, ne s'interposent le lion et le dragon ⁵⁶⁰. Elle ne répondra pas qu'elle ne doit rien, de peur d'être convaincue par le perfide accusateur et de lui échoir en partage, mais elle répondra que ses dettes lui ont été remises par Celui à qui personne ne rendra ce qu'il a payé pour nous sans rien nous devoir.

Qu'elle repose donc en paix, avec son mari, avant qui et après qui elle n'a point connu de noces ⁵⁶¹, qu'elle a servi avec une patience ⁵⁶² dont elle vous offrait le fruit, afin de le gagner à vous, lui aussi ⁵⁶³. Inspirez, mon Seigneur et mon Dieu, à vos serviteurs, mes frères, à vos

filz, mes maîtres, que je sers par le cœur, la voix et l'écrit, à tous ceux qui me liront, d'avoir à votre autel un souvenir pour Monique, votre servante, pour Patricius, son époux, par la chair de qui vous m'avez introduit en cette vie, comment ? je ne sais. Qu'ils se souviennent avec un pieux sentiment de ceux qui furent mes parents en cette vie transitoire, et mes frères en vous, notre Père, en l'Eglise catholique, notre mère, et mes concitoyens dans la Jérusalem éternelle, objet des soupirs de votre peuple, en son pèlerinage, du départ au retour. Ainsi, grâce à mes *Confessions*, il sera donné à son vœu suprême une plus abondante satisfaction par ces nombreuses prières que par les miennes seules.

LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE PREMIER

CONNAITRE DIEU, LUI OUVRIR SON CŒUR, AINSI QU'AUX HOMMES, TEL EST SON DOUBLE PROPOS.

« Que je vous connaisse », ô Vous qui me connaissez, « que je vous connaisse comme je suis connu de vous ⁵⁶⁴ ». Vertu de mon âme, pénétrez-la, adaptez-la à vous, afin de la tenir et de la posséder « sans tache ni ride ⁵⁶⁵ ». Telle est mon espérance, tel est l'objet de mes propos, et c'est dans cette espérance que je trouve ma joie, quand ma joie est saine. Quant aux autres biens de cette vie, plus on les pleure moins ils valent d'être pleurés; et plus on devrait les pleurer moins on les pleure. Mais vous, « vous avez aimé la vérité ⁵⁶⁶ », car « celui qui accomplit la vérité vient à la lumière ⁵⁶⁷ ». J'accomplirai donc la vérité dans mon cœur en me confessant devant vous, et dans mon livre en me confessant devant des témoins nombreux.

CHAPITRE II

CE QUE C'EST QUE SE CONFESSER A DIEU.

Au reste, pour vous, Seigneur, dont les yeux dénudent ⁵⁶⁸ l'abîme de la conscience humaine, qu'y aurait-il de caché en moi, lors même que je ne voudrais pas vous le confesser? C'est vous que je cacherais à moi-même, et non pas moi à vous. Et maintenant que mes

gémissements témoignent du dégoût que j'ai de moi-même, vous, ma lumière et ma joie, vous êtes l'objet de mon amour et de mon désir, au point que je rougis de moi, que je me fuis pour vous choisir, et ne veux plaire à vous ou à moi que par vous.

Vous me connaissez donc, Seigneur, quel que je sois. Quel fruit j'escompte de la confession que je vous fais, je l'ai dit. Cette confession, je vous la fais, non avec des mots et des accents charnels, mais avec les mots de l'âme et le cri de la pensée que connaît votre oreille. Quand je suis mauvais, me confesser à vous ce n'est rien d'autre que me déplaire à moi-même; quand je suis bon, c'est ne pas m'en rapporter le mérite, car c'est vous, Seigneur, qui « bénissez le juste ⁵⁶⁸ », mais d'abord « vous faites un juste du pécheur ⁵⁷⁰ ». Ainsi ma confession, ô mon Dieu, comme je la fais en votre présence ⁵⁷¹, est muette et elle ne l'est pas; ma bouche se tait, mais mon cœur crie. Je ne dis aux hommes rien de vrai que vous n'ayez d'abord entendu de moi, et vous n'entendez rien de moi que vous ne m'ayez d'abord dit vous-même.

CHAPITRE III

POURQUOI SE CONFESSER AUSSI AUX HOMMES?

Mais que me font les hommes? pourquoi leur faire entendre mes *Confessions* comme si c'était eux qui devaient guérir toutes mes langueurs ⁵⁷²? Race curieuse de la vie d'autrui, mais nonchalante à amender la sienne! Qu'ont-ils besoin de chercher à connaître qui je suis, eux qui ne veulent pas connaître par vous qui ils sont? Et d'où savent-ils, lorsqu'ils m'entendent parler de moi-même, si je dis vrai, puisque « nul homme ne sait ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ⁵⁷³ »? Si, au contraire, ils vous entendent parler d'eux-mêmes, ils ne pourront dire : « Le Seigneur ment. » Vous entendre parler de soi-même, n'est-ce pas se connaître soi-même? Qui, se connaissant, peut dire sans mentir : « Cela est faux »? Mais parce que la charité « croit toutes choses ⁵⁷⁴ », du moins entre cœurs qui ne font qu'un, unis par ses liens, moi aussi, Seigneur, je me confesse à vous pour que les autres hommes m'entendent.

Je ne puis leur démontrer la vérité de ma confession; mais il me croient, ceux dont la charité m'ouvre les oreilles.

Pourtant, vous le médecin de mon âme, faites-moi voir clairement l'utilité de mon propos. L'aveu de mes péchés de jadis, que vous avez remis et couverts, pour me donner le bonheur en vous, changeant mon âme par votre foi et votre sacrement, relève le cœur de ceux qui le lisent et l'entendent; il les sauve du sommeil du désespoir, du « je ne peux pas »; il les éveille à l'amour de votre miséricorde, à la douceur de votre grâce, par quoi le faible devient fort ⁵⁷⁵ et prend conscience de sa faiblesse. Et quant aux justes, il leur est agréable d'entendre raconter les péchés passés, de ceux qui en sont libérés; et ce qui leur est agréable, ce n'est pas que ce soit des péchés, mais qu'ayant été, ils ne soient plus.

Mais quel profit, Seigneur, à qui chaque jour s'ouvre ma conscience, plus confiante dans votre miséricorde que dans son innocence, quel profit y a-t-il, je vous le demande, à ce que je confesse encore aux hommes, devant vous, par cet ouvrage, non plus ce que je fus, mais ce que je suis? La confession du passé, j'en connais et je viens d'en indiquer l'intérêt. Mais ce que je suis, dans le temps même où je rédige ces *Confessions*, bien des gens désirent le savoir : les uns me connaissent, les autres pas; ils m'ont entendu ou ils ont entendu parler de moi, mais ils n'ont pas l'oreille contre mon cœur, là où je suis ce que vraiment je suis. Ils veulent donc m'entendre confesser ce que je suis intérieurement; là où ils ne peuvent appliquer ni l'œil, ni l'oreille, ni l'esprit. C'est avec l'intention de me croire qu'ils veulent m'écouter. Autrement pourraient-ils me connaître? La charité, qui leur donne la bonté, leur dit que je ne mens pas dans mes aveux sur moi-même, oui, c'est elle, en eux, qui les fait croire en moi.

CHAPITRE IV

UTILITÉ DE CES CONFESSIONS.

Mais quel fruit en veulent-ils tirer? Veulent-ils vous remercier avec moi, quand ils apprendront combien je

me suis rapproché de vous par votre grâce, et prier pour moi, quand ils sauront combien m'alentit encore le poids de mes péchés ? A ceux-là je me découvrirai. Car ce n'est pas d'un mince intérêt, Seigneur mon Dieu, que « grâces vous soient rendues par beaucoup à mon sujet ⁵⁷⁶ », et que beaucoup vous supplient pour moi. Puisse le cœur de mes frères aimer en moi ce que vous enseignez à aimer, et déplorer en moi ce que vous apprenez à déplorer !

Mais ces sentiments, je ne les souhaite que chez une âme fraternelle, non chez une âme étrangère, pas davantage chez « ces fils de l'étranger dont la bouche profère des paroles vaines, et dont la droite est une droite d'iniquité ⁵⁷⁷ », oui, chez une âme fraternelle, qui, lorsqu'elle m'approuve, se réjouit à mon sujet, et quand elle me désapprouve, s'afflige pour moi ; car, qu'elle m'approuve ou me désapprouve, elle m'aime. C'est à ces sortes d'hommes que je me découvrirai : qu'ils respirent en apercevant mes bonnes actions, qu'ils soupirent à la vue des mauvaises. Ce que je fais de bien est votre œuvre et votre don, ce que je fais de mal vient de mes imperfections et sera l'objet de vos jugements. Qu'ils respirent pour le bien, qu'ils soupirent pour le mal, et que des hymnes et des pleurs montent jusqu'à vous de ces cœurs fraternels, « encensoirs qui brûlent pour vous ⁵⁷⁸ ».

Mais vous, Seigneur, si vous prenez plaisir aux parfums de votre Temple saint, « ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde », à cause de votre nom ; et puisque vous n'abandonnez jamais ce que vous avez commencé, parfaites ce qui en moi est imparfait ⁵⁷⁹.

Tel est l'avantage que j'espère des *Confessions*, où je vais me peindre, non tel que je fus, mais tel que je suis. Je veux me confesser non seulement en votre présence, avec une secrète joie mêlée de tremblement ⁵⁸⁰, et avec une tristesse secrète où il entre de l'espoir, mais aussi devant les fils des hommes qui partagent ma croyance, ma joie, ma condition mortelle, qui sont mes concitoyens et, comme moi, accomplissent le voyage d'ici-bas, qu'ils me précèdent sur ma route, qu'ils m'y suivent ou qu'ils m'y accompagnent. Ce sont vos serviteurs, mes frères, dont vous avez voulu faire vos fils et mes maîtres, avec l'ordre de les servir, si je veux vivre avec vous et de vous. Que votre Verbe me l'eût prescrit par sa parole, c'eût été peu, si son action ne m'avait montré la voie. Je l'imité donc par l'action et par la parole, je l'imité « sous vos ailes », car le danger serait trop grand si mon âme ne s'y

abritait et si vous ne connaissiez ma faiblesse. Je suis un tout petit enfant, mais mon Père vit toujours et c'est le tuteur qui me convient; il est à la fois celui qui m'a engendré et qui me protège. Vous êtes tout mon bien, vous, le Tout-Puissant, qui êtes avec moi avant que je ne sois avec vous. Je me ferai donc connaître de ceux que vous m'ordonnez de servir, non pas tel que j'ai été, mais tel que je suis désormais, tel que je suis maintenant. Mais « je ne me juge pas moi-même ⁵⁸¹ ».

C'est dans cet esprit que je veux être entendu.

CHAPITRE V

AUGUSTIN ATTEND DE DIEU
LA LUMIÈRE QUI L'ÉCLAIRERA SUR LUI-MÊME.

C'est vous, Seigneur, qui me jugez. « Nul homme ne sait ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ⁵⁸². » Il y a cependant dans l'homme des choses que l'esprit même de l'homme, qui est en lui, ne sait pas. Mais vous, Seigneur, qui l'avez créé, vous savez tout de lui. Et moi, encore que devant vous je me méprise et me regarde comme cendre et poussière ⁵⁸³, je sais de vous quelque chose que j'ignore de moi-même. « Nous voyons pour l'instant dans un miroir en énigme », et non pas encore « face à face ⁵⁸⁴ ». C'est pourquoi, tant que je poursuis loin de vous mon voyage terrestre, vous ne m'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même ⁵⁸⁵. Pourtant je sais que rien ne peut vous souiller; mais à quelles tentations ai-je ou n'ai-je pas la force de résister, je l'ignore. Mon espoir, c'est que « vous êtes fidèle », que « vous ne souffrez pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces »; qu'avec la tentation vous nous donniez aussi le moyen d'« en sortir » pour que nous puissions la « soutenir ⁵⁸⁶ ».

Je confesserai donc ce que je sais de moi, je confesserai aussi ce que j'en ignore, puisque ce que je sais de moi, je ne le sais que par votre lumière, et ce que j'en ignore, je l'ignore jusqu'à ce que mes ténèbres se changent en « plein midi » devant votre face ⁵⁸⁷.

CHAPITRE VI

QU'EST-CE QUE DIEU ?

Ce qui n'est pas douteux, ce dont ma conscience est certaine, Seigneur, c'est que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur de votre parole, et je vous ai aimé. Mais le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, de toutes parts me disent de vous aimer, et ils ne cessent de le dire à tous les hommes, « afin qu'ils soient sans excuse ⁵⁸⁸ ». Vous aurez plus profondément pitié de celui dont vous avez déjà eu pitié ⁵⁸⁹, et vous témoignerez votre miséricorde à celui pour qui vous vous serez montré miséricordieux. Autrement le ciel et la terre ne raconteraient vos louanges qu'à des sourds.

Mais qu'est-ce que j'aime, en vous aimant ? Ce n'est pas la beauté des corps, ni leur éclat qui passe, ni la clarté du jour qu'aiment tant ces pauvres yeux, ni les douces mélodies des cantilènes variées, ni l'odeur suave des fleurs, des parfums et des aromates, ni la manne, ni le miel, ni les membres, délices des enlacements de la chair. Non ce n'est pas cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu. Pourtant j'aime une clarté, une voix, un parfum, une nourriture, un enlacement quand j'aime mon Dieu : c'est la clarté, la voix, le parfum, l'enlacement de « l'homme intérieur » que je porte en moi, là où brille pour mon âme une clarté que ne borne aucun espace, où chantent des mélodies que le temps n'emporte pas, où embaument des parfums que ne dissipe pas le vent, où la table a des saveurs que n'émousse pas la voracité, et l'amour des enlacements que ne dénoue aucune satiété ; voilà ce que j'aime en aimant mon Dieu !

Qu'est-ce donc que ce Dieu ? J'ai interrogé la terre et elle m'a dit : « Je ne suis point Dieu. » Tout ce qui s'y rencontre m'a fait le même aveu. J'ai interrogé la mer et ses abîmes, les êtres vivants qui s'y meuvent ⁵⁹⁰ et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu ; cherche au-dessus de nous. » J'ai interrogé les vents qui soufflent, et le nom de l'air avec ses habitants m'a dit : « Anaximène ⁵⁹¹ se trompe, je ne suis point Dieu. » J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune et les étoiles : « Nous ne sommes pas davantage le Dieu que tu cherches », m'ont-

ils déclaré. Et j'ai dit à tous les êtres qui assaillent les portes de mes sens : « Entretenez-moi de mon Dieu, puisque vous ne l'êtes point, dites-moi quelque chose de lui. » Ils m'ont crié d'une voix éclatante : « C'est Lui qui nous a créés ⁵⁹². » Pour les interroger je n'avais qu'à les contempler, et leur réponse, c'était leur beauté.

Alors je me suis tourné vers moi-même et je me suis dit : « Mais toi, qui es-tu ? » Et j'ai répondu : « Un homme. » Pour me servir j'ai un corps et une âme ; l'un appartient au monde extérieur, l'autre est au-dedans de moi. A laquelle de ces deux parts de moi-même aurais-je dû demander de me faire connaître mon Dieu, ce Dieu que j'avais déjà cherché avec mon corps depuis la terre jusqu'au ciel, aussi loin que je pouvais envoyer les rayons de mes yeux, ces messagers ? Mais meilleure est la part intérieure de moi-même. Car c'est à elle que tous les messagers de mon corps rendaient compte, comme à un président et à un juge, des réponses du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment et qui proclame : « Ce n'est pas nous qui sommes Dieu » et « c'est Lui qui nous a créés ». L'homme intérieur connaît ces choses par le ministère de l'homme extérieur ; moi, l'homme intérieur, moi l'âme, je les ai connues par les sens de mon corps. J'ai interrogé sur mon Dieu la masse de l'univers qui m'a répondu. « Je ne suis point Dieu, je suis son œuvre. »

A tous ceux qui ont des sens intacts, cette beauté de l'univers n'apparaît-elle donc pas ? Mais pourquoi ne parle-t-elle pas à tous le même langage ? C'est que les animaux, petits et grands, la voient, mais ne peuvent l'interroger, car il n'est point chez eux de raison chargée, comme un juge, de recueillir les messages des sens. Les hommes, eux, en ont le pouvoir, afin « que les perfections invisibles de Dieu se manifestent à l'intelligence à travers ses œuvres ⁵⁹³. » Mais l'amour qu'ils ont pour les choses créées les y asservit, et cet asservissement les rend incapables de les juger. Or, elles ne répondent qu'à ceux qui les interrogent en les jugeant. Elles ne changent pas leur langage, j'entends leur beauté, lorsque l'un se borne à les voir, tandis que l'autre les interroge en les voyant ; elles ne leur présentent pas des apparences différentes ; mais, tout en gardant le même aspect à leurs yeux, elles demeurent muettes pour l'un, alors qu'elles parlent à l'autre. Ou plutôt elles parlent à tous, mais ne sont comprises que de ceux qui comparent leur voix du dehors

avec la vérité qui est en eux. Car la vérité me dit : « Ton Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni aucune espèce de corps. » Leur nature le dit. Pour qui sait voir ⁵⁹⁴, une masse est moindre dans ses éléments que dans son tout. Déjà tu es meilleure, ô mon âme, je te le dis, puisque tu animes la masse du corps où tu es unie en lui communiquant la vie, qu'aucun corps ne peut donner à un autre corps. Mais ton Dieu est pour toi aussi la vie de ta vie.

CHAPITRE VII

DIEU N'EST PAS OBJET DE CONNAISSANCE SENSIBLE.

Qu'est-ce donc que j'aime en aimant mon Dieu ? Quel est cet être qui domine la cime de mon âme ? C'est par mon âme elle-même que je monterai jusqu'à lui. Je dépasserai cette force qui m'attache à mon corps et emplit de vie mon organisme. Ce n'est pas avec elle que je peux trouver mon Dieu : autrement « le cheval et le mulet, qui ne sont pas doués d'intelligence ⁵⁹⁵ », le trouveraient également, car c'est la même force qui fait vivre leurs corps.

Il existe une autre force, qui ne donne pas seulement la vie, mais la sensibilité à ma chair, sortie des mains du Seigneur — du Seigneur qui a ordonné à l'œil de ne pas entendre, à l'oreille de ne pas voir, mais à l'un de voir, à l'autre d'entendre, et qui a assigné à chacun des autres sens son siège et son rôle propres : c'est d'eux que se sert mon âme pour exercer ces diverses fonctions, tout en restant une. Je dépasserai aussi cette force-là ; le cheval et le mulet la possèdent aussi : ils sentent comme moi par le moyen du corps.

CHAPITRE VIII

PUISSANCE DE LA MÉMOIRE.

Je dépasserai donc cette faculté de ma nature, et me hausserai par degrés jusqu'à Celui qui m'a créé. Et

j'arrive aux plaines, aux vastes palais de la mémoire, là où se trouvent les trésors des images innombrables véhiculées par les perceptions de toutes sortes ⁵⁹⁶. Là sont gardées toutes les pensées que nous formons, en augmentant, en diminuant, en modifiant d'une manière quelconque les acquisitions de nos sens, et tout ce que nous avons pu y mettre en dépôt et en réserve, si l'oubli ne l'a pas encore dévoré et enseveli.

Quand je suis là, je fais comparaître tous les souvenirs que je veux. Certains s'avancent aussitôt; d'autres après une plus longue recherche : il faut, pour ainsi dire, les arracher à de plus obscures retraites; il en est qui accourent en masse, alors qu'on voulait et qu'on cherchait autre chose : ils surgissent, semblant dire : « Ne serait-ce pas nous...? » Je les éloigne avec la main de l'esprit du visage de ma mémoire, jusqu'à ce que celui que je veux écarte les nuages et du fond de son réduit paraisse à mes yeux. D'autres enfin se présentent sans difficulté, en files régulières, à mesure que je les appelle; les premiers s'effacent devant les suivants, et disparaissent ainsi pour reparaître, quand je le voudrai. C'est exactement ce qui se passe quand je raconte quelque chose de mémoire.

C'est là que se conservent, rangées distinctement par espèces, les sensations qui y ont pénétré, chacune par son accès propre : la lumière, toutes les couleurs, les formes des corps, par les yeux; tous les genres de sons, par les oreilles; toutes les odeurs, par les narines; toutes les saveurs, par la bouche; enfin, par le sens épars dans tout le corps, le dur ou le mou, le chaud ou le froid, le doux ou le rude, le lourd ou le léger, les impressions qui ont leur cause hors du corps ou dans le corps. La mémoire les recueille toutes dans ses vastes retraites, dans ses secrets et ineffables replis pour les rappeler et les reprendre au besoin. Elles y entrent toutes, chacune par sa porte particulière et s'y disposent. Au reste, ce ne sont pas les choses elles-mêmes qui entrent dans la mémoire, mais les images des choses sensibles, pour s'y mettre aux ordres de la pensée qui les évoque. Comment ces images se sont-elles formées, qui saurait le dire, encore que l'on voie bien par quels sens elles sont recueillies et renfermées au-dedans de nous? J'ai beau être dans les ténèbres et le silence, je peux, à mon gré, me représenter les couleurs par la mémoire, distinguer le blanc du noir, et toutes les autres couleurs les unes des autres; mes images

auditives ne viennent pas troubler mes images visuelles : elles sont là aussi cependant, comme tapies dans leur retraite isolée. S'il me plaît de les appeler, elles arrivent aussitôt. Même lorsque se repose ma langue et que se tait ma gorge, je chante autant que je veux ; et les images des couleurs, qui n'en sont pas moins là, ne viennent pas se jeter à la traverse et interrompre, pendant que je fais usage de l'autre trésor qui me vient des oreilles. Pareillement, les impressions introduites et amassées en moi par les autres sens, je les évoque comme il me plaît ; je discerne le parfum des lis de celui des violettes, sans humer aucune fleur ; je peux préférer le miel au vin cuit, le poli au rugueux, sans rien goûter ni rien toucher, seulement par le souvenir.

C'est en moi-même que se fait tout cela, dans l'immense palais de ma mémoire. C'est là que j'ai à mes ordres le ciel, la terre, la mer et toutes les sensations que j'en ai pu éprouver, sauf celles que j'ai oubliées ; c'est là que je me rencontre moi-même, que je me souviens de moi-même, de ce que j'ai fait, du moment, de l'endroit où je l'ai fait, des dispositions affectives où je me trouvais, en le faisant ; c'est là que se tiennent tous mes souvenirs, ceux qui sont fondés sur mon expérience ou ceux qui ont leur source dans ma croyance en autrui. Du même dépôt je tire des analogies formées d'après mes expériences personnelles ou d'après les croyances que m'ont fait admettre ces expériences ; je rattache les unes et les autres au passé et, à la lumière de ces connaissances, je médite l'avenir, actions, événements, espoirs ; et tout cela m'est comme présent : « Je ferai ceci et cela », c'est ce que je me dis dans ces vastes sinuosités de mon esprit, plein de tant d'images et d'images de si grandes choses. Et j'en tire telle ou telle conséquence : « Oh ! s'il arrivait telle ou telle chose ! » « Que Dieu détourne de nous ceci ou cela ! » Je me tiens intérieurement ce langage, et, pendant que je parle, je dispose des images des réalités que j'exprime, issues du même trésor de la mémoire : sans elles, je n'en pourrais rien dire.

Grande est cette puissance de la mémoire, prodigieusement grande, ô mon Dieu ! C'est un sanctuaire d'une ampleur infinie. Qui en a touché le fond ? Cependant ce n'est qu'un pouvoir de mon esprit, qui tient à ma nature : mais je ne puis comprendre entièrement ce que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour s'étreindre lui-même ? Et où donc passe ce qu'il ne peut comprendre de lui ?

Serait-ce hors de lui et non en lui ? Mais comment ne le comprend-il pas ? Cette idée me remplit d'étonnement, et je suis frappé de stupeur.

Les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes, les vagues énormes de la mer, le large cours des fleuves, les côtes de l'Océan, les révolutions des astres, et ils se détournent d'eux-mêmes ! Ils ne trouvent point admirable que je parle de toutes ces choses sans les voir de mes yeux ; cependant je ne pourrais en parler, si ces montagnes, ces vagues, ces fleuves, ces astres que j'ai vus, cet océan, auquel je crois sur le témoignage d'autrui, je ne le voyais intérieurement, dans ma mémoire, avec les dimensions que percevraient mes regards au-dehors. Mais quand je les ai vus de mes yeux, je ne les ai pas absorbés ; ce ne sont pas ces choses qui sont en moi, ce sont seulement leurs images ; et je sais par lequel de mes sens j'en ai recueilli l'impression.

CHAPITRE IX

LA MÉMOIRE INTELLECTUELLE.

Ce ne sont pas les seuls objets que renferme l'immense capacité de ma mémoire. Il y a là aussi tout ce que j'ai appris des sciences libérales, du moins ce que je n'en ai pas encore oublié, tout cela rangé à part, en un lieu intérieur, qui, d'ailleurs, n'est pas un lieu. Et ce ne sont point de simples images, mais des réalités que je porte dans mon esprit. En quoi consistent la littérature et la dialectique, combien il existe de genres de questions, tout ce que je sais de ces problèmes ne demeure pas dans ma mémoire comme une image que j'aurais gardée en abandonnant au monde extérieur la chose elle-même. Rien de pareil à un son qui retentit et passe, une voix, par exemple qui laisse dans l'oreille son empreinte, sa trace, ce qui fait que l'on croit l'entendre encore quand elle s'est déjà tue ; ni à une odeur qui, en passant et se dissipant dans l'air, affecte l'odorat et communique ainsi à la mémoire une image d'elle-même, que le souvenir reproduit ; ni à un aliment qui, bien entendu, perd sa saveur dans l'estomac, mais la conserve en quelque façon dans la mémoire ; ni à un corps qui est senti par

un contact, et qu'en son absence notre mémoire imagine. Ces sortes de réalités ne s'introduisent pas dans la mémoire; seules leurs images sont captées avec une rapidité étonnante, et étonnamment disposées comme dans des cases, d'où elles sont extraites par le miracle du souvenir.

CHAPITRE X

IL Y A DANS LA MÉMOIRE
UN SAVOIR QUI NE VIENT PAS DES SENS.

Mais quand j'entends dire qu'il y a trois genres de questions : si une chose existe? quelle en est la nature? quelle en est la qualité? je retiens l'image des sons qui composent ces mots, je sais que ces sons ont traversé l'air en vibrant, et qu'ils ont déjà cessé d'être. Mais les réalités elles-mêmes, signifiées par ces sons, je ne les ai atteintes par aucun sens et je ne les ai vues nulle part que dans mon esprit. Ce que j'ai mis en réserve dans ma mémoire, ce ne sont pas leurs images, mais elles-mêmes.

D'où sont-elles entrées en moi? qu'elles le disent si elles le peuvent. Je parcours en vain toutes les portes de ma chair, je n'en trouve point par où elles auraient pu entrer. Les yeux disent : « Si elles ont une couleur, c'est nous qui avons apporté ces messages. » Les oreilles disent : « Si elles sont sonores, c'est de nous que viennent leurs révélations. » Les narines disent : « Si elles sont odorantes, c'est par nous qu'elles ont passé. » Et le goût dit encore : « Si elles n'ont pas de saveur, ne me demandez rien. » Le tact prononce : « Si elles sont sans corps, je ne les ai pas touchées, je ne les ai pas révélées. »

D'où, par où sont-elles donc entrées dans ma mémoire? Je n'en sais rien. Je ne les ai pas apprises en m'en remettant à l'intelligence d'un autre : c'est dans mon esprit que je les ai reconnues et admises comme vraies; je les lui ai confiées comme un dépôt d'où je les tirerais quand je le voudrais. Elles s'y trouvaient donc même avant que je les apprisse; mais elles ne se trouvaient pas encore dans ma mémoire. Où étaient-elles, et pourquoi, lorsqu'on m'en a parlé, les ai-je reconnues et ai-je déclaré : « Parfaitement, cela est vrai »? Point d'autre raison que celle-ci : elles étaient déjà dans ma mémoire, mais si loin

et enfouies dans de si secrètes profondeurs que, sans les leçons qui les en ont arrachées, je n'aurais pas pu peut-être les concevoir.

CHAPITRE XI

CES NOTIONS SONT LE PRODUIT DE L'ACTIVITÉ DE LA PENSÉE.

Ainsi, nous constatons qu'acquérir de telles connaissances, dont nous n'empruntons pas les images aux sens, mais que nous percevons en nous sans l'aide d'images, telles qu'elles sont en elles-mêmes, ce n'est pas autre chose qu'en rassembler par la pensée les éléments épars, désordonnés que renfermait la mémoire; et grâce à l'attention, les avoir bien en main dans cette mémoire, où elles se cachaient à l'état de fragments à l'abandon, de sorte qu'elles accourent facilement, à l'appel d'un effort familier.

Combien de connaissances de cette espèce porte ma mémoire, connaissances déjà toutes trouvées, et, je l'ai dit, en quelque sorte, à portée de notre main; voilà ce que nous nommons « apprendre » et « savoir ». Si je reste un peu de temps sans les évoquer, elles se replongent et se dispersent dans leurs mystérieuses retraites; force est alors pour la pensée d'aller les y chercher — elles n'ont pas d'autre habitacle — comme si elles étaient nouvelles et de les réunir une seconde fois (*cogenda*) pour qu'elles puissent faire l'objet d'un savoir; c'est-à-dire qu'il faut les tirer de leur état de dispersion et les rassembler. De là, l'expression *cogitare*, car *cogo* et *cogito* sont entre eux comme *ago* et *agito*, *facio* et *factito*. Cependant l'intelligence a revendiqué ce mot (*cogito*) en propre; si bien que cette opération de *rassembler*, de *réunir* dans l'esprit et non point ailleurs, c'est proprement ce qu'on nomme penser (*cogitare*).

CHAPITRE XII

LE NOMBRE ET L'ESPACE
DU GÉOMÈTRE SONT DES RÉALITÉS INTELLIGIBLES.

La mémoire contient aussi les rapports, les lois innombrables des nombres et de l'étendue. Nulle de ces idées n'a été gravée en nous par les sens corporels, car elles ne sont ni colorées, ni sonores, ni odorantes, ni rapides, ni tangibles. J'entends, lorsqu'on en parle, le son des mots qui les expriment; mais le son des mots, c'est une chose, les idées qu'ils signifient, c'en est une autre. Les mots sonnent différemment, selon qu'ils sont grecs ou latins; les idées ne sont ni grecques ni latines, ni particulières à quelque autre langue. J'ai vu des lignes tracées par des artisans, aussi minces qu'un fil d'araignée. Mais les lignes géométriques ne sont point l'image de celles que mon œil de chair m'a révélées. Pour les connaître il n'est nul besoin de penser à un corps quelconque, c'est dans son esprit qu'on les reconnaît. Je connais par l'usage de tous mes sens corporels les nombres nombrés; mais bien différents sont les nombres nombrants; ils ne sont pas l'image des premiers, et c'est ce qui explique leur existence absolue⁵⁹⁷. Qu'il me raille de ces propos, celui qui ne conçoit pas de tels nombres. Moi je le plaindrais de sa raillerie.

CHAPITRE XIII

LE SOUVENIR DU SOUVENIR.

Toutes ces connaissances, je les garde dans ma mémoire; et je me souviens aussi de la façon dont je les ai acquises. Je sais bien des objections sans aucun fondement qu'on élève contre ces vérités, et je les garde aussi dans ma mémoire. Sans doute ces objections sont fausses, mais il n'est pas faux que je m'en souviennne. La discrimination que j'ai établie entre ces vérités et les erreurs qu'on leur objecte, je me la rappelle; et ce sont

deux choses différentes de voir présentement que je fais cette distinction et de me souvenir de l'avoir faite souvent en de fréquentes réflexions. J'ai donc le souvenir d'avoir souvent compris ces choses, et quant à l'acte actuel de les démêler et de les comprendre, je le range dans ma mémoire afin de me souvenir plus tard que je les ai comprises aujourd'hui. Je me souviens donc de m'être souvenu; et si ultérieurement je me souviens que j'ai pu m'en souvenir maintenant, ce sera, dans ce cas encore, par la puissance de la mémoire que je me le rappellerai.

CHAPITRE XIV

LE SOUVENIR DES SENTIMENTS.

Cette même mémoire renferme aussi les états affectifs de l'âme, non point tels qu'ils sont dans l'âme quand elle les éprouve, mais tout autrement, comme le veut la puissance de la mémoire.

Il me souvient d'avoir été joyeux sans que je le sois de nouveau, j'évoque ma tristesse passée sans être triste; je me rappelle avoir eu peur une fois sans avoir peur encore; le souvenir d'un désir de jadis ne s'accompagne pas de ce désir. Parfois, au contraire, je me souviens avec joie de ma tristesse ancienne et avec tristesse de ma joie.

Il n'y a là rien d'étonnant, quand il s'agit d'émotions simplement organiques; car autre chose est l'âme, autre chose est le corps. Que je me réjouisse au souvenir d'une souffrance physique passée, ce n'est pas tellement surprenant. Mais l'esprit, c'est la mémoire elle-même. Lorsque nous chargeons quelqu'un d'une commission, pour qu'il ne l'oublie pas, nous lui disons : « Mettez-vous bien cela dans l'esprit. » Lorsque nous avons un oubli, nous disons : « Je ne l'avais plus dans l'esprit » et « c'est échappé de mon esprit ». C'est donc la mémoire que nous appelons l'esprit.

S'il en est ainsi, d'où vient qu'à l'instant où je me souviens avec joie d'une tristesse passée, il y ait de la joie dans mon esprit et de la tristesse dans ma mémoire; que mon esprit se réjouisse de la joie qui est en lui, mais

que ma mémoire ne s'attriste pas de la tristesse qui est également en elle? La mémoire serait-elle étrangère à l'esprit? qui le prétendrait?

Sans doute la mémoire est-elle comme l'estomac de l'âme, et la joie ou la tristesse comme un aliment doux ou amer; lorsque ces sentiments sont confiés à la mémoire, après avoir passé, en quelque sorte, dans cet estomac, ils peuvent s'y enfermer, mais ils ont perdu leur saveur. Il serait ridicule de penser que ces choses se ressemblent, pourtant elles ne sont pas de tous points dissemblables.

Voyez, c'est de ma mémoire que je tire la distinction entre les quatre émotions : le désir, la joie, la crainte, la tristesse. Et quelque raisonnement que j'en puisse faire, en divisant chacune d'elles en espèces se rapportant à leur genre et en les définissant, c'est là que je trouve et de là que je tire tout ce que j'en dis. Je ne sens cependant aucune de ces émotions, quand ma mémoire les évoque. Avant même que je m'en souvinsse pour en traiter, elles y étaient; c'est pourquoi j'ai pu, à l'aide du souvenir, les en tirer.

Peut-être le souvenir ramène-t-il de la mémoire ces émotions, comme la rumination ramène de l'estomac les aliments. Mais alors pourquoi celui qui raisonne des passions, en d'autres termes, qui s'en souvient, ne sent-il pas à la bouche de la pensée la douceur de la joie ou l'amertume de la tristesse? Est-ce en cela que différeraient des choses qui ne sont pas tout à fait semblables? Qui, en effet, aimerait à parler de ces émotions, si, toutes les fois que nous nommons la tristesse ou la crainte, nous devions être en proie à ces sentiments? Pourtant nous n'en parlerions pas, si nous ne trouvions dans notre mémoire, non seulement les sons qui composent ces mots, selon l'image gravée en nous par les sens, mais encore la notion même des sentiments qu'ils expriment. Ces notions, ce n'est pas par une porte de chair que nous les avons reçues; c'est l'âme elle-même qui, par l'expérience de ses propres émotions, en a pris conscience et les a confiées à la mémoire; ou encore c'est la mémoire qui, d'elle-même, sans qu'on les lui confie, les a retenues.

CHAPITRE XV

COMMENT LES SOUVENIRS
SONT-ILS PRÉSENTS A LA MÉMOIRE ?

Cette remémoration s'accomplit-elle ou non au moyen d'images ? il n'est pas aisé de le dire. Je nomme une pierre, je nomme le soleil, alors que ces choses ne sont point présentes elles-mêmes à mes sens : assurément j'en ai les images dans la mémoire, à ma disposition. Je nomme la douleur physique : je ne souffre pas, elle ne m'est donc pas non plus présente. Pourtant si son image n'était pas là, dans ma mémoire, je ne saurais pas ce que je dis, et dans un raisonnement je ne pourrais pas la distinguer du plaisir. Je préfère le nom de santé, étant moi-même en bonne santé. La chose ici m'est bien présente. Cependant si je n'en avais aussi l'image dans la mémoire, je n'aurais aucun souvenir du sens de ce son verbal. Les malades entendant parler de santé ne reconnaîtraient pas de quoi il est question sans la puissance de la mémoire qui leur en garde l'image, en l'absence de la réalité.

Je nomme les nombres nombrants et les voilà dans ma mémoire, non point leurs images, mais eux-mêmes. Je nomme l'image du soleil, et elle s'offre à ma mémoire et ce n'est pas l'image d'une image que j'évoque, mais l'image elle-même : c'est elle qui obéit à mon appel. Je prononce le mot de mémoire et je reconnais ce que je nomme. Et où puis-je le reconnaître, si ce n'est dans la mémoire elle-même ? Est-ce donc par son image qu'elle est présente par elle-même, et non réellement ?

CHAPITRE XVI

LE SOUVENIR DE L'OUBLI.

Quoi ! lorsque je nomme l'oubli et que je reconnais également ce que je nomme, comment pourrais-je le reconnaître si je n'en avais le souvenir ? Je ne veux pas dire le son même de ce mot, mais la réalité qu'il signifie.

Si je l'avais oubliée, je ne serais pas capable de reconnaître la signification du son. Ainsi quand je me souviens de la mémoire, c'est par elle-même que la mémoire s'offre à la mémoire; mais quand je me souviens de l'oubli, l'oubli et la mémoire sont présents à la fois, la mémoire d'où je tire mon souvenir, l'oubli, objet de ce souvenir. Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon le défaut de mémoire? Comment peut-il donc être l'objet présent de mon souvenir, puisque sa présence constitue l'impossibilité du souvenir? Cependant si notre mémoire retient ce que nous nous rappelons, et si nous ne pouvons absolument pas reconnaître ce que signifie le mot oubli, quand nous l'entendons, à moins de nous rappeler l'oubli, la mémoire retient donc l'oubli. Il est là, sans quoi nous l'oublierions; mais dès l'instant qu'il est là, nous oublions. S'ensuit-il qu'il n'est pas présent par lui-même à la mémoire, quand nous nous le rappelons, mais par son image, car si l'oubli était lui-même présent, il produirait non pas le souvenir, mais l'oubli. Qui donc découvrira enfin la solution de ce problème? Qui comprendra ce qu'il en est?

Pour moi, Seigneur, je m'exténue sur cette recherche, et c'est donc sur moi que je m'exténue : je suis devenu pour moi-même une terre de difficultés et d'excessives sueurs. Car nous ne scrutons pas ici les régions célestes⁵⁹⁸; nous ne mesurons pas les distances des astres, ni ne cherchons les lois de l'équilibre de la terre. C'est moi qui me souviens, et, moi, c'est mon esprit. Que tout ce qui n'est pas moi soit loin de moi, ce n'est point surprenant. Mais qu'y a-t-il de plus près de moi que moi-même? Et voilà qu'il m'est impossible de comprendre la nature de ma mémoire, sans laquelle je ne pourrais pas même me nommer. Que dirai-je, puisque c'est une certitude pour moi que je me souviens de l'oubli? Dirai-je que ce que je me rappelle n'est pas dans ma mémoire? Ou dirai-je que l'oubli est dans ma mémoire pour que je ne l'oublie pas? Ce serait dans les deux cas parfaitement absurde.

Proposerai-je une troisième hypothèse? Mais comment prétendre que ma mémoire garde l'image de l'oubli et non l'oubli lui-même quand je me souviens? Comment le prétendre? Lorsque l'image d'une réalité quelconque se grave dans la mémoire, il faut que d'abord soit présente cette réalité elle-même, dont se détache l'image afin de pouvoir se graver. Ainsi je me rappelle Carthage,

tous les endroits où je me suis trouvé, les visages des hommes que j'ai vus et tout ce que mes sens m'ont fait connaître; ainsi encore le bien-être ou la douleur organiques. Lorsque ces choses étaient là, ma mémoire en a capté les images afin de les avoir présentes à l'esprit et de les repasser mentalement, lorsqu'en l'absence des réalités, je les évoquerais.

Si donc c'est l'image de l'oubli et non l'oubli lui-même que retient la mémoire, il était nécessairement présent pour que son image fût recueillie. Mais s'il était présent, comment pouvait-il tracer son image dans la mémoire, puisque tout ce qu'il trouve déjà enregistré, par sa présence l'oubli l'efface? Et cependant, quel que soit le mécanisme du phénomène et si incompréhensible et inexplicable qu'il soit, je suis certain que je me souviens de l'oubli même par quoi est aboli tout souvenir.

CHAPITRE XVII

ON NE CONNAIT PAS DIEU PAR LA SEULE MÉMOIRE.

Grande est la puissance de la mémoire! Il y a un je ne sais quoi d'effrayant, ô mon Dieu, dans sa profonde et infinie multiplicité. Et cela, c'est l'esprit; et cela, c'est moi-même! Que suis-je donc, ô mon Dieu? Quelle est ma nature? Une vie variée, qui revêt mille formes et immense étonnamment.

Voyez ce qu'il y a dans ma mémoire : des champs, des antres, des cavernes innombrables, tout cela rempli à l'infini de toute espèce de choses, innombrables aussi. Les unes y figurent en images, c'est le cas de tous les corps; les autres, comme les sciences, y sont réellement présentes; d'autres encore y sont sous la forme de je ne sais quelles notions ou notations : ce sont les états affectifs de l'âme, que la mémoire conserve, alors que l'âme ne les ressent plus, bien que tout ce qui est dans la mémoire soit aussi dans l'âme.

Je parcours en tout sens ce monde intérieur, j'y vole de-ci de-là, j'y pénètre aussi loin que possible, sans rencontrer de limites. Tant est grande la force de la mémoire, tant est grande la force de la vie chez l'homme, ce vivant condamné à mourir!

Que ferai-je, ô vous, ma véritable vie, ô mon Dieu ? Je dépasserai aussi cette force qu'on nomme mémoire, je la dépasserai pour aller vers vous, douce lumière. Que me dites-vous ? Voici que m'élevant, grâce à mon âme, jusqu'à vous, qui demeurez là-haut au-dessus de moi, je dépasserai cette force qu'on nomme mémoire ; car je veux vous atteindre du côté où vous êtes accessible et m'attacher à vous par où il est possible de s'y attacher. Bêtes et oiseaux possèdent aussi la mémoire : autrement ils ne retrouveraient pas leurs gîtes, et leurs nids, non plus que tant d'autres choses dont ils ont l'habitude. Ils n'auraient pas pu acquérir d'habitudes sans mémoire. Je dépasserai donc aussi la mémoire pour atteindre Celui qui « m'a mis à part des animaux et m'a fait plus sage que les oiseaux du ciel ». Je dépasserai aussi la mémoire, mais pour vous trouver où ? ô Dieu vraiment bon, suavité sans trouble, pour vous trouver où ? Si je vous trouve hors de ma mémoire, c'est que je ne me souviens plus de vous. Mais comment vous trouverai-je si je ne me souviens plus de vous ?

CHAPITRE XVIII

POUR RECONNAITRE
UN OBJET PERDU IL FAUT S'EN SOUVENIR.

Une femme avait perdu une drachme ⁵⁹⁹ et la cherchait avec sa lanterne. Elle ne l'aurait pas trouvée si elle ne s'en était plus souvenue. Quand bien même elle l'aurait trouvée, comment aurait-elle su que c'était celle-là même qu'elle cherchait, si elle n'en avait pas eu le souvenir ? Je me rappelle avoir cherché et retrouvé maints objets perdus ; et je sais qu'au cours de ma recherche, lorsqu'on me demandait : « Peut-être est-ce ceci ? » « Ne serait-ce pas cela ? » je répondais : « Non » tant qu'on ne me présentait pas ce que je cherchais. Si je n'avais pas conservé le souvenir de l'objet perdu, quel qu'il fût, on aurait eu beau me le présenter, je ne l'aurais pas retrouvé, ne l'ayant pas reconnu. Il en est toujours ainsi, lorsque nous cherchons et retrouvons un objet perdu. Si une chose disparaît de nos yeux sans disparaître de notre mémoire, — tel objet matériel et visible qu'il vous plaira — nous

gardons en nous son image et nous le cherchons jusqu'à ce qu'il soit rendu à nos regards. Retrouvé, il est reconnu d'après cette image intérieure. Et nous ne disons pas que nous avons retrouvé une chose égarée, si nous ne la reconnaissons pas; or nous ne pouvons pas la reconnaître, sans nous en souvenir. Elle avait sans doute disparu de nos yeux, mais notre mémoire la gardait.

CHAPITRE XIX

L'OUBLI N'EST JAMAIS TOTAL.

Quoi ! lorsque la mémoire elle-même laisse échapper un souvenir, comme il arrive quand nous oublions et que nous cherchons à nous rappeler, où cherchons-nous en fin de compte sinon dans la mémoire elle-même ? Qu'elle nous offre une chose pour une autre, nous la repoussons jusqu'à ce que se présente celle que nous cherchons. Et lorsqu'elle paraît, nous disons : « C'est elle. » Nous ne le dirions pas si nous ne la reconnaissons pas, et nous ne la reconnâtrions pas si nous ne nous en souvenions pas. Il est certain, pourtant, que nous l'avions oubliée.

Ou serait-ce qu'elle n'était pas sortie toute de notre mémoire, mais que nous nous servions de la partie conservée pour chercher l'autre ? La mémoire, dans cette hypothèse, aurait conscience de ne pouvoir, à son ordinaire, dérouler le souvenir dans son ensemble, et, comme tronquée et boiteuse dans ses habitudes, elle réclamerait le membre manquant.

C'est ce qui arrive lorsque nous apercevons une personne connue de nous, ou que nous pensons à elle sans pouvoir nous rappeler son nom. Nous la cherchons et si un autre nom que le vrai nous vient à l'esprit, il ne s'associe pas à l'idée de la personne, car nous n'avons pas l'habitude de le penser en même temps qu'elle; aussi nous l'écartons jusqu'à ce qu'en survienne un qui obtienne l'adhésion totale de notre représentation coutumière de la personne. Mais d'où vient ce nom, si ce n'est de la mémoire elle-même ? Il en vient aussi, lorsque quelqu'un nous le rappelle et que nous le reconnaissons. Car nous ne l'admettons pas comme une connaissance

nouvelle, mais nous nous en souvenons et convenons que c'est bien celui qu'on nous dit. S'il était tout à fait aboli dans notre conscience, on nous le rappellerait vainement. Nous n'avons pas encore totalement oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié. Nous ne pourrions pas rechercher un souvenir perdu si l'oubli en était absolu.

CHAPITRE XX

L'ASPIRATION AU BONHEUR IMPLIQUE LE SOUVENIR DU BONHEUR.

Comment se fait-il donc que je vous cherche, ô mon Dieu? Lorsque je vous cherche, vous, mon Dieu, c'est le bonheur que je cherche. Je vous chercherai pour que vive mon âme. Car mon corps vit de mon âme, et mon âme vit de vous. Comment se fait-il donc que je cherche le bonheur? Car je ne le tiens pas tant que je ne puis pas dire : « Assez; il est là. » Comment se fait-il que je le cherche? Est-ce dû par le souvenir, comme si je l'avais oublié, tout en sachant encore que je l'ai oublié? Est-ce le désir de connaître un état inconnu, dont je n'aurais jamais eu le sentiment ou que j'aurais oublié tout à fait, au point de n'avoir pas conscience de mon oubli? Le bonheur, n'est-ce pas ce à quoi tous aspirent et que personne ne dédaigne? Où donc l'ont-ils connu pour le vouloir ainsi? Où l'ont-ils vu pour l'aimer? Certainement il est en nous : comment? je ne sais. Il y a une façon d'être heureux qui consiste dans la possession effective du bonheur. Certains ne sont heureux qu'en espérance. C'est une façon de l'être inférieure à celle des hommes qui le sont effectivement, mais qui vaut mieux que la condition de ceux qui ne sont heureux ni en fait, ni en espérance. Cependant ceux-là, s'ils étaient tout à fait étrangers au bonheur, ne le voudraient pas ainsi, et ils le veulent, c'est bien certain. Je ne sais comment ils le connaissent, ni quelle connaissance ils en ont. Ce qui me tourmente, c'est de savoir si cette connaissance est dans la mémoire; car si elle y est, c'est que nous avons été heureux autrefois. L'avons-nous été tous individuellement ou dans cet homme qui, le premier, se rendit coupable du péché, en qui nous sommes tous

morts⁶⁰⁰ et de qui nous sommes tous nés des êtres misérables ? Je ne veux pas le rechercher pour le moment ; ce que je cherche, c'est si le bonheur réside dans la mémoire. Car nous ne l'aimerions pas, si nous ne le connaissions pas. Que nous en entendions prononcer le nom et tous nous convenons que c'est la chose même que nous désirons ; ce n'est pas seulement le son du mot qui nous plaît. Quand un Grec l'entend prononcer en latin, il n'y prend aucun plaisir, étant donné qu'il en ignore le sens ; mais nous autres, nous sommes charmés comme il l'est aussi, quand il l'entend proférer en grec. La chose, en effet, n'est ni grecque ni latine, et c'est d'elle que les Grecs, les Latins et les hommes qui parlent les autres langues convoitent la possession. Elle est donc connue de tous les hommes, et s'il était possible de leur poser cette question unique : « Voulez-vous être heureux ? » ils répondraient, tous, sans hésiter, qu'ils le veulent. Ce qui ne se produirait point, s'ils ne se ressouvenaient pas de la chose même que ce mot désigne.

CHAPITRE XXI

EN QUOI CONSISTE CE SOUVENIR DU BONHEUR ?

Ce souvenir est-il comparable au souvenir qu'on garde de Carthage lorsqu'on l'a vue ? Non : le bonheur ne se perçoit pas avec les yeux, car ce n'est pas un corps.

Est-il comparable au souvenir des nombres ? Non, car celui qui connaît les nombres ne cherche plus à les acquérir, alors qu'au contraire c'est l'idée que nous avons du bonheur qui nous incline à l'aimer et à vouloir encore y atteindre pour être heureux.

Est-il comparable au souvenir de l'éloquence ? Non, bien qu'en entendant ce mot, ceux qui ne sont pas encore éloquentes se rappellent la réalité qu'il exprime, et qu'ils soient nombreux à vouloir être éloquentes — ce qui établit clairement qu'ils ont une idée de l'éloquence. Toutefois c'est par les organes des sens qu'ils ont été attentifs à l'éloquence d'autrui, qu'ils y ont pris du plaisir et qu'ils désirent être orateurs eux aussi. Il est vrai qu'ils n'y auraient pas pris de plaisir, s'ils n'avaient déjà eu en eux une idée de l'éloquence, et, s'ils n'y avaient

pas pris de plaisir, ils ne voudraient pas être éloquents. Mais le bonheur, ce n'est point par un organe des sens qu'il nous est révélé chez les autres.

Ce souvenir est-il comparable au souvenir de la joie ? Peut-être, car, même dans la tristesse, j'évoque ma joie, comme dans le malheur je me souviens du bonheur. Or cette joie, je ne l'ai jamais vue, ni entendue, ni flairée, ni goûtée, ni touchée, mais je l'ai éprouvée dans mon âme, quand je me suis réjoui, et la connaissance en est restée fixée dans ma mémoire, afin que je puisse m'en souvenir, tantôt avec mépris, tantôt avec désir, selon la diversité des choses dont je me rappelle m'être réjoui. Car des actions honteuses m'ont comblé de joie ; j'y songe maintenant avec horreur ; parfois aussi ce furent de bonnes et honorables actions ; j'y pense avec regret, mais elles sont passées, et c'est pourquoi je me souviens avec tristesse de ma joie ancienne.

Mais où donc et quand ai-je éprouvé le bonheur, pour m'en souvenir, l'aimer et le désirer ? Et ce n'est pas moi seulement ou quelques-uns qui le désirons ; mais tous, absolument tous, nous voulons être heureux⁶⁰¹. Sans une connaissance assurée notre volonté n'aurait pas cette fermeté. Que veut dire ceci : qu'on demande à deux hommes s'ils veulent porter les armes ; peut-être l'un répondra qu'il le veut et l'autre qu'il ne le veut pas. Mais qu'on leur demande s'ils veulent être heureux, l'un et l'autre répondront sans la moindre hésitation qu'ils le souhaitent. Et, l'un, en désirant porter les armes, l'autre, en s'y refusant, obéissent également à cette volonté de bonheur. L'un aime ceci, l'autre cela, mais ils s'accordent à vouloir être heureux, comme ils s'accorderaient à répondre à qui leur demanderait s'ils veulent goûter de la joie, qu'ils le veulent. Cette joie même, c'est ce qu'ils nomment le bonheur. Ils ont beau se proposer des buts différents, ils tendent tous à ce but unique : la joie. Comme la joie est une chose dont personne ne peut se dire sans expérience, nous la retrouvons dans notre mémoire et la reconnaissons, en entendant prononcer le nom du bonheur.

CHAPITRE XXII

ON NE TROUVE LE BONHEUR QU'EN DIEU.

Loin de mon cœur, loin du cœur de votre serviteur qui se confesse à vous, Seigneur, la pensée de trouver le bonheur dans n'importe quelle joie ! Car il est une joie qui n'est pas donnée aux impies⁶⁰², mais à ceux qui vous servent d'une façon désintéressée : c'est vous-même qui êtes cette joie. C'est cela le bonheur ! Se réjouir de vous, pour vous, à cause de vous ; c'est cela et il n'y en a point d'autre. Ceux qui se figurent qu'il y en a une autre s'attachent à une joie qui n'est pas la vraie. Pourtant il y a toujours une image de la joie dont leur volonté ne se détourne pas.

CHAPITRE XXIII

LE BONHEUR EST INSÉPARABLE DE LA POSSESSION
DE LA VÉRITÉ.

Ne serait-il donc pas certain que tous veulent être heureux, puisque ceux qui ne veulent pas puiser leur joie en vous, qui êtes le seul bonheur, ne veulent pas vraiment le bonheur ? Ou est-ce que tous le veulent, mais que « la chair convoitant contre l'esprit et l'esprit contre la chair », ils ne font pas ce qu'ils veulent⁶⁰³, retombent dans ce qu'ils peuvent et s'en accommodent, car ce qu'ils ne peuvent pas, ils ne le veulent pas assez énergiquement pour le pouvoir ?

Je leur demande à tous s'ils préfèrent trouver la joie dans la vérité ou dans l'erreur ? Ils n'hésitent pas plus à dire qu'ils préfèrent la vérité qu'à déclarer qu'ils veulent être heureux. C'est que le bonheur consiste dans la joie issue de la vérité. Et cette joie, c'est la joie qui naît de vous, qui êtes la Vérité même, ô Dieu, « ma lumière, salut de ma face⁶⁰⁴, mon Dieu ! » Ce bonheur, tous le veulent, oui, ce bonheur, l'unique, tous le veulent ; cette joie qui vient de la vérité, tous la veulent. J'ai rencontré

bien des gens avec la volonté de tromper, mais personne qui admit d'être trompé. Où donc ont-ils appris à connaître le bonheur, sinon là où ils ont appris à connaître la vérité? Ils aiment aussi la vérité, vu qu'ils ne veulent pas être trompés, et, dès lors qu'ils aiment le bonheur, qui n'est rien d'autre que la joie issue de la vérité, ils aiment forcément aussi la vérité; et ils ne l'aimeraient pas, si leur mémoire n'en conservait quelque notion.

D'où vient donc qu'ils n'y trouvent pas la joie? D'où vient qu'ils ne sont pas heureux? C'est qu'ils sont trop occupés d'autres soins, qui leur coûtent plus de maux que ne peut leur valoir de bonheur un si faible souvenir. « Une petite lumière brille encore ⁶⁰⁵ chez les hommes. » Qu'ils marchent, ah! qu'ils marchent « afin que les ténèbres ne les surprennent pas! »

Mais pourquoi « la vérité engendre-t-elle la haine ⁶⁰⁶ »? Pourquoi les hommes regardent-ils comme un ennemi celui qui la prêche en votre nom ⁶⁰⁷, alors qu'on aime le bonheur qui n'est pas autre chose que la joie née de la vérité? Pour cette simple raison que la vérité est tellement aimée que, quoi qu'ils aiment, ils veulent que ce soit la vérité; et, ne voulant pas être trompés, ils ne veulent pas non plus être convaincus d'erreur. Ainsi ils détestent la vérité par amour de ce qu'ils prennent pour la vérité. Ils aiment la lumière quand elle luit, ils la haïssent quand elle les confond ⁶⁰⁸; et, comme ils n'acceptent pas d'être trompés, tout en voulant tromper eux-mêmes, ils l'aiment quand elle s'annonce, ils la détestent quand elle les dénonce. Et voici leur châtiment : ils ne veulent pas être découverts par elle, elle ne les en découvre pas moins et ne se découvre pas à eux.

C'est ainsi, ainsi, oui, ainsi qu'est fait le cœur de l'homme! Aveugle et lâche, déshonnête et laid, il veut demeurer caché, mais il ne consent pas que rien lui demeure caché. Il en est puni : il ne se dérobe pas à la vérité, tandis que la vérité se dérobe à lui. Cependant, si misérable qu'il soit, il préfère goûter la joie dans la vérité que dans l'erreur. Il sera donc heureux, lorsque, libre de toute inquiétude, il jouira de l'unique Vérité, principe de tout ce qui est vrai.

CHAPITRE XXIV

DIEU EST DANS LA MÉMOIRE.

Voyez comme j'ai exploré le champ de ma mémoire à votre recherche, ô mon Dieu, et je ne vous ai pas trouvé en dehors d'elle. Car je n'ai rien trouvé de vous qui ne fût un souvenir, depuis que j'ai appris à vous connaître; et je ne vous ai pas oublié depuis que je vous connais. Où j'ai trouvé la vérité, là j'ai trouvé mon Dieu qui est la vérité même; et depuis que j'ai appris à connaître la vérité, je ne l'ai plus oubliée. C'est pourquoi depuis que je vous connais vous demeurez dans ma mémoire. C'est là que je vous trouve lorsque je me souviens de vous et que je suis heureux en vous. Voilà les saintes délices que vous m'avez données dans votre miséricorde, en jetant les yeux sur ma pauvreté.

CHAPITRE XXV

MAIS DANS QUELLE ESPÈCE DE MÉMOIRE ?

Mais où demeurez-vous dans ma mémoire, Seigneur ? où y demeurez-vous ? Quel logis vous y êtes-vous édifié ? Quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti ? Vous avez fait à ma mémoire l'honneur de résider en elle ; mais dans quelle partie y résidez-vous ? c'est ce qui me préoccupe. Quand je vous ai cherché par le souvenir, j'ai dépassé cette partie de ma mémoire que possèdent aussi les animaux : je ne vous y trouvais point parmi les images des objets matériels. J'en suis venu à cette partie à laquelle j'ai confié les états affectifs de mon âme, et je ne vous y ai pas trouvé non plus. J'ai franchi le seuil de la demeure que mon esprit lui-même a dans ma mémoire (car l'esprit se souvient aussi de soi), mais nous n'étiez pas davantage là. C'est que vous n'êtes ni l'image d'un objet matériel, ni une affection d'être vivant, comme la joie, la tristesse, le désir, la crainte, le souvenir, l'oubli et tout ce qui est de même sorte, et vous n'êtes pas non plus l'esprit lui-

même, puisque vous êtes le Seigneur et le Dieu de l'esprit. Toutes ces choses sont changeantes, mais vous, l'être immuable, vous subsistez au-dessus de toutes ces choses, et vous avez daigné habiter dans ma mémoire, depuis que je vous connais.

Pourquoi se demander en quel lieu de la mémoire vous habitez, comme s'il y avait des lieux en elle? Le certain, c'est que vous habitez en elle, car je me souviens de vous, depuis que je vous connais, et c'est en elle que je vous trouve, lorsque je pense à vous.

CHAPITRE XXVI

COMMENT ON TROUVE DIEU.

Mais où donc vous ai-je trouvé, pour vous connaître? Vous n'étiez pas encore dans ma mémoire, avant que je vous connaisse. Où donc vous ai-je trouvé, pour vous connaître, sinon en vous, au-dessus de moi? Là, il n'y a absolument pas d'espace. Que nous nous éloignons de vous ou que nous nous en rapprochions, il n'y a absolument pas d'espace. O vérité, vous donnez partout audience à ceux qui vous consultent, et vous répondez en même temps à toutes ces consultations diverses. Vous répondez clairement, mais tous n'entendent pas clairement. Ils vous consultent sur ce qu'ils veulent : mais ils n'entendent pas toujours les réponses qu'ils veulent. Votre meilleur serviteur est celui qui ne songe pas à recevoir de vous la réponse qu'il veut, mais plutôt à vouloir ce que vous lui dites.

CHAPITRE XXVII

DIEU EST AU-DEDANS DE NOUS.

Tard je vous ai aimée, Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je vous ai aimée. C'est que vous étiez au-dedans de moi, et, moi, j'étais en dehors de moi! Et c'est là que

je vous cherchais; ma laideur se jetait sur tout ce que vous avez fait de beau. Vous étiez avec moi et je n'étais pas avec vous. Ce qui loin de vous me retenait, c'étaient ces choses qui ne seraient pas, si elles n'étaient en vous. Vous m'avez appelé, vous avez crié, et vous êtes venu à bout de ma surdité; vous avez étincelé, et votre splendeur a mis en fuite ma cécité; vous avez répandu votre parfum, je l'ai respiré et je soupire après vous; je vous ai goûtée et j'ai faim et soif de vous; vous m'avez touché, et je brûle du désir de votre paix.

CHAPITRE XXVIII

LA VIE HUMAINE N'EST QU'UNE LONGUE TENTATION.

Quand je vous serai attaché de tout mon être, il n'y aura désormais nulle part pour moi de douleur et de fatigues; ma vie, toute pleine de vous, sera alors la véritable vie. Celui que vous remplissez de vous, vous l'allégez; mais, comme je ne suis pas encore plein de vous, je me suis à charge à moi-même. Mes joies, qui devraient me tirer des larmes, luttent avec mes chagrins, dont je devrais me réjouir, et j'ignore de quel côté se trouve la victoire.

Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi ⁶⁰⁹! Mes tristesses mauvaises luttent avec mes saintes joies, et j'ignore de quel côté se trouve la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi! Hélas! Voilà mes blessures, je ne les cache pas. Vous êtes le médecin, je suis le malade; vous êtes miséricordieux, je suis un misérable. Est-ce que la vie de l'homme sur la terre n'est pas une « tentation ⁶¹⁰ »? Qui désirerait des ennuis et des difficultés? Vous ordonnez de les supporter, non de les aimer. Personne n'aime ce qu'il endure, même s'il aime à endurer. On se réjouit de son endurance, mais on préférerait n'avoir rien à endurer. Dans l'adversité je souhaite le bonheur : dans le bonheur j'appréhende l'adversité. Entre ces situations extrêmes est-il un point d'équilibre où la vie humaine ne soit pas une tentation? Malheur, deux fois malheur aux prospérités du siècle, parce qu'on y craint l'adversité et que la joie y est corrompue! Malheur aux adversités du siècle, une, deux et trois fois malheur, parce

qu'on y désire le bonheur, que les épreuves en sont dures, et qu'elles brisent la patience! Est-ce que la vie de l'homme sur la terre ⁶¹¹ n'est pas une épreuve continuelle?

CHAPITRE XXIX

NOTRE UNIQUE APPUI EST EN DIEU.

Toute mon espérance n'est que dans l'étendue de votre miséricorde. Donnez ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez. Vous nous ordonnez la continence. « Comme je sais, a dit quelqu'un, que personne ne peut être continent si Dieu ne lui en donne la force, c'est déjà sagesse de savoir de qui vient ce don ⁶¹². » La continence rassemble les éléments de notre personne et les réduit à l'unité que nous avons perdue en nous dispersant sur tant d'êtres et de choses. Il ne vous aime pas assez, celui qui aime avec vous quelque autre objet, et ne l'aime pas à cause de vous. O amour qui toujours brûlez et ne vous éteignez jamais, Charité, mon Dieu, enflammez-moi! Vous m'ordonnez la continence; donnez-moi ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voulez.

CHAPITRE XXX

LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR. LA VOLUPté.

Vous me commandez assurément de réprimer « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'ambition du siècle ⁶¹³ ». Vous avez défendu les unions illégitimes, et quant au mariage, bien que vous l'ayez permis, vous avez enseigné qu'il existe un état qui lui est préférable. Et, avec votre grâce, j'ai opté pour cet état avant même de devenir le dispensateur de votre sacrement. Mais elles vivent encore dans ma mémoire, dont j'ai longuement traité, les images de ces voluptés : mes habitudes de jadis les y ont gravées. Elles s'offrent à moi, sans force à l'état de veille; mais dans le sommeil, elles m'imposent non seulement le plaisir, mais le consentement au plaisir et l'illusion de la chose même. Ces

fictions ont un tel pouvoir sur mon âme, sur ma chair, que, toutes fausses qu'elles sont, elles suggèrent à mon sommeil ce que les réalités ne peuvent me suggérer quand je suis éveillé. Ai-je donc alors cessé d'être moi-même, Seigneur mon Dieu ? Il y a une si grande différence entre moi et moi-même, du moment où je passe de la veille au sommeil, à celui où je reviens du sommeil à la veille ! Où est alors la raison qui, pendant la veille, sait résister à de telles suggestions, et ne se laisse point ébranler même en présence des réalités ? Se ferme-t-elle avec les yeux ? S'assoupit-elle avec le sens ? Mais d'où vient que souvent, même dans le sommeil, nous résistons, que nous nous rappelons nos fermes propos, que nous nous y tenons chastement, que nous refusons notre assentiment à ces sortes de séductions ? Et cependant la différence est telle que, dans le cas contraire, nous retrouvons au réveil la paix de la conscience ; et la dissemblance même des deux états nous montre que ce n'est pas nous qui avons fait ce qui s'est fait en nous et que nous déplorons.

Votre main, Dieu qui pouvez tout, ne peut-elle point guérir tous les maux de mon âme, abolir aussi, par une surabondance de grâce, les mouvements lascifs de mon sommeil ? Vous accroîtrez de plus en plus, Seigneur, le nombre de vos bontés envers moi, afin que mon âme, échappée à la glu de la concupiscence, me suive jusqu'à vous, afin qu'elle ne se rebelle plus contre elle-même, et que, même pendant le sommeil, non seulement elle ne consomme pas, sous l'influence d'images bestiales, des turpitudes dégradantes jusqu'à l'émission charnelle, mais qu'elle n'y consente même pas. De faire que, ni dans ma vie présente, ni dans ma vie à tenir, je ne prenne point de plaisir à de telles surprises des sens — fussent-elles faibles au point que le moindre mouvement suffise à les maîtriser, quand on s'est endormi dans de chastes sentiments — cela ne vous coûte guère, ô Tout-Puissant, « qui pouvez pour nous, plus que nous ne demandons et comprenons ⁶¹⁴ ». Maintenant, j'ai dit à mon bon Seigneur où j'en suis encore dans ce genre de misères, « me réjouissant en tremblant ⁶¹⁵ des dons que vous m'avez déjà faits, et gémissant de ce qu'il y a encore chez moi d'inachevé. J'espère que vous parferez en moi vos miséricordes, jusqu'à la paix totale dont jouiront en vous mon être intérieur et extérieur, quand la mort aura été engloutie pour la victoire ⁶¹⁶. »

CHAPITRE XXXI

L'INTEMPÉRANCE

Le jour m'apporte une autre « misère ». Et plutôt au ciel qu'elle lui « suffise ⁶¹⁷ » ! Nous réparons en mangeant et buvant l'usure quotidienne de notre corps, jusqu'au moment où « vous détruirez la nourriture et l'estomac ⁶¹⁸ », tuerez mon indigence par une merveilleuse satiété et revêtirez ce corps corruptible d'une éternelle incorruptibilité ⁶¹⁹ !

A présent cette nécessité m'est douce et je lutte contre cette douceur pour ne pas m'y laisser prendre ; c'est une guerre quotidienne que je mène par le jeûne, réduisant mon corps « en servitude ⁶²⁰ ». Et pourtant mes douleurs sont chassées par le plaisir : car la faim, la soif sont des douleurs, elles brûlent, elles tuent comme la fièvre, si les aliments n'y portent remède. Mais comme ce remède est toujours à notre disposition, grâce à vos dons réconfortants qui mettent au service de notre faiblesse la terre, l'eau, le ciel, nos misères méritent à nos yeux le nom de délices.

Vous m'avez appris à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je passe de ce pénible besoin à la quiétude de la satiété, dans ce passage la concupiscence me tend son piège. Car ce passage même est un plaisir, et il n'en n'est pas d'autre pour arriver où la nécessité nous force à nous rendre. La conservation de la santé est la raison du boire et du manger ; mais un dangereux plaisir, comme un laquais, accompagne ces fonctions, et ordinairement s'efforce de prendre les devants, de sorte que je fais pour lui ce que je dis et veux faire pour ma santé.

Or la mesure de l'un n'est pas la même que celle de l'autre : ce qui est assez pour la santé ne l'est pas pour le plaisir, et souvent il est difficile de savoir si c'est un besoin physique qui demande encore à être satisfait, ou la sensualité qui nous dupe et veut être servie. Cette incertitude ravit notre pauvre âme : elle est heureuse de se ménager une défense et une excuse en ne voyant pas bien ce qui suffit à l'équilibre de la santé : et sous

le voile de l'hygiène elle cache les intérêts du plaisir. A ces tentations je m'efforce chaque jour de résister, et j'invoque votre main pour m'en défendre; je vous soumetts mes embarras, car sur ce point je suis encore perplexe.

J'entends la voix de mon Dieu qui commande : « Que vos cœurs ne s'appesantissent pas dans l'intempérance et l'ivrognerie ⁶²¹ ». L'ivrognerie est loin de moi : que votre miséricorde ne la laisse pas m'approcher. Mais il arrive à l'intempérance de la nourriture ⁶²² de se glisser chez votre serviteur : votre miséricorde l'éloignera de moi ! Car personne ne peut être tempérant sans un don de vous ⁶²³. Vous accordez de nombreuses grâces à nos prières et tout ce que nous avons reçu de bon avant même de vous prier, c'est à vous que nous en sommes redevables. Je n'ai jamais été ivrogne, mais je connais des ivrognes que vous avez rendus sobres. Ainsi c'est grâce à vous que les uns ne sont pas ce qu'ils ne furent jamais; c'est grâce à vous aussi que d'autres ne sont plus ce qu'ils furent; c'est grâce à vous enfin qu'ils savent les uns et les autres qu'ils vous le doivent.

J'ai entendu de vous une autre parole : « Ne suis pas tes désirs et détourne-toi de ta volonté ⁶²⁴. » Votre grâce m'en a fait entendre une autre aussi, que j'ai beaucoup aimée : « Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus; et si nous ne mangeons pas, rien de moins ⁶²⁵. » Autrement dit : l'un ne m'enrichira pas, l'autre ne m'appauvrit pas. Et j'ai entendu encore cette autre : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai : je sais vivre dans l'abondance et souffrir le dénuement. Je puis tout en Celui qui me donne la force ⁶²⁶. » C'est bien là le soldat du camp céleste ⁶²⁷ : rien qui ressemble à la poussière que nous sommes. Mais souvenez-vous, Seigneur, « que nous sommes poussière »; que c'est de poussière que vous avez fait l'homme; qu'il s'était perdu et qu'il a été retrouvé ⁶²⁸. Formé de la même poussière que nous, il n'a rien pu par lui-même, celui dont j'ai aimé les paroles inspirées par votre souffle : « Je puis tout en Celui qui me donne la force. » Donnez-moi la force afin que je puisse. Donnez-moi ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez. Paul confesse qu'il a tout reçu de vous, et, lorsqu'il se glorifie, c'est dans le Seigneur qu'il se glorifie ⁶²⁹. J'en ai entendu encore un autre qui demande votre grâce : « Ecartez de moi les concupiscentes du ventre ⁶³⁰. » D'où il ressort clairement, ô Dieu

saint, que c'est vous qui donnez la force d'accomplir ce que vous commandez d'accomplir.

Vous m'avez appris, ô bon Père, que « tout est pur aux purs, mais qu'il est mal à l'homme de scandaliser par ce qu'il mange; que tout ce que vous avez fait est bon, que rien ne doit être rejeté de ce qui se prend avec actions de grâces »; que « les aliments ne nous recommandent pas à Dieu »; que « personne ne doit nous juger sur le boire et le manger »; que « celui qui mange ne doit pas mépriser celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne doit pas juger celui qui mange ⁶³¹ ». De ces leçons grâces vous soient rendues, louanges à vous, mon Dieu, mon Maître, qui frappez mes oreilles et éclairez mon cœur. Arrachez-moi à toute tentation. Ce n'est pas l'impureté des nourritures que je crains, c'est l'impureté de la convoitise. Je sais que Noé eut permission de manger toutes sortes de chairs comestibles ⁶³², qu'Hélie répara ses forces en mangeant de la viande, que Jean-Baptiste, cet ascète admirable, ne fut pas souillé par les bêtes — des sauterelles — dont il se nourrissait ⁶³³. Et je sais qu'au contraire Esaü fut abusé par une folle envie de lentilles ⁶³⁴; que David se reprocha lui-même d'avoir désiré de l'eau; que notre Roi fut soumis à la tentation, non de la viande, mais du pain ⁶³⁵. Aussi le peuple fut-il justement blâmé, dans le désert, non pour avoir désiré de la viande, mais parce que ce désir le fit murmurer contre le Seigneur ⁶³⁶.

Exposé à ces tentations, je lutte chaque jour contre la concupiscence du boire et du manger. Car ce n'est point chose que l'on décide une fois pour toutes de se retrancher et de ne plus toucher à l'avenir, comme j'ai pu le faire pour la femme ⁶³⁷. C'est un frein qu'il faut mettre à son palais pour tantôt le relâcher, tantôt le resserrer. Oh, quel est celui, Seigneur, qui ne se laisse emporter un peu au-delà des bornes de la nécessité? S'il en est un, il est grand; qu'il magnifie votre nom! Pour moi, je ne suis pas cet homme, car je suis un pécheur ⁶³⁸. Cependant moi aussi je magnifie votre nom; et « il intercède auprès de vous pour mes péchés », Celui « qui a vaincu le siècle ⁶³⁹ ». Il me compte parmi « les membres infirmes de son corps » parce que « vos yeux ont vu ses imperfections et que tous seront inscrits dans votre livre ⁶⁴⁰ ».

CHAPITRE XXXII

LES PLAISIRS DE L'ODORAT.

Du charme des parfums je ne me mets guère en peine. Absents, je ne les recherche pas; présents, je ne les repousse pas; je suis prêt à m'en passer toujours. C'est du moins ce qui me semble; peut-être suis-je dupe. Car il y a en moi de déplorables ténèbres qui me dérobent la vue de mes virtualités profondes, de sorte que, lorsque mon esprit s'interroge sur ses forces, il sait bien qu'il ne doit pas se fier à lui-même, parce que son contenu reste le plus souvent caché, si l'expérience ne le lui révèle. Aussi personne ne doit être sans inquiétude dans cette vie qu'on nomme « une tentation perpétuelle ⁶⁴¹ » : qui sait si, de mauvais devenu meilleur, on ne redeviendra pas de meilleur, pire ? Il n'y a qu'une espérance, qu'une confiance, qu'une ferme promesse, c'est votre miséricorde.

CHAPITRE XXXIII

LES PLAISIRS DE L'OUÏE.

Les plaisirs de l'ouïe m'avaient enveloppé et subjugué plus tenacement, mais vous m'avez délié et libéré. Je me plais maintenant encore, je l'avoue, aux chants qu'animent vos paroles, lorsqu'ils sont exécutés par une voix agréable et savante, sans toutefois me laisser lier par eux et tout en gardant la liberté de me lever, quand je le veux. Pour être admis en moi avec les pensées mêmes qui les vivifient ils cherchent dans mon cœur une place digne d'eux; mais j'ai peine à leur en trouver une qui leur convienne. Parfois je crois leur accorder plus d'honneur que je ne devrais : je me rends compte que ces paroles saintes, accompagnées de chant, m'enflamment d'une pitié plus religieuse et plus ardente que si elles n'étaient sans cet accompagnement. C'est que toutes les émotions de notre âme ont, selon leurs carac-

tères divers, leur mode d'expression propre dans la voix et le chant, qui par je ne sais quelle mystérieuse affinité les stimule. Mais le plaisir des sens, par quoi il ne faut pas laisser énerver l'âme, me trompe souvent : la sensation ne s'en tient pas à accompagner la raison en la suivant modestement, mais elle qui tient de la raison tous ses titres à être admise, cherche à la précéder et à la conduire. C'est en cela que je pêche à mon insu ; j'en prends conscience après coup.

D'autres fois je me défie exagérément de ce piège, et je m'égare par trop de sévérité : c'est au point qu'en ces moments je voudrais à tout prix éloigner de mes oreilles, et de celles de l'Église même, la mélodie de ces suaves cantilènes qui servent d'habituel accompagnement aux psaumes de David. Alors je crois plus sûre la pratique qui fut celle d'Athanase, l'évêque d'Alexandrie. Je me souviens d'avoir souvent entendu dire qu'il les faisait réciter avec de si faibles modulations de voix que c'était plutôt une déclamation qu'un chant.

Cependant lorsque je me rappelle les larmes que je versais en écoutant les chants de votre Église aux premiers jours de ma conversion et, que maintenant encore ce n'est pas à vrai dire le chant qui m'émeut, mais les paroles chantées, lorsqu'elles le sont par une voix pure avec des modulations appropriées, je reconnais de nouveau la grande utilité de cette institution.

Ainsi je flotte entre le danger du plaisir et la constatation des bons effets qu'elle opère ; et, tout en me gardant d'un avis irrévocable, je penche à approuver la coutume du chant dans l'Église, afin que, par le charme des oreilles, l'âme encore trop faible s'élève aux sentiments de la piété. D'ailleurs, quand il m'arrive d'être plus ému du chant que des paroles chantées, j'avoue que mon péché mérite pénitence, et alors je préférerais ne pas entendre de chants.

Voilà où j'en suis ! Pleurez avec moi et pleurez pour moi, vous qui éprouvez dans vos cœurs de vertueuses inclinations, source de bonnes œuvres. Car vous qui ne les connaissez point, vous êtes insensibles à tout cela. Mais vous, Seigneur mon Dieu, « exaucez-moi, jetez un regard sur moi », voyez-moi, « ayez pitié de moi et guérissez-moi ⁶⁴² ». Me voilà devenu pour moi-même, sous vos yeux, un problème ; et c'est là précisément mon mal.

CHAPITRE XXXIV

LA CONCUPISCENCE DES YEUX.

Reste le plaisir de ces yeux charnels. La confession que je vais faire, je voudrais que les oreilles fraternelles et pieuses de votre temple l'écoutassent. J'en aurai terminé ainsi avec les tentations de la concupiscence de la chair, qui m'ébranlent encore, en dépit de mes gémissements et de mon désir « d'être revêtu de ma demeure qui est au ciel ⁶⁴³ ».

Mes yeux aiment les formes belles et variées, les couleurs éclatantes et agréables. Mais puissent-elles ne pas retenir mon âme! Que seul la retienne le Dieu qui a créé ces choses excellentes ⁶⁴⁴. C'est lui mon bien et non pas elles. Tout le jour, tandis que je veille, elles s'imposent à moi sans me laisser de repos, ce repos que me laissent les voix mélodieuses et parfois tout ce qui existe, quand règne le silence. La reine des couleurs elle-même, cette lumière dont tout ce que nous voyons est inondé, où que je sois pendant le jour, glisse vers moi de mille façons sa caresse, même lorsque je suis occupé à autre chose et n'y prends pas garde. Et elle s'insinue si fortement que, si elle nous est soudain enlevée, on la désire, on la recherche, et si son absence se prolonge, notre âme en est toute triste.

O lumière, que voyait Tobie ⁶⁴⁵ quand, avec ses yeux d'aveugle, il montrait à son fils la route de la vie et l'y précédait du pied de la charité sans jamais s'égarer! Lumière que voyait Isaac quand, ses yeux charnels appesantis et voilés par la vieillesse, il mérita, non de bénir ses enfants en les reconnaissant, mais de les reconnaître en les bénissant! Lumière que voyait Jacob, quand, devenu, lui aussi, aveugle à cause de son grand âge, il éclaira des rayons de son cœur illuminé les générations du peuple futur, préfigurées par ses fils, et qu'à ses petits-enfants, les fils de Joseph, il imposa ses mains mystiquement croisées, non comme voulait les disposer leur père, qui voyait avec les yeux du dehors, mais suivant son propre discernement intérieur ⁶⁴⁶! Voilà la vraie lumière; elle est une et ne fait qu'un avec tous ceux qui la voient et qui l'aiment.

Quant à cette lumière corporelle dont je parlais, par sa séduisante et dangereuse douceur, elle est un des agréments de la vie pour les aveugles amants du monde. Mais ceux qui savent vous en louer, Dieu créateur de l'univers ⁶⁴⁷, en font passer l'éclat dans des hymnes à votre gloire, au lieu de se laisser prendre par elle dans le sommeil de leur âme. C'est ainsi que je veux être. Je résiste aux séductions des yeux, de peur que mes pas qui cheminent dans votre voie ne s'y empêtrent, et j'élève vers vous des yeux invisibles, « pour que vous délivriez mes pieds de leurs filets ⁶⁴⁸ ». Vous ne cessez de les en délivrer, car ils y tombent souvent. Vous ne cessez de me délivrer, et moi je me laisse prendre presque à tout coup par les pièges partout semés, « car vous ne dormirez, ni ne somnerez, vous qui gardez Israël ⁶⁴⁹ ».

Que d'attraits sans nombre les hommes ont ajoutés aux séductions des yeux, par la variété de leurs arts, leur industrie en fait de vêtements, de chaussures, de vases, de fabrications de tout genre, de peintures et d'autres représentations, qui outrepassent de beaucoup l'usage nécessaire et modéré et l'expression pieuse. Ils s'attachent, au-dehors, à ce que fait leur art et ils délaissent, au-dedans d'eux, Celui qui les a faits, ils détruisent ce qu'Il a fait en eux.

Quant à moi, mon Dieu et ma gloire, là encore je trouve matière à vous dire un hymne et à offrir un sacrifice de louange à celui qui a sacrifié pour moi ⁶⁵⁰ : car les beautés qui, de l'âme de l'artiste, passent dans ses mains savantes, viennent de cette Beauté qui est supérieure à nos âmes, et pour qui soupire mon âme nuit et jour. Les ouvriers et les amateurs de beautés extérieures tirent de cette Beauté souveraine la règle qui leur sert à les estimer, mais ils ne songent pas à en tirer une règle pour en faire un bon usage. Cependant elle y est, mais ils ne la voient pas. S'ils la voyaient ils ne passeraient pas outre, ils « garderaient leur force pour vous ⁶⁵¹ », ils ne la disperseraient pas en d'énervantes délices.

Moi-même qui formule et vois ces vérités, je laisse mes pas s'entraver à ces beautés, mais vous me dégagez de leur piège, Seigneur, vous m'en dégagez, « car votre miséricorde est devant mes yeux ⁶⁵² ». Je m'y laisse prendre misérablement, vous m'en dégagez miséricordieusement, tantôt sans m'en rien faire sentir, quand ma chute n'a pas été brutale, tantôt m'infligeant une souffrance, lorsque je commençais à m'attacher.

CHAPITRE XXXV

LA CURIOSITÉ.

Ici vient s'ajouter une autre forme de tentation, qui offre de plus nombreux dangers. Outre la concupiscence de la chair, qui consiste dans la délectation voluptueuse de tous les sens, et dont l'esclavage perd ceux qui s'éloignent de vous, il y a dans l'âme une autre convoitise, qui s'exerce par les mêmes sens corporels, mais tend moins à une satisfaction charnelle qu'à faire des expériences par le moyen de la chair : vaine curiosité qui se couvre du nom de connaissance et de science. Comme elle est faite de l'appétit de connaître, et que, entre les sens, les yeux sont les principaux instruments de la connaissance, l'oracle divin l'a nommée « la concupiscence des yeux ⁶⁵³ ».

Voir, en effet, appartient en propre aux yeux. Mais nous usons de ce mot, même s'il s'agit des autres sens, quand nous les appliquons à connaître. Nous ne disons pas : « Ecoute comme ça brille », ni : « Sens comme ça luit », ni : « Goûte comme ça resplendit », ni : « Touche comme ça éclaire. » On dit *voir* pour exprimer toutes ces choses. Et même nous ne nous bornons pas à dire : « Vois quelle lumière ! » (les yeux seuls peuvent nous donner cette sensation), mais nous disons encore : « Vois quel son ! vois quelle odeur ! vois quelle saveur ! vois quelle dureté ! »

C'est pourquoi toute expérience qui est l'œuvre des sens est nommée, comme je l'ai dit, concupiscence des yeux : cette fonction de la vision, qui est essentiellement celle des yeux, les autres sens l'assument métaphoriquement, quand ils cherchent à connaître quelque chose.

D'après cela, on peut distinguer plus clairement le rôle du plaisir et celui de la curiosité dans l'action des sens. Le plaisir recherche ce qui est beau, mélodieux, suave, savoureux, doux au toucher ; et la curiosité, elle, veut aussi faire l'essai des impressions contraires, non pour s'exposer à une peine, mais par désir de faire des expériences et de connaître.

Quel plaisir peut donner la vue d'un cadavre déchiré et qui fait horreur ? Pourtant qu'il en gise un quelque

part, on accourt pour s'attrister et pâlir d'émoi. On craint de le revoir en rêve, comme si quelqu'un nous avait contraints à le contempler pendant la veille, ou que le renom d'un bel objet à voir nous avait entraînés.

Il en est de même des autres sens qu'il serait trop long de passer en revue. C'est cette maladie de la curiosité qui est à l'origine des exhibitions de monstres dans les spectacles. C'est elle qui nous conduit à scruter les secrets de la nature extérieure, dont la connaissance ne sert à rien et que les hommes ne désirent connaître que pour le plaisir de connaître. C'est elle encore qui, poursuivant la même fin, — une science perverse —, inspire les recherches de l'art magique. C'est elle aussi qui, dans la religion même, nous induit à tenter Dieu, quand on lui demande des signes et des prodiges, non pour le salut d'une âme, mais pour la seule satisfaction de les connaître.

Dans cette immense forêt pleine de pièges et de périls, voyez tout ce que j'ai coupé et, de mon cœur, élagué. Vous m'en avez donné la force, « Dieu de mon salut ⁴⁵⁴ ». Et pourtant, quand oserai-je dire, dans le bourdonnement quotidien de ces mille tentations de tout genre qui cernent ma vie, quand oserai-je dire que rien de tout cela ne fixe mon attention, mes regards et ne captive ma vaine curiosité?

Déjà, sans doute, le théâtre a perdu pour moi son attrait; je ne me soucie plus de connaître le cours des astres; mon âme n'a jamais interrogé les ombres; j'ai horreur de toute pratique sacrilège. Mais, quelles machinations invente l'Ennemi pour me suggérer de vous demander quelque miracle à vous, Seigneur, mon Dieu, à qui je dois les humbles et simples soins d'un serviteur! Je vous en conjure, par notre Roi, par notre pure et chaste patrie, Jérusalem, que la pensée d'y consentir qui est loin de moi se fasse toujours de plus en plus lointaine! Mais lorsque je vous prie pour le salut d'une âme, la fin que je me propose est bien différente : vous m'accordez et vous m'accorderez de suivre volontiers votre volonté.

Mais que de menues et méprisables bagatelles tentent chaque jour notre curiosité! Et qui pourrait énumérer nos chutes? Que de fois, quand on nous raconte des balivernes, nous commençons par les souffrir pour ne point offenser la faiblesse d'autrui, et puis peu à peu nous y prêtons une attention complaisante! Je ne vais plus au cirque voir un chien courir après un lièvre; mais si par

hasard je passe dans un champ où s'offre à moi cette vue, me voilà intéressé par la poursuite, distrait même peut-être d'une profonde pensée. Ce n'est pas au point de faire changer la route de ma monture, mais mon cœur est entraîné. Et si par cette démonstration de mon infirmité, vous ne réussissez pas à m'avertir de laisser ce spectacle et de m'élever à vous par quelque réflexion, ou encore de faire fi de tout cela et de passer mon chemin, je reste là abruti par ma vaine curiosité.

Que dis-je? Je suis assis chez moi, un lézard attrape des mouches ou une araignée embarrasse dans sa toile les bêtes qui y tombent, il n'en faut souvent pas davantage pour me rendre attentif. Si petits que soient ces animaux, n'est-ce pas toujours la même chose? J'en viens de là à votre louange, Créateur admirable, Ordonnateur de l'univers, mais ce n'est pas à ces pensées que j'ai donné d'abord mon attention. Autre chose est de se relever bientôt, autre chose de ne point tomber.

De telles chutes ma vie est pleine; et ma seule espérance est dans votre extrême miséricorde⁶⁵⁵. Notre cœur se fait le réceptacle de semblables misères : il porte en lui une foule énorme de sottises; elles vont jusqu'à interrompre et troubler souvent nos prières, et tandis qu'en votre présence, nous élevons la voix de notre cœur vers vos oreilles, ces pensées futiles se jettent sur nous, je ne sais d'où, et viennent traverser une action si importante.

CHAPITRE XXXVI

L'ORGUEIL.

Tiendrai-je aussi ces faiblesses pour négligeables? Ou qu'est-ce qui me rendra à l'espérance, sinon votre miséricorde bien connue, puisque vous avez commencé à me transformer? Vous savez dans quelle mesure vous m'avez déjà changé, vous qui m'avez d'abord guéri de la passion de la vengeance, « pour secourir aussi toutes mes autres iniquités, guérir tous mes maux, racheter ma vie de la corruption, me couronner dans la pitié et la miséricorde, et rassasier de biens mon désir⁶⁵⁶ », vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte que vous m'avez inspirée, et plié mon cou à votre joug. Je le porte

à présent et il m'est doux ⁶⁵⁷, ainsi que vous me l'aviez promis et que vous avez tenu. Doux, à vrai dire, il l'était déjà, mais je l'ignorais quand je craignais de le subir.

Mais, Seigneur, vous qui seul savez commander sans orgueil, parce que vous êtes le seul véritable maître ⁶⁵⁸, et qui n'avez pas de maître vous-même, est-ce que je suis quitte, si on peut en être quitte en cette vie, de cette troisième espèce de tentation qui consiste à vouloir être craint et aimé des hommes pour s'en faire une joie, qui n'est pas une joie? Quelle vie misérable, quelle indigne vanité! C'est là surtout ce qui détourne de vous aimer et de vous craindre pieusement. Aussi « vous résistez aux superbes, tandis que vous donnez votre grâce aux humbles ». Vous « tonnez ⁶⁵⁹ » contre les ambitions du siècle, et « les montagnes en tremblent jusque dans leurs fondements ⁶⁶⁰ ».

Parce qu'il est nécessaire, pour remplir certains devoirs dans la société, de se faire aimer et craindre des hommes, l'ennemi de notre véritable bonheur nous presse et tend partout ses pièges en nous criant : « Bravo! bravo! » afin que, dans notre avidité à recueillir ces flatteries, nous nous y laissions prendre imprudemment. Son but, c'est que nous cessions de mettre notre joie dans la vérité pour la mettre dans le mensonge des hommes; c'est que nous trouvions du plaisir à nous faire aimer et craindre, non pour vous, mais au lieu de vous; c'est de nous rendre par là semblables à lui, non pour une union de charité, mais pour partager son supplice; car il a voulu « établir sa demeure sur l'aquilon », pour faire de nous, dans les ténèbres et dans le froid, les esclaves du pervers et tortueux imitateur de votre puissance.

Mais nous, Seigneur, voyez, « nous sommes votre petit troupeau ⁶⁶¹ » : soyez notre maître. Etendez vos ailes, qu'elles nous servent de refuge. Soyez notre gloire; qu'on nous aime à cause de vous, et que ce soit votre Parole que l'on craigne en vous. Qui veut être loué par les hommes alors que vous le blâmez, celui-là ne sera pas défendu par les hommes quand vous le jugerez, et il ne sera pas soustrait à votre condamnation. Lors même que ce n'est pas un pécheur « qui est loué dans les désirs de son âme », ni « un artisan d'iniquités qui est béni ⁶⁶² », mais un homme qu'on loue pour un don que vous lui avez fait, s'il se complaît dans la louange plus que dans le don qui la lui vaut, vous ne l'en blâmez pas moins, en dépit des louanges qu'il reçoit par ailleurs. Et celui qui

a loué est meilleur que celui qui a été loué; car ce qui a plu à l'un, c'est le don de Dieu; l'autre a préféré au don de Dieu le don de l'homme.

CHAPITRE XXXVII

AUGUSTIN ET LES TENTATIONS DE L'ORGUEIL.

Nous sommes en proie tous les jours à ces tentations, Seigneur, nous sommes tentés sans relâche. C'est une fournaise où nous sommes mis à l'épreuve chaque jour⁶⁶³, que la langue des hommes. Vous nous commandez sur ce point aussi d'être maîtres de nous : donnez-nous ce que vous nous ordonnez et ordonnez-nous ce que vous voulez. Vous connaissez à ce sujet les gémissements que mon cœur élève vers vous⁶⁶⁴, les flots de larmes qui s'échappent de mes yeux. Je distingue mal dans quelle mesure je suis purifié de cette peste, et je crains fort mes secrètes défaillances, que vos yeux connaissent et que les miens ignorent⁶⁶⁵. Pour les autres genres de tentations, je ne suis pas sans moyens de me connaître : pour celle-là, j'en manque presque tout à fait. Jusqu'à quel point je me suis rendu maître de mon âme à l'égard des voluptés de la chair et des vaines curiosités, je le vois, quand j'en suis privé, ou par ma volonté ou par leur absence. Je me demande alors s'il est plus ou moins désagréable de n'en plus jouir.

Quant à la richesse qu'on ne convoite que pour satisfaire l'une de ces trois concupiscences, ou deux d'entre elles, ou toutes les trois, dans le cas où l'âme ne peut s'apercevoir si elle la méprise en la possédant, il ne dépend que d'elle d'y renoncer pour se mettre à l'épreuve. Mais pour se dérober à la louange et expérimenter notre pouvoir de nous en passer, faudra-t-il mener une vie mauvaise, infâme, horrible au point que personne ne nous connaisse sans nous détester? Peut-on dire ou concevoir plus grande folie? Si la louange est la compagne habituelle et nécessaire d'une vie bonne et des bonnes œuvres, on ne doit pas plus désertier sa compagnie que la vie bonne elle-même. Cependant je ne distingue si la privation d'un bien m'est indifférente ou pénible qu'en l'absence de ce bien.

Que vais-je donc, Seigneur, vous confesser pour ces sortes de tentations ? Que je goûte fort la louange ? Mais je goûte plus encore la vérité. Car si l'on me donnait à choisir entre ces deux partis : ou être loué de tous pour ma folie et mes erreurs en toutes choses, ou bien être blâmé unanimement pour ma ferme et absolue certitude de la vérité, je sais bien quel serait mon choix. Pourtant je ne voudrais pas que le suffrage d'une bouche étrangère augmentât pour moi la joie que j'éprouve du peu de bien que je fais. Non seulement il l'augmente, je l'avoue, mais le blâme le diminue.

Lorsque je me sens troublé de cette misère, une excuse se glisse en moi. Vous savez, Seigneur, ce qu'elle vaut ; moi, elle me laisse dans le doute. Vous ne nous avez pas ordonné seulement la continence qui nous défend d'aimer certaines choses, mais aussi la justice qui propose un objet de notre amour ; et vous n'avez pas voulu que nous n'aimions que vous, mais encore notre prochain⁶⁶⁶ : c'est pourquoi il me semble souvent que c'est un progrès de mon prochain ou les espérances qu'il donne qui m'enchantent, quand un éloge intelligent me réjouit ; et qu'au contraire c'est sa méchanceté qui m'attriste lorsque je l'entends blâmer ce qu'il ignore ou ce qui est bien.

Quelquefois aussi je m'attriste des éloges qu'on fait de moi, quand on loue dans ma personne ce qui m'y déplaît, ou qu'on fait trop de cas de médiocres et faibles avantages. Mais, je le répète, comment savoir si ce chagrin ne provient pas de ma répugnance à voir celui qui me loue en désaccord avec moi sur mon propre compte, non que son intérêt me touche, mais à cause du surcroît de plaisir que je ressens lorsque le bien que j'aime en moi est aimé par les autres ? En quelque façon, je ne me crois pas loué quand l'éloge contredit le jugement que je porte sur moi-même, soit en exaltant ce qui me déplaît, soit en exagérant la valeur de ce qui me plaît le moins. Suis-je donc sur ce point une énigme pour moi-même ?

Mais voici, ô Vérité, que je vois en vous que je dois être sensible aux louanges qu'on me donne, non dans mon intérêt, mais dans l'intérêt seul du prochain. Est-ce mon cas ? je l'ignore. Je me connais moins là-dessus que je ne vous connais. Je vous en supplie, mon Dieu, découvrez-moi à moi-même, afin que je puisse confesser à mes frères qui voudront bien prier pour moi les blessures que j'y aurai trouvées. Faites que je m'interroge avec plus d'attention. Si c'est vraiment l'intérêt du prochain qui

me touche quand on me loue, pourquoi suis-je moins sensible au blâme injustement infligé à un autre que si j'en suis moi-même l'objet? Pourquoi la morsure d'un outrage me fait-elle plus souffrir que celle qui blesse un autre devant moi aussi injustement? Ne le sais-je point non plus? Est-ce à dire que je m'illusionne moi-même, et que mon cœur et ma langue trahissent devant vous la vérité? Eloignez de moi, Seigneur, cette folie, de peur que « mes paroles ne soient pour moi une huile de pécheur pour parfumer ma tête ⁶⁶⁷ ».

CHAPITRE XXXVIII

L'AMOUR DE LA GLOIRE EST HABILE A SE DÉGUISER.

« Je suis pauvre et indigent ⁶⁶⁸ », je ne vaudrais quelque chose que lorsque, avec des gémissements secrets, je me déplaçais à moi-même, et recherchais votre miséricorde, jusqu'au jour où mes imperfections seraient réparées et comblées, et que je goûterais la paix qu'ignore l'œil du superbe! Mais les paroles de notre bouche, ceux de nos actes qui sont connus du public, nous exposent à une tentation bien dangereuse, fille de cet amour de la louange qui, pour nous faire valoir, recueille et mendie des suffrages. Cette passion me tente encore lorsque je la critique en moi, et par cela même que je la critique. Souvent, par un comble de vanité, on se glorifie du mépris même de la vaine gloire : mais en vérité ce n'est plus du mépris de la gloire qu'on se glorifie, car on ne la méprise pas, quand on se glorifie de la mépriser.

CHAPITRE XXXIX

AUTRE PERVERSION DE L'ORGUEIL.

Il y a encore en nous, bien en nous une autre tentation du même genre : c'est la source de la vanité de ceux qui se complaisent en eux-mêmes, quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres, ou qu'ils leur déplaisent et qu'ils ne cherchent

nullement à leur plaisir. Si contents qu'ils soient d'eux-mêmes, ils vous déplaisent fort, non seulement quand ils se réjouissent de ce qui n'est pas bien comme si cela était bien, mais encore quand ils regardent comme leur bien propre le bien dont vous êtes l'auteur, ou qu'y reconnaissant votre œuvre, ils l'attribuent à leurs mérites; ou encore, quand l'attribuant à votre grâce, ils n'associent pas les autres à leur joie et se l'approprient jalousement. Au milieu de tous les périls et épreuves de cette sorte, vous voyez le tremblement de mon cœur; et je sens bien que si vous guérissez aussitôt mes blessures, vous ne me les épargnez guère.

CHAPITRE XL

LA RECHERCHE DE DIEU : IL EN RÉSUME LES ÉTAPES.

Quand avez-vous cessé de m'accompagner dans ma promenade terrestre, ô Vérité, pour m'apprendre ce que je devais éviter et rechercher, pendant que je vous soumettais, autant que cela m'était possible, mes médiocres vues, et que je vous consultais?

J'ai parcouru avec mes sens, comme je l'ai pu, le monde extérieur. J'ai observé la vie de mon corps et mes sens eux-mêmes. Puis je me suis engagé dans les retraites de ma mémoire, dans ces multiples domaines si merveilleusement pleins d'innombrables richesses; je les ai considérés et j'ai été stupéfait. Sans votre secours je n'aurais rien pu y discerner, mais je me suis aperçu que rien de tout cela n'était vous.

J'ai exploré toutes ces choses; j'ai fait tous mes efforts pour distinguer chacune d'elles et l'estimer à son juste prix, recevant les unes par le témoignage des sens et les interrogeant, en sentant d'autres toutes mêlées à moi, examinant, dénombrant les sens, ces messagers, et, dans les vastes réserves de la mémoire tournant et retournant certains souvenirs, y tenant renfermés les uns, en mettant d'autres au jour. Mais ce n'était pas moi qui faisais toutes ces trouvailles; et dans cette recherche, moi-même, ou plutôt la force par laquelle je la menais, n'était point vous. Car vous êtes la lumière permanente⁶⁶⁹ que je consultais sur toutes ces choses

pour savoir si elles existaient, ce qu'elles étaient, ce qu'elles valaient, et j'écoutais vos leçons et vos ordres. Je le fais souvent; c'est ma joie, et, dans la mesure où la contrainte de mes occupations me permet quelques loisirs, je me réfugie dans ce plaisir. Dans toutes ces choses que je parcours en vous consultant, je ne trouve de sécurité pour mon âme qu'en vous : c'est le lieu où se rassemblent mes sentiments épars et où rien de moi ne s'éloigne de vous. Quelquefois vous me faites connaître une extraordinaire plénitude de vie intérieure où je goûte une mystérieuse douceur, qui, si elle avait en moi toute sa perfection, deviendrait un je ne sais quoi d'étranger à cette vie. Mais je retombe en ce bas monde dont le poids m'accable, je redeviens la proie de mes habitudes, elles me tiennent, et malgré mes larmes, elles ne me lâchent pas. Tant est lourd le fardeau de l'accoutumance ! Je ne veux pas être où je puis et je ne puis être où je veux : misère de part et d'autre !

CHAPITRE XLI

ON NE PEUT POSSÉDER A LA FOIS DIEU ET LES FAUX BIENS.

C'est pourquoi j'ai considéré mes faiblesses de pécheur dans les trois concupiscences, et j'ai invoqué votre droite pour ma guérison. Car, le cœur blessé, j'ai vu votre splendeur et, forcé de reculer, j'ai dit : « Qui peut atteindre jusque-là ? J'ai été rejeté loin de l'aspect de vos yeux ⁶⁷⁰. » Vous êtes la Vérité qui préside à toutes choses. Et moi, dans mon avarice, je ne voulais pas vous perdre, mais je voulais posséder à la fois, vous et le mensonge. C'est ainsi que personne ne veut mentir au point de ne pas savoir lui-même ce qui est vrai. Voilà pourquoi je vous ai perdu, car vous n'admettez pas qu'on vous possède avec le mensonge.

CHAPITRE XLII

LA VOIE PROPOSÉE PAR LES NÉO-PLATONICIENS
NE MÈNE PAS A DIEU.

Qui pouvais-je trouver pour me réconcilier avec vous ? Fallait-il s'adresser aux anges ? Par quelle prière ? Par quelles pratiques ? Beaucoup qui s'efforçaient de revenir à vous, sans en être capables par eux-mêmes, ont tenté cette voie, ai-je appris ; ils sont tombés dans la curiosité des visions étranges, et en ont été justement punis par les illusions.

Les orgueilleux ! Ils vous cherchaient, le cœur enflé de leur science présomptueuse, au lieu de se le frapper. Ils ont attiré à eux par la ressemblance de leurs sentiments « les puissances de l'air ⁶⁷¹ », qui se sont faites les complices et les compagnes de leur superbe ; et ils ont été les dupes de leurs vertus magiques. Ils étaient en quête d'un médiateur pour les purifier. Point de médiateur, mais le démon « qui se métamorphose en ange de lumière ⁶⁷² ». Et qu'il n'eût pas un corps de chair, c'était une grande séduction pour leur chair orgueilleuse ⁶⁷³.

C'étaient des mortels et des pécheurs ; tandis que vous, Seigneur, avec qui ils cherchaient orgueilleusement à se réconcilier, vous êtes immortel et sans péché. Or il fallait au médiateur entre Dieu et l'homme ⁶⁷⁴ quelque ressemblance avec Dieu et quelque ressemblance avec les hommes ; ne ressemblant qu'aux hommes, il aurait été trop loin de Dieu ; ne ressemblant qu'à Dieu, il aurait été trop loin des hommes, et dans les deux cas il n'y aurait pas eu de médiateur. Mais ce faux médiateur, à qui vos secrets jugements donnent licence d'abuser l'orgueil, n'a de commun avec les hommes qu'une chose : je veux dire le péché. Il voudrait bien paraître avoir quelque trait commun avec Dieu : ainsi, comme il n'est pas revêtu d'une chair mortelle, il se prétend immortel. Mais, la mort étant « le salaire du péché », il a de commun avec les hommes ce qui le fait condamner, comme eux, à la mort.

CHAPITRE XLIII

IL N'Y A QU'UN MÉDIATEUR : JÉSUS-CHRIST.

Le véritable médiateur que, dans votre secrète miséricorde, vous avez envoyé et révélé aux hommes, afin que, par son exemple, ils apprissent l'humilité, ce « médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme Jésus-Christ ⁶⁷⁵ », s'est manifesté entre les pécheurs mortels et le Juste immortel : mortel comme les hommes et juste comme Dieu. Et, puisque la vie et la paix sont la récompense de la justice, par la justice qui l'unit à Dieu, il a supprimé la mort chez les impies justifiés ⁶⁷⁶ et il a voulu mourir comme eux. Il a été révélé aux saints des anciens jours, pour qu'ils trouvassent le salut dans la foi en sa passion à venir, comme nous le trouvons dans la foi en sa passion passée. C'est pour autant qu'il est homme qu'il est médiateur; en tant que Verbe, il n'est pas intermédiaire, car il est égal à Dieu : Dieu auprès de Dieu, et en même temps Dieu unique ⁶⁷⁷.

Comme vous nous avez aimés, ô bon Père, vous qui, n'épargnant point votre Fils unique, l'avez livré pour les impies que nous sommes ⁶⁷⁸ ! Comme vous nous avez aimés, nous pour qui ce Fils, « qui n'avait pas cru usurper en étant égal à vous, s'est soumis jusqu'à la mort de la croix ⁶⁷⁹ », seul libre entre les morts, ayant le pouvoir de « déposer sa vie », et « de la reprendre ⁶⁸⁰ » ; pour nous, à votre face, il a été vainqueur et victime, vainqueur parce qu'il était victime; pour nous, à votre face, sacrificeur et sacrifice, sacrificeur parce qu'il était sacrifice; d'esclaves il a fait de nous vos fils; né de vous, il s'est fait notre esclave. C'est avec raison que je mets en lui la ferme espérance que vous guérirez tous mes maux par lui, qui siège à votre droite et « intercède pour nous auprès de vous ⁶⁸¹ ». Autrement je désespérerais. Car ils sont nombreux et grands mes maux, oui, nombreux et grands. Mais plus puissant est le remède que vous dispensez. Nous aurions pu penser que votre Verbe était trop loin pour s'unir à l'homme et désespérer de nous, s'il ne s'était fait chair et n'eût habité au milieu de nous ⁶⁸².

Atterré par mes péchés et par le poids de ma misère,

j'avais conçu l'idée, le projet de fuir dans la solitude; vous vous y êtes opposé par ces paroles rassurantes : « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour Celui qui est mort pour eux ⁶⁸³. » Voyez, Seigneur, je me défais en vous de mes soucis, pour vivre, et « je considérerai les merveilles de votre loi ⁶⁸⁴ ». Vous savez mon ignorance et ma débilité. Instruisez-moi et guérissez-moi ⁶⁸⁵. Votre Fils unique « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ⁶⁸⁶ » m'a racheté de son sang. Que les superbes ne me calomnient plus, parce que je conçois le prix de la victime rédemptrice, que je la mange, que je la bois, que je la distribue, et que, pauvre, je désire en être rassasié, avec ceux « qui la mangent et en sont rassasiés »; et « ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent ⁶⁸⁷ ! »

LIVRE ONZIÈME

CHAPITRE PREMIER

DIEU PRINCIPE ET FIN DE CES CONFESSIONS.

Eh quoi ! Seigneur, puisque l'éternité est votre lot, ignorez-vous ce que je vous dis ; ou voyez-vous dans le temps ce qui se passe dans le temps ? Mais pourquoi donc vous faire un récit de ces choses à ce point circonstancié ? Ce n'est assurément pas pour vous en instruire ; c'est pour exciter en moi et chez ceux qui me lisent notre amour pour vous, afin que nous disions tous : « Grand est le Seigneur, et infiniment digne de louanges ⁶⁸⁸ ! » J'ai déjà dit, et je redirai : « C'est par amour de votre amour que je fais cela. » Car nous prions, et cependant la Vérité nous dit : « Le Père sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous le lui demandiez ⁶⁸⁹. » Ainsi nous vous ouvrons notre cœur en vous confessant nos misères et vos miséricordes ⁶⁹⁰ pour nous, afin que vous nous délivriez tout à fait, puisque vous avez commencé à le faire, et que nous cessions d'être malheureux en nous, pour goûter le bonheur en vous. Car vous nous avez appelés à nous faire pauvres en esprit, doux, pénitents, à avoir faim et soif de justice, à être miséricordieux, de cœur pur, et pacifiques ⁶⁹¹.

Voilà : je vous ai raconté mille choses, selon mon pouvoir et ma volonté ; car c'est vous qui, le premier, avez voulu que je vous confesse, à vous, Seigneur mon Dieu, que « vous êtes bon, et que votre miséricorde est éternelle ⁶⁹² ».

CHAPITRE II

AUGUSTIN DEMANDE A DIEU DE LUI DONNER
L'INTELLIGENCE DE SES ÉCRITURES.

Mais ma plume suffira-t-elle jamais à conter toutes les exhortations, toutes les terreurs, les consolations, les inspirations par où vous m'avez amené à prêcher votre parole et à dispenser à votre peuple votre doctrine sainte? Quand même elle suffirait à conter tout cela, les gouttes de mon temps me coûtent trop cher pour que je le fasse.

Il y a longtemps que je brûle de méditer votre Loi, et de vous confesser à son propos ma science et mon ignorance, les premières clartés dont vous m'avez illuminé et ce qui reste en moi de ténèbres, jusqu'à ce que votre force ait dévoré ma faiblesse. Je ne veux pas que se dispersent en d'autres soucis des heures de liberté que je puis me ménager en dehors des soins indispensables du corps, du travail intellectuel, des services que nous devons aux hommes et de ceux que nous leur rendons sans les leur devoir.

Seigneur mon Dieu, écoutez ma prière⁶⁹³; que votre miséricorde exauce mon désir⁶⁹⁴: il ne brûle pas pour moi seul, il veut aider ma charité pour mes frères; et vous voyez bien dans mon cœur qu'il en est ainsi. Permettez que je vous sacrifie ma pensée et ma langue, qu'elles soient vos servantes, et donnez-moi ce que je dois vous offrir⁶⁹⁵. Car « je suis pauvre et dénué », tandis que vous, « vous êtes riche pour tous ceux qui vous invoquent⁶⁹⁶ », et, sans inquiétude pour vous-même, vous vous souciez de nous. Exemptez de toute témérité et de tout mensonge mes lèvres, au-dedans et au-dehors. Que vos Ecritures soient mes chastes délices, que je ne m'égare point en elles et que je n'égare personne à leur sujet. Seigneur, écoutez-moi et ayez pitié, Seigneur⁶⁹⁷ mon Dieu, lumière des aveugles et vigueur des faibles, mais aussi lumière des clairvoyants et vigueur des forts; soyez attentif à mon âme et entendez-la « crier du fond de l'abîme⁶⁹⁸ ». Car si vos oreilles sont absentes de l'abîme, où irons-nous? Où adresserons-nous nos cris?

« Le jour est à vous, à vous aussi la nuit⁶⁹⁹ » : vous

n'avez qu'à faire signe et les instants s'envolent. Accordez-moi tout le temps qu'il faut pour méditer les mystères de votre Loi, et qu'elle ne reste point close pour « ceux qui frappent ». Ce n'est pas en vain que vous avez voulu que fussent écrites tant de pages si profondément secrètes. Ces forêts-là ont aussi leurs « cerfs » qui s'y retirent, s'y ressaisissent, s'y promènent, y paissent, s'y couchent et y ruminent ⁷⁰⁰. O Seigneur, achevez de m'instruire et découvrez-moi le sens de ces pages. Voici que votre parole fait ma joie, votre parole l'emporte sur toutes les voluptés. Donnez-moi ce que j'aime, car je l'aime. Et c'est vous qui m'avez donné d'aimer. Ne délaissiez pas les dons de votre libéralité, ne méprisez pas votre herbe altérée. Faites que je vous confesse tout ce que j'aurai trouvé dans vos livres. « Que j'entende la voix de vos louanges ⁷⁰¹ », que je boive à votre source et que je considère « les merveilles de votre Loi ⁷⁰² », depuis le commencement des temps où vous avez fait le ciel et la terre, jusqu'au règne perpétuel dont jouira avec vous votre cité sainte !

Seigneur, « ayez pitié de moi, exaucez ⁷⁰³ » mon désir. Il ne tend, je crois, à rien de terrestre, ni à l'or, ni à l'argent, ni aux pierres précieuses, ni aux beaux vêtements, ni aux honneurs, ni aux hautes charges, ni aux voluptés charnelles, ni à la satisfaction des besoins physiques qui nous accompagnent dans notre pèlerinage en cette vie, tous biens qui, du reste, « nous sont donnés par surcroît, si nous cherchons votre royaume et votre justice ⁷⁰⁴ ».

Voyez, mon Dieu, ce qui excite mon désir. « Les méchants m'ont raconté leurs plaisirs, mais ces plaisirs ne ressemblent pas à ceux que donne votre Loi ⁷⁰⁵. » C'est elle qui excite mon désir. Voyez, ô Père, regardez, voyez, approuvez. Qu'il vous plaise que sous vos regards ⁷⁰⁶ miséricordieux je trouve grâce devant vous, et que l'enclos secret de vos paroles s'ouvre à mon esprit qui heurte à sa porte ! Je vous en supplie par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, l'homme qui est assis à votre droite, le Fils de l'homme que vous avez établi ⁷⁰⁷ médiateur entre nous et vous ; par qui vous nous avez cherchés alors que nous ne vous cherchions pas, cherchés afin que nous vous cherchions ! Au nom de votre Verbe par qui vous avez créé toutes choses, moi entre autres ; de votre Fils unique « par qui vous avez appelé à l'adoption le peuple des croyants ⁷⁰⁸ », dont je fais partie aussi :

je vous en conjure par celui « qui est assis à votre droite ⁷⁰⁹ et intercède pour nous, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ⁷¹⁰ » ! C'est lui que je cherche dans vos livres. Moïse a écrit de lui : « C'est lui-même qui le dit ; c'est donc la vérité qui le dit ⁷¹¹. »

CHAPITRE III

DIEU SEUL PEUT LUI DÉCOUVRIR LE SENS VÉRITABLE DU
VERSET DE LA GENÈSE SUR LA CRÉATION.

Accordez-moi d'entendre et de comprendre comment « dans le principe » vous avez fait le « Ciel et la Terre ⁷¹² ». Moïse l'a écrit. Il l'a écrit et il a disparu ; il s'en est allé d'ici, où vous lui avez parlé, pour se rendre auprès de vous, et il n'est plus maintenant devant moi. S'il était là, je le retiendrais, je le questionnerais, je le supplierais en votre nom de m'éclaircir le sens de ce texte, et je prêterais mes oreilles aux paroles qui s'échapperaient de sa bouche. S'il me parlait hébreu, sa voix frapperait vainement mon oreille, elle n'atteindrait pas mon esprit ; mais s'il me parlait latin, je comprendrais ses paroles. Mais d'où saurais-je s'il dit vrai ? Quand même je le saurais, serait-ce de lui que je le saurais ? Non, ce serait au-dedans de moi, dans le réduit intérieur de la pensée que la Vérité, qui n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, me dirait, sans l'aide d'une bouche ni d'une langue, sans bruit de syllabes : « Il dit vrai. » Et moi aussitôt, avec la certitude de la foi, je dirais à l'homme de Dieu : « Tu dis vrai ! » Mais ne pouvant l'interroger, c'est à vous, ô Vérité, qui remplissiez son esprit lorsqu'il disait des paroles véritables, c'est à vous, mon Dieu, que j'adresse ma prière : pardonnez-moi mes péchés ⁷¹³. Vous avez accordé à votre serviteur de dire ces choses, accordez-moi de les comprendre.

CHAPITRE IV

LE CIEL ET LA TERRE PROCLAMENT LE CRÉATEUR.

Voici qu'existent le ciel et la terre. Ils crient qu'ils ont été créés, car ils changent et varient. Mais ce qui n'a pas été créé et cependant existe ne contient rien qu'il n'ait déjà contenu. Ils crient aussi qu'ils ne se sont pas créés eux-mêmes : « Nous sommes parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant d'être, afin de pouvoir nous créer nous-mêmes. » Et cette voix qui nous parle, c'est l'évidence même.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez créés, vous qui êtes beau, car ils sont beaux; vous qui êtes bon, car ils sont bons; vous qui *êtes*, car ils *sont*. Mais ils ne sont pas beaux, ils ne sont pas bons, ils n'existent pas parfaitement comme vous, leur Créateur. Même en comparaison de vous, ils n'ont ni beauté, ni bonté, ni existence. Nous le savons, nous vous en rendons grâces, et notre science, comparée à votre science, n'est qu'ignorance.

CHAPITRE V

LA CRÉATION EST L'ŒUVRE DE LA PAROLE DIVINE.

Mais comment avez-vous créé le ciel et la terre, et de quelle machine vous êtes-vous servi pour votre grandiose travail? Vous n'opérez pas comme l'artiste, lequel façonne un corps avec un autre corps, au gré de son esprit, qui a le pouvoir d'extérioriser la forme qu'il aperçoit en lui-même au moyen de l'œil intérieur. Ce pouvoir d'où viendrait-il à l'esprit, si vous n'aviez créé l'esprit? Et cette forme, il l'impose à une matière qui existe déjà, et propre à être transformée, comme la terre, la pierre, le bois, l'or ou toute autre substance. Mais d'où ces choses tireraient-elles l'être, si vous ne les aviez créées? C'est vous qui avez créé le corps de l'artiste, l'âme qui commande à ses membres, la matière dont il fait quelque chose, le génie qui conçoit et voit

au-dedans de lui ce qu'il exécutera au dehors, les organes des sens, ces interprètes au moyen desquels il fait passer ses intentions de son âme dans la matière et informe l'esprit de ce qu'il a réalisé, afin que celui-ci consulte la vérité, ce juge intérieur, pour savoir si l'ouvrage est bon.

Tout cela vous loue comme le Créateur de toutes choses. Mais vous, comment les créez-vous? Comment avez-vous créé, mon Dieu, le ciel et la terre? Ce n'est assurément ni dans le ciel, ni sur la terre que vous avez créé le ciel et la terre. Ce n'est pas non plus dans l'air ni sous les eaux qui dépendent du ciel et de la terre. Ce n'est pas dans l'univers que vous avez créé l'univers, puisqu'il n'y avait point d'espace où il pût être créé avant d'être créé pour être. Vous n'aviez pas en main la matière dont vous eussiez fait le ciel et la terre. D'où vous serait venu ce que vous n'aviez pas fait pour en faire quelque chose? Qu'est-ce qui existe sinon parce que vous êtes? Vous avez donc parlé et le monde fut ⁷¹⁴, et c'est par votre parole que vous l'avez créé.

CHAPITRE VI

IMPOSSIBLE DE CONCEVOIR LA PAROLE CRÉATRICE COMME SOUMISE A LA LOI DU TEMPS.

Mais comment avez-vous parlé? Fut-ce comme parla cette voix qui, sortant de la nue, dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ⁷¹⁵ »? Cette parole se fit entendre et puis on ne l'entendit plus; elle eut un commencement et une fin; ses syllabes résonnèrent, puis passèrent, la seconde succédant à la première, la troisième à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, qui vint après toutes les autres — après quoi ce fut le silence. Il suit de là avec une clarté évidente que cette parole fut proférée par l'organe mobile et temporel d'une créature au service de votre éternelle volonté. Et ces paroles prononcées dans le temps, l'oreille extérieure les communiqua à l'intelligence dont l'oreille intérieure est aux écoutes de votre Verbe éternel. Mais l'intelligence compara ces paroles qui avaient résonné dans le temps au silence de votre Verbe éternel, et elle dit : « C'est différent, très différent. Ces paroles sont bien au-dessous

de moi, elles ne *sont* même pas, car elles fuient et passent ; mais le Verbe de Dieu demeure au-dessus de moi éternellement ⁷¹⁶. »

Si donc c'est par des paroles sonores et passagères que vous avez dit : « Que le ciel et la terre soient ! », si c'est ainsi que vous les avez créés, c'est qu'il y avait déjà, avant le ciel et la terre, une créature corporelle dont les mouvements déroulés dans le temps avaient fait vibrer cette voix dans le temps aussi. Or il n'y avait point de corps avant le ciel et la terre, ou s'il y en avait un, c'est que vous l'aviez certainement créé sans le secours d'une voix aux paroles successives, afin que précisément pût être créée par vous cette voix aux paroles successives qui devait prononcer : « Que le ciel et la terre soient ! » Car un corps, quel qu'il fût, condition de l'existence d'une telle voix, n'eût pas existé, si vous ne l'eussiez créé. Mais pour créer ce corps grâce auquel auraient pu être émises ces paroles, de quelle parole vous êtes-vous donc servi ?

CHAPITRE VII

DIEU A CRÉÉ LE MONDE
PAR SON VERBE QUI LUI EST COÉTERNEL.

C'est ainsi que vous nous appelez à comprendre le Verbe, qui est « Dieu auprès de vous qui êtes Dieu aussi », qui est prononcé éternellement et en qui tout est prononcé éternellement. Ce n'est pas une suite de paroles où, l'une achevée, l'autre lui succède, de façon qu'à la fin tout puisse être exprimé, mais tout est exprimé en même temps et éternellement. Autrement, ce serait le temps et le changement, et non point la véritable éternité ni la véritable immortalité.

Cela je le sais, mon Dieu, et je vous en rends grâces ⁷¹⁷. Je le sais, je vous le confesse, Seigneur ; et il le sait avec moi et vous bénit, quiconque n'est pas ingrat pour l'indubitable vérité. Nous savons, Seigneur, nous savons que ne plus être après avoir été ou être quand on n'était pas c'est mourir et naître. Mais votre Verbe étant vraiment immortel et éternel, il n'y a en lui ni passage ni succession. Aussi est-ce par votre Verbe

qui vous est coéternel que vous dites éternellement tout ce que vous dites et qu'existe tout ce à quoi vous dites d'exister. Ce n'est pas autrement que par votre parole que vous créez : toutefois elles n'arrivent pas à l'existence toutes en même temps ni de toute éternité, les choses que vous créez par votre parole.

CHAPITRE VIII

« LA VRAIE LUMIÈRE,
QUI ILLUMINE TOUT HOMME VENANT EN CE MONDE ».

Pourquoi, je vous le demande, Seigneur mon Dieu ? En un sens je le comprends, mais je ne sais comment l'exprimer. Faut-il dire que tout ce qui a un commencement et une fin commence et finit lorsque l'éternelle raison, où il n'y a ni commencement ni fin, connaît qu'il doit commencer ou finir ? Cette raison, c'est votre Verbe qui est « le Principe, car il nous parle aussi ⁷¹⁸ ». C'est ce qu'il nous a dit dans l'Evangile par la voix de la chair, et cette parole a résonné extérieurement aux oreilles des hommes, afin qu'on crût en lui, qu'on le cherchât en soi-même, et qu'on le trouvât dans l'éternelle Vérité où un bon maître, un seul maître instruit tous ses disciples ⁷¹⁹.

Là j'entends votre voix, Seigneur, qui me dit que celui-là nous parle réellement qui nous instruit, et que celui qui ne nous instruit pas, même s'il parle, sa parole est non avenue. Mais qui nous instruit, sinon l'immuable Vérité ? Car les leçons de la créature instable ne valent que pour nous conduire à la Vérité, qui est stable. En elle nous nous instruisons véritablement lorsque, debout, nous l'écoutons, nous réjouissant à cause de la voix de l'Epoux ⁷²⁰ et nous réunissant à Celui de qui nous venons. C'est pourquoi il est le « Principe », car, s'il ne subsistait pas, dans nos égarements nous ne saurions où revenir. Quand nous revenons d'une erreur, bien entendu, nous avons conscience d'en revenir, et c'est pour que nous prenions conscience de nos erreurs qu'il nous instruit, car il est le « Principe » et « sa parole s'adresse à nous ».

CHAPITRE IX

AUGUSTIN N'ATTEND RIEN QUE DE DIEU.

C'est dans ce « Principe », ô Dieu, que vous avez créé le ciel et la terre, c'est dans votre Verbe, dans votre Fils, dans votre vertu, dans votre sagesse, dans votre vérité — et votre parole et votre action furent également admirables. Qui le comprendra? Qui le racontera? Quelle est cette lumière qui m'éclaire par intermittence, et qui frappe mon cœur sans le blesser? Je frémis et je brûle d'amour : je frémis parce que, à certains égards, je suis si différent d'elle; je brûle d'amour, parce qu'à d'autres je lui ressemble. La Sagesse, c'est la Sagesse elle-même qui m'éclaire par intervalles : elle déchire les nuages de mon âme qui me recouvrent de nouveau, si je faiblis, des ténèbres et du poids de mes misères. Car, dans mon dénuement, « ma vigueur s'est tellement épuisée ⁷²¹ » que je ne suis même plus capable de supporter mon bien, jusqu'à ce que vous, Seigneur, « qui vous êtes montré secourable à toutes mes iniquités », vous guérissiez encore toutes mes faiblesses. Vous rachèterez « ma vie de la corruption », vous me couronnerez « dans la pitié et la miséricorde » et vous rassasierez de vos biens mon désir », car « ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ⁷²² ». « C'est par l'espérance que nous avons été sauvés et nous attendons vos promesses patiemment ⁷²³ ». Entende qui peut votre langage intérieur, moi je veux crier, plein de foi dans votre oracle : « Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur; vous avez tout créé dans votre Sagesse ⁷²⁴ ! » Elle est le « principe », et c'est « dans ce principe que vous avez créé le ciel et la terre ».

CHAPITRE X

L'ACTE DE LA CRÉATION SERAIT INCOMPATIBLE
AVEC L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

Ne sont-ils pas encore pleins de l'erreur du « vieil homme », ceux qui nous disent : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre? » « S'il était oisif, s'il

ne faisait rien, pourquoi ne s'est-il pas toujours ainsi abstenu de toute œuvre dans la suite des temps comme dans le temps précédent? Si un mouvement nouveau est apparu en Dieu, une volonté nouvelle de créer ce qu'il n'avait encore jamais créé, comment parler d'une éternité véritable, là où naît une volonté qui n'existait pas? Car la volonté de Dieu n'est pas une créature, elle précède toute créature : nulle création ne serait possible si la volonté du Créateur ne lui préexistait point. La volonté de Dieu appartient donc à sa substance même. Que si dans la substance de Dieu naît quelque chose qui n'était pas précédemment, on ne peut plus en vérité la nommer éternelle. Et si, de toute éternité, Dieu a voulu l'existence de la créature, pourquoi la créature, elle aussi, n'est-elle pas éternelle ⁷²⁵? »

CHAPITRE XI

L'ÉTERNITÉ DIVINE EST EN DEHORS DU TEMPS.

Ceux qui disent ces paroles ne vous comprennent pas encore, ô Sagesse de Dieu ⁷²⁶, lumière des intelligences; ils ne comprennent pas encore comment est créé ce qui est créé par vous et en vous. Ils aspirent à connaître le goût des choses éternelles, mais « leur esprit vole, encore plein de vanité ⁷²⁷ », sur les flots du passé et de l'avenir.

Qui la retiendra cette intelligence, qui la fixera pour qu'elle acquière un peu de stabilité, qu'elle entrevoie dans un ravissement la splendeur de l'éternité toujours stable, qu'elle la compare à la durée jamais stable et trouve toute comparaison impossible? Elle verrait que la longueur du temps n'est faite que de la succession d'une multitude d'instant, qui ne peuvent se dérouler simultanément; qu'au contraire, dans l'éternité, rien n'est successif, tout est présent, alors que le temps ne saurait être présent tout à la fois. Elle verrait que tout le passé est refoulé par le futur, que tout le futur suit le passé, que tout le passé et le futur tirent leur être et leur cours de l'éternel présent. Qui retiendra l'intelligence de l'homme pour qu'elle s'arrête et voie comment, toujours stable, l'éternité qui n'est ni future, ni passée, détermine le futur et le passé?

Ma main en aurait-elle la force ⁷²⁸ ? ou cette main de ma bouche qui est ma parole pourrait-elle accomplir une telle œuvre ?

CHAPITRE XII

DIEU AVANT LA CRÉATION.

Voici ma réponse à la question : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ? » Je ne veux pas répondre ce que répondit plaisamment quelqu'un pour éluder la difficulté du problème : « Il préparait des supplices à ceux qui scrutent ces profonds mystères. » Autre chose est y voir clair, autre chose est se moquer. Non ce n'est pas ma réponse. Plus me plaît de dire : « Je ne sais pas », quand je ne sais pas, que de livrer au ridicule qui pose une si profonde question, et de faire louer qui répond si mal.

Mais je dis que vous êtes, vous, notre Dieu, le Créateur de toute créature ; et, si par « ciel » et « terre » on entend toute créature, j'ose dire : « Avant que Dieu fît le ciel et la terre, il ne faisait rien. » Car s'il eût fait quelque chose, qu'eût-il fait sinon une créature ? Et plaise à Dieu que je sache tout ce que je désire savoir pour mon avantage, aussi évidemment que je sais que nulle créature n'était créée avant la création.

CHAPITRE XIII

ON NE PEUT CONCEVOIR UN TEMPS ANTÉRIEUR A L'EXISTENCE DU MONDE, CAR DIEU A CRÉÉ L'UN AVEC L'AUTRE.

Si quelque esprit léger, vagabondant à travers les images des temps écoulés, s'étonne que vous, le Dieu tout-puissant, qui avez créé et conservé toutes choses, vous, l'ouvrier du ciel et de la terre, vous vous soyez abstenu, jusqu'aux jours de la création, pendant des siècles innombrables, d'une telle œuvre, que celui-là s'éveille et prenne conscience de l'erreur attachée à son étonnement.

Comment des siècles innombrables auraient-ils pu

passer, puisque vous, l'auteur et le créateur des siècles, vous ne les aviez pas encore faits? Y aurait-il eu une durée, si vous ne l'aviez créée? Et comment se serait-elle déroulée, si elle n'avait jamais existé?

Dès lors que vous êtes l'artisan de tous les temps, s'il exista un temps, avant la création par vous du ciel et de la terre, pourquoi dit-on que vous restiez oisif ⁷²⁹? Car ce temps même, c'est vous qui l'aviez créé, et les temps n'ont pas pu s'écouler avant que vous fissiez les temps. Si, au contraire, avant le ciel et la terre, nul temps n'existait, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors? Il n'y avait pas d'« alors » là où il n'y avait pas de temps.

Ce n'est pas dans le temps que vous précédez le temps : autrement vous n'auriez pas précédé tous les temps. Mais vous précédez tout le passé de la hauteur de votre éternité toujours présente, et vous dominez tout l'avenir, parce qu'il est l'avenir et qu'à peine arrivé, il sera passé, alors que vous, « vous demeurez le même, et que vos années ne passeront pas ⁷³⁰ ». Vos années ne vont ni ne viennent; mais les nôtres vont et viennent, afin que toutes viennent. Vos années demeurent toutes simultanément, puisqu'elles demeurent; elles ne s'en vont pas, elles ne sont pas chassées par celles qui arrivent, car elles ne passent pas, tandis que les nôtres ne seront toutes que lorsque toutes elles ne seront plus. « Vos années ne font qu'un seul jour ⁷³¹ » et votre jour n'est pas un événement quotidien, c'est un [perpétuel] aujourd'hui, car votre aujourd'hui ne cède pas la place au lendemain et le lendemain ne succède pas à hier. Votre aujourd'hui, c'est l'Éternité : c'est pour cela que vous avez engendré un Fils coéternel, à qui vous avez dit : « Je t'ai engendré aujourd'hui ⁷³² ». Tous les temps sont votre œuvre, vous êtes avant tous les temps et il ne se peut pas qu'il y eût un temps où le temps n'était pas.

CHAPITRE XIV

LE PROBLÈME DU TEMPS.

En aucun temps vous n'êtes donc resté sans rien faire, car vous aviez fait le temps lui-même. Et nul temps ne

vous est coéternel parce que vous demeurez immuablement; si le temps demeurerait ainsi, il ne serait pas le temps. Qu'est-ce en effet que le temps? Qui serait capable de l'expliquer facilement et brièvement? Qui peut le concevoir, même en pensée, assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait? Est-il cependant notion plus familière et plus connue dont nous usions en parlant? Quand nous en parlons, nous comprenons sans doute ce que nous disons; nous comprenons aussi, si nous entendons un autre en parler.

Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent.

Comment donc, ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est aussi, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus ⁷³³.

CHAPITRE XV

QUE POUVONS-NOUS MESURER DU TEMPS?

Cependant nous disons un temps long, un temps court, et nous ne le disons que du passé et de l'avenir. Par exemple, nous appelons un long passé les cent ans qui ont précédé le moment où nous parlons, un long avenir les cent ans qui le suivront; un court passé, c'est pour nous, je pense, les dix jours d'avant, un court avenir les dix jours d'après. Mais comment peut être long ou court ce qui n'est pas? Le passé n'est plus et l'avenir n'est pas encore. C'est pourquoi ne disons plus : « le passé est long », mais disons du passé : « Il a été long », et de l'avenir : « Il sera long. »

Seigneur, vous qui êtes ma lumière ⁷³⁴, est-ce que votre vérité ne va pas, ici encore, se rire de l'homme? Car ce temps passé, fut-il long lorsqu'il était déjà passé, ou lorsqu'il était encore présent? Il pouvait bien être long tant qu'il existait quelque chose qui pût être long. Mais une fois passé, il n'était plus : d'où il suit qu'il ne pouvait être long, parce qu'il n'était plus du tout.

Ne disons donc pas : « Le temps passé a été long », car nous ne trouverons en lui rien qui fût susceptible d'être long; dès lors qu'il est passé, il n'est plus. Mais disons : « Le temps présent a été long », car il n'était long que lorsqu'il était présent. Il n'avait pas encore passé et fini d'être; aussi était-il susceptible d'être long. Mais après avoir passé, il a, du coup, cessé d'être long, ayant cessé d'être.

Voyons donc, ô âme humaine, si un temps présent peut être long; car il t'a été donné d'en percevoir et d'en mesurer les moments. Que me répondras-tu?

Est-ce que cent années présentes sont un long temps? Vois d'abord si cent années peuvent être présentes. Si c'est la première année qui est en cours, elle est présente, elle, mais les quatre-vingt-dix-neuf autres sont encore futures, et ainsi elles ne sont pas encore. Mais si c'est la seconde, il y en a une de déjà passée, la seconde est présente, et toutes les autres sont futures. De cette période de cent années, quelle que soit l'année que nous supposons présente, toutes celles qui l'auront précédée seront passées, celles qui la suivront seront futures. Les cent années n'ont donc pu être présentes en même temps.

Vois maintenant si du moins l'année qui s'écoule est elle-même présente. Si c'est le premier mois qui s'écoule, les autres sont futurs. Est-ce le second? Le premier est alors passé, les autres ne sont pas encore. Ainsi une année en cours n'est pas tout entière présente, et comme elle n'est pas entièrement présente, il n'est donc pas vrai de dire que l'année soit présente. Car une année, c'est douze mois; quel que soit celui que vous considérez, le seul mois présent est le mois en cours. Même le mois en cours n'est pas présent : il n'y a qu'un seul jour qui le soit. Si c'est le premier jour, tous les autres sont futurs; si c'est le dernier, tous les autres sont passés; si c'est un jour dans l'entre-deux, il est entre les jours passés et les jours futurs.

Voilà donc ce temps présent, le seul à qui nous trouvions des titres à être appelé long, réduit à l'espace d'un

seul jour à peine. Mais cette unique journée, examinons-la : elle n'est pas tout entière présente. Elle se compose au total de vingt-quatre heures de jour et de nuit : relativement à la première, toutes les autres sont futures; relativement à la dernière, toutes les autres sont passées; chaque heure intermédiaire a derrière elle des heures passées et devant elle des heures futures. Cette heure unique elle-même s'écoule par fragments fugitifs; tout ce qui s'est envolé d'elle est passé, tout ce qui lui reste est futur. Si on conçoit un point de temps, tel qu'il ne puisse être divisé en particules d'instant, si petites soient-elles, c'est cela seulement qu'on peut dire « présent », et ce point vole si rapidement du futur au passé qu'il n'a aucune étendue de durée. Car s'il était étendu, il se diviserait en passé et en futur, mais le présent n'a point d'étendue.

Où est donc le temps que nous puissions appeler long ? Est-ce le futur ? Mais du futur, nous ne disons pas qu'il est long, car il n'est pas encore pour pouvoir être long. Mais nous disons : « Il sera long. » Quand donc le sera-t-il ? Si actuellement il est encore dans le futur, il ne saurait être long : n'étant pas encore, il ne peut pas être long. S'il ne doit être long qu'à l'heure où, émergeant du futur qui n'est pas encore, il aura commencé à être et sera devenu le présent, de sorte qu'il puisse être une réalité susceptible d'être longue, dans ce cas le présent nous crie avec les paroles de tout à l'heure qu'il ne peut pas être long.

CHAPITRE XVI

LE PRÉSENT SEUL EST MESURABLE.

Et cependant, Seigneur, nous avons conscience des intervalles de temps; nous les comparons entre eux; nous disons que les uns sont plus longs, les autres plus courts. Nous mesurons aussi de combien telle durée est plus longue ou plus courte que telle autre; nous répondons que celle-ci est le double ou le triple; que celle-là est simple ou que l'une et l'autre sont seulement égales. Mais c'est le temps en train de passer que nous mesurons par la conscience que nous en prenons. Quant au passé qui n'est plus, quant au futur qui n'est pas encore,

qui peut les mesurer, à moins qu'on n'ose prétendre que le néant peut se mesurer ? Ainsi lorsque le temps passe, il peut être perçu par la conscience et mesuré. Mais quand il est passé, il n'est point mesurable, car il n'est plus.

CHAPITRE XVII

LE PASSÉ ET L'AVENIR EXISTENT PUISQU'ON PEUT
LES CONCEVOIR.

Je cherche, ô Père, je n'affirme pas ; mon Dieu, aidez-moi, dirigez-moi ⁷³⁵. Qui oserait me soutenir qu'il n'y a pas trois parties du temps, comme nous l'avons appris, étant enfants, et enseigné aux enfants, le passé, le présent et le futur, et que seul le présent existe puisque les deux autres ne sont pas ? Ou bien serait-ce qu'elles existent aussi, mais que le présent sort de quelque lieu secret, lorsque de futur il devient présent, et que le passé se retire aussi dans un lieu secret, lorsque de présent il devient passé ? Car où ont-ils vu l'avenir, ceux qui l'ont prédit, s'il n'existe pas encore ? Il est impossible de voir ce qui n'existe pas. Et ceux qui racontent le passé feraient des récits sans vérité, s'ils ne voyaient les événements par l'esprit. Si ce passé n'avait aucune existence, il serait tout à fait impossible de le voir. Par conséquent, le futur et le passé existent également.

CHAPITRE XVIII

LE PASSÉ ET L'AVENIR NOUS SONT PRÉSENTS DANS
LES REPRÉSENTATIONS DE NOTRE ESPRIT.

Permettez-moi, Seigneur, d'étendre davantage mes recherches, ô vous qui êtes mon espérance ⁷³⁶, faites que mon effort ne soit point troublé.

Si le futur et le passé existent, je veux savoir où ils sont. Si je n'en suis pas encore capable, je sais du moins que, où qu'ils soient, ils n'y sont ni en tant que futur, ni en tant que passé, mais en tant que présents. Car si le

futur y est en tant que futur, il n'y est pas encore; si le passé y *est* en tant que passé, il n'y *est* plus. Où donc qu'ils soient, quels qu'ils soient, ils ne *sont* qu'en tant que présents. Lorsque nous faisons du passé des récits véritables, ce qui vient de notre mémoire, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, qui ont cessé d'être, mais des termes conçus à partir des images des choses, lesquelles en traversant nos sens ont gravé dans notre esprit des sortes d'empreintes. Mon enfance, par exemple, qui n'est plus est dans un passé disparu lui aussi; mais lorsque je l'évoque et la raconte, c'est dans le présent que je vois son image, car cette image est encore dans ma mémoire.

La prédiction de l'avenir se fait-elle selon le même mécanisme? Les événements qui ne *sont* pas encore, sont-ils représentés à l'avance dans notre esprit par des images déjà existantes? J'avoue, mon Dieu, que je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que d'habitude nous préméditons nos actions futures, que cette préméditation appartient au présent, tandis que l'action préméditée n'*est* pas encore, étant future. Lorsque nous l'aurons entreprise, et que nous nous serons mis à réaliser ce que nous avions prémédité, alors l'action existera, puisqu'elle sera à ce moment non plus future, mais présente.

De quelque façon que se produise ce mystérieux presentiment de l'avenir, on ne peut voir que ce qui *est*. Or ce qui *est* déjà n'est pas futur, mais présent. Lorsqu'on déclare voir l'avenir, ce que l'on voit, ce ne sont pas les événements eux-mêmes, qui ne *sont* pas encore, autrement dit qui sont futurs, ce sont leurs causes ou peut-être les signes qui les annoncent et qui les uns et les autres existent déjà : ils ne sont pas futurs, mais déjà présents aux voyants et c'est grâce à eux que l'avenir est conçu par l'esprit et prédit. Ces conceptions existent déjà, et ceux qui prédisent l'avenir les voient présentes en eux-mêmes.

Je voudrais faire appel à l'éloquence d'un exemple pris entre une foule d'autres. Je regarde l'aurore, j'annonce le proche lever du soleil. Ce que j'ai sous les yeux est présent, ce que j'annonce est futur : non point le soleil qui est déjà, mais son lever qui n'est pas encore. Pourtant si je n'avais pas une image mentale de ce lever même, comme à cet instant où j'en parle, il me serait impossible de le prédire. Mais cette aurore que j'aperçois dans le ciel n'est pas le lever du soleil, bien qu'elle le précède; pas davantage ne l'est l'image que je porte dans mon esprit : seulement toutes les deux sont pré-

sentes, je les vois et ainsi je puis dire d'avance ce qui va se passer. L'avenir *n'est* donc pas encore; s'il *n'est* pas encore, il *n'est* pas et s'il *n'est* pas il ne peut absolument pas se voir, mais on peut le prédire d'après les signes présents qui *sont* déjà et qui se voient.

CHAPITRE XIX

PRIÈRE A DIEU.

Mais vous qui réglez sur votre création, de quelle manière apprenez-vous aux âmes ce qui doit arriver? Car vous l'avez appris à vos prophètes. De quelle manière enseignez-vous l'avenir, vous pour qui rien n'est à venir? Ou plutôt comment enseignez-vous les signes présents de l'avenir? Car ce qui n'existe pas ne peut, évidemment, être enseigné. Le moyen dont vous vous servez se dérobe à mes regards; il surpasse mes forces; par moi-même je ne pourrai y atteindre, mais je le pourrai avec votre secours ⁷³⁷, quand vous me l'aurez accordé, ô douce Lumière des yeux de mon âme ⁷³⁸!

CHAPITRE XX

PREMIERS RÉSULTATS DE LA RECHERCHE.

Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : « Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. » Peut-être dirait-on plus justement : « Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. » Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'intuition directe; le présent de l'avenir, c'est l'attente. Si l'on me permet de m'exprimer ainsi, je vois et j'avoue qu'il y a trois temps, oui, il y en a trois.

Que l'on persiste à dire : « Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir », comme le veut un usage abusif,

oui qu'on le dise. Je ne m'en soucie guère, ni je n'y contredis ni ne le blâme, pourvu cependant que l'on entende bien ce qu'on dit, et qu'on n'aille pas croire que le futur existe déjà, que le passé existe encore. Un langage fait de termes propres est chose rare : très souvent nous parlons sans propriété, mais on comprend ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI

LE PROBLÈME SE COMPLIQUE.

J'ai dit un peu plus haut que nous mesurons le temps en train de passer; de sorte que nous pouvons déclarer un laps de temps double d'un autre, ou égal à un autre, et énoncer entre les parties du temps n'importe quel autre rapport par ce procédé de mesure.

Donc, comme je le disais, nous mesurons le temps au moment où il passe. Si on me demandait : « Comment le savez-vous ? » je répondrais : « Je le sais, parce que nous le mesurons et qu'il est impossible de mesurer ce qui n'existe pas; or le passé et l'avenir n'existent pas. » Quant au présent, comment le mesurons-nous, puisqu'il est dénué d'étendue? On ne le mesure donc que pendant qu'il passe; quand il est passé, on ne le mesure plus, car il n'y a plus rien à mesurer.

Mais d'où vient, par où passe, où va le temps, lorsqu'on le mesure? D'où vient-il, sinon de l'avenir? Par où passe-t-il, sinon par le présent? Où va-t-il, sinon vers le passé? De ce qui n'est pas encore, à travers ce qui est sans étendue, il court vers ce qui n'est plus.

Cependant que mesurons-nous, si ce n'est le temps dans un certain espace? Lorsque nous disons d'un temps qu'il est simple, double, triple, égal, ou que nous formulons quelque autre rapport de ce genre, nous ne faisons que mesurer des espaces de temps. Dans quel espace mesurons-nous donc le temps au moment où il passe? Est-ce dans le futur d'où il vient pour passer? Mais ce qui n'existe pas encore est impossible à mesurer. Est-ce dans le présent par où il passe? Mais on ne mesure pas ce qui est sans étendue. Est-ce dans le passé où il s'écoule? Mais ce qui n'est plus échappe à la mesure.

CHAPITRE XXII

PRIÈRE A DIEU POUR Y VOIR CLAIR DANS CES TÉNÈBRES.

Mon esprit brûle de savoir le mot de cette énigme si compliquée! Seigneur, mon Dieu, mon bon Père, je vous en conjure par le Christ, ne fermez pas à mon désir l'abord de ces problèmes familiers et obscurs; permettez-lui d'y pénétrer, et faites qu'ils s'éclaircissent de la lumière de votre miséricorde, ô Seigneur. Qui interrogerai-je à leur sujet? A qui confesserai-je mon ignorance plus utilement qu'à vous qui ne pouvez voir avec déplaisir le zèle violent qui m'enflamme pour vos Écritures? Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime et c'est vous qui m'avez donné d'aimer. Faites-moi ce don, ô Père, vous qui savez vraiment « ne donner que de bonnes choses à vos fils ⁷³⁹ ». Faites-moi ce don, puisque j'ai entrepris de connaître et que l'effort est rude ⁷⁴⁰ jusqu'à ce que vous « m'ouvriez ». Je vous en supplie, par le Christ, au nom du Saint des Saints, que personne ne me trouble. « J'ai cru, et c'est pourquoi je parle ⁷⁴¹. » Mon espoir, l'espoir pour lequel je vis, c'est « de contempler les délices du Seigneur ⁷⁴² ». Voici que « depuis longtemps vous avez créé mes jours ⁷⁴³, et ils passent », je ne sais comment.

Nous n'avons à la bouche que le temps et le temps, les temps et les temps. « Combien de temps cet homme a-t-il parlé? » « Combien de temps lui a-t-il fallu pour faire cela? » « Qu'il y a longtemps que je n'ai vu telle chose! » « La durée de cette syllabe est le double de celle-là qui est brève. » Voilà ce que nous disons et entendons, on nous comprend et nous comprenons. Ce sont paroles évidentes et d'un usage courant, et cependant elles sont pleines d'obscurité, et les comprendre serait une découverte.

CHAPITRE XXIII

LE TEMPS N'EST PAS LE MOUVEMENT.

J'ai entendu dire à un docte que le temps c'est proprement le mouvement du soleil, de la lune et des astres.

Je ne suis pas de son avis. Pourquoi, à ce compte, le temps ne serait-il pas plutôt le mouvement de tous les corps ? Si les astres du ciel s'arrêtaient, et que la roue du potier continuât de tourner, est-ce qu'il n'y aurait plus de temps pour en mesurer les tours, pour nous permettre de dire qu'ils s'accomplissent à des intervalles égaux, ou tantôt plus lentement, tantôt plus rapidement, que les uns durent davantage, les autres moins ? Et en disant cela, ne parlerions-nous pas dans le temps ? N'y aurait-il pas dans nos paroles des syllabes les unes longues, les autres brèves pour cette raison que les unes résonnent plus longtemps, les autres moins longtemps ?

Mon Dieu, accordez aux hommes d'apercevoir, de connaître, sur un exemple de petite importance, ce que les choses petites et grandes ont de commun. Il y a des astres, des flambeaux célestes ⁷⁴⁴, « qui servent de signes et marquent les saisons, les jours, les années. » Cela est vrai, et ce n'est pas moi qui soutiendrais que le tour réalisé par cette petite roue de bois constitue le jour, mais le philosophe dont je rapporte l'opinion ne pourrait pas davantage prétendre que le tour de la roue n'est pas du temps.

Pour moi, je désire connaître l'essence, la nature du temps, qui nous sert à mesurer les mouvements des corps et nous fonde à dire, par exemple, qu'un mouvement dure deux fois plus qu'un autre. Ce qu'on appelle un jour, ce n'est pas seulement le temps où le soleil est au-dessus de la terre et qui distingue le jour de la nuit : c'est aussi la révolution tout entière qu'il accomplit de l'Orient à l'Orient, et qui nous fait dire : « Tant de jours ont passé », entendant par là aussi les nuits, qui ne sont pas comptées à part. Donc puisque le jour s'accomplit par le mouvement du soleil et le cercle qu'il décrit de l'Orient à l'Orient, je me demande si c'est le mouvement même qui est le jour ou si c'est le temps que dure le mouvement, ou l'un et l'autre à la fois.

Dans l'hypothèse où le mouvement du soleil serait le jour, nous aurions un jour, même si le soleil ne mettait qu'une heure à achever sa course. Dans la deuxième hypothèse, il n'y aurait pas de jour si d'un lever de soleil à un autre lever, il ne s'écoulait que le bref espace d'une heure ; et le soleil devrait faire vingt-quatre fois sa révolution, pour que s'accomplît un jour. Disons-nous que c'est à la fois le mouvement du soleil et la durée de ce mouvement qui font le jour ! Mais alors on ne pourrait

pas parler de jour, si le soleil effectuait son tour en l'espace d'une heure, non plus que si, le soleil suspendant sa course, il s'écoulait le même temps que celui qui est nécessaire habituellement au soleil pour achever entièrement sa révolution, d'un matin à l'autre.

Aussi je ne rechercherai plus en quoi consiste ce qu'on nomme le jour, mais ce que c'est que le temps, qui nous sert à mesurer le cours du soleil. En usant de cette mesure nous dirions que le soleil a opéré sa révolution dans un temps moindre de moitié que d'habitude, s'il l'avait accompli en un espace de temps qui correspondrait à douze heures. Et en comparant ces deux durées, nous déclarerions que l'une est simple et l'autre double, quand bien même le soleil mettrait tantôt ce temps simple, tantôt ce temps double à tourner de l'Orient à l'Orient.

Qu'on ne me dise donc plus que c'est le mouvement des corps célestes qui constitue le temps. Lorsque la prière d'un homme fit arrêter le soleil afin que s'achevât la victoire, le soleil était immobile, mais le temps marchait ⁷⁴⁵; car la bataille fut menée à sa fin dans le temps nécessaire.

Je vois donc que le temps est une espèce de distension. Mais est-il vrai que je le vois, ou ai-je l'illusion de le voir? C'est vous qui me l'apprendrez, ô Lumière, ô Vérité.

CHAPITRE XXIV

LE TEMPS EST LA MESURE DU MOUVEMENT.

Est-ce votre volonté que j'approuve celui qui dirait que le temps, c'est le mouvement d'un corps? Non, vous ne le voulez pas. J'entends bien qu'il n'est point de corps qui ne se meuve dans le temps : c'est vous qui le dites. Mais que ce mouvement d'un corps soit précisément le temps, cela je ne l'entends plus et ce n'est pas vous qui le dites. Lorsqu'un corps se meut, c'est le temps qui me sert à mesurer la durée de son mouvement du commencement à la fin. Si je n'en vois pas le commencement et qu'il poursuive son mouvement sans que je voie quand il s'arrête, je suis sans moyen de mesure, si ce n'est peut-être du moment où je com-

mence à voir le corps se mouvoir jusqu'au moment où je ne le vois plus. Si je le vois longtemps, je puis seulement dire que la durée de son mouvement est longue, mais non point de combien elle l'est, car nous ne précisons la valeur d'une durée que par comparaison. Nous disons par exemple : « Ceci a duré autant que cela » ou « cette durée est double de cette autre », et autres expressions de cette sorte. Si nous pouvions noter le point de l'espace d'où part un corps en mouvement et son point d'arrivée, ou ses parties, s'il se meut comme sur un tour, nous pourrions dire combien de temps a duré, d'un point à un autre, le mouvement de ce corps ou de ses parties.

Ainsi le mouvement d'un corps étant autre chose que la mesure de sa durée, qui ne voit à laquelle de ces choses on doit donner le nom de temps ? Un corps se meut parfois d'un mouvement plus ou moins rapide, parfois il est arrêté : or, c'est le temps qui nous permet de mesurer, non seulement son mouvement, mais son repos, et de dire : « Il est resté en repos aussi longtemps qu'en mouvement », ou : « Il est resté en repos, deux, trois fois plus qu'en mouvement », ou toute autre détermination, soit exacte, soit, comme on dit, approximative.

Donc le temps n'est pas le mouvement des corps.

CHAPITRE XXV

AUGUSTIN SE TOURNE ENCORE VERS DIEU.

Je vous confesse, Seigneur, que j'ignore encore la nature du temps. Par contre, je vous le confesse aussi ⁷⁴⁶, Seigneur, je sais que c'est dans le temps que je dis ces choses, que voilà longtemps que je parle du temps, et que ce long temps même ne serait ce qu'il est, si du temps ne s'était écoulé. Comment donc puis-je le savoir, ne sachant pas ce que c'est que le temps ? Peut-être ignoré-je l'art d'exprimer ce que je sais. Hélas ! j'ignore même ce que j'ignore ! Me voici, mon Dieu, en votre présence : vous voyez que je ne mens pas, et que je parle selon mon cœur. « Vous allumerez mon flambeau, Seigneur mon Dieu, et vous éclairerez mes ténèbres ⁷⁴⁷. »

CHAPITRE XXVI

LE TEMPS EST UNE DISTENSION DE L'ÂME.

Mon âme ne vous fait-elle pas une confession sincère, en vous confessant que je puis mesurer le temps ? Ainsi, Seigneur mon Dieu, je le mesure, et j'ignore ce que je mesure. Je mesure le mouvement des corps à l'aide du temps ; et le temps lui-même, ne puis-je donc le mesurer ? Mesurerais-je le mouvement d'un corps, sa durée, le temps qu'il met pour aller d'un lieu à un autre, si je ne mesurais le temps où s'effectue ce mouvement ?

Mais le temps lui-même, à l'aide de quoi puis-je le mesurer ? Avec un temps plus court mesurons-nous un temps plus long, comme avec la coudée on mesure une solive ? Ainsi on voit bien que nous mesurons la durée d'une syllabe longue d'après la durée d'une syllabe brève, disant l'une double de l'autre. Pareillement nous mesurons l'étendue des poèmes par le nombre des vers, la longueur des vers par le nombre des pieds, la longueur des pieds par le nombre des syllabes, la durée des syllabes longues par celle des brèves. Ce n'est pas sur des feuillets de livres que nous faisons ces comptes, ce serait mesurer de l'espace et non du temps ; mais au passage des paroles, au fur et à mesure qu'on les prononce, nous disons : « Voilà un long poème, car il se compose de tant de vers ; ces vers sont longs, car ils sont formés de tant de pieds ; ces pieds sont longs, car ils s'étendent sur tant de syllabes ; cette syllabe est longue, car elle est le double d'une brève. »

Mais même ainsi, nous n'obtenons pas une mesure exacte du temps : il peut se faire qu'un vers plus court, s'il est prononcé plus lentement, se fasse entendre plus longtemps qu'un vers plus long, récité plus vite. De même un poème, un pied, une syllabe.

D'où il résulte pour moi que le temps n'est rien d'autre qu'une distension. Mais une distension de quoi, je ne sais au juste, probablement de l'âme elle-même. Car qu'est-ce, de grâce, ô mon Dieu, ce que je mesure, quand je dis, soit un peu vaguement : « Cette durée est plus longue que celle-là », soit même exactement : « Cette durée est double de cette autre » ? Je mesure le temps,

je le sais. Mais je ne mesure pas l'avenir qui n'est pas encore, je ne mesure pas le présent, car il n'a pas d'étendue, je ne mesure pas le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure? Est-ce le temps en train de passer et non le temps une fois passé, comme je l'avais dit déjà?

CHAPITRE XXVII

NOUS MESURONS LE PASSÉ DANS NOTRE ESPRIT PAR LE SOUVENIR.

Insiste, mon esprit, et redouble de réflexion : Dieu est notre appui. « C'est lui qui nous a créés, et non pas nous ⁷⁴⁸. » Dirige ton attention du côté où se montre l'aube de la vérité ⁷⁴⁹. Voici, par exemple, qu'une voix corporelle commence à résonner, elle résonne et résonne encore et cesse de le faire; déjà c'est le silence, cette voix est passée, il n'y a plus de voix. Elle était future avant de se faire entendre, et ne pouvait être mesurée, puisqu'elle n'était pas encore; et maintenant elle ne peut pas l'être davantage, puisqu'elle n'est plus. On la pouvait mesurer tandis qu'elle résonnait, car alors elle était une chose mesurable. Mais même alors, elle n'était pas stable, elle allait et passait. Et n'est-ce pas la raison pour laquelle on la pouvait mieux mesurer? Car pendant qu'elle passait, elle s'étendait sur un espace de temps qui la rendait mesurable, le présent n'ayant aucune étendue.

Admettons qu'elle ait pu alors être mesurée; voici, je suppose, une autre voix qui commence à se faire entendre; elle vibre d'une façon continue sans aucune interruption. Mesurons-la tandis qu'elle vibre; car au moment où elle aura cessé de vibrer, elle sera passée et ne sera plus mesurable. Mesurons-la donc et évaluons sa durée. Mais elle vibre encore, et on ne la peut mesurer que depuis le début du phénomène, quand elle commence à vibrer, jusqu'à sa fin, quand elle cesse de vibrer. Car c'est précisément l'intervalle qui sépare un commencement d'une fin que nous mesurons. C'est pourquoi une voix qui n'a pas encore fini de résonner échappe à la mesure : impossible de dire de combien elle est longue ou brève, si elle est égale à une autre, simple ou double

ou si elle est avec elle dans un autre rapport. Mais quand elle aura fini de résonner, elle ne sera plus. Comment donc pourrait-on la mesurer ? Cependant nous mesurons le temps ; mais ce n'est ni celui qui n'est pas encore, ni celui qui n'est plus, ni celui qui ne s'étend sur aucune durée, ni celui qui n'a pas de limites. Ce n'est donc ni le futur, ni le passé, ni le présent, ni le temps qui passe que nous mesurons : et cependant nous mesurons le temps.

« *Deus creator omnium* », Dieu Créateur de toutes choses ⁷⁵⁰ : ce vers est formé de huit syllabes, alternativement brèves et longues. Les quatre brèves, la première, la troisième, la cinquième et la septième sont simples par rapport aux quatre longues, la seconde, la quatrième, la sixième et la huitième. Chaque syllabe longue a une durée double de chaque brève. Je les prononce et, je l'affirme, il en est bien ainsi au témoignage évident de mes sens. Pour autant que ce témoignage est digne de foi, je mesure une longue par une brève et je vois bien qu'elle la contient deux fois. Mais une syllabe ne se faisant entendre qu'après une autre, si la brève vient le première et que la longue la suive, comment retiendrai-je la brève, comment l'appliquerai-je à la longue pour la mesurer et trouver que celle-ci contient celle-là deux fois, étant donné que la longue ne commence à vibrer que lorsque la brève a fini de le faire ? La longue elle-même, m'est-il possible de la mesurer tandis qu'elle est présente, puisque je ne saurais la mesurer que lorsqu'elle a fini de résonner ? Mais finir pour elle, c'est être évanouie.

Qu'est-ce donc que je mesure ? Où est la brève qui est ma mesure ? Où est la longue que je mesure ? Toutes les deux ont retenti, elles se sont envolées, elles ont passé, elles ne sont plus : et voilà que je les mesure et réponds avec assurance, autant qu'on peut se fier à un sens exercé, qu'évidemment l'une est simple, l'autre double en durée. Mais je ne le puis que si elles sont déjà passées et achevées. Ce n'est donc pas elles que je mesure, puisqu'elles ne sont plus, mais quelque chose qui demeure gravé dans ma mémoire.

C'est en toi, mon esprit, que je mesure le temps. Ne me fais pas d'objection : c'est un fait. Ne m'objecte pas le flot désordonné de tes impressions. C'est en toi, dis-je, que je mesure le temps. L'impression que produisent en toi les choses qui passent persiste quand elles ont

passé : c'est elle que je mesure, elle qui est présente, et non les choses qui l'ont produite et qui ont passé. C'est elle que je mesure quand je mesure le temps. Donc ou bien le temps est cela même; ou bien je ne mesure pas le temps.

Mais lorsque nous mesurons des silences, et que nous disons que tel silence a eu la même durée que telle parole, ne tendons-nous pas notre esprit vers la mesure de cette parole, comme si elle se faisait encore entendre, afin de pouvoir nous rendre compte, dans l'étendue de la durée, des intervalles du silence? En effet, sans le secours de la voix ni des lèvres, nous nous débitons en pensée des poèmes, des vers, des discours, et nous évaluons l'étendue de leur déroulement, leur durée, les uns par rapport aux autres, exactement comme si nous les récitons à haute voix. Si quelqu'un veut prononcer un son prolongé et en déterminer d'avance, dans son esprit, la longueur, il prend en silence la mesure de cette durée, et la confiant à sa mémoire, il commence à préférer ce son qui retentit jusqu'à ce qu'il atteigne le terme fixé. Que dis-je, il retentit? il a retenti et il retentira : car ce qui de ce son s'est écoulé a retenti; ce qui reste retentira, et de la sorte il s'accomplit, l'attention présente faisant passer l'avenir dans le passé, et le passé s'enrichissant de ce que perd l'avenir, jusqu'à ce que par l'épuisement de l'avenir, tout ne soit plus que passé.

CHAPITRE XXVIII

NOUS MESURONS L'AVENIR PAR L'ATTENTE.

Mais comment l'avenir, qui n'est pas encore, peut-il s'amoinrir et s'épuiser? Comment le passé, qui n'est plus, peut-il s'accroître, si ce n'est parce que dans l'esprit, auteur de ces transformations, il s'accomplit trois actes : l'esprit attend, il est attentif et il se souvient. L'objet de son attente passe par son attention et se change en souvenir. Qui donc ose nier que le futur ne soit pas encore? Cependant l'attente du futur est déjà dans l'esprit. Et qui conteste que le passé ne soit plus? Pourtant le souvenir du passé est encore dans l'esprit.

Y a-t-il enfin quelqu'un pour nier que le présent n'ait point d'étendue, puisqu'il n'est qu'un point évanescant? Mais elle dure, l'attention par laquelle ce qui va être son objet, tend à ne l'être plus. Ainsi ce qui est long, ce n'est pas l'avenir : il n'existe pas. Un long avenir, c'est une longue attente de l'avenir. Ce qui est long, ce n'est pas le passé, qui n'existe pas davantage. Un long passé, c'est un long souvenir du passé.

Je veux chanter un air que je connais : avant de commencer, mon attente se porte sur l'air pris dans son ensemble. Lorsque j'ai commencé, tout ce que j'en laisse tomber dans le passé vient charger ma mémoire. L'activité de ma pensée se partage en mémoire par rapport à ce que j'ai dit et en attente par rapport à ce que je vais dire. Cependant c'est un acte présent d'attention qui fait passer ce qui était futur à l'état de temps écoulé. Plus se prolonge cette opération, plus l'attente est abrégée et plus la mémoire s'accroît, jusqu'au moment où l'attente est complètement épuisée, l'acte étant terminé et passé tout entier dans la mémoire. Et ce qui a lieu pour l'air pris dans son ensemble a lieu pour chacune de ses parties, pour chacune de ses syllabes, et aussi pour un autre acte plus étendu dont cet air n'est peut-être qu'une petite partie. Il en est de même de la vie entière de l'homme, dont les actions humaines sont autant de parties, et enfin de la suite des générations humaines ⁷⁵¹, dont chaque existence n'est qu'une partie.

CHAPITRE XXIX

MÉDITATION SUR L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

Mais « votre miséricorde vaut mieux que toutes les vies ⁷⁵² », et voici que ma vie n'est que dissipation; et « votre droite m'a recueilli ⁷⁵³ » en mon Seigneur, le Fils de l'homme, le Médiateur entre Vous qui êtes un et nous qui sommes nombreux, Médiateur en bien des choses et par bien des moyens, afin que « par lui je m'attache à Celui qui, par lui, s'est attaché à moi », et que, libéré des anciens jours, je rassemble mon être dans la poursuite de votre Unité. « Oublieux du passé, sans me disperser dans les choses futures et transitoires, attentif

seulement aux présentes », ce n'est pas dans la dispersion, mais dans l'union de toutes mes forces que je recherche « la palme de la vocation céleste » ; là « j'entendrai la voix de votre louange et je contemplerai votre joie ⁷⁵⁴ » qui ne vient, ni ne passe.

Maintenant « mes années s'écoulent dans les gémissements ⁷⁵⁵ », et vous, ma consolation, ô Seigneur, mon Père, vous êtes éternel. Mais moi, je me suis éparpillé dans le temps, dont j'ignore l'ordre ; de tumultueuses vicissitudes déchirent mes pensées et les profondes entrailles de mon âme, jusqu'au jour où je m'écoulerai en vous, purifié et fondu au feu de votre amour.

CHAPITRE XXX

PUISSE DIEU ÉCLAIRER LES INTELLIGENCES !

Alors je me reposerai et m'affermirai en vous, dans votre vérité, ayant trouvé ma forme ; je ne subirai plus les questions des gens qui, par une infirmité coupable, veulent boire plus qu'ils ne le peuvent, et disent : « Que faisait Dieu avant de créer le ciel et la terre ? » Ou : « Comment lui est venue l'idée de créer quelque chose, puisqu'il n'avait jamais rien créé auparavant ? »

Accordez-leur, Seigneur, de réfléchir à ce qu'ils disent, de comprendre qu'on ne peut parler de « jamais » là où il n'y a pas de temps. Quand on dit de quelqu'un qu'il n'a jamais rien fait, que veut-on dire sinon qu'il n'a rien fait en aucun temps ? Qu'ils voient donc qu'il ne peut exister de temps en l'absence de la création et qu'ils cessent de débiter de telles absurdités ⁷⁵⁶. Qu'ils soient attentifs, eux aussi, à ce qui est « devant eux ⁷⁵⁷ », qu'ils comprennent que vous êtes, avant tous les temps, le Créateur éternel de tous les temps, et qu'aucun temps ne vous est coéternel, ni aucune créature, fussent-ils au-dessus des temps.

CHAPITRE XXXI

CONCLUSION.

Seigneur, mon Dieu, que de profonds replis dans vos secrets, et comme les conséquences de mes fautes m'en ont rejeté loin ! Guérissez mes yeux et que je me réjouisse de votre lumière ! Certainement, s'il était un esprit d'une science et d'une prescience assez grandes pour connaître le passé et l'avenir comme je connais tel air célèbre, cet esprit nous remplirait d'une extraordinaire admiration et d'une stupeur qui irait jusqu'à l'effroi. Rien, en effet, ne lui resterait mystérieux dans le passé et l'avenir des siècles, exactement comme, lorsque je chante cet air, je sais tout ce que j'en ai chanté depuis le commencement et ce qu'il m'en reste à chanter jusqu'à la fin. Mais loin de moi la prétention d'identifier cette connaissance à celle que vous avez de toutes les choses futures et passées, ô Créateur de l'Univers, Créateur des esprits et des corps. Votre science est bien plus admirable, bien plus mystérieuse. Car celui qui chante ou qui entend chanter un air connu, partagé entre l'attente des notes qui vont venir et le souvenir des notes passées, traverse des impressions variées et ses sens sont tendus. Mais il ne vous arrive rien de pareil à vous, qui êtes immuablement éternel, à vous, Créateur vraiment éternel des esprits. Comme dans le principe vous avez connu le ciel et la terre sans changement dans votre science, ainsi vous avez créé dans le principe le ciel et la terre ⁷⁵⁸, sans que votre action passât par des étapes distinctes. Que celui qui comprend vous loue et que celui qui ne comprend pas vous loue aussi. Oh ! que vous êtes grand, et c'est chez les humbles de cœur que vous demeurez ⁷⁵⁹ ! Car « vous relevez ceux qui sont abattus ⁷⁶⁰ », et ils ne tombent pas, ceux qui grâce à vous restent debout.

LIVRE DOUZIÈME

CHAPITRE PREMIER

DIEU SEUL PEUT NOUS DONNER L'INTELLIGENCE
DE L'ÉCRITURE.

Mon cœur se tourmente, Seigneur, lorsque, dans l'indigence de ma vie, il reçoit le choc des paroles de votre Ecriture Sainte. Voilà pourquoi, le plus souvent, l'abondance des paroles témoigne de la pauvreté de l'intelligence humaine. La recherche use de plus de mots que la découverte; il est plus long de demander que d'obtenir; la main qui frappe se fatigue plus que la main qui prend. Mais nous possédons votre promesse : qui la ruinera? « Si Dieu est pour nous, qui donc est contre nous ⁷⁶¹? » » Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. Car tout homme qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe ⁷⁶². » Telles sont vos promesses : qui pourrait craindre d'être trompé, quand c'est la Vérité qui promet?

CHAPITRE II

LES DEUX CIELS.

Mon humble langue confesse à votre grandeur que vous avez créé le ciel et la terre, le ciel que je vois, cette terre que je foule, et d'où a été tiré le limon que je porte avec moi. Oui, c'est vous qui avez créé tout cela.

Mais, Seigneur, où est le ciel dont nous a parlé la voix du Psalmiste : « Le ciel du ciel appartient au Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes ⁷⁶³ ? » Où est-il ce ciel que nous ne voyons pas, et en comparaison duquel tout ce que nous voyons n'est que terre ? Car tout ce monde matériel, dont notre terre est le fond, bien qu'il ne soit pas parfaitement beau partout, est revêtu, jusque dans ses derniers éléments, d'une plaisante apparence. Mais, par rapport à ce « ciel du ciel », le ciel de notre terre n'est lui aussi que terre. Ainsi il n'est pas absurde d'appeler « terre » ces deux grands corps, si on les compare à ce ciel mystérieux qui est au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

CHAPITRE III

LES TÉNÈBRES SUR L'ABÎME.

A n'en point douter, cette terre « était invisible et informe » ; c'était je ne sais quel profond abîme au-dessus duquel ne flottait aucune lumière, parce qu'il n'avait aucune forme déterminée. De là ces paroles que vous avez inspirées : « Les ténèbres étaient sur l'abîme ⁷⁶⁴. » Mais qu'est-ce que les ténèbres, sinon l'absence de lumière ? Car où eût été la lumière, si elle avait existé ? Elle aurait surmonté la terre en l'éclairant. Mais puisque la lumière n'était pas encore, qu'était-ce que la présence des ténèbres, sinon l'absence de lumière ? Les ténèbres s'étendaient donc sur l'abîme parce que la lumière n'y régnait pas, de même que là où il n'y a pas de bruit, c'est le silence qui règne. Et que signifie : le silence règne, sinon : il n'y a pas de bruit ?

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez appris cette vérité à l'âme ⁷⁶⁵ qui se confesse à vous ? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui m'avez appris qu'avant que vous ayez donné forme et figure à cette matière informe, il n'existait rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'était pas un véritable néant, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure.

CHAPITRE IV

LA MATIÈRE INFORME.

Quel nom donner à cela, comment en suggérer l'idée aux intelligences paresseuses, sinon en faisant appel à un terme d'un usage courant? Que peut-on trouver dans le monde qui soit plus proche de cette absence totale de forme que la terre et l'abîme? Situés au plus bas degré de la création ils n'ont pas la beauté des corps qui là-haut brillent d'une lumière éclatante. Pourquoi donc ne consentirais-je pas que cette informe matière, que vous avez créée sans beauté pour faire avec elle un monde plein de beauté, ait été commodément désignée aux hommes par ces termes de « terre invisible et inorganisée? »

CHAPITRE V

QU'EST-CE QUE CETTE MATIÈRE?

Ainsi, lorsque la pensée se demande ce qu'elle peut saisir de cette matière et qu'elle se dit : « Ce n'est ni une forme intelligible comme la vie, comme la justice, car elle est la matière dont les corps ont été faits, ni une forme sensible, car il n'est rien qu'on puisse voir ou percevoir dans ce qui est invisible et sans forme. » Quand la pensée humaine se tient ce langage, elle ne peut s'efforcer que de la connaître en l'ignorant ou de l'ignorer en la connaissant ⁷⁶⁶.

CHAPITRE VI

LA MATIÈRE CONSISTE DANS LA MUTABILITÉ DES CORPS.

Quant à moi, Seigneur, si ma bouche et ma plume doivent vous confesser ce que vous m'avez appris de cette matière, je vous dirai qu'autrefois, entendant, sans rien y comprendre, prononcer son nom par des gens

qui n'y comprenaient rien non plus, je tâchais de la concevoir sous des formes innombrables et diverses, et je n'y parvenais pas. Mon esprit roulait dans une extrême confusion des formes hideuses et horribles; c'étaient des formes tout de même, et je nommais informe non ce qui était sans forme, mais ce qui en avait une telle que, venant à m'apparaître, son aspect insolite et bizarre eût dérouté mes sens et confondu ma faiblesse d'homme.

Ainsi ce que je concevais était informe, non par privation de toute forme, mais par comparaison avec des formes plus belles. La véritable raison me conseillait, si je voulais concevoir une chose absolument informe, de le dépouiller entièrement de tout ce qui pouvait lui rester encore de forme, et je n'y parvenais pas; j'avais plus tôt fait de considérer comme inexistant ce qui était privé de toute forme que de me représenter un milieu entre la forme et le non-être, et qui ne fût ni forme, ni non-être, un être informe, presque le non-être.

Alors mon intelligence cessa d'interroger mon imagination, pleine d'images de formes corporelles qu'elle variait et combinait à son gré. Je fixai mon esprit sur les corps eux-mêmes, j'examinai plus profondément cette mutabilité par laquelle ils cessent d'être ce qu'ils ont été et commencent à être ce qu'ils n'étaient pas. Je me mis à soupçonner que cette évolution d'une forme à une autre se faisait par l'intermédiaire d'une chose informe, et non du non-être absolu.

Mais je voulais savoir et non pas simplement soupçonner; et si ma voix, ma plume vous confessaient en détail la solution du problème que vous m'avez inspirée, lequel de mes lecteurs serait assez patient pour me comprendre? Mon cœur ne cessera pourtant pas de vous rendre hommage et d'élever vers vous un cantique de louange pour ces inspirations, car il n'est pas de mot pour les exprimer.

C'est la mutabilité des choses muables qui est susceptible de prendre toutes les formes en quoi se muent les choses muables. Et en quoi consiste-t-elle? Est-elle esprit? Est-elle corps? Est-elle une espèce d'esprit ou de corps? Si l'on pouvait dire: « Un néant qui est quelque chose », ou « ce qui est et ce qui n'est pas », c'est ainsi que je la nommerais. Et cependant il fallait qu'elle fût de quelque manière, pour prendre ces formes visibles et ordonnées que vous savez.

CHAPITRE VII

DIEU A CRÉÉ LA MATIÈRE DE RIEN.

Et, en tout cas, d'où tirait-elle son existence, sinon de vous, par qui sont toutes choses, en tant qu'elles sont? Mais moins une chose vous ressemble, plus elle est loin de vous (il ne s'agit pas d'éloignement dans l'espace). Donc c'est vous, Seigneur, vous qui ne changez pas, selon les circonstances, de nature et de manière d'être, mais qui restez le même, je dis bien le même, le même, saint, saint, saint, Seigneur ⁷⁶⁷ tout-puissant, c'est vous qui, dans le Principe, lequel vient de vous, dans votre Sagesse, laquelle est née de votre substance, avez fait quelque chose de rien.

Vous avez créé le ciel et la terre, cela non point avec votre substance; car votre création aurait été l'égale de votre Fils unique et par suite de vous-même; et il n'eût pas été juste que ce qui ne procède pas de vous vous égalât. Mais en dehors de vous il n'existait rien avec quoi vous eussiez pu les faire, ô Trinité une, Unité trine. C'est pourquoi vous avez créé de rien le ciel et la terre, cette immensité et cette petite chose. Car vous êtes tout-puissant et bon, et vous ne pouviez créer les choses que bonnes : le grand ciel et la petite terre. Vous étiez et il n'y avait rien d'autre, et de ce rien vous avez fait le ciel et la terre, vos deux œuvres, l'une proche de vous, l'autre proche du néant, l'une au-dessus de quoi il n'y a que vous, l'autre au-dessous de quoi il n'y a rien.

CHAPITRE VIII

DE CETTE MATIÈRE INFORME DIEU A TIRÉ L'UNIVERS.

Mais ce ciel du ciel ⁷⁶⁸ est à vous, Seigneur; quant à la terre que vous avez donnée aux fils des hommes pour être visible et tangible, elle n'était pas telle que nous la voyons et la touchons maintenant. Elle était invisible et informe : un abîme sur lequel il n'y avait point de

lumière. « Les ténèbres s'étendaient sur l'abîme ⁷⁶⁹ », c'est-à-dire plus profondes que dans l'abîme. Car cet abîme des eaux, visibles maintenant, possède jusque dans ses profondeurs une espèce de lumière, perceptible aux poissons et aux animaux qui rampent dans son fond. Mais tout cela était presque le néant, étant encore complètement informe; et pourtant cela était apte à recevoir une forme.

C'est donc vous, Seigneur, qui avez créé le monde avec une matière sans forme; de rien vous avez fait ce quasi-rien d'où vous avez tiré les grandes choses que nous admirons, nous, les fils des hommes. Car il est vraiment admirable ce ciel corporel, ce firmament entre l'eau et l'eau qu'au second jour vous avez créé, après la lumière, en disant : « Qu'il soit ! », et il fut. Ce firmament, vous l'avez nommé le ciel : le ciel de cette terre et de cette mer que vous créâtes le troisième jour, en donnant une forme visible à la matière informe, par vous créée avant tous les jours. Déjà vous aviez fait un ciel avant tous les jours, mais c'était le ciel de ce ciel, car « dans le principe vous avez créé le ciel et la terre ».

Quant à cette terre même, votre œuvre, elle n'était qu'une matière informe, étant invisible, chaotique, et les ténèbres régnant sur l'abîme. C'est de cette terre invisible, chaotique, de cette masse informe, de ce presque néant, que vous deviez former tout ce par quoi subsiste et ne subsiste pas ce monde muable, domaine du changement, lequel rend possibles la conscience et la mesure du temps. Car le temps est fait des changements qui se produisent dans les choses, des vicissitudes et des transformations des apparences, et la matière des choses et des apparences est cette terre invisible dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE IX

LA CRÉATION DU « CIEL ET DE LA TERRE »
FUT ÉTRANGÈRE AU TEMPS.

C'est pourquoi l'Esprit qui a instruit votre serviteur, lorsqu'il rapporte que « vous avez créé dans le principe le ciel et la terre », se tait sur les temps, garde le silence

sur les jours. Car le ciel du ciel que vous avez fait au commencement est en quelque façon une créature intelligente qui, sans vous être coéternelle, ô Trinité, participe toutefois à votre éternité ⁷⁷⁰. La douceur délicieuse de vous contempler enchaîne sa mobilité, et, attachée à vous sans défaillance, depuis sa création, elle échappe aux vicissitudes fugaces du temps. Quant à cette masse informe, à cette terre invisible, à ce chaos, vous ne l'avez pas compris non plus au nombre des jours. Là où il n'y a point de forme ni d'ordre, rien n'arrive, rien ne s'écoule, et par conséquent il n'y a ni jours, ni vicissitudes dans la durée.

CHAPITRE X

PRIÈRE AU DIEU DE VÉRITÉ.

O Vérité, lumière de mon cœur, faites taire les ténèbres qui m'enveloppent. Je m'y suis laissé tomber et mon regard s'est obscurci; mais du fond de ce gouffre, oui de ce gouffre, je vous ai ardemment aimée. Dans mes égarements je me suis souvenu de vous ⁷⁷¹. J'ai entendu votre voix qui, derrière moi ⁷⁷², me disait de revenir, mais j'avais peine à l'entendre à cause du tumulte de mes passions inapaisées. Et maintenant, voici que, brûlant, essoufflé, je reviens à votre source. Que personne ne m'en empêche : j'y boirai et aussi je vivrai. Que je ne sois pas à moi-même ma propre vie! J'ai mal vécu par ma faute, j'ai été la cause de ma mort. En vous je revis! Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois en vos livres et leurs paroles ont de profonds mystères.

CHAPITRE XI

CE QUE DIEU A DÉJÀ APPRIS A AUGUSTIN.

Déjà vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte à l'oreille de mon âme, que vous êtes éternel, que seul vous avez l'immortalité ⁷⁷³, car vous ne changez ni de forme ni de

mouvement, et votre volonté ne varie pas selon les moments, une volonté changeante n'étant pas immortelle. Cette vérité est claire pour moi en votre présence ⁷⁷⁴. Faites, je vous en prie, qu'elle me devienne de plus en plus claire, et qu'à l'abri de vos ailes je persévère sagement dans cette évidence.

Pareillement vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte, à mon oreille intérieure, que toutes les natures, toutes les substances qui ne sont pas ce que vous êtes et qui sont cependant, c'est vous qui les avez créées; qu'il n'y a que le néant qui ne vienne pas de vous, et aussi le mouvement d'une volonté qui s'écarte de vous, l'Etre suprême, pour s'abaisser à des êtres inférieurs : car un tel mouvement est une faute et un péché; qu'enfin aucun péché ne vous nuit ni ne trouble l'ordre de votre empire, ni en haut ni en bas. Cette vérité est claire pour moi en votre présence. Faites, je vous en prie, qu'elle me devienne de plus en plus claire, et qu'à l'abri de vos ailes je persévère sagement dans cette évidence.

Pareillement vous avez dit, Seigneur, d'une voix forte, à l'oreille de mon âme, qu'elle ne vous est pas coéternelle non plus, cette créature dont vous êtes la seule volupté, qui jouit de vous dans une union chaste et durable, sans trahir nulle part ni jamais sa nature muable; qui, se tenant en votre éternelle présence, et attachée à vous de tout son amour, n'a point d'avenir à attendre, point de passé à se rappeler, point de vicissitudes, point de distension dans le temps.

Heureuse une telle créature, si elle existe, d'être ainsi unie à votre béatitude, heureuse d'être éternellement habitée et éclairée par vous. Je ne trouve rien à quoi convienne mieux, à mon avis, l'expression de « ciel du ciel ⁷⁷⁵ appartenant au Seigneur », que cet habitacle de votre divinité qui contemple vos délices sans qu'aucune défaillance l'entraîne ailleurs, que ce pur esprit, intimement joint par un lien de paix avec ces saints esprits, citoyens de votre cité qui est dans le ciel, et au-dessus du ciel ⁷⁷⁶.

Que cela fasse comprendre à l'âme qui, dans son pèlerinage terrestre, s'est éloignée de vous, si elle a déjà soif de vous, si « ses larmes sont devenues son pain » lorsque chaque jour on lui dit : « Où est ton Dieu ⁷⁷⁷ ? », si elle ne vous demande, si elle ne désire que d'habiter dans votre demeure tous les jours de sa vie ⁷⁷⁸ (et qu'est sa vie, sinon vous ? que sont vos jours, sinon votre éter-

nité, de même que vos années « qui ne passent pas, puisque vous êtes toujours le même vous-même ⁷⁷⁹ ? »), que cela, dis-je, fasse comprendre à l'âme, si elle le peut, combien votre éternité transcende tous les temps, puisque votre habitacle, qui ne s'est pas éloigné de vous, quoique ne vous étant pas coéternel, ne subit en rien, grâce à son incessante et indéfectible union avec vous, les vicissitudes du temps. Cette vérité m'est claire, en votre présence; faites, je vous en prie, qu'elle me devienne de plus en plus claire, et qu'à l'abri de vos ailes, je persévère sagement dans cette évidence.

Je vois bien je ne sais quelle matière informe dans ces changements des choses basses et infimes. Mais qui, sauf l'insensé dont l'esprit vagabond roule de chimère en chimère au gré de ses phantasmes, qui, sauf celui-là, me prétendra que, si toute forme était ôtée, abolie, et que seule demeurât cette matière sans forme, grâce à laquelle les choses se muent et passent d'une forme en une autre, elle pourrait produire les vicissitudes du temps? Elle ne le pourrait absolument pas, car sans variété de mouvements il n'y a pas de temps; et il n'y a pas de variété là où il n'y a pas de forme.

CHAPITRE XII

CE QUI N'A PAS ÉTÉ SOUMIS A LA LOI DU TEMPS.

Ayant bien considéré ces choses, pour autant que vous me le permettez, mon Dieu, et dans la mesure où vous m'incitez à « frapper », et que vous « m'ouvrez » quand je « frappe », je trouve deux de vos ouvrages que vous avez affranchis du temps, bien qu'ils ne vous soient ni l'un ni l'autre coéternels : l'un que vous avez créé de telle sorte que, sans jamais cesser de vous contempler, sans qu'aucun changement intervienne dans son activité, soustrait au changement quoique muable par nature, il jouit de votre éternité et de votre immutabilité; l'autre informe à ce point qu'il lui est impossible de passer d'une forme à une autre forme, soit dans le mouvement, soit dans le repos et par suite d'obéir au temps. Mais vous ne l'avez pas laissé dans cet état informe, puisque, avant tous les jours, vous avez fait « dans le

principe le ciel et la terre », ces deux œuvres que j'ai dites.

Mais « la terre était invisible, chaotique, et les ténèbres régnaient sur l'abîme ⁷⁸⁰ ». Par ces paroles l'Ecriture suggère l'idée d'une chose informe, pour obtenir peu à peu l'audience des esprits qui ne peuvent concevoir que l'absolue privation de forme ne se confonde pas avec le néant. C'est de cette chose informe que devait être créé un second ciel, une terre visible, ordonnée, la beauté de l'eau, enfin tout ce qui, dans la création de ce monde, a été fait, selon la tradition des Écritures, à des jours déterminés. Et cette œuvre est telle que, par suite du changement régulier de ses mouvements et de ses formes, elle est soumise aux vicissitudes du temps.

CHAPITRE XIII

CE QU'AUGUSTIN ENTEND PAR LE CIEL ET LA TERRE DE LA GENÈSE.

Lorsque j'entends, ô mon Dieu, ces paroles de votre Ecriture : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était invisible, chaotique, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », et que je ne trouve pas mention du jour où vous avez créé ces choses, je conclus de cette omission qu'il s'agit du ciel du ciel, du ciel intellectuel où il est donné à l'intelligence de connaître simultanément et non partiellement; non « en énigme », non « comme en un miroir », mais absolument, en pleine lumière, face à face ⁷⁸¹; de connaître non pas tantôt ceci, tantôt cela, mais, je l'ai dit, simultanément, sans aucune vicissitude de temps; je conclus qu'il s'agit aussi de la terre invisible, chaotique, étrangère aux vicissitudes du temps, qui amènent tantôt ceci, tantôt cela, car là où il n'y a pas de forme, il ne peut y avoir de « ceci » ou de « cela ».

C'est donc bien à propos de ces deux choses, l'une d'une forme achevée dès le début, l'autre absolument informe : le ciel, j'entends le ciel du ciel, et la terre, j'entends la terre invisible et chaotique, c'est bien à propos d'elles que votre Ecriture dit, sans mentionner le jour : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. »

Elle ajoute aussitôt de quelle terre il s'agit. Et en indiquant le second jour comme date de la création du firmament qui fut appelé ciel ⁷⁸², elle laisse entendre aussi de quel ciel elle a précédemment parlé sans précision de jour.

CHAPITRE XIV

PROFONDEUR DES ÉCRITURES.

L'admirable profondeur que montrent vos Ecritures, sous leur surface qui nous flatte, comme on flatte de petits enfants ! Oui, l'admirable profondeur, mon Dieu, l'admirable profondeur ! On ne peut les méditer sans un frisson sacré, frisson de respect, tremblement d'amour. Je hais violemment leurs ennemis. Oh ! si vous pouviez les faire périr sous votre glaive « au double tranchant ⁷⁸³ », afin qu'elles n'aient plus d'ennemis ! J'aimerais qu'ils meurent à eux-mêmes, afin de vivre pour vous.

Mais voici d'autres gens qui ne critiquent pas, mais au contraire admirent le livre de la *Genèse* : « Ce n'est pas cela, disent-ils, qu'a voulu par ces paroles faire entendre l'Esprit de Dieu qui les a inspirées à Moïse, son serviteur. Non, ce n'est pas ce que tu dis qu'il a voulu faire entendre, mais autre chose : ce que nous disons, nous. » Voici, ô notre Dieu à tous, ce que je leur réponds : soyez notre arbitre.

CHAPITRE XV

CE QUE SES ADVERSAIRES LUI ACCORDERONT.

Déclarerez-vous faux ce que, d'une voix forte, la Vérité a dit l'oreille de mon âme sur la véritable éternité du Créateur : à savoir que sa substance ne varie pas dans le temps, et que sa volonté se confond avec sa substance ? D'où il suit qu'il ne veut pas tantôt ceci, tantôt cela, mais qu'il veut ce qu'il veut une fois pour toutes, simultanément et pour toujours. Volonté qui ne s'exerce pas par décisions successives, qui ne se propose pas tantôt tel

but, tantôt tel autre, qui ne veut point ce qu'elle ne voulait pas, ni ne cesse de vouloir ce qu'elle voulait, car pareille volonté serait sujette au changement, et ce qui est sujet au changement n'est pas éternel : or, notre Dieu est éternel ⁷⁸⁴.

Tiendrez-vous aussi pour fausses ces paroles murmurées par la Vérité à l'oreille de mon âme : que l'attente des choses futures devient intuition, quand elles sont présentes, et que cette même intuition devient mémoire, quand elles sont passées ? que toute pensée qui varie ainsi est sujette au changement, et que rien de ce qui est sujet au changement n'est éternel ? Or notre Dieu est éternel. Ces vérités, je les rassemble, je les réunis, et je trouve que mon Dieu, le Dieu éternel, n'a pas créé le monde par quelque volonté nouvelle, et que sa science n'admet rien qui soit transitoire.

Que direz-vous donc, mes contradicteurs ? Cela est-il faux ? — Non, disent-ils. — Mais alors ? Est-ce une erreur de prétendre que toute nature qui a une forme, que toute matière susceptible d'en prendre une n'ont reçu leur être que de Celui qui est souveraine Bonté, parce qu'il est l'Être souverain ? — Nous ne le nions pas non plus. — Quoi donc ? niez-vous qu'il y ait une sublime créature liée au Dieu véritable et véritablement éternel d'un si chaste amour que, sans lui être coéternelle, elle ne se détache ni ne se sépare de lui pour s'écouler dans les changements et les vicissitudes du temps, mais au contraire se repose dans la contemplation très sûre de lui seul ? Comme elle vous aime autant que vous le demandez, ô Dieu, vous vous montrez à elle, vous lui suffisez, et jamais elle ne se détourne de vous, ni vers soi. Tel est cet habitacle de Dieu ⁷⁸⁵, étranger à la terre, étranger aux cieus matériels, habitacle spirituel et qui participe à votre éternité, car il demeure sans tache pour l'éternité.

« Vous l'avez fondé pour les siècles des siècles ; vous avez établi une loi et elle ne passera pas ⁷⁸⁶. » Pourtant il ne vous est pas coéternel, car il a eu un commencement, ayant été créé.

Il est vrai que nous ne trouvons point de temps avant cette sagesse, car « la sagesse fut la première de toutes vos créations ⁷⁸⁷ ». Et, bien entendu, je n'entends pas parler de cette sagesse dont vous êtes le Père, ô notre Dieu, et qui vous est parfaitement égale et coéternelle, par qui toutes choses ont été créées, ce « principe » en qui vous avez créé le ciel et la terre ; j'entends parler de

cette sagesse qui a été créée, de cette essence intellectuelle qui, par la contemplation de la lumière, est elle-même lumière, car bien que créée on la nomme aussi sagesse. Mais autant la lumière qui éclaire diffère de la lumière reflétée, autant la sagesse créatrice diffère de la sagesse créée et la justice justifiante de la justice née de la justification. Ne sommes-nous pas appelés aussi votre justice? Car un de vos serviteurs a dit : « Afin que nous soyons la justice de Dieu en lui ⁷⁸⁸ ? » Il y a donc une sagesse « créée avant toutes choses », et cette sagesse a été créée esprit raisonnable et intelligent, dans votre cité sainte, notre mère, qui est en haut, libre ⁷⁸⁹ et éternelle dans les cieux, — et dans quels cieux, sinon dans ces « cieux des cieux » qui vous louent ⁷⁹⁰, ce « ciel du ciel » qui appartient au Seigneur ⁷⁹¹. Encore une fois il est vrai que nous ne trouvons point de temps avant cette Sagesse, car elle précède la création du temps, ayant été créée la première. Mais avant elle il y a l'éternité de son Créateur, d'où elle a tiré son origine, non selon le temps, puisqu'il n'existait pas encore, mais selon sa condition d'être créé.

C'est ainsi qu'elle procède de vous, ô notre Dieu, bien qu'elle soit d'une essence absolument différente de la vôtre. Sans doute nous ne trouvons aucun temps, non seulement avant elle, mais même en elle, car elle est capable de contempler toujours votre visage sans jamais s'en détourner, et c'est pourquoi elle échappe aux changements et aux variations. Cependant il y a en elle une certaine mutabilité qui pourrait la jeter dans les ténèbres et le froid, sans ce grand amour qui l'attache à vous et lui vaut de votre grâce un éternel midi de lumière et de chaleur.

O demeure brillante et lumineuse! « J'ai aimé votre beauté et ce séjour de la gloire ⁷⁹² de mon Seigneur », votre auteur et votre possesseur. Puissé-je soupirer vers toi pendant mon pèlerinage sur la terre ⁷⁹³! Je demande à Celui qui t'a créée de me posséder aussi en toi, puisqu'il m'a créé aussi. « J'ai erré comme une brebis perdue ⁷⁹⁴ », mais j'espère être rapporté vers toi sur les épaules de mon pasteur, ton architecte ⁷⁹⁵.

Que répondez-vous à ces propos, mes contradicteurs, vous qui pourtant tenez Moïse pour un vieux serviteur de Dieu et ses livres pour les oracles du Saint-Esprit? N'est-ce pas là cette maison de Dieu, qui, sans lui être coéternelle, est cependant, à sa façon, éternelle dans les

cieux ⁷⁹⁶ ? Vous y chercherez en vain les vicissitudes du temps, vous ne les y trouverez pas. Car elle s'élève au-dessus de toute étendue, de la fuite de la durée, elle dont le seul bien est d'être « étroitement attachée à Dieu ⁷⁹⁷ » pour toujours. — Oui, disent-ils. — Mais, dans les paroles que mon cœur a clamées vers mon Dieu ⁷⁹⁸, en écoutant au-dedans de lui « la voix qui chante sa gloire ⁷⁹⁹ », que taxez-vous de fausseté ? Est-ce ce que j'ai dit d'une matière informe où il n'y avait point d'ordre, parce qu'il n'y avait point de forme ? Mais là où il n'y avait point d'ordre, il ne pouvait y avoir de vicissitude de temps ; et cependant ce presque rien, en tant qu'il n'était pas un rien absolu, venait évidemment de Celui d'où vient tout ce qui est, à quelque degré que ce soit. — Sur ce point non plus, disent-ils, nous ne disons pas non.

CHAPITRE XVI

CEUX AVEC QUI IL REFUSE ET CEUX AVEC QUI IL ACCEPTE DE DISCUTER

Je ne veux discuter devant vous qu'avec ceux qui reconnaissent pour vrai tout ce que votre Vérité a fait entendre à mon intelligence au-dedans de moi. Pour ceux qui le nient, qu'ils aboient tant qu'ils veulent au point de ne plus s'entendre eux-mêmes. Je tenterai de les persuader de se tenir en repos et de frayer à votre parole le chemin de leur cœur. S'ils ne le veulent pas et qu'ils me repoussent, je vous en conjure, mon Dieu, « ne vous taisez pas, ne vous écartez pas de moi ⁸⁰⁰ ». Parlez avec véracité dans mon cœur ; vous seul parlez ainsi. Et que je les laisse dehors souffler sur la poussière, et s'en remplir les yeux. Que je me retire en moi-même ⁸⁰¹, que j'élève vers vous des chants d'amour, que je gémissse indiciblement, durant mon pèlerinage terrestre, au souvenir de Jérusalem, et le cœur bondissant vers elle — Jérusalem ma patrie, Jérusalem ma mère ⁸⁰² — et vers vous, qui réglez sur elle, qui l'éclairez, vous son père, son tuteur, son époux, ses chastes et fortes délices, sa joie solide, sa somme de tous les biens ineffables, car vous êtes le Souverain Bien et le Bien véritable. Je ne me détournerai plus de vous jusqu'à ce que dans la paix

de cette mère très aimée, où sont les prémices de mon esprit et d'où me viennent mes certitudes, vous rassemblez tous les éléments de ma personne, libérée de la dispersion et de la laideur présentes, que vous m'y réformiez et m'y confirmiez pour l'éternité, ô mon Dieu, ma miséricorde ⁸⁰³.

Quant à ceux qui sans nier ces vérités, qui tout en respectant votre Ecriture sainte, œuvre du pieux Moïse, et en reconnaissant en elle, avec nous, la plus haute autorité à suivre, nous opposent cependant certaines objections, je leur dis ceci : « Vous, qui êtes notre Dieu, prononcez-vous entre mes confessions et leurs objections. »

CHAPITRE XVII

DE QUELQUES INTERPRÉTATIONS DES MOTS

« CIEL » ET « TERRE »

Ils disent en effet : « Sans doute cela est vrai, mais ce n'est pas à quoi pensait Moïse quand il disait, inspiré par l'Esprit-Saint : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ⁸⁰⁴. » Non, par ce mot de ciel, il n'a pas voulu signifier cette créature spirituelle ou intellectuelle, qui contemplerait perpétuellement la face de Dieu; et par le mot de terre une matière informe. » — Qu'entendait-il donc par là ? — Ce que nous disons nous-mêmes, prétendent-ils, voilà ce que Moïse a voulu dire, voilà ce qu'il a dit en propres termes. — Mais qu'est-ce donc ? — Par les mots de ciel et de terre, il a voulu signifier d'abord, globalement et en bref, tout ce monde visible, pour détailler ensuite, en énumérant les jours, et comme article par article, cet ensemble qu'il a plu au Saint-Esprit de désigner d'une expression globale. Le peuple grossier et charnel auquel il parlait était composé de tels hommes qu'il ne pouvait, pensait-il, lui faire connaître que les œuvres visibles de Dieu.

Quant à cette « terre invisible et chaotique », à cet « abîme de ténèbres », avec quoi, pendant les six jours, furent successivement créées et ordonnées toutes les choses visibles qui sont connues de tous, ils m'accordent qu'on peut entendre par là sans erreur cette matière informe dont j'ai parlé.

Mais quoi? Un autre dira peut-être que l'idée de cette matière informe et confuse nous a été proposée d'abord sous les noms de ciel et de terre, parce que c'est d'elle que ce monde visible, avec toutes les réalités qui s'y découvrent, monde qu'on désigne couramment par les noms de ciel et de terre, a été créé et conduit à son achèvement.

Quoi? Un autre dira peut-être encore que la réalité invisible et visible n'a pas été improprement appelée ciel et terre, et partant, que l'univers que Dieu a créé dans la « sagesse », c'est-à-dire « dans le Principe », est compris sous ces deux termes. Mais comme toutes les choses créées ont été faites, non de la substance de Dieu, mais de rien, comme elles ne se confondent pas avec Dieu et qu'il y a en elles un principe de changement, soit qu'elles demeurent comme l'éternel séjour de Dieu, soit qu'elles changent comme l'âme et le corps de l'homme, pour ces raisons la matière commune de toutes ces choses invisibles et visibles, matière encore sans forme, mais apte à en recevoir une et d'où devaient être tirés le ciel et la terre, en d'autres termes la création invisible et visible, mais l'une et l'autre ayant reçu forme, a été désignée par ces expressions de « terre invisible et chaotique » et de « ténèbres régnant sur l'abîme », avec cette distinction que par « terre invisible et chaotique », on doit entendre la matière corporelle, avant toute détermination de forme, et par « ténèbres régnant sur l'abîme », la matière spirituelle avant que son écoulement sans bornes eût été arrêté et que la sagesse l'eût éclairée.

Un autre pourrait dire aussi, s'il le voulait : « Ce ne sont pas des réalités formées et achevées que signifient les termes de ciel et de terre, là où nous lisons : « Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre », mais une ébauche encore informe des choses, une matière qui pouvait prendre forme et servir à la création, car en elle existaient déjà confusément, sans distinction de formes et de qualités, ces créatures, l'une spirituelle, l'autre corporelle, qui, ordonnées comme elles le sont maintenant, sont appelées le ciel et la terre ⁸⁰⁵.

CHAPITRE XVIII

AUGUSTIN ADMET QU'ON ENTENDE UN TEXTE
AUTREMENT QUE LUI.

Toutes ces opinions, je les écoute, je les examine, mais je ne veux pas discuter sur des mots : « Cela ne sert à rien, qu'à la perte des auditeurs ⁸⁰⁶. » Au contraire la loi est « bonne pour l'édification si on en fait un légitime usage », parce que « sa fin, c'est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans feinte ⁸⁰⁷ ». Notre Maître sait bien quels sont les deux préceptes où il a enfermé toute la Loi et les Prophètes ⁸⁰⁸. A moi qui les confesse avec ardeur, ô mon Dieu, lumière de mes yeux ⁸⁰⁹ dans l'obscurité, que me fait qu'on puisse trouver des sens différents à ces paroles, qui sont vraies de toutes façons ? Que me fait, dis-je, qu'un autre comprenne le texte de Moïse autrement que je ne le comprends ! Nous tous qui le lisons, nous nous appliquons à trouver, à saisir ce qu'a voulu dire celui que nous lisons. Et, comme nous le croyons véridique, nous n'avons pas la témérité d'admettre qu'il ait pu dire ce que nous savons ou ce que nous croyons faux. Ainsi dans ces efforts que chacun fait pour comprendre, dans l'Ecriture Sainte, la véritable pensée de l'écrivain, où est le mal si le lecteur tient pour vrai le sens que vous, Lumière de toutes les intelligences sincères, vous lui faites paraître vrai, quand même ce ne serait pas la pensée de l'auteur que nous lisons, attendu que celui-là, tout en pensant autrement que nous, n'a rien pensé que de vrai ?

CHAPITRE XIX

CE DONT ON NE PEUT DOUTER.

La vérité, Seigneur, c'est que vous avez créé le ciel et la terre. La vérité, c'est que le « Principe » est votre sagesse, en qui vous avez créé toutes choses ⁸¹⁰. La vérité,

c'est que ce monde visible est composé de deux grandes parties, le ciel et la terre : expressions qui résument toutes les réalités créées et formées. Il est vrai aussi que tout ce qui est sujet au changement évoque à notre pensée l'idée d'une chose informe, susceptible de prendre forme, de changer et de se transformer. Il est vrai qu'un être si étroitement uni à une forme immuable que, tout en étant sujet au changement, il ne change jamais, n'est pas soumis au temps. Il est vrai que l'absence de forme, qui est presque le néant, ne peut pas connaître les vicissitudes du temps. Il est vrai que la matière dont une chose est faite peut, par figure de langage, prendre le nom de cette chose, et qu'ainsi on a pu appeler ciel et terre cette masse informe avec quoi ont été faits le ciel et la terre. Il est vrai que, de tout ce qui a reçu forme, il n'est rien qui soit plus proche de l'informe que la terre et l'abîme. Il est vrai que non seulement tout ce qui a été créé et formé, mais encore tout ce qui pouvait être créé et formé, c'est vous qui l'avez fait, vous l'auteur de toutes choses ⁸¹¹. Il est vrai que tout ce qui est formé d'une matière informe est informe d'abord, puis reçoit une forme.

CHAPITRE XX

INTERPRÉTATIONS DIVERSES DU « IN PRINCIPIO ».

De toutes ces vérités, dont ne doutent pas ceux à qui vous avez accordé de les voir avec l'œil de l'âme et qui croient fermement que Moïse, votre serviteur, a parlé dans un esprit de vérité ⁸¹², l'un en choisit une, et dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre », cela veut dire que Dieu créa, dans son Verbe coéternel à lui-même, le monde intelligible et sensible, ou spirituel et corporel. Un autre dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre », cela veut dire que Dieu créa, dans son Verbe coéternel à lui-même, toute la masse de ce monde corporel avec tout ce qu'il contient de réalités apparentes et connues. Un troisième : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre », cela signifie que, dans son Verbe coéternel à lui-même, Dieu créa la matière informe des créatures spirituelles et corporelles. Un quatrième : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre », c'est

dire que, dans son Verbe coéternel à lui-même, Dieu créa la matière informe des créatures corporelles, où étaient encore confondus le ciel et la terre, que maintenant nous apercevons dans la masse de l'univers, avec leurs formes distinctes et déterminées. Un dernier dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, » c'est dire que Dieu, dès qu'il commença d'agir et d'opérer, créa la matière informe où étaient contenus confusément en puissance le ciel et la terre, qui en ont été formés, et maintenant se montrent et brillent avec tout ce qu'ils renferment.

CHAPITRE XXI

« LA TERRE ÉTAIT INVISIBLE », ETC.

Il en est de même quand il s'agit de comprendre les paroles qui suivent. Parmi ces interprétations, qui sont toutes vraies, chacun prône la sienne. Celui-ci dit : « La terre était invisible, chaotique, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », cela veut dire : cette masse corporelle que Dieu fit était la matière encore sans forme, sans ordre, sans lumière, des choses corporelles. Cet autre dit : « La terre était invisible, chaotique, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », cela veut dire : cet ensemble qu'on nomme ciel et terre était la matière encore informe et ténébreuse, dont devaient être faits le ciel corporel et la terre corporelle avec tout ce que nos sens corporels perçoivent en eux. Un autre dit : « La terre était invisible, chaotique, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », cela signifie que cet ensemble qu'on appelle ciel et terre était la matière encore informe et ténébreuse avec quoi devaient être faits le ciel intelligible qui est désigné ailleurs par l'expression de ciel du ciel⁸¹³, et la terre, c'est-à-dire toute réalité corporelle, y compris ce ciel corporel, bref l'étoffe de toute créature visible et invisible. Un autre dit encore : « La terre était invisible et chaotique, et les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », ce n'est pas au chaos informe que l'Écriture a donné les noms de ciel et de terre, il existait déjà; c'est ce chaos qu'elle a nommé terre invisible, chaotique, abîme de ténèbres; c'est de lui que Dieu, selon l'Écriture, créa le ciel et la terre, c'est-à-dire la créature spirituelle et corporelle. Et puis un

autre : « La terre était invisible et chaotique, les ténèbres s'étendaient sur l'abîme », c'est-à-dire qu'il y avait déjà une matière informe dont l'Écriture dit que Dieu créa le ciel et la terre, à savoir toute la masse corporelle du monde, divisée en deux grandes parties, l'une supérieure, l'autre inférieure avec toutes les créatures qu'elles renferment et qui nous sont familières.

CHAPITRE XXII

OBJECTIONS ET HYPOTHÈSE.

Mais à ces deux dernières interprétations quelqu'un pourrait opposer l'objection suivante : « Si vous ne voulez pas que les mots de ciel et de terre signifient la matière informe, il y avait donc quelque chose que Dieu n'avait pas créé, et avec quoi il devait faire le ciel et la terre ? Car l'Écriture ne raconte pas que Dieu ait fait cette matière, à moins que nous n'entendions que c'est elle qui a été appelée « ciel et terre », quand il fut dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. » Dans ce qui suit : « La terre était invisible et chaotique », quand même il aurait plu à Moïse de désigner ainsi la matière informe, nous ne pouvons entendre par là que la matière créée par Dieu. C'est dans le verset qui commence par : « Il créa le ciel et la terre. » Les partisans des deux dernières opinions que nous venons d'exposer, ou de l'une des deux, répondent en disant : « Nous ne nions pas que cette matière informe soit l'œuvre de Dieu, de qui vient tout ce qui est bon ⁸¹⁴. Nous tenons pour un bien supérieur ce qui est créé et pleinement formé, mais nous convenons que ce qui est susceptible d'être créé et formé, tout en étant un bien inférieur, est encore un bien. L'Écriture n'a pas parlé de la création par Dieu de cette matière informe; mais elle a passé bien d'autres choses sous silence, par exemple la création des Chérubins, des Séraphins ⁸¹⁵, celle des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances, que l'Apôtre mentionne comme des êtres distincts ⁸¹⁶ et que Dieu a évidemment créés. Si cette parole : « Dieu créa le ciel et la terre » comprend toutes choses, que dirons-nous des eaux sur lesquelles était porté l'Esprit de Dieu ⁸¹⁷ ? Si on entend que le nom

de terre les désigne aussi, comment comprendre par ce mot une matière informe, quand nous voyons les eaux si belles ? Et si on l'entend ainsi, pourquoi est-il écrit que de cette même matière informe fut créé le firmament et qu'il fut appelé ciel, alors qu'il n'est pas fait mention de la création des eaux ? Car elles ne sont plus ni informes, ni invisibles, ces eaux que nous voyons couler avec une si harmonieuse beauté. Et si elles ont reçu leur beauté lorsque Dieu a dit : « Que les eaux qui sont sous le firmament se rassemblent ⁸¹⁸ ! » de sorte que c'est en les rassemblant qu'il les aurait formées, que dire des eaux qui sont au-dessus du firmament ? Informes, elles n'auraient pas mérité une place si honorable, et l'Ecriture ne rapporte pas la parole qui les a formées.

Ainsi puisque la Genèse se tait sur la création par Dieu de certaines choses, laquelle, cependant, n'est pas douteuse aux yeux d'une foi saine, ni d'une ferme intelligence, et qu'aucune science raisonnable n'osera soutenir que ces eaux sont coéternelles à Dieu, sous prétexte que nous les voyons mentionnées dans la Genèse sans y trouver l'indication du moment de leur création, pourquoi ne comprendrions-nous pas, à la lumière de la vérité, que cette matière, informe elle aussi, que l'Ecriture appelle terre invisible et chaotique, et abîme ténébreux, a été faite par Dieu de rien et n'est pas coéternelle à Dieu, quoique le récit de l'Ecriture ait négligé de mentionner le moment où elle a été créée ? »

CHAPITRE XXIII

POSITION D'AUGUSTIN.

J'écoute et j'examine ces opinions dans la mesure de mes faibles moyens que je confesse à Dieu, qui d'ailleurs les connaît bien. Je vois qu'il peut s'élever deux sortes de désaccords à propos d'un témoignage formulé à l'aide de signes par des interprètes véridiques. L'un est relatif à la vérité des choses, l'autre à l'intention de celui qui les exprime. Chercher la vérité sur la création est une chose ; chercher ce que Moïse, ce fameux serviteur de votre foi ⁸¹⁹, a voulu faire entendre par ses paroles au lecteur ou à l'auditeur, en est une autre.

En ce qui concerne le premier désaccord, loin de moi tous ceux qui prennent des erreurs pour des vérités ! En ce qui concerne le second, loin de moi tous ceux qui croient que Moïse a énoncé des erreurs. Mais puissé-je m'unir en vous, me réjouir en vous, Seigneur, avec ceux qui se repaissent de votre vérité dans l'immensité de votre amour. Approchons-nous ensemble des paroles de votre Livre, et cherchons-y vos intentions dans les intentions de votre serviteur, par la plume de qui vous les avez exprimées.

CHAPITRE XXIV

OBSCURITÉ ET VÉRITÉ DE L'ÉCRITURE.

Mais qui de nous, entre tant de vérités possibles qui s'offrent aux chercheurs sous les diverses interprétations de vos paroles, saura découvrir ces intentions et pourra déclarer avec assurance : « Voilà la pensée de Moïse, voilà comment il veut que l'on entende son récit » ? Qui pourra le déclarer avec autant d'assurance qu'il déclare que ce récit est vrai, soit que Moïse ait eu cette pensée, soit qu'il en ait eu une autre ?

Pour moi, mon Dieu, voyez, moi, votre serviteur ⁸²⁰, qui vous ai voué dans cet ouvrage le sacrifice de mes confessions et qui prie votre miséricorde de me permettre l'accomplissement de ce vœu ⁸²¹, je déclare avec une parfaite assurance que vous avez créé toutes choses, les invisibles et les visibles, par votre parole immuable. Mais puis-je dire avec la même assurance que Moïse a eu cette pensée et non une autre, lorsqu'il écrivait : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ? » Non, car la première affirmation me paraît certaine, tandis que je ne vois pas avec autant de certitude ce que Moïse prescrit en écrivant ces paroles.

Par cette expression : « dans le principe » il a pu entendre : « au commencement de la création ». Par les termes de « ciel » et de « terre » il a pu vouloir nous faire entendre, non la nature spirituelle et corporelle, déjà formée et parfaite, mais l'une et l'autre, à peine ébauchée et encore informe. Je vois que les deux sens étaient également plausibles. Mais auquel des deux pensait Moïse

quand il écrivait ces paroles, je ne le distingue pas aussi bien. Au reste qu'il ait en vue en s'exprimant ainsi l'un de ces deux sens ou tel autre que je n'ai pas indiqué, je ne saurais douter qu'un si grand homme ait vu la vérité et l'ait formulée convenablement.

CHAPITRE XXV

IL FAUT PORTER DANS LA CONTROVERSE
UN ESPRIT D'HUMILITÉ ET DE CHARITÉ.

Que l'on cesse donc de m'importuner en me disant : « La pensée de Moïse n'est pas celle que tu prétends ; c'est celle que j'affirme, moi. » Si seulement l'on me disait : « D'où sais-tu que Moïse a vraiment entendu ces mots dans le sens que tu leur attribues ? » je ne devrais pas m'en formaliser, je répondrais peut-être ce que j'ai déjà répondu plus haut, plus explicitement même si mon contradicteur était têtue. Mais quand on me dit : « La pensée de Moïse n'est pas celle que tu prétends ; c'est celle que je prétends, moi », et que pourtant on ne nie point la vérité de l'une et l'autre interprétation, alors, ô vie des pauvres, ô mon Dieu, vous dont le sein ne renferme aucune contradiction, versez l'apaisement dans mon cœur, afin que j'aie la patience de supporter de telles gens. Car ces propos, ils me les tiennent non parce qu'ils sont inspirés par Dieu et qu'ils ont lu dans la pensée de votre serviteur, mais parce qu'ils sont des orgueilleux : ils ignorent la pensée de Moïse, ils n'aiment que la leur, non à cause qu'elle est vraie, mais à cause qu'elle est leur pensée. Autrement ils auraient un égal amour pour la pensée d'autrui, quand elle est vraie, comme j'aime, pour ma part, ce qu'ils disent, quand ils disent la vérité, non parce qu'elle vient d'eux, mais parce que c'est la vérité. Du moment qu'une de leurs idées est vraie, elle n'est plus leur bien propre. Mais s'ils l'aiment parce qu'elle est vraie, elle est à moi en même temps qu'à eux, car elle appartient en commun à tous les amants de la vérité.

Quant à leur prétention que la pensée de Moïse n'est pas dans ce que je dis, mais dans ce qu'ils disent, eux, je la repousse, je la hais. C'est qu'auraient-ils raison,

leur témérité n'est pas celle de la science, mais de l'audace; et ce n'est pas une intuition juste, mais l'orgueil qui lui donne naissance.

Seigneur, vos jugements doivent faire trembler. Car votre vérité n'est ni mon bien, ni celui de tel ou de tel : elle est le bien de nous tous; et vous nous appelez publiquement à la partager, avec cet avertissement terrible de ne la point posséder comme une chose privée, de peur que nous en soyons privés nous-mêmes. Qui-conque réclame pour soi seul ce dont vous voulez que tous jouissent et veut s'arroger comme son bien propre ce qui est à tous, est rejeté de ce fonds commun à son fonds personnel, c'est-à-dire de la vérité au mensonge, « car celui qui ment parle de son propre fonds ⁸²² ».

Prêtez l'oreille ⁸²³, juge excellent, vous, la Vérité même, prêtez l'oreille à ce que je réponds à ce contradicteur. C'est en votre présence que je parle et en présence de mes frères qui « usent légitimement de la loi ⁸²⁴ » en l'ordonnant à sa fin de charité. Ecoutez et voyez ce que je lui dis, s'il vous plaît.

Voici le langage fraternel et pacifique que je lui tiens : « Lorsque nous voyons tous deux que tes paroles sont vraies, lorsque nous voyons tous deux que mes paroles sont vraies, où le voyons-nous, je t'en prie? Evidemment ce n'est pas en toi que je le vois et ce n'est pas en moi que tu le vois. Nous le voyons l'un et l'autre dans l'immuable vérité, qui est au-dessus de nos intelligences. Dès lors que nous nous accordons sur cette lumière du Seigneur notre Dieu, pourquoi disputer sur la pensée de notre prochain? Nous ne pouvons pas la voir comme nous voyons l'immuable vérité. » Quand même Moïse en personne nous apparaîtrait, quand il nous dirait : « Voici ma pensée », nous ne verrions pas cette pensée, nous y croirions seulement.

Aussi n'allons pas « nous dresser orgueilleusement l'un contre l'autre au sujet des Ecritures ⁸²⁵ ». Aimons le Seigneur notre Dieu « de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, et le prochain comme nous-mêmes ⁸²⁶ ». C'est selon ces deux préceptes de la charité que Moïse a pensé tout ce qu'il a pensé dans ses livres. Ne pas le croire, c'est tenir le Seigneur pour menteur en attribuant à son serviteur des sentiments autres que ceux qu'il a lui-même recommandés ⁸²⁷. Mais voyez ! Lorsqu'une foule de pensées également vraies peuvent être tirées de ces paroles, quelle folie d'affirmer témé-

rairement que Moïse a eu telle pensée plutôt que telle autre et de blesser par nos disputes pernicieuses cette charité en vue de quoi il a écrit toutes les paroles que nous cherchons à expliquer !

CHAPITRE XXVI

S'IL EÛT ÉTÉ LE RÉDACTEUR DE LA GENÈSE.

Cependant, mon Dieu, vous qui m'élevez quand je m'humilie, qui reposez ma fatigue, qui entendez mes confessions et me remettez mes péchés, puisque vous m'ordonnez d'aimer mon prochain comme moi-même, je ne puis pas croire que Moïse, votre serviteur très fidèle, ait été gratifié de moins de dons que je n'en eusse souhaité et désiré moi-même, si j'étais né à son époque et que vous m'eussiez établi à sa place, pour vous servir avec mon cœur et ma langue, et dispenser ces Ecritures qui, si longtemps après, devaient être bienfaisantes à toutes les nations, et, dans le monde entier, dominer du prestige de leur autorité les affirmations des doctrines mensongères et orgueilleuses.

J'aurai voulu, si j'eusse été Moïse — car nous venons tous de la même pâte ⁸²⁸, et « qu'est-ce que l'homme, si vous ne vous souvenez pas de lui ⁸²⁹ ? » — j'aurais voulu, dis-je, si j'eusse été Moïse, et que vous m'eussiez donné mission d'écrire la Genèse, recevoir de vous un tel art de l'expression, une telle qualité de style que même les esprits incapables de comprendre comment Dieu crée ne pussent rejeter mes paroles comme au-dessus de leurs forces ; que ceux qui en seraient déjà capables découvrirent, intégralement, dans les rares paroles de votre serviteur, toutes les vérités que leur réflexion leur aurait déjà apprises ; et que si quelque autre lecteur, à la lumière de votre vérité, apercevait une autre signification, il pût aussi la retrouver dans ces mêmes paroles.

CHAPITRE XXVII

RICHESSSE DE LA PAROLE DIVINE.
COMMENTAIRES ERRONÉS.

De même qu'une source, resserrée dans un étroit bassin, est plus abondante et, par les divers ruisseaux qu'elle alimente, baigne de plus vastes espaces qu'aucun de ces ruisseaux qui s'en échappent à travers maints pays; ainsi le récit du ministre de votre parole, qui devait servir à tant d'interprètes, fait jaillir en son style sobre et simple un torrent de limpide vérité où chacun puise, à son gré, la part de vrai qu'il peut, pour la faire ruisseler en longues sinuosités verbales.

Il en est qui, lisant ou entendant ces paroles, se représentent Dieu comme un homme ou comme une masse matérielle douée d'une puissance immense, et qui, par une décision nouvelle et soudaine, aurait donné naissance hors d'elle-même, et en quelque sorte à distance, au ciel et à la terre, ces deux grands corps, l'un en haut, l'autre en bas, où sont contenues toutes choses. Lorsqu'ils entendent : « Dieu dit : que cela soit ! — et cela fut », ils s'imaginent que ce sont des paroles qui commencent et qui finissent, qui retentissent dans le temps et qui passent, puis qu'à peine passées, apparaît ce qu'elles ont appelé à l'être. Toutes leurs autres conceptions se ressentent de la même habitude de penser charnellement.

Ceux-là sont encore de tout petits enfants sans vie spirituelle : tant que cet humble langage porte leur faiblesse comme le sein d'une mère, leur salut ne s'en édifie pas moins par la foi qui leur fait tenir pour certain que Dieu a créé toutes les réalités dont l'admirable variété frappe leur sens. Mais qu'un autre, méprisant la prétendue pauvreté de vos paroles, dans son orgueilleuse faiblesse, s'élance hors du nid où il a été nourri, hélas, il tombera, le malheureux. Seigneur Dieu, ayez pitié de lui ⁸³⁰ ! Que les passants ne le foulent pas aux pieds, ce pauvre oiseau sans plumes ⁸³¹ ; envoyez votre ange ⁸³² pour le replacer dans son nid et qu'il y vive jusqu'à ce qu'il soit capable de voler !

CHAPITRE XXVIII

PARAPHRASES DIVERGENTES.

Pour d'autres ces paroles ne sont plus un nid, mais un verger ombreux où se découvrent à eux les fruits cachés qu'ils cherchent et becquettent, voltigeant gaïement et gazouillant.

Quand ils lisent ou entendent les paroles de Moïse, ils voient que votre éternelle et stable permanence, ô Dieu, domine tous les temps passés et futurs, et que cependant il n'est point de créature temporelle qui ne soit votre œuvre. Ils voient que votre volonté, se confondant avec votre être, a créé toutes choses sans être modifiée, et sans que naisse en elle une décision qui n'aurait pas existé auparavant; que vous avez créé le monde, non en tirant de votre substance une image de vous, forme de toute réalité, mais en tirant du néant une matière informe, qui, sans vous ressembler en rien, pouvait être formée à votre image par le retour à votre Unité, selon la mesure fixée d'avance et accordée à chaque réalité, d'après son espèce. Ils voient ainsi que toutes les œuvres de la création sont excellentes, soit qu'elles restent autour de vous, soit que, placées plus ou moins loin de vous dans le temps et l'espace, elles accomplissent ou souffrent les splendides vicissitudes du monde. Ils voient ces choses et s'en réjouissent dans la lumière de votre vérité, autant qu'ils le peuvent avec leurs faibles forces.

Un autre examinant ces paroles : « Dans le principe Dieu créa... » voit dans le principe la Sagesse, « parce qu'elle aussi nous parle ⁸³³ ». Un autre qui considère les mêmes paroles, comprend par principe le commencement de la création, et, à ses yeux, « Dieu créa dans le principe » signifie : « D'abord Dieu créa. »

Parmi ceux qui par le terme de principe entendent que Dieu créa dans sa Sagesse le ciel et la terre, l'un croit que « ciel et terre » désigne la matière dont le ciel et la terre furent créés; l'autre pense que l'expression s'applique aux réalités déjà formées et différenciées; un autre soutient que le nom de ciel veut dire la nature formée et spirituelle, et celui de terre la nature informe

et matérielle. Quant à ceux qui entendent par les mots de ciel et de terre la matière encore informe avec quoi devaient être formés le ciel et la terre, ils ne sont pas d'accord : l'un conçoit cette matière comme la source commune des créatures sensibles et spirituelles, l'autre comme la source seulement de la masse sensible et corporelle, qui renfermait dans son vaste sein toutes les réalités visibles, offertes à nos sens.

Ils ne s'accordent pas davantage ceux qui croient que dans ce texte ciel et terre signifient les créatures ayant reçu déjà leur forme et leur place : l'un croit qu'il s'agit du monde invisible et visible, l'autre seulement du monde visible, où nous voyons le ciel lumineux et la terre ténébreuse, avec tout ce qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXIX

DIFFICULTÉS QUE COMPORTENT CERTAINES DE CES INTERPRÉTATIONS.

Mais celui qui comprend la parole : « Dans le principe, Dieu créa... » comme si elle voulait dire : « D'abord il créa... » ne peut entendre par « ciel et terre », s'il veut être dans la vérité, que la matière du ciel et de la terre, c'est-à-dire de la création universelle, aussi bien des esprits que des corps. Car s'il veut entendre par là un univers tout formé déjà, on serait fondé à lui demander : « Mais si Dieu a créé cela d'abord, qu'a-t-il créé ensuite ? » Après avoir tout créé, il ne trouvera plus rien, et, bon gré mal gré, il s'entendra dire : « Comment peut-on dire que Dieu a créé cela d'abord, s'il n'a rien créé dans la suite ? »

S'il prétend que Dieu a créé d'abord la matière informe, puis lui a donné une forme, ce n'est pas là une thèse absurde, pourvu cependant qu'il sache distinguer la priorité dans l'éternité, dans le temps, dans le choix, dans l'origine. Dans l'éternité : ainsi Dieu est, avant toutes choses ; dans le temps : ainsi la fleur vient avant le fruit ; dans le choix : ainsi le fruit vaut mieux que la fleur ; dans l'origine : ainsi le son précède le chant.

De ces quatre priorités, la première et la dernière sont fort difficiles à comprendre, tandis qu'il n'est rien

de plus facile à entendre que les deux autres. C'est une intuition rare et excessivement malaisée qui nous montre votre éternité créant, tout en demeurant immuable elle-même, les choses muables et, ainsi, les précédant. Et il faut une intelligence aiguë pour savoir comprendre, sans un grand effort, comment le son précède le chant. Car le chant est le son organisé, et une chose peut bien exister sans organisation; mais ce qui n'existe pas ne saurait être organisé. Ainsi la matière est antérieure à ce qu'elle sert à faire, non qu'elle agisse elle-même, elle est plutôt l'objet de l'action, non aussi qu'elle soit temporellement antérieure : car nous n'émettons pas, dans un premier moment, des sons inorganisés et dépourvus de chant que, dans un moment ultérieur, nous adapterions et façonnerions en forme de chant, comme on façonne le bois et l'argent avec quoi on fabrique un coffret ou un vase. Ces matières précèdent, en effet, dans le temps, les objets qu'elles servent à produire. Mais il n'en est pas de même du chant. Lorsqu'on chante, on entend le son du chant : il n'y a pas d'abord des sons inorganisés qui prendraient ensuite la forme du chant. Aussitôt qu'il a retenti, le son s'évanouit, et il ne laisse après lui plus rien que vous puissiez reprendre pour l'agencer avec art. Ainsi le chant est formé de sons : le son en est la matière, et, pour devenir chant, il reçoit une forme. C'est pourquoi, comme je le disais, le son qui est matière, est antérieur au chant, qui est forme. Ce n'est pas l'antériorité d'un pouvoir créateur, car le son n'est pas l'artisan du chant, il est seulement mis par le corps à la disposition de l'âme du chanteur, pour qu'elle en fasse un chant. Ce n'est pas une antériorité temporelle : le son est produit en même temps que le chant. Ce n'est pas l'antériorité d'un choix : le son ne vaut pas mieux que le chant, puisque le chant n'est que le son, mais avec le caractère de la beauté. C'est uniquement une antériorité d'origine : car le chant n'est pas organisé pour devenir son, mais le son pour devenir chant.

Comprenez qui pourra, par cet exemple, que la matière des choses a été créée d'abord, et nommée « ciel et terre », parce que c'est d'elle qu'ont été tirés le ciel et la terre. Elle n'a pas été créée *d'abord* dans l'ordre du temps, car le temps ne commence qu'avec les formes des choses; or elle était informe, et elle ne s'est montrée dans le temps qu'avec le temps lui-même. Pourtant l'on ne peut parler d'elle que comme si elle avait une antériorité

temporelle, bien qu'elle occupe le dernier rang dans l'échelle des valeurs (ce qui a une forme est évidemment supérieur à ce qui est sans forme), et que l'éternité du Créateur l'ait précédée, pour que fût fait de rien ce qui devait servir à faire les choses.

CHAPITRE XXX

ENCORE L'ESPRIT DE CHARITÉ.

Dans cette diversité d'opinions vraies, que la vérité elle-même réalise l'accord, et que notre Dieu ait pitié de nous « pour que nous usions légitimement de la loi, en l'ordonnant à la charité pure, fin du précepte ⁸³⁴ ! »

Ainsi donc, si l'on me demande quelle est, parmi ces opinions, celle de Moïse, je ne parlerais pas le langage de mes *Confessions* si je ne vous confessais que je l'ignore. Je sais cependant que ces opinions sont vraies, sauf les interprétations charnelles dont j'ai dit tout ce que je pensais. Ceux qui les admettent sont pourtant de « petits enfants » de bonne espérance, qui n'ont pas peur des paroles de votre Livre, si profondes dans leur humilité, si substantielles dans leur concision.

Mais nous tous qui, je le déclare, distinguons et disons la vérité sur ces paroles, aimons-nous les uns les autres ; et puissions-nous vous aimer pareillement, vous ⁸³⁵, notre Dieu, source de Vérité, si nous avons soif, non de vanités, mais de la Vérité même. Honorons votre Serviteur, le dispensateur de votre Ecriture, plein de votre esprit, et croyons qu'en écrivant ce que vous lui révéliez, il n'a songé qu'à ce qu'il y a de meilleur dans ces révélations, vérités éclatantes et fruits profitables.

CHAPITRE XXXI

MOÏSE A CONÇU TOUTE LA RICHESSE DE SES PAROLES.

Ainsi, quand l'un me dit : « La pensée de Moïse est la mienne », et un autre : « Mais non, il a pensé comme moi », je crois me conformer plus véritablement à l'esprit de

la religion en disant : « Pourquoi n'aurait-il pas plutôt admis les deux points de vue, s'ils sont vrais l'un et l'autre ? » Et si l'on aperçoit dans ces paroles un troisième, un quatrième sens, d'autres encore, dès l'instant qu'ils sont vrais, pourquoi ne croirait-on pas que Moïse les a tous aperçus, lui par qui le Dieu unique a adapté les Saintes Lettres aux intelligences de la multitude, qui devaient leur attribuer des significations diverses mais toutes vraies ?

Quant à moi, je le dis sans hésiter et du fond du cœur : si, investi de la plus haute autorité, j'avais quelque chose à écrire, je voudrais le faire de sorte à faire entendre par mes paroles ce que chacun aurait pu concevoir de vrai touchant ces matières, plutôt que de proposer une signification unique assez claire pour exclure toutes les autres, fussent-elles exemptes d'erreur propre à me choquer. Aussi je ne veux pas, mon Dieu, être assez téméraire pour croire que ce grand homme n'ait pas obtenu de vous cette grâce. Moïse, en rédigeant ces textes, a pensé, conçu toutes les vérités que nous avons pu y trouver et aussi toutes celles que nous n'avons pas, ou pas encore, pu y trouver, mais qui peuvent y être trouvées.

CHAPITRE XXXII

PRIÈRE

Enfin, Seigneur, vous qui êtes Dieu et non une créature de chair et de sang, si un homme n'a pu tout voir, votre Esprit-Saint, « qui doit me conduire dans la voie droite ⁸³⁶ », a-t-il pu ignorer quelque chose de ce que vous aviez l'intention de révéler par ces paroles à ceux qui les liraient plus tard, alors même que votre porte-parole n'aurait eu dans l'esprit que l'un de ces nombreux sens véritables ? S'il en est ainsi, le sens auquel il a songé était plus excellent que tous les autres. Mais à nous, Seigneur, enseignez-nous ce sens ou tel autre sens véritable qu'il vous plaira ; et soit que vous nous découvriez le même sens qu'à l'homme de Dieu, soit que vous nous en découvriez un autre à l'occasion des mêmes paroles, nourrissez notre esprit vous-même, gardez-nous d'être le jouet de l'erreur. Voilà, Seigneur, mon Dieu ! Que de

pages j'ai écrites sur ces quelques paroles, que de pages! A ce compte, mes forces, le temps dont je dispose suffiront-ils à commenter tous vos livres?

Permettez-moi donc d'abréger mes confessions en ce qui les concerne, et d'adopter une seule interprétation, celle dont vous m'aurez fait connaître qu'elle est vraie, certaine et bonne, lors même que d'autres se présenteraient à moi nombreuses, quand elles pourront se présenter. Que ma confession soit assez fidèle pour que j'exprime parfaitement bien la pensée de votre interprète, car je me fais un devoir de m'y efforcer, et si je n'y réussis pas, que j'exprime au moins ce que votre Vérité a voulu me dire par ces paroles, comme elle a dit aussi à Moïse ce qu'elle a voulu.

LIVRE TREIZIÈME

CHAPITRE PREMIER

INVOCATION A DIEU.

Je vous invoque, ô mon Dieu, « ma miséricorde ⁸⁸⁷ », vous qui m'avez créé et qui n'avez point oublié celui qui vous oubliait. Je vous appelle dans mon âme, que vous préparez à vous recevoir en vous faisant désirer par elle. N'abandonnez pas l'homme qui vous invoque. Avant même que je vous fasse entendre cet appel, vous l'aviez prévenu ⁸⁸⁸ : vous m'aviez pressé bien souvent, par des voix nombreuses, de vous entendre de loin, de me tourner vers vous, et d'appeler Celui qui m'appelait.

C'est vous, Seigneur, qui avez effacé toutes mes fautes, pour n'avoir pas à me punir de ce qu'avaient accompli mes mains, instruments de mes infidélités, et vous avez devancé toutes mes bonnes actions, pour récompenser ce qu'ont accompli vos mains, qui m'ont créé; car vous étiez avant que je ne fusse et je n'étais pas digne de recevoir de vous l'être. Et pourtant voici que je suis, grâce à votre bonté qui a précédé tout ce que vous m'avez donné d'être, et tout ce dont vous m'avez fait. Vous pouviez vous passer de moi, je n'étais pas un bien qui pût vous être utile, ô mon Seigneur et mon Dieu; si j'ai le devoir de vous servir, ce n'est pas que l'action vous fatigue, ou que, privé de mes services, votre puissance en soit amoindrie, ni que mon culte soit à vous ce qu'est la culture à une terre, qui sans elle demeurerait inculte ⁸⁸⁹ : non, j'ai le devoir de vous honorer, afin d'être heureux en vous, à qui je dois mon être capable de bonheur.

CHAPITRE II

LE CIEL ET LA TERRE SONT L'ŒUVRE ET LA BONTÉ DE DIEU.

Car c'est par la plénitude de votre bonté que toute créature subsiste, afin qu'un bien, pour vous parfaitement inutile et nullement votre égal, quoique issu de vous, ne fût pourtant pas privé de l'existence, puisque vous pouviez la lui donner.

En quoi avaient-ils bien mérité de vous, le ciel et la terre, que vous avez créés « dans le principe ⁸⁴⁰ » ? Qu'elles disent les mérites qu'elles avaient à vos yeux, la nature spirituelle et corporelle que vous avez « créées dans votre Sagesse ⁸⁴¹ », pour qu'à cette sagesse fût suspendu même ce qu'offre d'inachevé et d'informe l'être spirituel et corporel, quand ils tendent au désordre et s'écartent le plus de votre ressemblance. Ce qui est de nature spirituelle, même informe, est encore supérieur à un corps qui a reçu une forme; un corps sans forme est supérieur au pur néant; or toutes ces choses seraient demeurées informes sous votre parole, si cette même parole ne les avait ramenées à votre Unité, en leur communiquant la forme et l'excellence qui ont leur source en vous seul, le Souverain Bien. Mais quels mérites avaient-elles à vos yeux pour exister même à l'état informe, elles qui n'auraient même pas existé sans vous ?

En quoi la matière corporelle avait-elle mérité de vous pour être, même « invisible et chaotique » ? Car elle n'aurait même pas eu cette sorte d'existence, si vous ne la lui aviez donnée. N'étant pas encore, elle n'avait aucun titre à être.

Et quels titres avait la créature spirituelle encore à l'état d'ébauche, ne fût-ce que pour être cette chose flottante et ténébreuse, pareille à l'abîme, différente de vous, si par ce même Verbe elle n'eût été ramenée au Verbe même qui l'avait faite, et si, illuminée de sa clarté, elle n'était devenue elle-même lumière, non pas égale, cependant analogue à votre image. Pour un corps, ce n'est pas la même chose d'être et d'être beau, autrement un corps ne pourrait être laid; de même pour un esprit créé, vivre et vivre sagement ne se confondent pas, autrement tout esprit serait immuable dans sa sagesse

Mais « il lui est bon de s'attacher toujours à vous ⁸⁴² », afin de ne pas perdre, en s'éloignant de vous, la lumière qu'il a gagnée en s'approchant de vous, et ne pas retomber dans une vie semblable à un abîme de ténèbres.

Et nous aussi, qui par notre âme sommes créature spirituelle, nous nous sommes détournés de vous, notre lumière, nous avons été « autrefois ténèbres ⁸⁴³ » dans cette vie, et nous peignons dans ce qui demeure encore de nos ténèbres, jusqu'à ce que « nous soyons un jour justice ⁸⁴⁴ » dans votre Fils unique, comme les « montagnes de Dieu » : car nous avons été « l'objet de vos jugements » pareils à « un profond abîme ⁸⁴⁵ ».

CHAPITRE III

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR LA LUMIÈRE CRÉÉE.

Quant à ce que vous avez dit au commencement de la création : « Que la lumière soit, et la lumière fut ⁸⁴⁶ », je l'entends sans invraisemblance de la créature spirituelle, qui était déjà une sorte de vie apte à recevoir votre lumière. Mais de même qu'elle n'avait pas mérité de vous d'être cette sorte de vie apte à recevoir la lumière, de même, une fois créée, elle n'a pas mérité de vous cette illumination. Car son absence de forme ne vous eût point plu, si elle n'était devenue lumière, non en se contentant d'être, mais en contemplant la lumière qui l'illuminait et en s'associant étroitement à elle. Ainsi, elle ne devait qu'à votre grâce de vivre, et de vivre heureuse, tournée par un bienfaisant changement vers ce qui ne peut changer ni en mieux, ni en pis. Car seul vous êtes, seul votre être est simple, vous pour qui vivre et vivre heureux ne sont pas choses distinctes, puisque vous êtes à vous-même votre propre béatitude.

CHAPITRE IV

LA BONTÉ CRÉATRICE.

Que manquerait-il donc à ce bien, qui se confond avec votre être, quand bien même n'existerait nulle de

ces créatures ou que toutes seraient demeurées informes ? Vous les avez créées, non parce que vous aviez besoin d'elles, mais par suite de la plénitude de votre bonté, leur imposant, leur communiquant une forme, sans que votre félicité dût en tirer un surcroît ⁸⁴⁷. Parfait comme vous l'êtes, vous n'aimez pas leur imperfection ; vous les perfectionnez pour qu'elles vous plaisent ; vous n'êtes pas un être imparfait qui aurait besoin pour se parfaire de leur perfection. Votre Saint-Esprit était porté au-dessus des eaux ⁸⁴⁸, et non point par elles, comme s'il s'y fût reposé. Ceux en qui l'on dit que le Saint-Esprit « repose », c'est en lui qu'il les fait reposer. Incorruptible, immuable, se suffisant à elle-même, votre volonté était portée au-dessus de la vie dont vous étiez l'auteur, et pour qui vivre n'est pas la même chose que vivre heureux car elle vit, même quand elle flotte dans ses ténèbres ; mais il lui reste à se tourner vers son Créateur, à vivre de plus en plus près de la Source de vie, à voir la lumière dans sa lumière et à y puiser perfection, éclat et bonheur ⁸⁴⁹.

CHAPITRE V

LA TRINITÉ.

Mais voici que se montre à moi « en énigme » la Trinité ⁸⁵⁰ que vous êtes, mon Dieu, puisque vous le Père, « dans le principe » de notre Sagesse, qui est votre Sagesse, née de vous, égale et coéternelle à vous, c'est-à-dire dans votre Fils, vous avez créé le ciel et la terre. J'ai abondamment traité du « ciel du ciel », de la terre « invisible et chaotique » et de l'abîme des ténèbres ; j'ai parlé de la nature spirituelle errante et fluide, et qui serait restée telle, si elle ne s'était tournée vers Celui de qui vient toute vie, afin que par sa lumière elle devînt vivante et belle et qu'existât le ciel de ce ciel ⁸⁵¹, qui fut créé plus tard entre l'eau et l'eau.

Déjà, dans le nom de Dieu je saisisais le Père qui a créé ces choses, et dans le nom de principe je saisisais le Fils en qui il les a créées, et, comme je croyais à la Trinité de mon Dieu, je la cherchais dans vos saintes paroles. Et j'y voyais que « votre Esprit était porté au-dessus des eaux ». Mais la voilà votre Trinité, mon Dieu, Père, Fils, Esprit-Saint, Créateur de toute créature !

CHAPITRE VI

« ... ET L'ESPRIT DE DIEU ÉTAIT PORTÉ
SUR LES EAUX. »

Mais, ô lumière véridique, d'où vient que j'approche de vous mon cœur? Pour qu'il ne m'enseigne point de vanités, dissipez-en les ténèbres, et dites-moi, je vous en conjure, par notre mère, la charité, oui je vous en conjure, dites-moi pourquoi ce n'est qu'après avoir nommé le ciel, la terre « invisible et chaotique », et les ténèbres qui flottaient sur l'abîme, que vos Ecritures ont nommé votre Esprit? Est-ce qu'il fallait en proposer la notion de telle sorte qu'on pût dire de lui qu'il « était porté sur quelque chose », ce qui n'eût pas été possible si l'on n'avait pas commencé par désigner la chose au-dessus de quoi on pouvait le concevoir? Ce n'est pas au-dessus du Père, ni du Fils qu'il était porté, et il eût été impropre de dire qu'il était porté, s'il n'avait été porté au-dessus de rien. Il fallait donc dire d'abord au-dessus de quoi il était porté, puisqu'il ne fallait parler de lui qu'en le disant « porté au-dessus ». Mais pourquoi ne devait-on en proposer la notion qu'en le disant ainsi « porté au-dessus »?

CHAPITRE VII

SENS ALLÉGORIQUE DES « EAUX ».

Et maintenant suive qui pourra par l'intelligence votre Apôtre, quand il dit « que votre charité s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ⁸⁵² »; quand il nous enseigne les choses spirituelles, qu'il nous indique la « voie suréminente » de la charité ⁸⁵³, et qu'il fléchit pour nous le genou devant vous, pour que nous soyons instruits de « la science suréminente de la charité du Christ ⁸⁵⁴ ». Et c'est pourquoi « suréminent » dès le début, il était « porté au-dessus des eaux ».

A qui parler, comment parler du poids de la concu-

piscence qui nous jette dans un abîme abrupt, et de la charité qui nous soulève, avec l'aide de votre Esprit, lequel « était porté au-dessus des eaux » ? A qui en parler ? Comment le dire ? Nous nous enfonçons et nous émergeons. Mais ce n'est pas dans un abîme spatial que nous nous enfonçons et que nous émergeons. La métaphore est à la fois très exacte et très inexacte. Ce sont nos passions, nos amours, l'impureté de notre esprit qui nous entraîne en bas sous le poids des inquiétudes que nous chérissons. Et c'est votre sainteté qui nous soulève par l'amour de votre paix, afin que nous haussions nos cœurs vers vous, là où votre Esprit « était porté au-dessus des eaux » et que nous parvenions au repos suprême, lorsque notre âme aura traversé « ces eaux qui sont sans substance ⁸⁵⁵ ».

CHAPITRE VIII

« FIAT LUX ! »

L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée, montrant par là en quelles profondes ténèbres aurait glissé l'abîme qui comprenait toutes les créatures spirituelles, si vous n'aviez dit dès le commencement : « Que la lumière soit ! », si la lumière ne s'était faite, si toutes les intelligences de votre cité céleste ne s'étaient rattachées et soumises à vous, si elles ne s'étaient reposées en votre esprit, qui est porté sans changer jamais au-dessus de ce qui change. Autrement, le ciel même du ciel ne serait qu'un abîme de ténèbres, tandis qu'il est maintenant « lumière dans le Seigneur ⁸⁵⁶ ».

Dans cette lamentable inquiétude des esprits déchus, qui, dépouillés du vêtement de votre lumière, ne font voir que leurs ténèbres, vous découvrez assez la grandeur de votre créature raisonnable, puisqu'elle n'a besoin de rien de moins que de vous-même pour trouver le bonheur et le repos — d'où il suit qu'elle ne peut se suffire. Car c'est vous, ô notre Dieu, « qui éclairerez nos ténèbres ⁸⁵⁷ ». Vous nous donnez nos vêtements de lumière et « nos ténèbres seront comme le soleil de midi ⁸⁵⁸ ».

Donnez-vous à moi, mon Dieu, rendez-vous à moi, car je vous aime. Si mon amour est trop médiocre, faites

que je vous aime avec plus de force. Je ne peux mesurer, je ne peux savoir ce qui manque à mon amour pour qu'il soit suffisant, pour que ma vie se jette dans vos embrassements, et ne s'en détache point avant de se perdre « dans le secret de votre visage ⁸⁵⁹ ». Je ne sais qu'une chose, c'est que je me sens mal partout où vous n'êtes pas, non seulement hors de moi, mais en moi-même; et que toute abondance de biens qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que misère.

CHAPITRE IX

L'AMOUR DE DIEU.

Mais le Père et le Fils n'étaient-ils pas portés également au-dessus des eaux? Si on se les représente comme un corps dans un espace, cela n'est pas vrai même du Saint-Esprit. Si on entend par là l'excellence immuable de la divinité au-dessus de tout ce qui est muable, alors le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient portés au-dessus des eaux.

Mais pourquoi n'est-il question dans ce texte que de votre Esprit? Pourquoi est-ce à son sujet seulement qu'il est question d'un lieu où il était, et qui cependant n'est pas un lieu? C'est de lui seul aussi qu'il est parlé comme d'« un don de Dieu ⁸⁶⁰ », c'est dans votre don que nous nous reposons; c'est en lui que nous jouissons de vous. Notre repos, c'est notre lieu.

Voilà jusqu'où l'amour nous hausse, et « votre Esprit-Saint exalte notre bassesse, loin des portes de la mort ⁸⁶¹ ». C'est dans la bonne volonté que pour nous réside la paix ⁸⁶². Les corps tendent par leur poids vers le lieu qui leur est propre; mais un poids ne tend pas forcément en bas; il tend vers le lieu qui lui est propre. Le feu monte, la pierre tombe. C'est leur poids qui les meut, ils gagnent le lieu qui leur est propre. L'huile répandue dans l'eau monte au-dessus de l'eau; l'eau répandue sur l'huile descend au-dessous de l'huile : ils sont entraînés par leur poids et cherchent le lieu qui leur est propre. Les choses qui ne sont pas en leur place s'agitent; mais quand elles ont trouvé leur place elles restent en repos. Mon poids, c'est mon amour; en quelque endroit que je

sois emporté, c'est lui qui m'emporte. Votre don nous enflamme et nous soulève : nous brûlons et nous allons. Nous montons les degrés du cœur et chantons le Cantique des degrés ⁸⁶³. C'est de votre feu, de votre feu bienfaisant que nous brûlons, et nous allons, nous montons vers la paix de la Jérusalem céleste. Je me suis réjoui d'entendre ces paroles : « C'est dans la maison du Seigneur que nous irons ⁸⁶⁴ ! » C'est là que nous installera notre « bonne volonté », et nous ne désirerons rien de plus que « d'y demeurer éternellement ⁸⁶⁵. »

CHAPITRE X

LES CRÉATURES SPIRITUELLES.

Bienheureuse la créature qui n'a pas connu d'autre état ! Elle ne serait pas ce qu'elle est, si à peine créée, votre Don, porté au-dessus de toutes les choses changeantes, ne l'eût soulevée aussitôt à cet appel : « Que la lumière soit », d'où naquit la lumière ⁸⁶⁶. Chez nous, le temps où nous étions ténèbres et celui où nous devenons lumière ⁸⁶⁷ sont deux temps distincts. Mais de cette créature, on ne dit que ce qu'elle eût été si elle n'avait été illuminée par Dieu. On en parle comme si elle avait été d'abord écoulement et ténèbres, pour nous découvrir la cause qui l'a rendue autre, c'est-à-dire qui l'a tournée vers l'indéfectible lumière, l'a faite elle-même lumière. Que celui qui le peut comprenne, qu'il vous demande de comprendre. Pourquoi s'en prendre à moi, comme si j'étais la lumière « qui éclaire tout homme venant en ce monde ⁸⁶⁸ ? »

CHAPITRE XI

L'HOMME IMAGE DE LA TRINITÉ.

Qui est capable de comprendre la Trinité toute-puissante ? Cependant qui n'en parle, en admettant que ce soit bien d'elle qu'on parle ? Rare est l'âme, qui, parlant d'elle, sait ce qu'elle dit. On conteste et on se

querelle, mais personne, sans paix intérieure, ne saurait contempler cette vision.

Je voudrais que les hommes fissent réflexion sur trois choses qu'ils peuvent percevoir en eux-mêmes. Elles diffèrent grandement toutes les trois de la Trinité, et je ne les mentionne que pour qu'elles leur servent de thème où exercer et essayer leur pensée, et leur fassent ainsi comprendre combien ils sont loin de ce mystère, Voici ces trois choses : être, connaître, vouloir. Car je suis, je connais, je veux. Je suis celui qui connaît et qui veut. Je connais que je suis et que je veux. Et je veux être et connaître. Combien dans ces trois choses la vie forme un tout indivisible, l'unité de la vie, l'unité de l'intelligence, l'unité de l'essence, l'impossibilité de distinguer des éléments inséparables et pourtant distincts, comprenne cela qui peut. Ce qui est certain, c'est que l'homme est en présence de lui-même; qu'il examine, qu'il voie et me réponde⁸⁶⁹.

Au reste, pour avoir trouvé et reconnu cette analogie, qu'on ne croie pas avoir compris l'Etre immuable, qui transcende ces attributs, qui est immuablement, connaît immuablement et veut immuablement. Est-ce parce que ces trois attributs appartiennent ensemble à Dieu que Dieu est la Trinité, ou les trois attributs appartiennent-ils à chaque personne divine, chacune étant ainsi une et triple? Ou encore est-ce l'un et l'autre qui est le vrai, la Trinité, miraculeusement simple et multiple, étant à elle-même sa propre fin infinie, ce qui fait qu'elle est, se connaît et se suffit immuablement dans la grandeur surabondante de son unité? Qui pourrait concevoir facilement un tel mystère? Qui saurait l'exprimer? Qui oserait l'énoncer de quelque façon que ce fût?

CHAPITRE XII

SENS MYSTIQUE DE LA CRÉATION.

Pousse plus loin, ô ma foi, ta confession. Dis à ton Seigneur : « Saint, saint, saint! mon Seigneur⁸⁷⁰, mon Dieu! » En votre nom nous avons été baptisés⁸⁷¹, Père, Fils, Esprit-Saint; en votre nom nous baptisons, Père, Fils, Esprit-Saint. Car parmi nous aussi Dieu a créé

par son Christ un « ciel » et une « terre », autrement dit les spirituels et les charnels de son Eglise. Et notre « terre », avant de recevoir la forme de la doctrine, était « invisible et chaotique »; et nous étions recouverts des ténèbres de l'ignorance, car « vous aviez châtié l'homme à cause de son iniquité ⁸⁷² », et « vos jugements sont pareils à de profonds abîmes ⁸⁷³ ».

Mais comme votre Esprit « était porté au-dessus des eaux », votre miséricorde n'a pas abandonné notre misère, et vous avez dit : « Que la lumière soit ⁸⁷⁴ », « Faites pénitence parce que le royaume de Dieu est proche », « Faites pénitence, que la lumière soit ! » Et parce que notre âme en nous était troublée, nous nous sommes souvenus de vous, Seigneur, « aux rives du Jourdain ⁸⁷⁵ », sur cette montagne à votre hauteur, mais qui s'est abaissée pour nous. Nos ténèbres nous ont déplu, nous nous sommes tournés vers vous, et la lumière s'est faite. Et « voici que nous avons été jadis ténèbres et que maintenant nous sommes lumière dans le Seigneur ⁸⁷⁶ ».

CHAPITRE XIII

EN QUOI NOUS SOMMES « LUMIÈRE DANS LE SEIGNEUR ».

Cependant nous ne le sommes encore que par la loi et non point par une claire vue ⁸⁷⁷. Car « c'est en espérance que nous sommes sauvés »; mais l'espérance qui voit n'est plus l'espérance ⁸⁷⁸. « L'abîme appelle encore l'abîme ⁸⁷⁹ », mais déjà par la voix de vos cataclysmes ⁸⁸⁰. Celui qui dit : « Je n'ai pu vous parler, comme à des créatures spirituelles, mais comme à des créatures charnelles ⁸⁸¹ », celui-là ne pense pas avoir encore atteint le but, et, « oubliant ce qui est derrière lui, il avance vers ce qui est devant lui ⁸⁸² » et « il gémit sous le poids qui l'accable ⁸⁸³ », et « son âme a soif du Dieu vivant, comme le cerf a soif des eaux de sources », et il dit : « Quand donc arriverai-je ⁸⁸⁴ ? » Car il désire « l'abri de sa demeure, qui est au ciel ⁸⁸⁵ », et il interpelle l'abîme inférieur en ces termes : « Ne vous conformez pas à ce siècle, mais reformez-vous et renouvelez votre cœur ⁸⁸⁶ » et : « Ne soyez pas des enfants par l'intelligence, mais soyez des tout-

petits au regard de la malice, afin d'être parfaits par l'intelligence ⁸⁸⁷... » et encore : « O Galates stupides, qui vous a fascinés ⁸⁸⁸ ? » Mais ce n'est plus sa voix qui parle ainsi, c'est la vôtre; car vous avez envoyé votre Esprit du haut du ciel ⁸⁸⁹ par Celui qui « est monté au ciel », et a ouvert les « cataractes de ses dons, afin qu'un torrent de joie se répandît dans votre cité ⁸⁹⁰ ».

C'est pour cette cité que soupire « l'ami de l'époux ⁸⁹¹ », qui possède déjà les prémices de l'Esprit ⁸⁹², mais qui gémit encore, parce qu'il attend l'adoption et le rachat de sa personne. C'est pour elle qu'il soupire, car il est membre de l'Epouse du Christ; pour elle il est plein de zèle, car il est « l'ami de l'époux »; pour elle, non pour lui-même, car c'est par la voix de « vos cataractes » et non par sa propre voix qu'il s'adresse à l'autre abîme, objet de son zèle et de sa crainte. Il craint que, « comme le serpent trompa Eve par sa ruse, ainsi les intelligences débiles ne se gâtent et ne déchoient de la pureté » qui est dans notre Epoux, votre Fils unique ⁸⁹³. Qu'elle sera éclatante cette lumière, lorsque « nous le verrons tel qu'il est ⁸⁹⁴ et que seront passées ces larmes qui sont devenues le pain de mes jours et de mes nuits, tandis qu'on me pose cette question quotidienne : « Où est ton Dieu ⁸⁹⁵ ? »

CHAPITRE XIV

FOI ET ESPÉRANCE.

Et moi aussi, je dis : « Où êtes-vous, mon Dieu ? Où donc êtes-vous ? » « Je respire un peu en vous ⁸⁹⁶ » lorsque « je répands mon âme en moi-même, dans un cri d'exaltation et de louange, véritable cri de fête ⁸⁹⁷ ». Mais elle est triste encore, parce qu'elle retombe et devient abîme; ou plutôt parce qu'elle sent qu'elle est encore abîme. Ma foi, que vous avez allumée dans la nuit devant mes pas, lui dit : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère dans le Seigneur ⁸⁹⁸. Son Verbe est une lampe pour tes pas ⁸⁹⁹. Espère, persévère, jusqu'à ce que soit passée la nuit, mère des méchants, jusqu'à ce que soit passée la colère du Seigneur, cette colère dont nous fûmes autrefois les fils, quand nous étions ténèbres. De ces ténèbres nous traînons les restes

dans ce corps que le péché a tué ⁹⁰⁰, jusqu'à ce que soufflent les brises du jour et que soient dissipées les ombres ⁹⁰¹. Espère dans le Seigneur. » « Dès le matin je me tiendrai devant Lui, je le contemplerai; je ne cesserai de le confesser ⁹⁰². Dès le matin je me tiendrai devant Lui et je verrai le salut de mon visage, mon Dieu ⁹⁰³, qui vivifiera nos corps mortels à cause de son Esprit qui demeure en nous ⁹⁰⁴ », miséricordieusement porté sur les eaux ténébreuses de nos âmes. Aussi dans notre pèlerinage sur la terre nous avons reçu de lui le gage de devenir lumière; il nous a déjà sauvés en espérance, et des fils de la nuit et des ténèbres que nous étions, il a fait des fils de la lumière et des fils du jour ⁹⁰⁵.

Entre les uns et les autres, dans l'incertitude terrestre de la science humaine, vous seul pouvez distinguer : car vous mettez nos cœurs à l'épreuve et appelez la lumière jour et les ténèbres nuit ⁹⁰⁶. Qui sait faire la différence si ce n'est vous ⁹⁰⁷? Mais que possédons-nous que nous ne tenions de vous? Car nous avons été faits, nous, vases d'honneur, de la même pâte qui a servi à faire les vases d'ignominie ⁹⁰⁸.

CHAPITRE XV

QUELQUES SYMBOLES : LE FIRMAMENT ET LES EAUX AU-DESSUS DU FIRMAMENT.

Qui donc, si ce n'est vous, notre Dieu, a créé au-dessus de nous un firmament d'autorité, dans votre divine Ecriture? « Le ciel sera plié comme un livre », et maintenant il s'étend au-dessus de nous comme une peau ⁹⁰⁹. Car plus sublime est l'autorité de votre divine Ecriture, depuis que sont morts les mortels par qui vous nous l'avez dispensée. Et vous savez, Seigneur, vous savez comment vous avez couvert de peaux les hommes, quand le péché les eût faits mortels ⁹¹⁰. Aussi vous avez étendu comme une peau le firmament de votre Livre, vos paroles toujours concordantes, que vous avez disposées au-dessus de nous par le ministère d'hommes mortels. Par leur mort même, l'autorité de vos paroles qu'ils ont publiées déploie sa force sur tout ce qui est situé au-dessous; elle ne se dressait point si haut de leur vivant. C'est que

vous n'aviez pas encore développé le ciel comme une peau, vous n'aviez pas encore répandu partout la gloire de leur mort.

Faites, Seigneur, que nous voyions les cieux, œuvre de vos doigts ⁹¹¹! Dissipez pour nos regards le nuage dont vous les avez voilés. Là est « votre témoignage qui donne la sagesse aux petits enfants ⁹¹² ». Achevez, ô mon Dieu, votre louange « par la bouche des nourrissons ⁹¹³ »! Car nous ne savons pas d'autres livres qui ruinent à ce point l'orgueil, qui anéantissent si bien l'ennemi, celui qui, rebelle à toute réconciliation avec vous, défend ses péchés. Non, je ne connais pas, Seigneur, je ne connais pas d'autres paroles aussi pures ⁹¹⁴, pour me persuader de faire ma confession, assouplir mon cou à votre joug, et m'inviter à vous servir d'une âme désintéressée. Donnez-m'en l'intelligence, ô Père excellent! Accordez cette grâce à ma soumission, car c'est pour les cœurs soumis que vous avez solidement institué ces paroles.

Il y a d'autres eaux, je crois, au-dessus de ce firmament : eaux immortelles et défendues de la corruption terrestre. Qu'elles louent votre nom! Qu'elles vous louent, les troupes célestes de vos anges, qui n'ont pas besoin de contempler ce firmament, ni d'y lire pour apprendre à connaître votre parole! Car ils ne cessent point de voir votre face ⁹¹⁵, et ils y lisent, sans que se déroulent des syllabes dans le temps, l'objet de votre volonté éternelle. Ils le lisent, l'élisent, le chérissent. Perpétuellement ils le lisent, et ce qu'ils lisent ne passe jamais. En les choisissant et les aimant ils lisent vos desseins immuables. Leur livre ne se ferme point, leur livre ne se roule point, car vous êtes vous-même ce livre pour eux, et vous l'êtes pour l'éternité; car vous les avez établis au-dessus de ce firmament, dressé par vous au-dessus de la faiblesse des peuples d'en bas, pour qu'ils regardent en haut et connaissent votre miséricorde, qui vous annonce dans le temps, vous qui avez créé le temps. Car « c'est dans le ciel qu'est votre miséricorde, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues ⁹¹⁶ ». Elles passent, les nues, mais le ciel demeure. Ceux qui prêchent votre parole passent de cette vie à une autre vie, mais votre Ecriture s'étend sur les peuples jusqu'à la fin des siècles. « Le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront point ⁹¹⁷. » Car la peau se plissera, et « l'herbe sur laquelle elle s'étendait passera avec son éclat ». « Mais votre parole demeure éternellement ⁹¹⁸ ». Maintenant c'est dans l'énigme des

nues et à travers le miroir du ciel ⁹¹⁹, et non comme elle est réellement, qu'elle nous apparaît; car nous aussi, malgré l'amour qu'a pour vous notre Fils, il n'est pas facile encore de distinguer ce que nous serons ⁹²⁰. Il nous a remarqués à travers son enveloppe de chair, il nous a caressés, il nous a enflammés d'amour, et « nous courons après ses parfums ⁹²¹ ». Mais « lorsqu'il apparaîtra, nous lui ressemblerons, car nous le verrons comme il est réellement ⁹²² ». Le voir tel qu'il est, ce sera notre félicité, mais nous ne la possédons pas encore.

CHAPITRE XVI

NUL NE CONNAIT DIEU COMME IL SE CONNAIT.

De même que vous seul existez absolument, vous déterminez seul la connaissance absolue : immuable en effet est votre être, immuable votre savoir, immuable votre volonté. Votre essence sait et veut immuablement, votre science est et veut immuablement, votre volonté est et sait immuablement. Il n'est pas juste à vos yeux que la lumière immuable soit connue par l'être muable qu'elle éclaire, comme elle se connaît elle-même. Et c'est pourquoi mon âme est « comme une terre sans eau ⁹²³ »; pas plus qu'elle ne peut tirer d'elle-même sa lumière, elle ne peut se rassasier par ses propres moyens. Car c'est en vous qu'est la fontaine de vie, « comme c'est dans votre lumière que nous verrons la lumière ⁹²⁴. »

CHAPITRE XVII

LES EAUX AMÈRES ET LA TERRE SÈCHE.

Qui a rassemblé en une seule mer ces eaux amères ⁹²⁵ ? Leur fin est la même : un bonheur temporel, terrestre, mobile de toutes leurs actions, en dépit de l'innombrable diversité des soins qui les agitent.

Qui donc, Seigneur, si ce n'est vous, qui donc a dit « aux eaux de se réunir en un seul lieu », « à l'élément

sec, d'apparaître ⁹²⁶ », assoiffé de vous ? Car « la mer est votre œuvre, c'est vous qui l'avez faite, et vos mains ont formé la terre sèche ⁹²⁷ ». Ce n'est pas l'amertume des volontés, mais la réunion des eaux que l'on nomme la mer. Vous contenez aussi les passions mauvaises des âmes et vous fixez les bornes jusqu'où il leur est permis de s'avancer ⁹²⁸, afin que leurs flots se brisent sur eux-mêmes; et ainsi vous créez la mer, la soumettant à l'ordre de votre puissance qui règne sur toutes choses.

Quant aux âmes altérées de vous, qui sont sous vos yeux, et que vous avez, pour une fin différente, séparées des flots de la mer, vous les arrosez d'une eau vive, mystérieuse et douce, « afin que la terre porte son fruit », et elle le porte; soumise à vos ordres, ô Seigneur qui êtes son Dieu, notre âme fait germer les œuvres de miséricorde, « selon son espèce ⁹²⁹ » : elle aime le prochain et lui vient en aide dans ses besoins matériels ⁹³⁰. Elle porte en elle la semence de cette pitié, en raison d'une ressemblance de nature, car c'est le sentiment de notre infirmité qui nous incline à compatir aux misères de ceux qui sont dénués de tout, à les secourir, comme nous voudrions l'être nous-mêmes, si nous étions dans le même dénuement. Et il ne s'agit pas seulement d'un appui facile, pareil à un gazon léger, mais d'une protection, d'un appui énergique, vigoureux comme un arbre qui porte des fruits, symboles de bienfaits, pour arracher à la main du puissant la victime d'une injustice et lui prêter l'abri ombragé, l'aide solide d'une justice vraiment juste.

CHAPITRE XVIII

MÉDITATION.

Seigneur, de même que vous créez et donnez la joie et la force, faites aussi, je vous le demande, que « naisse de la terre la vérité, et que la justice jette les yeux sur nous du haut du ciel ⁹³¹ », et que « dans le firmament brillent des flambeaux ⁹³² ! » Rompons notre pain avec celui qui a faim, accueillons dans notre demeure le pauvre sans toit, vêtons celui qui est nu, et ne méprisons point ceux qui sont de la même race que nous ! Quand de tels fruits naissent de notre terre ⁹³³, regardez-les et

dites : « Cela est bon »; « faites jaillir notre lumière au moment convenable ⁹³⁴ »; grâce à cette moisson de bonnes œuvres, si médiocre soit-elle, que nous puissions nous hausser à la contemplation délicieuse du Verbe de Vie, et apparaître dans le monde, comme des « flambeaux », fixés au firmament ⁹³⁵ de votre Ecriture.

C'est là que vous nous apprenez à distinguer ⁹³⁶ entre les réalités intelligibles et les réalités sensibles, entre les âmes adonnées aux réalités intelligibles et les âmes livrées aux réalités sensibles, comme entre le jour et la nuit. De la sorte vous n'êtes plus seul, dans le mystère de votre discernement comme vous l'étiez avant la création du firmament, à distinguer entre la lumière et les ténèbres; vos spirituels, eux aussi, rangés dans ce même firmament, maintenant que votre grâce s'est manifestée à travers le monde, brillent au-dessus de la terre, « séparent le jour de la nuit » et marquent les parties du temps ⁹³⁷. Car « les choses anciennes sont passées, et voici que tout est neuf ⁹³⁸ »; « notre salut est plus proche que lorsque nous avons commencé de croire ⁹³⁹ »; « la nuit a précédé et le jour s'est avancé »; « vous bénissez la couronne de l'année ⁹⁴⁰ »; vous envoyez « vos ouvriers dans votre moisson ⁹⁴¹, semée par le labeur d'autres ouvriers ⁹⁴² », vous en envoyez même pour d'autres semailles, dont la moisson aura lieu à la fin des siècles. Ainsi vous exaucez les prières du juste et vous bénissez ses années. Mais vous, vous restez éternellement le même et dans vos années, qui ne passent pas ⁹⁴³, « vous préparez comme un grenier pour les années qui passent ».

Par un dessein éternel vous répandez sur la terre les biens du ciel, aux moments voulus : à l'un est donnée par votre Esprit, la parole de sagesse, « flambeau plus grand » pour ceux qui trouvent leurs délices dans la lumière d'une vérité brillante comme aux premières heures du jour; à un autre par le même Esprit la parole de science, « flambeau moins éclatant »; à un autre la foi; à un autre le pouvoir de guérir; à un autre le don des miracles; à un autre la grâce de prophétie; à celui-ci le discernement des esprits, à celui-là le don des langues ⁹⁴⁴. Et tous ces dons, comme les étoiles, sont l'œuvre d'un seul et même esprit « qui partage à chacun ces bienfaits, comme il le veut », et qui fait apparaître et luire ces astres « pour le bien commun ».

Mais la parole de science, où sont enfermées tous les mystères qui varient selon les époques comme varie la

lune ⁹⁴⁵, et les autres dons dont j'ai parlé en les comparant aux étoiles, différent à ce point de cet éclat de sagesse, dont se réjouit le jour qui s'annonce, qu'ils ne sont qu'un crépuscule. Ils sont pourtant nécessaires pour ces hommes à qui votre si prudent serviteur « n'a pu s'adresser comme à des spirituels ⁹⁴⁶, mais comme à des charnels, lui qui « prêche la Sagesse parmi les parfaits ⁹⁴⁷ ».

Quant à l'homme charnel, qui pareil à « un petit enfant dans le Christ ⁹⁴⁸ », ne boit que du lait jusqu'à ce qu'il ait la force de prendre une nourriture solide, et que ses yeux supportent l'éclat du soleil, que celui-là ne se croie pas abandonné dans sa nuit, qu'il sache se contenter de la lumière de la lune et des étoiles. Voilà les leçons que vous nous donnez, vous, notre Dieu parfaitement sage, dans votre Livre qui est notre firmament, pour que nous distinguions toutes choses dans une contemplation admirable, bien que nous soyons encore « sous la loi des signes, des temps, des jours et des années ⁹⁴⁹ ».

CHAPITRE XIX

ENCORE L'ALLÉGORIE DE LA TERRE SÈCHE.

Mais d'abord, « lavez-vous, purifiez-vous, ôtez le mal de vos cœurs et de mes yeux », pour que se montre « la terre sèche ». Apprenez à faire le bien, soyez juste pour l'orphelin et défendez la veuve ⁹⁵⁰, afin que la terre produise des pâturages et des arbres lourds de fruits. Venez et expliquons-nous, dit le Seigneur, et ainsi au firmament du ciel, s'éclaireront des « flambeaux » qui brilleront au-dessus de la terre.

Le riche de l'Evangile demandait au bon Maître ce qu'il lui fallait faire pour gagner la vie éternelle ⁹⁵¹. Et le bon Maître, en qui le riche ne voyait qu'un homme, le bon Maître qui est bon parce qu'il est Dieu, lui déclarait : « Celui qui veut atteindre à la Vie, doit observer les commandements, écarter de lui l'amertume de la malice et de la perversité, ne pas tuer, ne pas commettre l'adultère, se garder du vol, du faux témoignage afin que se montre « la terre sèche » génératrice du respect des père et mère et de l'amour du prochain. » — « J'ai fait toutes ces choses », dit le riche. — « D'où viennent

donc de telles épines, si la terre porte des fruits? Va, arrache les buissons touffus de l'avarice, vends tes biens, enrichis-toi en donnant aux pauvres, tu posséderas un trésor dans le ciel; suis le Seigneur, si tu veux être parfait, associe-toi à ceux qui recueillent les paroles de sagesse ⁹⁵² de Celui qui sait ce qu'il faut dispenser au jour et à la nuit. Tu les connaîtras toi aussi, et ils deviendront pour toi aussi des « flambeaux » au firmament du ciel. Mais il n'en sera rien si ton cœur ne s'y trouve, et ton cœur n'y sera pas si tu n'y as pas ton trésor ⁹⁵³ ». Ainsi parla ton bon Maître. Mais la terre stérile se contrista ⁹⁵⁴ et « les épines étouffèrent la Parole ⁹⁵⁵ ».

Quant à vous, « race choisie », « les faibles du monde ⁹⁵⁶ » qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, suivez-le et confondez les forts; suivez-le de vos pieds radieux ⁹⁵⁷, et brillez au firmament pour que « les cieux racontent sa gloire ⁹⁵⁸ », distinguant la « lumière » des parfaits, qui ne sont pas encore semblables aux anges, et les « ténèbres » des petits, qui n'ont pas perdu tout espoir. Brillez sur toute la terre! Que le jour éclatant de soleil dise au jour la parole de Sagesse, et que la nuit, éclairée par la lune, dise à la nuit la parole de Science ⁹⁵⁹! La lune et les étoiles brillent dans la nuit, mais la nuit n'obscurcit pas leur lumière, car ce sont elles qui éclairent la nuit autant qu'elle peut être éclairée. Comme si Dieu eût dit : « Que des flambeaux paraissent au firmament ⁹⁶⁰ », « aussitôt un bruit se fit entendre dans le ciel, pareil à celui d'un vent violent, et l'on vit comme des langues de feu qui se partagèrent et vinrent se poser sur chacun d'eux ⁹⁶¹ », et « des flambeaux apparurent au ciel, qui possédaient la parole de vie ⁹⁶² ». Courez partout, feux sacrés, feux admirables. Vous êtes la lumière du monde, et vous n'êtes pas « sous le boisseau ⁹⁶³ ». Celui à qui vous vous êtes attachés a été exalté, et il vous a exaltés. Courez et manifestez-vous à toutes les nations.

CHAPITRE XX

LES REPTILES ET LES OISEAUX.

Que la mer conçoive aussi et qu'elle enfante vos œuvres; que les eaux donnent naissance aux reptiles pourvus d'âmes vivantes. Car « en séparant ce qui est précieux de

ce qui est vil ⁹⁶⁴ », vous êtes devenus la bouche de Dieu, par où il dit : « Que les eaux donnent naissance... » non à l'âme vivante, fille de la terre, mais « aux reptiles pourvus d'âmes vivantes, et aux oiseaux qui volent au-dessus de la terre ». Comme ces reptiles, vos sacrements, ô mon Dieu, se sont glissés, grâce aux œuvres de vos saints, parmi les flots des tentations du siècle pour imprégner les peuples de votre nom dans votre baptême.

Ainsi ont été réalisées de grandes merveilles, semblables à d'énormes cétacés ⁹⁶⁵, et les paroles de vos messagers ont volé au-dessus de la terre, sous le firmament de votre Livre, qui devait de son autorité protéger leur vol, partout où elles iraient. Car « ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des discours qui ne soient point entendus ; leur son s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles ⁹⁶⁶ jusqu'aux confins du monde » : en les bénissant, Seigneur, vous les avez multipliées.

Mentirais-je donc ? Ou mêlerais-je et confondrais-je, incapable de les distinguer, les claires notions des choses du firmament et les œuvres corporelles qui s'accomplissent dans la mer agitée, sous le firmament ? Point du tout. Il y a des choses dont l'idée est complète, achevée, ne recevant aucun accroissement des générations, telles les lumières de la sagesse et de la science. Mais ces choses sont l'objet d'opérations matérielles, multiples et variées, et, s'accroissant les unes des autres, elles se multiplient sous votre bénédiction, mon Dieu. C'est ainsi que vous avez compensé la faiblesse vite dégoûtée de nos sens, en donnant à une vérité unique le moyen de s'exprimer en figures aux yeux de l'esprit de mille façons par des mouvements physiques.

Voilà ce qu'ont produit les eaux, mais grâce à votre Verbe. Tout cela est issu des besoins des peuples fermés à votre vérité éternelle, mais grâce à votre Evangile : car ce sont ces eaux qui ont fait jaillir ces choses, et leur amertume stagnante a été cause que votre Verbe les en a fait sortir.

Tout est beau qui est votre œuvre ; mais vous êtes ineffablement plus beau, vous qui avez créé tout ce qui existe. Si Adam n'avait été séparé de vous par sa chute, de son sein ne serait pas sorti l'océan amer du genre humain avec sa curiosité profonde, son orgueil plein de tempêtes, ses flots instables. Et les dispensateurs de votre parole n'auraient pas eu besoin de figurer, au milieu de la mer immense, par des opérations physiques

et sensibles vos actes et vos paroles mystiques. Car c'est en ce sens que j'entends ces « reptiles » et ces « oiseaux » : mais les hommes initiés à ces signes, imprégnés d'eux, ne sauraient progresser au-delà des sacrements matériels, auxquels ils sont soumis, si leur âme ne se haussait à la vie de l'esprit, et, après la parole première, ne tendait à la perfection.

CHAPITRE XXI

L'ÂME VIVANTE.

Et ainsi, grâce à votre Verbe, ce ne sont plus les profondeurs de la mer, mais la terre dégagée des flots amers qui produit, non plus les reptiles doués d'âmes vivantes et les oiseaux, mais l'âme vivante⁹⁶⁷. Et cette âme n'a plus besoin du baptême (dont ne sauraient se passer les païens), comme elle en avait besoin tandis que les eaux la recouvraient. Car on n'entre pas autrement au royaume des cieux, depuis que vous avez établi que telle serait la règle. Pour avoir la foi, elle ne demande plus de grandes merveilles. C'est sans avoir vu des signes et des prodiges⁹⁶⁸ qu'elle croit, car elle est la terre fidèle, déjà séparée des eaux de la mer que l'infidélité rend amères : et « les langues sont un signe, non pour les fidèles, mais pour les infidèles⁹⁶⁹ ». La terre que vous avez établie au-dessus des eaux, n'a donc pas besoin des oiseaux que les eaux ont produits, grâce à votre Verbe. Envoyez-lui donc votre Verbe par vos messagers. Nous racontons leurs œuvres, mais c'est vous qui agissez en eux, pour qu'ils produisent une âme vivante.

La terre la produit, car c'est la terre qui est cause que vos messagers créent en elle cette âme, de même que la mer a été cause de la production des reptiles pourvus d'âmes vivantes, et des oiseaux sous le firmament du ciel. Mais ces êtres ne sont plus nécessaires à la terre, bien qu'elle se nourrisse de poissons pêchés dans les profondeurs de la mer⁹⁷⁰, à cette table que vous avez préparée sous les yeux⁹⁷¹ des croyants : car ils ont été pêchés dans les profondeurs de la mer afin de nourrir la terre aride. Ces oiseaux ont beau être une race marine, c'est sur la terre qu'ils se multiplient. Les premières

prédications évangéliques ont bien eu pour cause l'infidélité des hommes, mais les fidèles aussi y trouvent chaque jour de nombreuses exhortations et bénédictions. Quant à l'âme vivante, c'est de la terre qu'elle tire son origine, car seuls les fidèles ont profité à s'abstenir d'aimer ce monde, afin que leur âme vive pour vous; cette âme qui était morte lorsqu'elle vivait dans des délices mortelles ⁹⁷². O Seigneur, c'est vous qui faites les délices d'un cœur pur.

Laissez donc vos serviteurs œuvrer sur cette terre autrement que dans les eaux d'infidélité, lorsqu'ils prêchaient et parlaient en utilisant des miracles, des signes mystérieux, des termes mystiques pour que l'ignorance, mère de l'étonnement, se fît attentive par la crainte de ces signes secrets. C'est ainsi, en effet, qu'accèdent à la foi les fils d'Adam, qui vous oublient tant qu'ils se dérobent à vos yeux ⁹⁷³ et deviennent « abîme ». Que vos ministres œuvrent comme sur une terre sèche, séparée des gouffres de l'abîme ⁹⁷⁴; et qu'ils soient un modèle pour les hommes en vivant sous leurs regards et en leur servant de modèles.

Ainsi ce n'est pas seulement pour entendre, c'est aussi pour agir que l'on écoute : « Cherchez Dieu et votre âme vivra », la terre donnera naissance à une âme vivante. « Ne vous conformez pas au siècle où nous vivons », gardez-vous de lui ⁹⁷⁵; c'est en évitant les choses dont le désir la tue que l'âme vit ⁹⁷⁶. Abstenez-vous des violences sauvages de l'orgueil, des lâches voluptés de la luxure, de tout ce qui usurpe mensongèrement le nom de la science, afin que les bêtes féroces soient apprivoisées, les animaux domptés et que les serpents deviennent inoffensifs. Car ils figurent allégoriquement les mouvements de l'âme humaine. Le faste de l'orgueil, les délices de la passion, le poison de la curiosité, ce sont les mouvements de l'âme morte, mais non pas morte au point d'être privée de tout mouvement; c'est en s'éloignant de la source de vie qu'elle meurt, le siècle la recueille en passant, et elle se modèle sur lui.

Mais votre parole, mon Dieu, est « la source de la vie éternelle ⁹⁷⁷ », et « elle ne passe pas ». C'est pourquoi elle nous interdit de nous éloigner d'elle par ces mots : « Ne vous conformez pas au siècle où nous vivons », afin que la terre, fertilisée par la source de vie, produise une âme vivante, une âme qui puise dans votre parole transmise par vos évangélistes la force de se maîtriser, en imitant

les imitateurs de votre Christ ⁹⁷⁸. C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression « selon son espèce ⁹⁷⁹ », car l'ami imite volontiers l'ami. « Soyez comme moi, dit l'Apôtre, car je suis comme vous ⁹⁸⁰. »

De la sorte il n'y aura plus dans « l'âme vivante » que des bêtes sans méchanceté, se conduisant avec douceur. Car vous avez formulé ce commandement : « Faites tout ce que vous faites avec douceur et vous serez aimé de tous ⁹⁸¹. » Les animaux domestiques eux aussi seront bons : s'ils mangent, ils ne souffriront pas de leur excès, et s'ils ne mangent pas, leur privation ⁹⁸² ne leur sera pas douloureuse. Les serpents devenus bons seront incapables de nuire, mais resteront habiles à se tenir sur leurs gardes : ils ne chercheront à connaître la nature temporelle qu'autant qu'il est nécessaire pour comprendre ⁹⁸³ et contempler l'éternité à travers les choses créées. Ces animaux obéissent à la raison, lorsque, s'écartant de leurs voies mortelles, ils vivent et deviennent bons.

CHAPITRE XXII

SENS MYSTIQUE DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

Ainsi, Seigneur, notre Dieu et notre Créateur, lorsque nos attachements, dont nous mourions parce qu'ils nous faisaient vivre mal, se seront affranchis de l'amour du siècle, que notre âme, en vivant bien, commencera à devenir une âme vivante, et que s'accomplira la parole que vous avez dite par la bouche de votre Apôtre : « Ne vous conformez pas au siècle ⁹⁸⁴ où nous vivons », alors se réalisera aussi le commandement que vous y joigniez aussitôt en disant : « Mais réformez-vous en renouvelant votre cœur. » Vous n'avez pas dit : « Selon votre espèce », comme si nous devions imiter nos prédécesseurs ou vivre d'après les exemples d'un homme meilleur que nous. Vous n'avez pas dit : « Que l'homme soit fait selon son espèce », mais « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ⁹⁸⁵ », pour que nous puissions reconnaître votre volonté.

C'est pourquoi le dispensateur de votre pensée qui a engendré des fils pour l'Évangile, ne voulant pas n'avoir que des « petits enfants ⁹⁸⁶ » à allaiter ⁹⁸⁷ et à réchauffer sur son sein comme une nourrice, disait :

« Réformez-vous en renouvelant votre cœur ⁹⁸⁸, afin de connaître la volonté de Dieu qui est bonne, plaisante et parfaite ⁹⁸⁹. Aussi vous ne dites pas : « Que l'homme soit créé », mais « créons l'homme »; ni, « selon son espèce », mais « à notre image et à notre ressemblance ». Car celui dont le cœur est renouvelé, et qui comprend et qui connaît votre vérité, n'a plus besoin qu'un autre lui apprenne à imiter son espèce. En suivant vos leçons, il s'assure par lui-même de votre volonté qui est « bonne, plaisante et parfaite ». Vous lui enseignez — son esprit est capable de recevoir cet enseignement — à voir la Trinité de l'Unité et l'Unité de la Trinité. Voilà pourquoi après cette parole au pluriel : « Créons l'homme », il est dit au singulier : « Et Dieu créa l'homme ». Après ce pluriel : « A notre image », ce singulier : « A l'image de Dieu. » Ainsi l'homme « se renouvelle pour la connaissance de Dieu, à l'image de son créateur ⁹⁹⁰ », et « devenu spirituel, il juge de tout », de tout ce qui doit être jugé, et « il n'est lui-même jugé par personne ⁹⁹¹ ».

CHAPITRE XXIII

COMPÉTENCE DU « SPIRITUEL ».

« Il juge de tout », cela veut dire qu'il a autorité sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sauvages, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent à la surface du sol ⁹⁹². Il exerce cette autorité par son intelligence, qui le rend apte à percevoir « ce qui est de l'Esprit de Dieu ⁹⁹³ ». D'ailleurs, « élevé à un si grand honneur », l'homme n'a pas compris sa dignité; il a vécu comme les bêtes sans raison, et il est devenu semblable à elles ⁹⁹⁴.

C'est ainsi que dans votre Eglise, ô mon Dieu, par l'effet de la grâce que vous lui avez accordée — car nous sommes votre œuvre ⁹⁹⁵, et au nombre de vos œuvres bonnes — ne figurent pas seulement ceux qui commandent selon l'Esprit, mais encore ceux qui obéissent selon l'Esprit à ceux qui commandent. Car vous avez fait ainsi la créature humaine « mâle et femelle ⁹⁹⁶ », dans votre grâce spirituelle, où « il n'y a plus ni mâle ni femelle selon le sexe, ni Juif ni Grec, ni esclave

ni homme libre ⁹⁹⁷ ». Donc « les spirituels », ceux qui commandent comme ceux qui obéissent, jugent « spirituellement ». Ils ne jugent pas des vérités spirituelles qui brillent au firmament, car on ne doit pas porter de jugements sur une autorité si sublime. Ils ne jugent pas non plus de votre Livre saint, même en ses passages sans clarté : nous lui soumettons notre intelligence, et nous tenons pour certain que même ce qui est fermé à nos regards est parole juste et vraie. L'homme, même « spirituel » déjà et « renouvelé dans la connaissance, selon l'image de Celui qui l'a créé ⁹⁹⁸ », doit être « l'observateur de la loi, et non pas son juge ⁹⁹⁹ ». Le « spirituel » ne prend pas sur lui de classer les hommes en « spirituels » et en « charnels ». Vos yeux seuls, mon Dieu, les distinguent, alors que nulle action ne les a encore révélés aux nôtres, pour que nous les connaissions « d'après leurs fruits ¹⁰⁰⁰ ». Mais vous, Seigneur, vous les connaissez déjà, vous les avez séparés, et appelés dans le mystère de votre pensée, avant d'avoir créé le firmament. Il a beau être « spirituel », il ne juge pas des foules turbulentes de ce siècle. « Pourquoi jugerait-il ceux du dehors », lui qui ignore ¹⁰⁰¹ qui en sortira pour savourer la douceur de votre grâce, et qui demeurera dans l'éternelle amertume de l'impiété ?

Ainsi donc, l'homme que vous avez créé « à votre image », n'a pas reçu puissance sur les flambeaux du ciel, ni sur le ciel mystérieux lui-même, ni sur ce jour et cette nuit que vous avez appelés à l'être avant la création du ciel, ni sur cette « réunion des eaux » qu'est la mer. Mais il a reçu puissance sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur tous les animaux, sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe à la surface du sol.

Il juge et approuve ce qu'il trouve bon, et réprouve ce qu'il trouve mauvais, soit dans la célébration des sacrements par où sont initiés ceux que votre miséricorde s'en va quérir au milieu des eaux, soit dans les cérémonies où l'on sert ce poisson pêché dans les profondeurs et que mange la terre pieuse, soit dans les paroles et les discours soumis à l'autorité de votre Livre, et qui, pareils à des oiseaux, volent sous le firmament : interprétations, expositions, discussions, controverses, bénédictions, invocations qui jaillissent de la bouche en signes sonores, pour que le peuple réponde : Amen ! Il faut physiquement énoncer toutes ces paroles et la

raison en est dans l'abîme du siècle, la cécité de la chair qui, dans son impuissance à voir la pensée, a besoin de sons qui frappent l'oreille. Ainsi, c'est sur la terre sans doute que les oiseaux se multiplient; ils tirent pourtant des eaux leur origine.

Le spirituel juge encore en approuvant ce qu'il trouve bon, en réprouvant ce qu'il trouve mauvais dans les œuvres et les mœurs des fidèles, dans leurs aumônes comparables aux fruits de la terre; il juge de « l'âme vivante » aux passions apprivoisées par la chasteté, les jeûnes ¹⁰⁰², les pensées pieuses, dans la mesure où ces choses sont perceptibles aux sens corporels. Bref il est juge de tout ce qu'il peut corriger.

CHAPITRE XXIV

« CROISSEZ ET MULTIPLIEZ. »

Mais, qu'est-ce que cela? Quel est ce mystère? Voici que vous bénissez les hommes, Seigneur, « afin qu'ils croissent, se multiplient ¹⁰⁰³, et remplissent la terre ». N'est-ce point que vous voulez nous donner quelque chose à entendre? Pourquoi n'avez-vous pas pareillement béni la lumière, que vous avez appelée « le jour », ni le firmament, ni les flambeaux célestes, ni les astres, ni la terre, ni la mer? Je dirais, mon Dieu, qui nous avez créés à votre image, je dirais que vous avez voulu départir spécialement à l'homme le bienfait de cette bénédiction si vous n'aviez béni également les poissons et les monstres de la mer afin qu'ils croissent, se multiplient, peuplent les eaux marines, et les oiseaux afin qu'ils se multiplient sur la terre. Je dirais aussi que cette bénédiction a été réservée aux vivants qui se reproduisent d'eux-mêmes par génération, si je la voyais répandue sur les arbres, les plantes, les animaux de la terre. Mais il n'a été dit ni aux plantes, ni aux arbres, ni aux reptiles : « Croissez et multipliez », et pourtant toutes ces créatures s'accroissent par génération, comme les poissons, les oiseaux et les hommes, et conservent ainsi leur espèce.

Que dire alors, ô ma Lumière, ô Vérité? Que cette parole n'a point de sens, qu'elle est vaine? En aucune façon, ô Père de toute piété. Loin de moi, loin du servi-

teur de votre Verbe, la pensée d'une telle affirmation ! Et si, moi, je n'entends pas le sens de cette phrase, que de meilleurs que moi, je veux dire de plus intelligents, l'entendent mieux, selon la mesure de sagesse que vous avez donnée, mon Dieu, à chacun.

Du moins ayez pour agréable que je confesse devant vous ¹⁰⁰⁴ la certitude où je suis que vous n'avez pas parlé ainsi en vain. Je ne tairai pas les réflexions que la lecture de ce texte me suggère. Elles sont vraies ; et je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher d'entendre ainsi les textes figurés de vos Livres. Je sais que des signes matériels peuvent exprimer diversement une idée que l'esprit ne conçoit que dans un sens, et que l'esprit peut concevoir en des sens divers une idée exprimée par une seule image matérielle. Telle est la simple idée de l'amour de Dieu et du prochain. De multiples symboles, d'innombrables langues, et dans chaque langue d'innombrables locutions lui donnent une expression sensible. C'est ainsi que croissent et se multiplient les productions des eaux. Prenez garde encore à ceci, vous tous qui me lisez. Voici une phrase que l'Écriture nous propose sous une seule forme et que la voix ne fait sonner que d'une seule manière : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ¹⁰⁰⁵ ». Ne peut-elle pas être entendue diversement — j'écarte l'hypothèse de l'erreur et de la tromperie — selon que l'on adopte telle ou telle espèce d'interprétation pareillement vraies. C'est ainsi que croissent et se multiplient les descendance humaines !

Si nous considérons la nature même des choses non plus allégoriquement, mais au propre, la parole : « Croissez et multipliez » s'applique à toutes les créatures qui naissent d'une semence. Si nous l'entendons au figuré, comme, à mon avis, le veut plutôt l'Écriture, qui ne réserve pas pour rien cette bénédiction aux poissons et aux hommes, nous trouvons des « multitudes » dans les créatures spirituelles et temporelles, comme dans le ciel et sur la terre ; dans les âmes justes et injustes, comme dans la « lumière » et les « ténèbres » ; dans les auteurs sacrés par qui la Loi nous fut annoncée, comme dans le firmament établi entre l'eau et l'eau ; dans la société d'amertume des peuples, comme dans la mer ; dans le zèle des âmes pieuses comme dans une terre sèche ; dans les œuvres de miséricorde accomplies en cette vie, comme dans les plantes qui naissent d'une semence et dans les arbres fruitiers ; dans les dons spi-

rituels dispensés pour notre bien comme dans les « flambeaux » du ciel; dans les passions réglées par la tempérance, comme dans l'« âme vivante ».

Dans toutes ces choses nous rencontrons multitude, fécondité, accroissement. Mais cet accroissement et cette prolifération qui fait qu'une seule pensée peut être formulée de mainte façon, et qu'une seule formule peut être comprise de mainte manière, nous ne les trouvons que dans les signes sensibles et dans les vérités intelligibles. Les signes sensibles, rendus nécessaires par la profondeur de notre aveuglement charnel, correspondent, d'après moi aux générations des eaux; quant aux vérités intelligibles, engendrées par notre féconde intelligence, elles sont figurées, à mon sens, par les générations humaines. Et c'est pour cela, Seigneur, que vous avez dit, je le crois, et aux eaux et aux hommes : « Croissez et multipliez ». Dans cette bénédiction, j'aperçois que vous nous avez accordé la faculté, le pouvoir de formuler de bien des façons une idée unique, et de comprendre de bien des façons aussi une formule unique, mais obscure. C'est ainsi que « les eaux de la mer » se peuplent et leurs vagues symbolisent les interprétations diverses que peuvent recevoir des paroles.

C'est ainsi également que la terre se peuple de générations humaines; son aridité se révèle à sa passion pour la vérité, et elle est soumise au pouvoir de la raison ¹⁰⁰⁶.

CHAPITRE XXV

LES FRUITS DE LA TERRE.

Je veux dire aussi, Seigneur mon Dieu, ce que la suite de votre Ecriture me suggère. Je le dirai sans crainte, car je dirai la vérité. N'est-ce pas vous qui m'inspirez ce que vous voulez que j'en dise? Je ne crois pas que je puisse être véridique, si vous ne m'inspirez pas puisque vous êtes la « vérité » même, et que « tout homme est menteur ¹⁰⁰⁷ ». C'est pourquoi « celui qui profère un mensonge parle de son propre fonds ¹⁰⁰⁸ ». Pour être véridique, je ne parlerai que d'après vous.

Vous nous avez donné pour nourriture « toutes les plantes qui portent semence et qui couvrent toute la

terre, et tous les arbres qui contiennent en soi, sous forme de germe, leurs fruits en puissance ¹⁰⁰⁹ ». Et ce n'est pas à nous seuls que vous avez donné cette nourriture, c'est aussi à tous les oiseaux du ciel, aux bêtes de la terre et aux reptiles, mais non point aux poissons et aux grands cétacés.

Nous disions que ces fruits de la terre signifient et figurent en allégorie les œuvres de miséricorde, que produit pour les nécessités de cette vie « la terre » féconde. Il était comparable à une « terre » de ce genre, le pieux Onésiphore ¹⁰¹⁰ dont la maison a reçu la grâce de votre miséricorde, parce qu'il avait souvent assisté votre Paul, et qu'il n'avait pas rougi de ses chaînes. C'est ce que firent aussi les frères qui, de Macédoine ¹⁰¹¹, lui fournirent ce qui lui manquait, produisant aussi une abondante moisson. Et comme l'Apôtre se plaint de certains « arbres » qui ne lui avaient pas donné le fruit qu'ils lui devaient, quand il écrit : « Dans ma première défense, personne ne m'a secouru ; tous m'ont abandonné. Puisse cela ne point leur être imputé ¹⁰¹² ! » Car on doit ces « fruits » à ceux qui nous dispensent une doctrine de raison en nous faisant comprendre les mystères divins. Nous les leur devons comme à des hommes ; nous les leur devons comme à des « âmes vivantes » qui nous offrent des exemples de toutes les vertus ; et nous les leur devons aussi comme à des « oiseaux » du ciel, à cause des bénédictions qu'ils répandent abondamment sur la terre, car « leur voix s'est fait entendre sur toute la terre ¹⁰¹³ ».

CHAPITRE XXVI

LE « DON » ET LE « FRUIT ».

Ils se nourrissent de ces aliments, ceux qui y trouvent leur joie ; mais ils n'y trouvent pas leur joie, les hommes « qui se font un dieu de leur ventre ¹⁰¹⁴ ». Chez ceux mêmes qui portent ces fruits, le fruit, ce n'est pas ce qu'ils donnent, mais l'esprit dans lequel ils le donnent.

Aussi, celui qui « servait son Dieu et non son ventre », je vois bien la source de sa joie, et je partage pleinement cette joie. Il venait de recevoir les présents que lui avaient envoyés par Epaphrodite les Philippiciens ¹⁰¹⁵. La raison

de sa joie, je la vois bien. C'est d'elle qu'il se repaît, car il dit en toute vérité : « Je me suis grandement réjoui, dans le Seigneur, en voyant enfin reflleurir pour moi vos sympathies anciennes, dont vous vous étiez dégoûtés ¹⁰¹⁶. » Les Philippiciens avaient donc été en proie aux langueurs et comme au dessèchement d'un long dégoût; ils ne produisaient plus le fruit des bonnes œuvres; et si Paul se réjouit, c'est pour eux, parce que leurs sympathies ont fleuri, et non pour lui, parce qu'ils lui sont venus en aide dans son indigence. Car il dit ensuite : « Ce n'est pas à cause de mes besoins que je parle ainsi; j'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais m'accommoder des privations et je sais m'arranger de l'abondance. En tout et partout je me suis habitué à la satiété et à la faim, à l'abondance et au dénuement. Je puis tout en Celui qui me fortifie ¹⁰¹⁷. »

D'où vient donc ta joie, ô grand Paul? D'où vient ta joie, de quoi te nourris-tu, homme « qui fut renouvelé pour connaître Dieu, à l'image de ton Créateur », âme vivante qui montra une telle maîtrise de soi, langue ailée qui enseigne les mystères? C'est assurément à de telles âmes qu'est dû cet aliment. Quel est cet aliment nourricier? La joie. Écoutons la suite : « Cependant vous avez bien agi en partageant mes tribulations ¹⁰¹⁸. » Telle est la source de sa joie, voilà ce dont il se nourrit : les bonnes actions dont il est l'objet, non le soulagement qu'a reçu sa misère. Il dit : « Dans la tribulation vous avez dilaté mon cœur ¹⁰¹⁹ », car il sait vivre dans l'abondance et souffrir les privations, en Vous qui le reconfortez. « Vous savez, dit-il, vous aussi, Philippiciens, que dans les premiers temps de ma prédication de l'Évangile, quand je quittai la Macédoine, aucune église ne m'ouvrit un compte de doit et avoir, à l'exception de vous seuls, qui m'avez envoyé à Thessalonique, à deux reprises, de quoi pourvoir à mes besoins ¹⁰²⁰. » C'est de les voir revenus maintenant à ces bontés qu'il se réjouit et il se félicite qu'ils reflouissent comme un champ qui a retrouvé sa fertilité.

Est-ce la pensée de ses intérêts qui lui fait dire : « Vous m'avez envoyé de quoi pourvoir à mes besoins? » Est-ce la cause de sa joie? Nullement. Et d'où le savons-nous? Parce qu'il dit ensuite : « Je ne recherche pas le don, mais le fruit ¹⁰²¹. » J'ai appris de vous, mon Dieu, à distinguer le don du fruit. Le don, c'est la chose même que donne celui qui subvient à nos besoins, c'est l'argent, le manger, le boire, le vêtement, un abri, des secours. Le fruit, c'est

la volonté bonne et droite du donateur. Car le bon Maître ne se borne pas à dire : « Celui qui aura recueilli un prophète », il ajoute : « en qualité de prophète ». Il ne se borne pas à dire : « Celui qui aura recueilli un juste... », il ajoute : « en qualité de juste ». C'est à ce prix que l'un recevra la récompense d'un prophète et l'autre celle d'un juste. Il ne dit pas seulement : « Celui qui aura donné un verre d'eau fraîche à l'un d'entre les moindres des miens, » il ajoute : « mais en sa qualité de disciple », et il poursuit : « En vérité, je vous le dis : il ne perdra pas sa récompense. » Le don, c'est de recueillir un prophète, de recueillir un juste, de présenter un verre d'eau fraîche à un disciple; le fruit, c'est de faire cela en considération de leur qualité de prophète, de juste, de disciple ¹⁰²². C'est de cette sorte de fruits qu'Hélie était nourri par la veuve : elle savait qu'elle nourrissait l'homme de Dieu, et c'est pour cela qu'elle le nourrissait. Quant aux aliments que lui apportait le corbeau, il n'y avait là qu'un don, et ce n'était pas l'Hélie intérieur ¹⁰²³, mais l'Hélie extérieur qui recevait cette nourriture, celui qui aurait pu mourir faute d'un tel aliment.

CHAPITRE XXVII

« POISSONS » ET « CÉTACÉS ».

Aussi, Seigneur, je dirai devant vous la vérité. Lorsque des ignorants et des infidèles ¹⁰²⁴ qui, pour être initiés et gagnés à la foi, ont besoin de ces sacrements d'initiation et de ces miracles merveilleux, figurés, à mon sens, par les « poissons » et les « cétacés », recueillent vos enfants pour assurer leur réfection corporelle ou leur venir en aide dans les nécessités de la vie présente, sans savoir ce qui leur en fait une obligation, ni en vue de quoi ils doivent agir, ces gens-là ne donnent pas, ni leurs obligés ne reçoivent une véritable nourriture. Car les uns n'agissent point avec une volonté sainte et droite, et les autres ne se réjouissent point des dons reçus, n'y apercevant aucun fruit. Or l'âme ne se nourrit que de ce qui la réjouit. C'est pourquoi les poissons et les cétacés ne se nourrissent pas d'aliments que la terre ne porte qu'après avoir été dégagée et purifiée de l'amertume des flots marins.

CHAPITRE XXVIII

EXCELLENCE DE LA CRÉATION.

Vous avez vu, ô mon Dieu, tout ce que vous aviez créé, et vos œuvres vous ont paru excellentes¹⁰²⁵. Nous les voyons, nous aussi, et elles nous paraissent excellentes. Pour chaque espèce d'œuvres créées, après avoir dit : « Qu'elles soient », et quand elles furent, vous avez vu qu'elles étaient bonnes. Il est écrit sept fois, je l'ai compté, que vous avez vu la bonté de votre œuvre ; et la huitième fois, vous avez contemplé votre création tout entière et vous avez dit qu'elle était, non seulement bonne, mais excellente dans son ensemble. Considérées séparément, vos œuvres n'étaient que bonnes ; considérées dans leur ensemble, elles étaient bonnes, et même excellentes. La beauté des corps prête aussi au même jugement. Un corps, formé de membres tous beaux, est beaucoup plus beau que ces membres mêmes dont l'harmonieuse organisation forme l'ensemble, bien que, considérés à part, ils aient aussi leur beauté.

CHAPITRE XXIX

DIEU N'A PAS VU LA BONTÉ DE SON ŒUVRE
DANS LE TEMPS.

J'ai cherché à me rendre compte si c'est sept ou huit fois que vous vîtes la bonté de vos œuvres et qu'elles vous plurent. Et je n'ai pas trouvé que votre vision fût soumise à la loi du temps, ce qui m'eût fait comprendre que vous ayez regardé à tant de reprises votre création. Alors j'ai dit : « Seigneur, votre Ecriture n'est-elle pas vraie, inspirée par vous, la sincérité, la vérité même¹⁰²⁶ ? Pourquoi donc me dites-vous que votre vision des choses est étrangère au temps, tandis que votre Ecriture me dit que chaque jour vous vîtes la bonté de vos œuvres ? Et j'ai calculé combien de fois vous la vîtes.

Vous êtes mon Dieu. Aussi m'avez-vous répondu,

parlant d'une voix forte à l'oreille intérieure ¹⁰²⁷ de votre serviteur. Faisant violence à ma surdité, vous me criez : « O homme, ce que mon Ecriture dit, c'est moi qui le dis. Mais elle parle dans le temps, alors que ma Parole est en dehors du temps, car elle demeure avec moi, éternelle comme moi. Ainsi, ce que vous voyez par mon Esprit, c'est moi qui le vois ; ce que vous dites par mon Esprit, c'est moi qui le dis. Mais tandis que vous voyez ces choses dans le temps, moi, je ne les vois pas dans le temps ; de même vous les dites dans le temps, et moi, je ne les dis pas dans le temps. »

CHAPITRE XXX

ERREUR MANICHÉENNE.

Je vous ai entendu, Seigneur, mon Dieu, et j'ai recueilli dans mon cœur une goutte suave de votre vérité. J'ai compris qu'il est des hommes à qui déplaisent vos œuvres. Ils prétendent que c'est contraint par la nécessité, que vous avez fait nombre d'entre elles, comme la structure des cieux, l'ordre des astres ; que vous ne les avez pas créées de votre propre substance, mais qu'elles existaient déjà ailleurs, à l'état de choses créées ; que vous vous êtes borné à les rassembler, à les réunir, à les ordonner ; qu'avec elles vous avez édifié les remparts du monde, après avoir vaincu vos ennemis, afin que cette construction les tint soumis et impuissants à se révolter de nouveau contre vous ; que vous n'avez ni créé ni organisé d'autres êtres, comme les êtres de chair, les tous petits animaux et tout ce qui tient à la terre par des racines ; que c'est un esprit hostile, une autre nature, laquelle n'a pas été créée par vous et s'oppose à vous dans les bas-fonds du monde, qui les a engendrés et organisés. Ces insensés s'expriment ainsi parce qu'ils ne voient pas vos œuvres par votre Esprit et qu'ils ne vous reconnaissent pas en elles.

CHAPITRE XXXI

C'EST DIEU QUI NOUS ÉCLAIRE
LORSQUE NOUS DISTINGUONS LA BONTÉ DE SES ŒUVRES.

Mais ceux qui voient vos œuvres par votre Esprit, c'est vous qui voyez en eux. Ainsi lorsqu'ils voient qu'elles sont bonnes, c'est vous qui les regardez comme bonnes; dans tout ce qui leur plaît à cause de vous, c'est vous qui leur plaisez, et ce qui nous plaît par votre Esprit vous plaît en nous. « Qui des hommes, en effet, connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? Pareillement, ce qui est en Dieu, personne ne le connaît que l'Esprit de Dieu. Quant à nous, dit encore Paul, nous n'avons point reçu l'Esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les dons qui nous viennent de Dieu ¹⁰²⁸. »

Ainsi j'ai des raisons de dire : certes personne ne sait ce qui est de Dieu, à l'exception de l'Esprit de Dieu. Comment dès lors, nous aussi, connaissons-nous « les dons qui nous viennent de Dieu »? Voici la réponse que j'ai reçue : « Les choses mêmes que nous savons par son Esprit, personne ne les sait, que l'Esprit de Dieu. C'est justement que l'on a dit à ceux qui parlaient, inspirés par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui parlez ¹⁰²⁹ »; et à ceux qui tirent leur science de l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui savez. » Et avec non moins de raison, à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui voyez. » Ainsi dans tout ce que nous voyons de bon par l'Esprit de Dieu, ce n'est pas nous qui le voyons, c'est Dieu.

C'est donc une chose de juger mauvais ce qui est bon, comme le font les hommes dont j'ai parlé plus haut ¹⁰³⁰. C'en est une autre de voir que ce qui est bon est bon : par exemple maintes gens aiment votre création parce qu'elle est bonne, mais ne vous aiment point en elle; aussi préfèrent-ils jouir d'elle que de vous. Il est un troisième cas : un homme voit qu'une chose est bonne, mais c'est Dieu qui voit en lui qu'elle est bonne, et c'est Dieu qui est aimé dans sa création. Il ne saurait l'être que grâce à l'Esprit que Dieu nous a donné, car « l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui

nous a été donné ¹⁰³¹ », et par qui nous voyons que tout ce qui a quelque existence est bon, tenant son existence de Celui qui est, non point en quelque mesure, mais absolument ¹⁰³².

CHAPITRE XXXII

ABRÉGÉ DE LA CRÉATION.

Grâces vous soient rendus, Seigneur ¹⁰³³ ! Nous voyons le ciel et la terre, c'est-à-dire la partie supérieure et inférieure du monde matériel, ou bien la création spirituelle et la création matérielle; et pour l'ornement de ces parties dont est composé soit l'ensemble de la masse du monde, soit l'ensemble de toute la création, nous voyons que la lumière a été créée et séparée des ténèbres. Nous voyons le firmament du ciel, qu'il s'agisse de celui qui est situé entre les eaux spirituelles supérieures et les eaux matérielles inférieures, le premier corps du monde qui ait été créé, ou encore ces espaces de l'air, nommés aussi le ciel, où vagabondent les oiseaux du ciel entre les eaux qui s'élèvent en vapeurs et par les nuits sereines se condensent en rosées, et celles qui coulent, pesantes, sur la terre. Nous voyons la beauté des eaux amassées dans les plaines de la mer, et la terre sèche, tantôt nue, tantôt ayant pris forme visible et ordonnée, et devenue la mère des plantes et des arbres. Nous voyons les flambeaux du ciel briller au-dessus de nous, le soleil suffire au jour, la lune et les étoiles consoler la nuit et tous ces astres marquer et exprimer les moments du temps. Nous voyons dans l'élément humide pulluler partout des poissons, des monstres, des animaux ailés : car la densité de l'air qui porte le vol des oiseaux se forme de l'évaporation des eaux. Nous voyons la face de la terre s'orner des animaux terrestres, et l'homme, créé à votre image et ressemblance, maître de tous les animaux sans raison, précisément parce qu'il est à votre image et vous ressemble, c'est-à-dire par la vertu de la raison et de l'intelligence. Et comme, dans l'âme humaine, il y a une partie qui commande par la réflexion et une autre qui se soumet et obéit, ainsi la femme a été créée physiquement pour l'homme; sans doute

elle a un esprit et une intelligence raisonnable pareils à ceux de l'homme, cependant son sexe la met sous la dépendance du sexe masculin : c'est de cette façon que le désir, principe de l'action, se soumet à la raison pour en tirer l'art de bien faire. Voilà ce que nous voyons, et que chacune de ces choses, prise à part, est bonne, et que toutes, dans leur ensemble, sont très bonnes.

CHAPITRE XXXIII

LA MATIÈRE ET LA FORME DU MONDE.

Que vos œuvres vous louent ¹⁰³⁴, pour que nous vous aimions, et accordez-nous de vous aimer, pour que vos œuvres vous louent ! Elles ont leur commencement et leur fin dans le temps, leur lever et leur coucher, leur progrès et leur décadence, leur beauté et leurs défauts. Elles ont donc successivement leur matin et leur soir, les unes mystérieusement, les autres clairement.

Elles ont été faites par vous de rien, non de votre substance, ni de quelque substance étrangère ou antérieure à vous, mais d'une matière concréée, c'est-à-dire, créée par vous en même temps. Car sans aucun intervalle de temps vous avez donné une forme à la matière informe. Sans doute la matière du ciel et de la terre est une chose, et leur forme en est une autre ; la matière vous l'avez faite de rien, la forme vous l'avez tirée de la matière informe. Cependant vous avez créé l'une et l'autre simultanément, de sorte qu'entre la matière et la forme il n'y eût pas le moindre intervalle de durée.

CHAPITRE XXXIV

ALLÉGORIE DE LA CRÉATION.

Nous avons aussi réfléchi à la signification figurée de l'ordre selon lequel s'est accomplie votre création et de l'ordre du récit qu'en fait l'Écriture. Nous avons vu que vos œuvres, considérées séparément, sont bonnes,

et dans leur ensemble, excellentes; dans votre Verbe, dans votre Fils unique, nous avons vu le ciel et la terre, la tête et le corps de l'Eglise, prédestinés avant tous les temps, alors qu'il n'y avait ni matin ni soir. Et dès que vous avez commencé d'exécuter dans le temps ce que vous aviez décidé en dehors du temps, afin de révéler ce qui était caché et d'ordonner nos désordres — car nos péchés étaient sur nous et nous nous perdions loin de vous dans de profondes ténèbres, et votre Esprit bienveillamment était suspendu sur nous, pour nous secourir au moment opportun — vous avez justifié les impies ¹⁰³⁵; vous les avez séparés des pécheurs; vous avez solidement assis l'autorité de votre Livre entre ceux d'en haut qui vous seraient dociles et ceux d'en bas qui seraient soumis aux premiers; vous avez réuni en un corps unique, pourvu de la même âme, la société des infidèles, afin qu'apparût le zèle des fidèles, fécond en œuvres de miséricorde et distribuant aux pauvres les biens de la terre pour acquérir ceux du ciel.

Alors vous avez allumé des flambeaux dans le firmament : vos saints qui possédaient la parole de vie et brillaient d'une sublime autorité due à leurs dons spirituels. Puis pour convertir les nations infidèles, vous avez fait avec la matière corporelle les sacrements, les miracles visibles, les accents des paroles sacrées, conformes au firmament de votre Livre, par quoi seraient bénis vos fidèles eux-mêmes. Vous avez ensuite formé l'âme vivante des fidèles par la discipline des passions bien réglées et par la force de la chasteté. Et puis cette âme qui n'était soumise qu'à vous et qui n'avait plus besoin d'aucune autorité humaine à imiter, vous l'avez renouvelée à votre image et ressemblance; vous avez soumis, comme la femme à l'homme, l'action raisonnable à la supériorité de l'intelligence; et, comme vos ministres sont nécessaires au progrès des fidèles en cette vie, vous avez voulu que ces mêmes fidèles leur procurassent à tous de quoi pourvoir à leurs besoins temporels, bonnes œuvres dont ils récolteront le fruit plus tard. Nous voyons toutes ces choses et elles sont très bonnes, parce que vous les voyez en nous, vous qui nous avez donné l'Esprit, afin que, par lui, il nous fût possible de les voir et de vous aimer en elles.

CHAPITRE XXXV

PRIÈRE FINALE.

Seigneur Dieu, vous qui nous avez tout donné, donnez-nous la paix du repos ¹⁰³⁶, la paix du sabbat, la paix qui n'a pas de soir. Car cet ordre magnifique de choses « excellentes » passera, lorsqu'il aura atteint le terme de sa destinée. Il aura son soir comme il a eu son matin.

CHAPITRE XXXVI

LE REPOS DU SEPTIÈME JOUR.

Or le septième jour est sans soir, il n'a pas de coucher parce que vous l'avez sanctifié pour qu'il se prolonge éternellement. Et en nous parlant du repos que vous avez pris le septième jour, après avoir créé vos œuvres « excellentes », bien que vous les ayez créées sans sortir de votre repos, la voix de votre Livre nous annonce que nous aussi, après avoir accompli nos œuvres qui ne sont « excellentes » que parce que vous nous avez donné la grâce de les accomplir, nous trouverons le repos en vous, dans le sabbat de la vie éternelle.

CHAPITRE XXXVII

DIEU ET L'ÂME HUMAINE.

Alors aussi vous vous reposerez en nous, comme aujourd'hui vous agissez en nous; et le repos que nous goûterons sera le vôtre, comme les œuvres que nous faisons sont les vôtres. Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours agissant et toujours en repos. Vous ne voyez pas dans le temps, vous n'agissez pas dans le temps, vous ne vous reposez pas dans le temps. Et cependant

c'est vous qui faites que nous voyons dans le temps, c'est vous qui faites le temps lui-même, et le repos après le temps.

CHAPITRE XXXVIII

LE REPOS EN DIEU.

Nous voyons donc les choses que vous avez faites, parce qu'elles sont; mais pour vous, elles ne sont que parce que vous les voyez. En regardant en dehors de nous, nous voyons qu'elles sont; en réfléchissant, nous voyons qu'elles sont bonnes. Mais vous, vous les avez vues déjà toutes faites, en voyant qu'elles étaient à faire.

Maintenant, nous sommes enclins à faire le bien, depuis que notre cœur en a puisé l'idée dans votre Esprit; autrefois, nous inclinions au mal parce que nous vous délaissions. Mais vous, Dieu, l'unique bien, jamais vous n'avez cessé de faire le bien. Certaines de nos œuvres par l'effet de votre grâce sont bonnes, mais elles ne sont pas éternelles. Cependant nous espérons qu'après les avoir accomplies, nous goûterons le repos dans votre Grandeur sanctifiante. Mais vous, Bien qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous goûtez un éternel repos, car vous êtes vous-même votre propre repos.

Quel homme donnera à l'homme de comprendre cette vérité? Quel ange le donnera à l'ange? Quel ange à l'homme? C'est à vous qu'on doit le demander, c'est en vous qu'on doit le chercher, c'est à votre porte qu'on doit frapper. C'est ainsi seulement que l'on recevra, que l'on trouvera, et que s'ouvrira votre porte ¹⁰³⁷.

NOTES

LIVRE PREMIER

1. *Ps.* CXLIV, 3.
2. *Ps.* CXLVI, 5.
3. *Jac.* IV, 6; I *Pierre*, v, 5.
4. *Rom.* x, 14.
5. *Ps.* XXI, 27.
6. *Mt.* VII, 7.
7. Il s'agit vraisemblablement de saint Ambroise.
8. *Gen.* I, 1.
9. *Ps.* CXXXVIII, 8.
10. *Rom.* XI, 36.
11. *Jerem.* XXIII, 24.
12. Cf. *Ps.* XVII, 32.
13. *Job*, IX, 5.
14. *Mt.* XXV, 27.
15. *Ps.* XXXI, 5.
16. *Ps.* XVIII, 14.
17. *Ps.* CXV, 1.
18. *Ps.* XXXI, 5.
19. *Ps.* XXVI, 12.
20. *Ps.* CXXIX, 3.
21. *Gen.* XVIII, 27.
22. *Ps.* XCH, 19; LXVIII, 17.
23. *Mt.* XI, 25.
24. *Mal.* III, 6.
25. *Ps.* CI, 28.
26. *Ps.* CI, 28.
27. *Ex.* XVI, 15; *Eccles.* XXXIX, 17.
28. *Job*, XIV, 5.
29. Cf. le *de Peccatorum meritis et remissione* I, XXXV, 66 et s. où Augustin s'attarde longuement à cette idée de la malice de l'enfant.

30. *Ps.* XCI, 2.
31. *Ps.* L, 7.
32. *Gen.* III, 16; *Eccles.* XL, 1; *Jerem.* XXXII, 19. Dans la *Cité de Dieu* Augustin va jusqu'à écrire : « Qui ne s'épouvanterait et ne préférerait mourir si on lui donnait le choix ou de souffrir la mort ou de recommencer son enfance. »
33. *Ps.* XCIII, 22.
34. *Ps.* XXI, 3.
35. *Gen.* XXVIII, 15; *Job*, VII, 20.
36. *Gen.* I, 27.
37. Ce passage prend tout son sens, rapproché du livre XIII, chap. XII.
38. *Mt.* X, 30.
39. *Ps.* LXXVII, 39.
40. Ce ton dédaigneux, en parlant d'une œuvre païenne, est coutumier aux écrivains chrétiens des premiers siècles de l'Empire.
41. *Jean*, VI, 35; 48; 59.
42. *Énéide*, VI, 457.
43. *Jerem.*, XVIII, 11.
44. *Énéide*, II, 772.
45. *Ps.* LX, 2.
46. *Ps.* XVII, 30; I *Cor.* I, 8.
47. *Ps.* V, 3.
48. Cicéron, *Tuscul.*, I, 26.
49. Térence, *Eunuque*, 585, 589.
50. *Énéide*, I, 38.
51. Cf. au sujet de cet exercice scolaire Quintilien, *Institution oratoire*, X, 5.
52. *Ps.* CII, 8; LXXXV, 15.
53. *Ps.* LXXXV, 13.
54. *Ps.* XLI, 3; XV, 11.
55. *Ps.* XXVI, 8.
56. *Ps.* XXX, 23.
57. *Mt.* XIX, 14.
58. II *Cor.* II, 14.

LIVRE DEUXIÈME

59. *Dan.* X, 8.
60. Allusion à un passage de la *Genèse* (III, 18), et à un verset de saint Matthieu, XXII, 30.
61. I *Cor.* VII, 28.
62. I *Cor.* VII, 1.
63. I *Cor.* VII, 32-33.
64. *Mt.* XIX, 12.
65. *Ps.* XCIII, 20.

66. *Deuter.* xxxii, 39.
 67. Aujourd'hui Nidaourouch. Thagaste, c'est Souk-Ahras.
 68. *Ps.* cxxix, 1.
 69. *Hab.* ii, 4; *Rom.* i, 7; *Hebr.* x, 38.
 70. *I Cor.* iii, 9.
 71. Saint Augustin aime ces jeux verbaux : disertus... desertus.
 72. *Rom.* i, 25.
 73. *Jerem.* ii, 27.
 74. *Ps.* cxv, 16.
 75. *Cant.* iv, 14.
 76. *Ps.* lv, 3.
 77. *Jerem.* li, 6.
 78. *Ps.* lxxii, 7.
 79. *Ps.* lxxiii, 11.
 80. Salluste est un des écrivains préférés de l'Afrique, du II^e au VI^e siècle.
 81. Salluste, *Cat.* 16.
 82. *Ps.* cxv, 12.
 83. *Ps.* liii, 8.
 84. *Rom.* vi, 21.
 85. *Ecc.* ii, 10.
 86. *Job*, x, 15.
 87. *Ps.* xviii, 13.
 88. *Mt.* xxv, 21.
 89. *Luc*, xv, 14.

LIVRE TROISIÈME

90. *Job*, ii, 7-8.
 91. *Dan.* iii, 52.
 92. *II Cor.* ii, 16.
 93. *Luc*, xv, 4.
 94. *Deuter.* xxxii, 17.
 95. *Rom.* vii, 5.
 96. Ce dialogue ne nous est parvenu que par fragments. Il faisait l'éloge de la philosophie, qui, seule, peut nous apprendre à être heureux. Notez encore ici le ton méprisant d'un certain *Cicéron*.
 97. *Luc*, xv, 18-20.
 98. *Job*, xii, 13.
 99. *Col.* ii, 8 et s.
 100. *Ps.* xxiv, 7.
 101. *I Tim.* iii, 7; vi, 9; *II Tim.* ii, 26.
 102. Les Manichéens voyaient dans leur maître, Manès, le « Paraclet » annoncé par le Christ dans l'Évangile selon saint Jean (xiv, 16, 26). Cf. le de *Haeresibus* de saint Augustin.

- 103. *Jac.* I, 17.
- 104. *Luc.* XV, 16.
- 105. *Prov.* IX, 17.
- 106. *Gen.* I, 27.
- 107. *I Cor.* IV, 3.
- 108. *Mc.* XII, 30; *Mt.* XXII, 37-39.
- 109. *I Jean*, II, 16.
- 110. *Ps.* CXLIII, 9.
- 111. *Ps.* XXVI, 12.
- 112. *Rom.* I, 26.
- 113. *Actes*, IX, 5.
- 114. *Ps.* LXXVII, 88; LXXVIII, 9; CI, 21.
- 115. *Ps.* LXXIV, 5-6.
- 116. L'Église manichéenne comprenait des *auditeurs* et des *élus*. La hiérarchie des *élus* se composait d'un *princeps*, de douze *magistri*, de soixante-douze *évêques*, des *prêtres* et des *diacres*.
- 117. *Ps.* CXLIII, 7.
- 118. *Ps.* LXXXV, 13.
- 119. *Ps.* LXVIII, 3.
- 120. *Ps.* LXXXVII, 3.

LIVRE QUATRIÈME

- 121. *Ps.* CV, 47.
- 122. *Ps.* XLIX, 14.
- 123. *Jean*, VI, 27.
- 124. *Ps.* LXXIII, 21.
- 125. *Mt.* XII, 20.
- 126. *Ps.* IV, 3.
- 127. *Ps.* LXXII, 26.
- 128. *Ps.* LXXII, 27.
- 129. *Os.* XII, 2.
- 130. *Ps.* XCI, 2.
- 131. *Ps.* XL, 5.
- 132. *Jean*, V, 14.
- 133. *Mt.* XVI, 27; *Rom.* II, 6.
- 134. *Ps.* L, 19.
- 135. Il s'agit de Vindicianus, un des noms célèbres de la médecine sous Valentinien I^{er}.
- 136. *I Pierre*, V, 5; *Jac.* IV, 6.
- 137. *Rom.* V, 5.
- 138. *Ps.* XCIII, 1.
- 139. *Ps.* CV, 2.
- 140. *Ps.* XXXV, 7.
- 141. *Lament.* V, 17.

142. *Ps.* xli, 6, 12; xlii, 5.
 143. *Ps.* cxxxviii, 11.
 144. *Job*, iii, 20.
 145. *Ps.* xxiv, 15.
 146. Horace, *Odes*, I, iii, 8.
 147. *Ps.* xxiv, 1.
 148. C'est Romanianus qui pourvut aux frais du voyage. Cf. *Contra Academicos*, livre II, chap. II.
 149. *Ps.* lx, 9.
 150. II *Tim.* iv, 3.
 151. *Tob.* xiii, 18.
 152. *Gen.* I, 1; II, 1.
 153. *Ps.* cxviii, 142; *Jean*, xiv, 16.
 154. *Ps.* lxxix, 4.
 155. *Ps.* cxlv, 2.
 156. Saint Ambroise, *Hymn.* (*Patrol. lat.*, xiv, 1409).
 157. *Ps.* cii, 3.
 158. *Ps.* ci, 13; xxvii.
 159. *Actes*, xvii, 27.
 160. *Isai.* xlvi, 8.
 161. *Sag.* v, 7.
 162. *Jean*, vi, 33; 41.
 163. *Ps.* xviii, 6. Ce passage du psaume xviii avait inspiré à saint Ambroise ces vers, évidemment connus de saint Augustin :
- Procedat e thalamo suo
 Pudoris aula regia
 Geminae gigas substantiae
 Alauris ut currat viam.*
164. *Isai.* xlvi, 8.
 165. *Mt.* xxiv, 23.
 166. *Jean*, i, 10.
 167. *Tim.* i, 15.
 168. *Ps.* xl, 5.
 169. *Ps.* iv, 3.
 170. *Ps.* lxxii, 9.
 171. *Ps.* lxxxiii, 7.
 172. *Ps.* lxviii, 6.
 173. *Mt.* x, 30.
 174. *Ephes.* iv, 14.
 175. *Ps.* lxxi, 18.
 176. *Cor.* viii, 6. On sait que la doctrine de Manès est un dualisme radical : le monde est l'œuvre de deux principes, également coéternels, le principe du bien et le principe du mal. Ainsi il y a deux natures, deux substances : « duas naturas atque substantias, boni scilicet et mali ». (Augustin, *de Haeresibus*, XLVI.)
 177. *Ps.* xvii, 29.
 178. *Jean*, i, 16.

- 179. *Jean*, I, 19.
- 180. *Jac.* I, 17.
- 181. *Mt.* XVI, 28; *Mc.* VIII, 39; *Jean*, VIII, 52.
- 182. *I Pierre*, V, 5.
- 183. *Ps.* LXXVII, 39.
- 184. Nous n'avons pas cet ouvrage d'Augustin.
- 185. *Jean*, III, 29.
- 186. *Ps.* L, 10.
- 187. Ce texte grec, traduit en latin par Victorinus, « devint la base de l'enseignement de la logique en Occident (Gomperz) ». Au demeurant, Aristote est rarement cité par Augustin qui lui préférerait Platon. Cf. livre cinquième, *Cité de Dieu*, VIII, 12. Pour les stoïciens et les épicuriens il est très sévère.
- 188. *Gen.* III, 18.
- 189. *Ps.* LXVIII, 6.
- 190. *Ps.* LVIII, 10.
- 191. *Luc*, XV, 13.
- 192. *Ps.* CVI, 8.
- 193. *Ps.* LXXXIII, 4.
- 194. *Ps.* XVI, 8; LXII, 8.
- 195. *Isai.* XLVI, 4.

LIVRE CINQUIÈME

- 196. *Ps.* LIII, 8; *Ps.* VI, 3.
- 197. *Ps.* XXXIV, 10.
- 198. *Ps.* XVIII, 7.
- 199. *Ps.* CXVIII, 175; CXLV, 2; CVI, 8.
- 200. *Ps.* CXXXVIII, 7.
- 201. *Sag.* XI, 25.
- 202. *Sag.* V, 7.
- 203. *Apoc.* VII, 17; XXI, 4.
- 204. Augustin a écrit un dialogue en trente-trois livres contre Faustus.
- 205. *Sag.* XIII, 9.
- 206. *Ps.* CXXXVII, 6.
- 207. *Ps.* XXXIII, 19.
- 208. *Ps.* VIII, 8.
- 209. *Deutér.* IV, 24; *Hebr.* XII, 29.
- 210. *Jean*, XIV, 6.
- 211. *Ps.* CXLVI, 5.
- 212. *I Cor.* I, 30.
- 213. *Rom.* I, 21-25.
- 214. *Ps.* XXX, 6.
- 215. *Rom.* I, 21.

216. II *Cor.* VI, 10.
 217. *Sag.* XI, 20; *Job*, XXVIII, 28.
 218. Au II^e siècle, Montanus, prêtre phrygien de Cybèle, converti au christianisme, avait, lui aussi, joué le personnage du Paraclet.
 219. II *Machab.* I, 24.
 220. *Ephes.* IV, 13.
 221. *Nomb.* X, 9.
 222. *Ps.* XLIX, 21.
 223. *Ps.* LXXVIII, 37; *Actes*, VIII, 21.
 224. *Ps.* XVII, 6.
 225. *Joul.* II, 26.
 226. *Ps.* XXXVI, 23.
 227. *Ps.* CXLI, 6.
 228. *Ps.* XXXIX, 3.
 229. Évêque de Carthage, qui subit le martyre en 258. Auteur de traités importants. Son prestige fut considérable.
 230. *Gen.* III, 16.
 231. *Job*, VII, 9.
 232. I *Cor.* XV, 22.
 233. *Ephes.* II, 16.
 234. *Mt.* XXV, 41.
 235. Deux fois : c'est-à-dire dans mon corps et dans mon âme.
 236. *Gal.* IV, 19.
 237. *Ps.* L, 19.
 238. *Ps.* CXVII, 1; CXXXVII, 8.
 239. *Ps.* CXV, 16.
 240. *Ps.* XL, 5.
 241. *Gen.* XVII, 1.
 242. *Ps.* CXL, 3 et s.
 243. Il y a ici une sorte de jeu de mots. Le psaume CXL, 4, dit, dans le latin de la Vulgate : « *Non communicabo cum electis eorum.* » (Je ne prendrai point ma part des biens qu'ils choisissent.) Le texte de saint Augustin oriente la pensée du lecteur vers un autre sens : les *Élus* manichéens.
 244. La formule ne convient guère qu'au scepticisme d'Arcésilas, le fondateur de la « Nouvelle Académie » (III^e s. av. J.-C.). Au siècle suivant, un autre célèbre « académicien », Carnéade, suivi par Clitomaque, incline plutôt au probabilisme : il n'y a que des opinions plus ou moins probables. Au moment où il écrit les *Confessions*, Augustin ne connaît qu'imparfaitement la doctrine de l'École. D'où la remarque qui suit : « car je croyais alors... » C'est vraisemblablement la lecture des *Academica* de Cicéron qui lui révéla cette philosophie.
 245. *Gen.* XXIV, 3.
 246. *Col.* I, 16.
 247. On ne connaît rien de lui.
 248. *Ps.* CXXXVIII, 22.
 249. *Ps.* LXXII, 27.
 250. *Ps.* LXXX, 17; CXLVII, 14.

- 251. *Ps.* XLIV, 8.
- 252. *IV Rois*, I, 9.
- 253. *Ps.* CXVIII, 155.
- 254. *II Cor.* III, 6.

LIVRE SIXIÈME

- 255. *Ps.* LXX, 5.
- 256. *Ps.* X, 1.
- 257. *Ps.* XXXIV, 6.
- 258. *Ps.* LXXII, 26.
- 259. *Ps.* LXVII, 23.
- 260. *Luc.* VII, 14.
- 261. *Ps.* VII, 11; XVII, 29.
- 262. *Jean*, IV, 14.
- 263. *Gal.* IV, 14.
- 264. La fête des *Parentalia* s'étendait sur plusieurs jours. Commencée le 13 février, elle durait jusqu'au 21. Ovide l'a décrite dans les *Fastes*, II, 533 et s.
- 265. *Ps.* LXVIII, 21.
- 266. *Rom.* XII, 11.
- 267. *Ps.* XV, 11; *Prov.* VI, 23.
- 268. La page des *Études historiques* de Chateaubriand, citée dans notre Introduction, donne une idée juste de la charge si lourde de l'évêque au IV^e siècle.
- 269. *II Tim.* II, 15.
- 270. *Gen.* IX, 6.
- 271. *Col.* I, 18, 24.
- 272. *II Cor.* III, 6.
- 273. Il y a dans le texte un jeu de mots sur *assensione* (assentiment) et *ascensio* (ascension) d'où l'expression « craignant de glisser dans un précipice » (*timens praecipitium*).
- 274. *Ps.* CXVI, 2.
- 275. Cf. le *de Fide rerum quae non videntur*, où Augustin a repris ces vues.
- 276. *Rom.* V, 6.
- 277. *Eccles.* XIX, 4.
- 278. *Mt.* VII, 14.
- 279. *Mt.* VII, 13.
- 280. *Rom.* IX, 5.
- 281. *Ps.* XLI, 11.
- 282. Alypius, comme Augustin et un peu avant lui, fut évêque : évêque de Thagaste.
- 283. *Ps.* LXVIII, 6.
- 284. *Prov.* IX, 8.
- 285. *Ezech.* I, 13.

- 286. *Judith*, VI, 15.
- 287. *Luc*, XVI, 10-12.
- 288. *Ps.* CXLIV, 15.
- 289. *Eccles.* v, 8.
- 290. *Gen.* III, 14.
- 291. Augustin s'est expliqué plus d'une fois dans les *Confessions* et ailleurs sur ce point délicat.
- 292. *Isai.* XXVIII, 18; *Sag.* I, 16.
- 293. *Eccles.* III, 27.
- 294. *Mt.* VII, 13.
- 295. *Prov.* XIX, 21; *Ps.* XXXII, 11.
- 296. *Ps.* CXLIV, 15-16.
- 297. *Eccles.* XXIII, 3.
- 298. *Ps.* XXXIX, 3.
- 299. *Isai.* III, 9.
- 300. *Ps.* XXXI, 8.
- 301. *Isai.* XLVI, 4.

LIVRE SEPTIÈME

- 302. *Jean*, XVII, 3.
- 303. I *Cor.* XV, 52.
- 304. *Mt.* XIII, 15; *Actes*, XXVIII, 27.
- 305. *Ps.* XVII, 29.
- 306. II *Tim.* III, 13.
- 307. *Rom.* I, 29.
- 308. *Hebr.* XII, 15.
- 309. *Ps.* VI, 6.
- 310. *Ps.* XXII, 5; XLIX, 8.
- 311. II *Pierre*, II, 20.
- 312. L'astrologie avait fini par jouer un rôle considérable dans la conduite de la vie sous l'Empire.
- 313. *Ps.* XXXV, 7.
- 314. *Eccles.* XXXIX, 26.
- 315. *Ps.* XXXVII, 9-11.
- 316. *Job*, XV, 26.
- 317. *Ps.* LXXXVIII, 11.
- 318. *Ps.* XXXII, 11.
- 319. *Ps.* LXXXIV, 6.
- 320. *Ps.* LXVIII, 21.
- 321. *Jac.* IV, 6; I *Pierre*, v, 5.
- 322. *Jean*, I, 14.
- 323. Ces livres étaient probablement des ouvrages de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Les traductions latines qui les révélèrent à

Augustin ne nous sont pas parvenues. L'influence du néo-platonisme sur la pensée d'Augustin fut considérable. L'enthousiasme que lui inspirèrent ces lectures survivra à sa conversion; on en trouve le témoignage en maints endroits de son œuvre.

324. *Jean*, I, 1-12.

325. *Jean*, I, 13.

326. *Philipp*, II, 6-11.

327. *Jean*, I, 16.

328. *Rom.* V, 6; VIII, 32.

329. *Mt.* XI, 28.

330. *Ps.* XXIV, 9.

331. *Ps.* XXIV, 18.

332. *Mt.* XI, 29.

333. *Rom.* I, 21.

334. *Rom.* I, 23.

335. *Actes*, VII, 39.

336. *Ps.* CV, 20.

337. *Rom.* IX, 13.

338. *Actes*, XVII, 28.

339. *Rom.* I, 25.

340. *Ps.* XXIX, 11.

341. *Ps.* I, 2.

342. *Ps.* XXXVIII, 12.

343. *Ex.* III, 14.

344. *Rom.* I, 20.

345. *Ps.* LXXII, 28.

346. *Sag.* VII, 27; *Ps.* XV, 2.

347. *Gen.* I, 31.

348. *Ps.* CXLVIII, 7-12.

349. *Ps.* CXLVIII, 1-5.

350. *Ps.* XXXVII, 4, 8.

351. *Ps.* CXVIII, 37.

352. *Eccles.* X, 9.

353. *Sag.* IX, 15.

354. *Rom.* I, 20.

355. *Rom.* I, 20.

356. *I Tim.* II, 5.

357. *Rom.* IX, 5.

358. *Jean*, XIV, 6.

359. *Jean*, I, 14.

360. *Gen.* III, 21.

361. *Jean*, I, 14.

362. Ainsi Augustin ne donne pas encore au « *Verbum caro factum est* » un sens catholique, celui que définit le dogme de l'Incarnation. Comme Plotin, dont il écrit le nom plus loin, il ne voit alors dans le Christ qu'un homme inspiré.

- 363. *I Cor.* XI, 19.
- 364. *Rom.* I, 20.
- 365. *Tit.* I, 4.
- 366. *I Cor.* VIII, 1.
- 367. *I Cor.* III, 11.
- 368. *Ps.* II, 11.
- 369. *I Cor.* IV, 7.
- 370. *I Cor.* IV, 7.
- 371. *Rom.* VII, 22.
- 372. *Dan.* III, 27.
- 373. *Jean*, VIII, 44.
- 374. *Rom.* VII, 24.
- 375. *Prov.* VIII, 22.
- 376. *Jean*, XIV, 30.
- 377. *Luc*, XXIII, 15.
- 378. *Col.* II, 14.
- 379. *Ps.* L, 19.
- 380. *Apoc.* XXI, 2.
- 381. *II Cor.* V, 5.
- 382. *Ps.* LXI, 2-3.
- 383. *Mt.* XI, 28.
- 384. *Mt.* XI, 25.
- 385. *Ps.* XC, 13.
- 386. *I Cor.* XV, 9.

LIVRE HUITIÈME

- 387. *Ps.* XXXIV, 10.
- 388. *Ps.* CXV, 16.
- 389. *Ps.* LXXV, 2.
- 390. *I Cor.* XIII, 12.
- 391. *I Cor.* V, 7.
- 392. *Ps.* XXII, 5, 49-8.
- 393. *Ps.* CXXVII, 1.
- 394. *Ps.* XXV, 8.
- 395. *I Cor.* VII, 27 et s.
- 396. *Mt.* XIX, 12.
- 397. *Sag.* XIII, 1.
- 398. *Rom.* I, 21.
- 399. *Ps.* XVII, 36.
- 400. *Job*, XXVIII, 28.
- 401. *Rom.* I, 22.
- 402. *Mt.* XIII, 45.
- 403. C'est Simplicianus qui succéda à saint Ambroise comme évêque de Milan.

404. Le rhéteur Victorinus, avant de se convertir au christianisme, avait été un ardent néo-platonicien, traducteur de l'*Isagogè* de Porphyre et de différents ouvrages de Plotin. Son christianisme continua même à faire bon ménage avec la doctrine néo-platonicienne, qu'il utilisa pour l'intelligence de certains points du dogme.

405. *Col.* II, 8.

406. *Mt.* XI, 25.

407. *Énéide*, VIII, 698.

408. *Gal.* V, II.

409. *Ps.* CXLIII, 5.

410. *Apoc.* XVII, 5.

411. *Ps.* XXVIII, 5.

412. *Luc.* XII, 9; *Mc.* VIII, 38.

413. « Si le catéchumène désirait compléter son initiation et si les chefs de l'Église le jugeaient digne de recevoir le baptême, il passait dans la classe des *élus* ou *compétents*. On inscrivait, au commencement du Carême, les noms des *compétents* qui devaient participer au baptême dans la nuit de Pâques. » (L. Duchesne, *Origines du Culte chrétien*, 5^e édit., p. 310.)

414. *Ps.* CXI, 10.

415. *Ps.* XXXIX, 5.

416. *Luc.* XV, 7.

417. *Luc.* XV, 32.

418. Réminiscence virgilienne. « *At... Dido... pallida morte futura...* » (*Énéide*, IV, 644.) Ce n'est pas la seule.

419. *Luc.* XV, 32.

420. *Mt.* XXIV, 31.

421. *Ps.* CXII, 4.

422. *Jean*, I, 19; XII, 36.

423. I *Cor.* I, 27.

424. I *Cor.* XV, 9.

425. *Actes*, XIII, 7-12.

426. II *Tim.* II, 21.

427. Cf. J. Bidez, *l'Empereur Julien*, Œuvres complètes, t. I, 2^e partie, p. 46.

428. *Sag.* X, 21.

429. *Gal.* V, 17.

430. II *Tim.* II, 4.

431. Notez ici encore les assonances et les antithèses du texte.

432. *Ephes.* V, 14.

433. *Rom.* VII, 22-25.

434. *Ps.* LIII, 8; XVIII, 15.

435. *Ephes.* II, 2.

436. Saint Athanase avait écrit la *Vie* d'Antoine en 357. Evagrius d'Antioche l'a traduite du grec en latin avant 388.

437. *Ps.* CXLIV, 5.

438. *Mt.* V, 3.

439. *Mt.* VI, 18.

440. *Luc*, XIV, 28.

441. *Ps.* XXXV, 3.

442. *Eccles.* II, 16.

443. Ce n'est pas le seul texte où Augustin se défende d'avoir jamais donné son entière adhésion au manichéisme. Voir *De Vita beata*, I, 4; *De Utilitate credendi*, I, 2.

444. *Eccles.* V, 8.

445. Il y a peut-être là un ressouvenir d'un mythe platonicien. Voir le *Phèdre*.

446. *Mt.* XI, 12.

447. *Ezech.* XVI, 8.

448. *Ps.* LXVII, 3.

449. *Tit.* I, 10.

450. *Ephes.* V, 8.

451. *Jean*, I, 9.

452. *Ps.* XXXIII, 6.

453. *Jerem.* XXX, 9.

454. *Rom.* VII, 17.

455. Augustin en a ici encore aux Manichéens.

456. *Jean*, III, 33.

457. *Ecc.* I, 2.

458. *Ps.* CXII, 9.

459. *Ps.* CXVIII, 85.

460. *Ps.* XXII, 5.

461. *Ps.* L, 19.

462. *Ps.* VI, 4.

463. *Ps.* LXXVIII, 8.

464. Ce passage semble procéder des vers de Perse, *Sat.* V, 66-69 : « Je ferai cela demain. — Demain ce sera la même chose. — Eh quoi ! C'est vraiment m'accorder beaucoup que de me donner un jour ! — Mais quand le jour suivant est venu, déjà le demain d'hier est passé ; voici un autre demain qui épuise nos années et il en sera toujours un peu plus avant. »

465. *Mt.* XIX, 21.

466. Un peu plus tard, dans l'Ép. LV, 37 à Januarius, Augustin condamnera ces imitations des sorts virgiliens. La contradiction n'est qu'apparente. Car le recours aux *Évangiles* n'est blâmé qu'en ce qui concerne les intérêts matériels.

467. *Rom.* XIII, 13.

468. *Rom.* XIV, 1.

469. *Ephes.* III, 20.

470. *Ps.* XXIX, 12.

LIVRE NEUVIÈME

471. *Ps.* CXV, 16-17.

472. *Ps.* XXXIV, 10.

473. *Ps.* XXXIV, 3.
 474. *Mt.* XI, 30.
 475. *Ps.* XVIII, 15.
 476. *Gen.* XXX, 27 et s.
 477. *Ps.* CXVIII, 70.
 478. *Ps.* LXXXIII, 6 et s.
 479. *Ps.* CXIX, 1; CXX, 1.
 480. *Ps.* CXXX, 4.
 481. *Ezech.* XXXVI, 23.
 482. *Rom.* XIV, 16.
 483. *Ps.* XLV, 11.
 484. *Luc.* XIV, 14.
 485. *Ps.* LXVII, 16.
 486. *Luc.* XVI, 22.
 487. *Ps.* XXVI, 8.
 488. *Isai.* XL, 4; *Luc.* III, 4.
 489. *II Pierre*, III, 18.
 490. *Ps.* XXVIII, 5.
 491. *Ps.* XVIII, 7.
 492. Notez la métaphore médicale. Ces sortes de métaphores abondent dans la littérature chrétienne des premiers siècles.
 493. *Ps.* IV, 2.
 494. *Ps.* XXX, 8.
 495. *Ps.* IV, 3.
 496. *Ps.* IV, 4.
 497. *Ephes.* I, 20.
 498. *Jean*, XIV, 16.
 499. *Jean*, VII, 39.
 500. *Ps.* IV, 3.
 501. *Rom.* VIII, 34.
 502. *Ps.* IV, 5.
 503. *Rom.* II, 5.
 504. *Ps.* IV, 6.
 505. *Jean*, I, 19.
 506. *Ephes.* V, 8.
 507. *Ps.* IV, 5.
 508. *Ps.* IV, 5.
 509. *Ps.* IV, 7.
 510. *Ps.* IV, 8.
 511. *Ps.* IV, 9.
 512. *I Cor.* XV.
 513. *Ps.* IV, 9.
 514. *Ps.* CXXXVII, 21.
 515. *Jer.* XXXII, 35; *I Cor.* II, 9.
 516. *Jean*, XX, 28.

517. *Ps.* CXV, 15.
 518. *Luc.* XVIII, 11.
 519. *Cant.* I, 3.
 520. *Isai.* XL, 6.
 521. *Ps.* LXVII, 7.
 522. *Ps.* V, 8.
 523. *Eccles.* XIX, 1.
 524. *Jud.* 21.
 525. *Ps.* LVIII, 18.
 526. *I Tim.* V, 9, 4, 10.
 527. *Gal.* IV, 19.
 528. *Phil.* III, 13.
 529. *I Cor.* II, 9.
 530. *Ps.* XXXV, 10.
 531. *Ezech.* XXXIV, 14; *Ps.* LXXXVII, 71.
 532. *Rom.* VIII, 23.
 533. *Sag.* VII, 27.

534. Il y a ici une évidente réminiscence de Plotin : « Quant à la manière dont elle (l'âme) fournit la vie à l'univers et à chacun des êtres, qu'elle raisonne ainsi : qu'elle examine la grande âme universelle, elle qui est une autre âme, mais non pas une petite âme, si elle s'est rendue digne de cet examen en s'affranchissant de ce qui trompe et séduit les autres, grâce à son attitude sereine. Supposons le même repos dans le corps qui l'entoure, et que son agitation s'apaise, et même, que tout ce qui l'environne soit en repos, la terre, la mer, l'air et le ciel même supérieur aux autres éléments. » (*Ennéades*, V, 2. Trad. Bréhier.)

535. *Ps.* XCIX, 3, 5; *Eccles.* XVIII, 1.
 536. *I Cor.* XIII, 12.
 537. *Mt.* XXV, 21.
 538. *I Cor.* XV, 51.
 539. *Col.* I, 15.
 540. *Col.* I, 3.
 541. *I Tim.* I, 5.
 542. *Ps.* C, 13.
 543. *Ps.* LXVII, 6.

544. Le *Deus, creator omnium* est donc bien de saint Ambroise. Aussi certaine est l'authenticité de l'*Aeterna rerum conditor*, du *Jam surgit hora tertia* et du *Veni, redemptor gentium*. Mais la critique rejette comme douteuses les huit autres hymnes attribuées à Ambroise.

545. J.-P. Migne, *Patrol. lat.* XVI, 409.
 546. *Ps.* CXVIII, 169.
 547. *I Cor.* XV, 22.
 548. *Mt.* V, 22.
 549. *II Cor.* X, 17.
 550. *Ps.* CXVII, 14; LXXII, 26.
 551. *Ps.* LXVIII, 14.

- 552. *Rom.* VIII, 34.
- 553. *Mt.* VI, 12.
- 554. *Ps.* CXLII, 2.
- 555. *Jac.* II, 13.
- 556. *Mt.* V, 7.
- 557. *Rom.* IX, 15; *Ex.* XXXIII, 19.
- 558. *Ps.* CXVIII, 108.
- 559. *Col.* II, 14; *Apoc.* XII, 10.
- 560. *Ps.* XC, 13.
- 561. *I Tim.* V, 9.
- 562. *Luc.* VIII, 15.
- 563. *Pierre*, III, 1.

LIVRE DIXIÈME

- 564. *I Cor.* XIII, 12.
- 565. *Ephes.* V, 27.
- 566. *Ps.* L, 8.
- 567. *Jean*, III, 21.
- 568. *Hebr.* IV, 13; *Eccles.* XLII, 18, 20.
- 569. *Ps.* V, 13.
- 570. *Rom.* IV, 5.
- 571. *Ps.* XCV, 6.
- 572. *Ps.* CII, 3.
- 573. *Cor.* II, 11.
- 574. *I Cor.* XIII, 7.
- 575. *II Cor.* XII, 10.
- 576. *II Cor.* I, 11.
- 577. *Ps.* CXLIII, 7.
- 578. *Apoc.* VIII, 3.
- 579. *Phil.* I, 6.
- 580. *Ps.* II, 11.
- 581. *I Cor.* IV, 3.
- 582. *I Cor.* II, 11.
- 583. Cf. sur cette interprétation de *Job*, XLII, 6, la *Cité de Dieu*, XXII, XXIX.
- 584. *I Cor.* XIII, 12.
- 585. *II Cor.* V, 6.
- 586. *I Cor.* X, 13.
- 587. *Isai.* LVIII, 10.
- 588. *Rom.* I, 20.
- 589. *Rom.* IX, 15.
- 590. *Gen.* I, 20.

591. Anaximène, philosophe ionien du VI^e siècle avant J.-C., tenait l'air pour le principe des choses.

592. *Ps.* XCIX, 3.

593. *Rom.* I, 20.

594. Le texte est incertain ici.

595. *Ps.* XXXI, 9.

596. Cf. sur cette question de la mémoire, dont a traité maintes fois Augustin : *Ep.* VII et le *De Trinitate*, XI, 11-18; XIV, 13-16; XV, 39-40; *de Musica*, VI, 4-6; *de Quantitate animi*, V, 8; *contra Epistulam quam vocant Fundamenti*, XVII.

597. C'est la distinction faite d'après Platon par Aristote, dans la *Métaphysique*, entre les nombres sensibles, dont nous usons pour compter les choses et les nombres-idées, notions *a priori* qui conditionnent l'usage du calcul concret.

598. Ennius, cité par Cicéron, *De Divin.* II, 30.

599. *Luc.* xv, 8.

600. *I Cor.* xv, 22.

601. Sur ce point Augustin est d'accord avec les philosophes antiques, et ceux-ci entre eux. Mais en quoi consiste la vie heureuse? C'est ce dont ils disputaient. On en dispute encore.

602. *Isai.* XLVIII, 22.

603. *Gal.* v, 17.

604. *Jean*, XIV, 6; *Ps.* XXVI, 1; XLI, 12.

605. *Jean*, XII, 35.

606. C'est un mot de Térence (*Andr.*, 68) : « La complaisance donne des amis, la vérité fait naître la haine. »

607. *Jean*, VIII, 40.

608. *Jean*, v, 35; III, 20.

609. *Ps.* XXX, 10.

610. *Job*, VII, 1.

611. *Job*, VII, 1.

612. *Sag.* VIII, 21.

613. *I Cor.* VII, 38.

614. *Ephes.* III, 20.

615. *Ps.* II, 11.

616. *I Cor.* xv, 54.

617. *Mt.* VI, 34.

618. *I Cor.* VI, 13.

619. *I Cor.* xv, 53.

620. *I Cor.* IX, 27. Possidius, évêque de Calama, ami intime et commensal d'Augustin, dans la *Vie* qu'il a écrite du saint, nous donne à ce sujet d'intéressantes précisions.

621. *Luc.* XXI, 34.

622. Chez les auteurs chrétiens, *crapula* désigne surtout l'intempérance du manger; chez les classiques, le sens était plutôt l'intempérance du boire.

623. *Sag.* VIII, 21.

624. *Eccles.* XVIII, 30.

625. I *Cor.* VIII, 9.

626. *Philipp.* IV, 11.

627. Notez le caractère militaire de la métaphore. Ces métaphores, dont use volontiers le langage ecclésiastique dès les premiers siècles, ont leur source dans saint Paul.

628. *Ps.* CII, 14; *Gen.* III, 19; *Luc.* XV, 24-32.

629. I *Cor.* I, 3.

630. *Eccles.* XXIII, 6.

631. II *Tit.* I, 15; *Rom.* XIV, 20; I *Tim.* IV, 4; I *Cor.* VIII, 8; *Col.* II, 16; *Rom.* XIV, 3.

632. III *Rois.* XVII, 6.

633. *Mt.* III, 4.

634. *Gen.* XXV, 30-34; II *Rois.* XXIII, 15-17.

635. *Mt.* IV, 3.

636. *Nomb.* XI, 4.

637. Cf. *les Soliloques*, I, IX : « J'ai décidé qu'il ne me fallait rien tant fuir que les relations avec une femme : je crois qu'il n'y a rien qui abaisse plus l'esprit de l'homme que les caresses de la femme, que ce contact des corps sans lequel on ne peut avoir une épouse. »

638. *Luc.* V, 8.

639. *Rom.* VIII, 34.

640. *Jean* XVI, 33; *Ps.* CXXXVIII, 16.

641. *Job.* VII, 1.

642. *Ps.* XII, 3; VI, 3.

643. II *Cor.* V, 2.

644. *Gen.* I, 31.

645. *Tob.* IV, 2.

646. *Gen.* XLVIII-XLIX.

647. Ambroise, *Hymn.* I.

648. *Ps.* XXIV, 15.

649. *Ps.* CXX, 4.

650. *Ps.* CXV, 17.

651. *Ps.* LVIII, 10.

652. *Ps.* XXV, 3.

653. I *Jean*, II, 16.

654. *Ps.* XVII, 47.

655. *Ps.* LXXXV, 13.

656. *Ps.* CII, 3.

657. *Mt.* XI, 30.

658. *Isai.* XXXVII, 20.

659. I *Pierre*, V; *Jac.* IV, 6.

660. *Ps.* XVII, 14, 8.

661. *Luc.* XII, 32.

662. *Ps.* IX, 24.

663. *Prov.* XXVII, 21.

664. *Ps.* XXXVII, 9.

665. *Ps.* XVIII, 13; *Ps.* LXXXIX, 8.
 666. *Mt.* XXII, 37.
 667. *Ps.* CXL, 5.
 668. *Ps.* CVIII, 22.
 669. I *Jean*, I, 4; *Jac.* I, 17.
 670. *Ps.* XXX, 23.
 671. *Ephes.* II, 2.
 672. II *Cor.* XI, 14.
 673. Cf. *Cité de Dieu*, chap. XXIII, livre IX et livre X, chap. XXVI.
 674. I *Tsim.* II, 5.
 675. I *Tsim.* II, 5.
 676. *Gal.* V, 4.
 677. Cf. *Cité de Dieu*, livre IX, chap. xv.
 678. *Rom.* VIII, 32.
 679. *Philipp.* II, 6, 8.
 680. *Jean*, X, 18.
 681. *Mt.* IV, 23; *Rom.* VIII, 34.
 682. *Jean*, I, 14.
 683. II *Cor.* V, 15.
 684. *Ps.* LIV, 23; CXVIII, 18.
 685. *Ps.* VI, 3.
 686. *Col.* II, 3.
 687. *Ps.* XXI, 27.

LIVRE ONZIÈME

688. *Ps.* XCV, 4.
 689. *Mt.* VI, 8.
 690. *Ps.* XXXII, 22.
 691. *Mt.* V, 3-9.
 692. *Ps.* CXVII, 1.
 693. *Ps.* LX, 2.
 694. *Ps.* X, 17.
 695. *Ps.* LXV, 15; LXXXV, 1.
 696. *Rom.* X, 12.
 697. *Ex.* VI, 12.
 698. *Ps.* CXXIX, 1.
 699. *Ps.* LXXIII, 16.
 700. *Ps.* XXVIII, 9.
 701. *Ps.* XXV, 7.
 702. *Ps.* CXVIII, 18.
 703. *Ps.* XXVI, 7.
 704. *Mt.* VI, 33.
 705. *Ps.* CXVIII, 85.

706. *Ps.* XVII, 7.
 707. *Ps.* LXXIX, 18.
 708. *Gal.* IV, 5.
 709. *Rom.* VIII, 34.
 710. *Col.* II, 3.
 711. *Jean*, V, 46.
 712. *Gen.* I, 1.
 713. *Job.*, XIV, 16.
 714. *Ps.* XXXII, 9, 6.
 715. *Mt.* III, 17; XVII, 5.
 716. *Isai.* XL, 8.
 717. *I Cor.* I, 4.
 718. *Jean*, VIII, 25.
 719. *Mt.* XIX, 6; XXIII, 8.
 720. *Jean*, III, 29.
 721. *Ps.* XXX, 11.
 722. *Ps.* CII, 3-5.
 723. *Rom.* VIII, 24.
 724. *Ps.* CIII, 24.
 725. Cf. *Cité de Dieu*, livre XII, ch. XII et s.
 726. *Ephes.* III, 10.
 727. *Ps.* V, 10.
 728. *Gen.* XXXI, 29.
 729. *Gen.* II, 3.
 730. *Ps.* CI, 28.
 731. *II Pierre*, III, 8.
 732. *Ps.* II, 7; *Hebr.* V, 5.
 733. Sur le problème du temps et les solutions qu'il a reçues dans l'antiquité on consultera avec profit Duhem, *Système du monde*, tome I^{er}.
 734. *Mich.* VIII, 8; *I Jean*, I, 5.
 735. *Ps.* XXII, 1; XXVII, 9.
 736. *Ps.* LXX, 5.
 737. *Ps.* CXXXVIII, 6.
 738. *Ps.* XXXVII, 11.
 739. *Mt.* VII, 11.
 740. *Ps.* LXXII, 16.
 741. *Ps.* CXV, 1.
 742. *Ps.* XXVI, 4.
 743. *Ps.* XXXVIII, 6.
 744. *Gen.* I, 14.
 745. *Jos.* X, 12.
 746. *Ps.* IX, 2.
 747. *Ps.* XVII, 29.
 748. *Ps.* LXI, 9; XCIX, 3.

749. Encore une réminiscence virgilienne : *Géorg.* I, 367 et *Énéide*, IV, 586.
 750. Ambroise, dans J.-P. Migne, *Patrol. lat.* XVI, 409.
 751. *Ps.* XXX, 20.
 752. *Ps.* LXII, 4.
 753. *Ps.* XVII, 36; LXII, 9.
 754. *Philipp.* III, 12-14; *Ps.* XXV, 7; XXVI, 4.
 755. *Ps.* XXX, 11.
 756. *Ps.* CXLIII, 8.
 757. *Philipp.* III, 13.
 758. *Gen.* I, 1.
 759. *Isai.* LVII, 15.
 760. *Ps.* CXLV, 8.

LIVRE DOUZIÈME

761. *Rom.* VIII, 31.
 762. *Jean*, XVI, 24; *Mt.* VII, 7-8.
 763. *Ps.* CXIII, 16.
 764. *Gen.* I, 2.
 765. *Ps.* LXX, 17.
 766. *De l'ignorer en la connaissant* : le rhéteur qui subsiste chez Augustin converti se plaît à ces antithèses verbales.
 767. *Isai.* VI, 3.
 768. *Ps.* CXIII, 16.
 769. *Gen.* I, 2.
 770. Les anges, dans la pensée d'Augustin.
 771. *Ps.* CXVIII, 176; *Jon.* II, 8.
 772. *Isai.* XXX, 21.
 773. *I Tim.* VI, 16.
 774. *Ps.* LXXVIII, 11.
 775. *Ps.* CXIII, 16.
 776. On peut voir ici un des points de départ de cette notion de *Cité de Dieu*, qui devait fournir à Augustin le sujet d'un de ses grands livres.
 777. *Ps.* XLI, 34, 11.
 778. *Ps.* XXVI, 4.
 779. *Ps.* CI, 28.
 780. *Gen.* I, 1.
 781. *I Cor.* XIII, 12.
 782. *Gen.* I, 7.
 783. *Ps.* CXLIX, 6; *Eccles.* XXI, 4.
 784. *Ps.* XLVII, 15.
 785. *Gen.* XXVIII, 17.
 786. *Ps.* CXLVIII, 6.

787. *Eccles.* I, 4.
 788. *II Cor.* v, 21.
 789. *Gal.* IV, 26.
 790. *Ps.* CXLVIII, 4.
 791. *Ps.* CXLVIII, 4.
 792. *Ps.* xxv, 8.
 793. Cf. sur cette idée chrétienne du « pèlerinage sur la terre »
Cité de Dieu, XVII, XIX, etc.
 794. *Ps.* CXVIII, 176.
 795. *Luc.* xv, 4.
 796. *II Cor.* v, 1.
 797. *Ps.* LXXII, 28.
 798. *Ps.* xvii, 7.
 799. *Ps.* xxv, 7.
 800. *Ps.* xxvii, 1; xi, 3.
 801. *Mt.* vi, 6.
 802. *Gal.* iv, 26.
 803. *Ps.* LVIII, 18.
 804. *Gen.* I, 1.
 805. Cette affirmation, qu'un texte biblique peut recevoir des inter-
 prétations diverses et également légitimes, se retrouve dans *De Doc-*
trina Christiana, III, xxvii.
 806. *II Tim.* II, 14.
 807. *I Tim.* I, 5, 8.
 808. *Mt.* xxii, 40.
 809. *Ps.* xxxvii, 11.
 810. *Ps.* ciii, 24.
 811. *I Cor.* VIII, 6.
 812. *Jean*, xiv, 17.
 813. *Ps.* cxiii, 16.
 814. *Gen.* I, 31.
 815. *Isai.* vi, 2; xxxvii, 16.
 816. *Col.* I, 16.
 817. *Gen.* I, 2.
 818. *Gen.* I, 9.
 819. *Hebr.* III, 5.
 820. *Ps.* cxv, 16.
 821. *Ps.* xxi, 26.
 822. *Jean*, VIII, 44.
 823. *Jer.* xviii, 19.
 824. *I Tim.* I, 8, 5.
 825. *I Cor.* IV, 6.
 826. *Mt.* xxii, 37, 39.
 827. *Jean*, I, 10; v, 10.
 828. *Rom.* ix, 21.
 829. *Ps.* VIII, 5.

830. *Ps.* L, 3.
 831. *Job.*, XXXIX, 15.
 832. II *Machab.* XV, 23; *Mt.* XI, 10.
 833. *Jean*, VIII, 25.
 834. I *Tim.* I, 8, 5.
 835. *Mt.* XXII, 37, 39.
 836. *Ps.* CXLII, 10.

LIVRE TREIZIÈME

837. *Ps.* LVIII, 18.
 838. *Ps.* LVIII, 11.
 839. Notez encore le jeu de mots : *neque ut sic te colam quasi terram, ut sis incultus, si non te colam.*
 840. *Gen.* I, 1.
 841. *Ps.* CIII, 24.
 842. *Ps.* LXXXII, 88.
 843. *Ephes.* V, 8.
 844. II *Cor.* V, 21.
 845. *Ps.* XXXV, 7.
 846. *Gen.* I, 3.
 847. Platon avait écrit dans le *Timée* (trad. Rivaud, p. 142) : « Disons donc pour quelle cause celui qui a formé le Devenir et le Monde les a formés. Il était bon, et en ce qui est bon, nulle envie ne naît jamais à nul sujet. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses naquissent le plus possible semblables à lui. »
 848. *Gen.* I, 2.
 849. *Ps.* XXXV, 10.
 850. I *Cor.* XIII, 12.
 851. *Ps.* CXIII, 16.
 852. *Rom.* V, 5.
 853. I *Cor.* XII, 1, 31.
 854. *Ephes.* III, 14, 19.
 855. *Ps.* CXXIII, 5.
 856. *Ephes.* V, 8.
 857. *Ps.* XVII, 29.
 858. *Ps.* CXXXVIII, 12.
 859. *Ps.* XXX, 21.
 860. *Actes*, II, 38.
 861. *Ps.* IX, 15.
 862. *Luc.* II, 14.
 863. *Ps.* LXXXIII, 6, CXIX, 1. *Cantique des degrés* ou *des montées*. « Nom donné à 15 Psaumes (CXIX-CXXXIII) et expliqué de façons très diverses. Quelques-uns ont pensé qu'il désignait un rythme particulier, le *rythme par gradation*, consistant en ce que le sens avance par

degrés et monte en quelque sorte de verset en verset, comme dans le Psaume cxx... L'opinion la plus commune est que les Psaumes graduels, généralement courts, et exprimant, pour la plupart la reconnaissance d'Israël envers un Dieu, sont ainsi nommés parce qu'ils étaient chantés par les Juifs quand ils allaient en pèlerinage à Jérusalem... Ces voyages à Jérusalem sont appelés *montées* dans la Bible, à cause de la position élevée de la ville et du temple... » Vigouroux, *La Sainte Bible*, t. III, pp. 938-939. Ici l'allégorie est claire.

864. *Ps.* cxxi, 6, 1.

865. *Ps.* lx, 8.

866. *Gen.* i, 3.

867. *Ephes.* v, 8.

868. *Jean*, i, 9.

869. *Lament.* i, 12.

870. *Isai.* vi, 3.

871. *Mt.* xxviii, 19.

872. *Ps.* xxxviii, 12.

873. *Ps.* xxxv, 7.

874. *Gen.* i, 3; *Mt.* iii, 2.

875. *Ps.* xli, 7.

876. *Ephes.* v, 8.

877. *II Cor.* v, 7.

878. *Rom.* viii, 24.

879. Pour éclairer le sens de cette expression le passage suivant de l'*Enarratio* d'Augustin sur le psaume xli, 8, § 13, est précieux : « Quel est donc cet abîme qui appelle, et quel est cet abîme qui est appelé ? Si l'abîme est une chose profonde, penserons-nous que le cœur de l'homme ne soit pas un abîme ? Qu'y a-t-il de plus profond que cet abîme-là ? Les hommes peuvent parler ; on peut voir les gestes de leurs membres, entendre leurs discours. Mais dans la pensée de qui peut-on pénétrer ? dans le cœur de qui peut-on voir ?... Donc tout homme, quels que soient sa sainteté, sa justice, et son degré d'avancement dans la vertu, est un abîme, et il appelle un autre abîme quand il prêche à un autre homme quelque point de foi et quelque vérité en vue de la vie éternelle. Mais l'abîme n'est utile à l'abîme que lorsqu'il l'appelle par la voix de ses cataractes. »

880. *Ps.* xli, 8.

881. *I Cor.* iii, 1.

882. *Philipp.* iii, 13.

883. *II Cor.* v, 4.

884. *Ps.* xli, 3, 4.

885. *II Cor.* v, 2.

886. *Rom.* xii, 2.

887. *I Cor.* xiv, 20.

888. *Gal.* iii, 1.

889. *Sag.* ix, 17.

890. *Ps.* lxxvii, 19; *Gen.* vii, 11; *Mal.* iii, 10; *Ps.* xlv, 5.

891. *Jean*, iii, 29.

892. *Rom.* viii, 23.

893. II *Cor.* XI, 3.
 894. I *Jean*, III, 2.
 895. *Ps.* XLI, 4.
 896. *Job*, XXXII, 20.
 897. *Ps.* XLI, 5.
 898. *Ps.* XLI, 6.
 899. *Ps.* CXVIII, 105.
 900. *Ephes.* II, 3.
 901. *Ps.* XLI, 6.
 902. *Cant.* II, 17; *Ps.* C, 5.
 903. *Ps.* XLII, 5.
 904. *Rom.* VIII, 11.
 905. *Ephes.* V, 8.
 906. *Gen.* I, 5.
 907. I *Cor.* IV, 7.
 908. *Rom.* IX, 21.
 909. *Isai.* XXXIX, 4; *Ps.* CIII, 2.
 910. Dans l'*Enarratio* sur le Psaume CIII, 1, § 8 : Augustin veut que les tuniques de peau dont Dieu revêtit Adam et Ève après le péché symbolisent la mortalité, suite de ce péché.
 911. *Ps.* VIII, 4.
 912. *Ps.* XVIII, 8.
 913. *Ps.* VIII, 3.
 914. *Ps.* XI, 7.
 915. *Mt.* XVIII, 10.
 916. *Ps.* XXXV, 6.
 917. *Mt.* XXIV, 35.
 918. *Isai.* XL, 8.
 919. I *Cor.* XIII, 12.
 920. *Cant.* II, 7, 8; I *Jean*, III, 2.
 921. *Cant.* I, 3.
 922. I *Jean*, III, 2.
 923. *Ps.* CXLII, 6.
 924. *Ps.* XXXV, 10.
 925. Cf. l'*Enarratio* sur le Psaume LXIV, 6, § 9.
 926. *Gen.* I, 9.
 927. *Ps.* XCIV, 5.
 928. *Job*, XXXVIII, 10-11.
 929. *Gen.* I, 11.
 930. Cf. l'*Enarratio* sur le Psaume LXVI, 6, § 8.
 931. *Ps.* LXXXIV, 12.
 932. *Gen.* I, 14.
 933. *Isai.* LXIII, 7-8.
 934. *Isai.* LVIII, 8.
 935. *Philipp.* II, 16.
 936. *Isai.* I, 18.

937. *Gen.* I, 14.
 938. *II Cor.* v, 17.
 939. *Rom.* XIII, 11-12.
 940. *Ps.* LXIV, 12.
 941. *Mt.* IX, 38.
 942. *Jean*, IV, 38.
 943. *Ps.* CI, 28.
 944. *I Cor.* XII, 7-11.
 945. Cf. l'*Enarratio* sur le Psaume LXXIII, § 2 : Les vérités de l'Ancien Testament et celles du Nouveau diffèrent en ce que les unes promettaient le Sauveur et les autres nous apportent le salut.
 946. *I Cor.* III, 1.
 947. *I Cor.* II, 6.
 948. *I Cor.* II, 14; III, 1-2.
 949. *Gen.* I, 14.
 950. *Isai.* I, 16-18.
 951. *Mt.* XIX, 16-22; *Mc.* X, 17-22; *Luc*, XVIII, 18-22.
 952. *I Cor.* II, 6.
 953. *Mt.* VI, 21.
 954. *Luc*, XVIII, 23.
 955. *Mt.* XIII, 7.
 956. *I Cor.* I, 27.
 957. *Rom.* X, 15.
 958. *Ps.* XVIII, 2.
 959. *Ps.* XVIII, 3.
 960. *Gen.* I, 14.
 961. *Actes*, II, 24.
 962. *Philipp.* II, 15-16.
 963. *Mt.* v, 13.
 964. *Jerem.* XV, 19.
 965. *Gen.* I, 21.
 966. *Ps.* XVIII, 4-5.
 967. *Gen.* I, 24.
 968. *Jean*, IV, 48.
 969. *I Cor.* XIV, 22.
 970. On connaît l'importance et le sens du symbole du poisson dans la primitive Église. Ἰχθύς, nom grec du poisson, forme, avec ses cinq lettres, l'anagramme de la formule sacrée : Ἰησοῦς Χριστός (Ἐεὸν Ἰῆϋς Σωτήρ.
 971. *Ps.* XXII, 5.
 972. *I Tim.* v, 6.
 973. *Gen.* III, 8.
 974. *I Thess.* I, 7.
 975. *Ps.* LXVIII, 63.
 976. *Rom.* XII, 2.
 977. *Jean*, IV, 14.

- 978. I *Cor.* XI, 1.
- 979. *Gen.* I, 21.
- 980. *Gal.* IV, 12.
- 981. *Eccles.* III, 19.
- 982. I *Cor.* VII, 8.
- 983. *Rom.* I, 20.
- 984. *Rom.* XII, 2.
- 985. *Gen.* I, 26.
- 986. I *Cor.* IV, 15.
- 987. I *Cor.* III, 2.
- 988. I *Thess.* II, 7.
- 989. *Rom.* XII, 2.
- 990. *Col.* III, 10.
- 991. I *Cor.* II, 15.
- 992. *Gen.* I, 26.
- 993. I *Cor.* II, 14.
- 994. *Ps.* XLVIII, 21.
- 995. *Ephes.* II, 10.
- 996. *Gen.* I, 27.
- 997. *Col.* III, 11.
- 998. *Col.* III, 10.
- 999. *Jac.* IV, 11.

1000. *Mt.* VII, 20. Allusion aux doctrines gnostiques, notamment à celle de Valentin. Il classait les hommes en trois groupes; les « matériels », c'est-à-dire les païens; les « psychiques » : entendez les chrétiens moyens; enfin les « pneumatiques » qui étaient les gnostiques. Ceux-là étaient nécessairement sauvés.

- 1001. I *Cor.* V, 12.
- 1002. II *Cor.* VI, 5.
- 1003. *Gen.* I, 28.
- 1004. *Ps.* LXXVIII, 10.
- 1005. *Gen.* I, 1.

1006. Pour Augustin l'obscurité des Écritures est un signe de leur profondeur. Elle a été voulue au surplus par Dieu, à la fois pour humilier la superbe de l'intelligence et pour piquer sa curiosité.

- 1007. *Jean*, XIV, 6; *Rom.* III, 4.
- 1008. *Jean*, VIII, 44.
- 1009. *Gen.* I, 29.
- 1010. II *Tim.* I, 16.
- 1011. II *Cor.* XI, 9.
- 1012. II *Tim.* IV, 16.
- 1013. *Ps.* XVIII, 5.
- 1014. *Philipp.* III, 19.
- 1015. *Philipp.* IV, 18.

1016. *Philipp.* IV, 10. Augustin interprète ici le texte à sa façon, qui est discutable.

- 1017. *Philipp.* IV, 11, 12.
- 1018. *Philipp.* IV, 14.
- 1019. *Ps.* IV, 2.
- 1020. *Philipp.* IV, 15.
- 1021. *Philipp.* IV, 17.
- 1022. *Mt.* X, 41-42.
- 1023. *III Rois*, XVII, 6-16.
- 1024. *I Cor.* XIV, 23.
- 1025. *Gen.* I, 31.
- 1026. *Jean*, III, 33; XIV, 6.
- 1027. *Ps.* XLIX, 7.
- 1028. *I Cor.* II, 11-12.
- 1029. *Mt.* X, 20.
- 1030. Évidemment les Manichéens.
- 1031. *Rom.* V, 5.
- 1032. *Ex.* III, 14.
- 1033. *Apoc.* XI, 17.
- 1034. *Prov.* XXXI, 31.
- 1035. *Prov.* XVII, 15.
- 1036. *II Thess.* III, 16.
- 1037. *Mt.* VII, 8.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Livre premier	15
Livre deuxième	37
Livre troisième	49
Livre quatrième	65
Livre cinquième	86
Livre sixième	106
Livre septième	129
Livre huitième	154
Livre neuvième	177
Livre dixième	202
Livre onzième	252
Livre douzième	282
Livre treizième	314
Notes	353

ARISTOTE

Petits Traités d'histoire naturelle (979)
Physique (887)

AVERROËS

L'Intelligence et la pensée (974)
L'Islam et la raison (1132)

BERKELEY

Trois Dialogues entre Hylas et Philonous (990)

CHÉNIER (Marie-Joseph)

Théâtre (1128)

COMMYNES

Mémoires sur Charles VIII et l'Italie, livres VII et VIII (bilingue) (1093)

DÉMOSTHÈNE

Philippiques, suivi de **ESCHINE**, Contre Ctésiphon (1061)

DESCARTES

Discours de la méthode (1091)

DIDEROT

Le Rêve de d'Alembert (1134)

DUJARDIN

Les lauriers sont coupés (1092)

ESCHYLE

L'Orestie (1125)

GOLDONI

Le Café. Les Amoureux (bilingue) (1109)

HEGEL

Principes de la philosophie du droit (664)

HÉRACLITE

Fragments (1097)

HIPPOCRATE

L'Art de la médecine (838)

HOFMANNSTHAL

Électre. Le Chevalier à la rose. Ariane à Naxos (bilingue) (868)

HUME

Essais esthétiques (1096)

IDRISI

La Première Géographie de l'Occident (1069)

JAMES

Daisy Miller (bilingue) (1146)
Les Papiers d'Aspern (bilingue) (1159)

KANT

Critique de la faculté de juger (1088)
Critique de la raison pure (1142)

LEIBNIZ

Discours de métaphysique (1028)

LONG & SEDLEY

Les Philosophes hellénistiques (641 à 643), 3 vol. sous coffret (1147)

LORRIS

Le Roman de la Rose (bilingue) (1003)

MEYRINK

Le Golem (1098)

NIETZSCHE

Par-delà bien et mal (1057)

L'ORIENT AU TEMPS DES CROISADES (1121)

PLATON

Alcibiade (988)
Apologie de Socrate. Criton (848)
Le Banquet (987)
Philèbe (705)
Politique (1156)
La République (653)

PLINE LE JEUNE

Lettres, livres I à X (1129)

PLOTIN

Traité I à VI (1155)
Traité VII à XXI (1164)

POUCHKINE

Boris Godounov. Théâtre complet (1055)

RAZI

La Médecine spirituelle (1136)

RIVAS

Don Alvaro ou la Force du destin (bilingue) (1130)

RODENBACH

Bruges-la-Morte (1011)

ROUSSEAU

Les Confessions (1019 et 1020)
Dialogues. Le Lévite d'Éphraïm (1021)
Du contrat social (1058)

SAND

Histoire de ma vie (1139 et 1140)

SENANCOUR

Oberman (1137)

SÉNÈQUE

De la providence (1089)

MME DE STAËL

Delphine (1099 et 1100)

THOMAS D'AQUIN

Somme contre les Gentils (1045 à 1048), 4 vol. sous coffret (1049)

TRAKL

Poèmes I et II (bilingue) (1104 et 1105)

WILDE

Le Portrait de Mr. W.H. (1007)

ALLAIS

À se tordre (1149)

BALZAC

Eugénie Grandet (1110)

BEAUMARCHAIS

Le Barbier de Séville (1138)

Le Mariage de Figaro (977)

CHATEAUBRIAND

Mémoires d'outre-tombe, livres I à V (906)

COLLODI

Les Aventures de Pinocchio (bilingue) (1087)

CORNEILLE

Le Cid (1079)

Horace (1117)

L'illusion comique (951)

La Place Royale (1116)

Trois Discours sur le poème dramatique (1025)

DIDEROT

Jacques le Fataliste (904)

Lettre sur les aveugles. Lettre sur les sourds et muets (1081)

Paradoxe sur le comédien (1131)

ESCHYLE

Les Perses (1127)

FLAUBERT

Bouvard et Pécuchet (1063)

L'Éducation sentimentale (1103)

Salammbo (1112)

FONTENELLE

Entretiens sur la pluralité des mondes (1024)

FURETIÈRE

Le Roman bourgeois (1073)

GOGOL

Nouvelles de Pétersbourg (1018)

HUGO

Les Châtiments (1017)

Hernani (968)

Quatrevingt-treize (1160)

Ruy Blas (908)

JAMES

Le Tour d'érou (1034)

LAFORGUE

Moralités légendaires (1108)

LERMONTOV

Un héros de notre temps (bilingue) (1077)

LESAGE

Turcaret (982)

LORRAIN

Monsieur de Phocas (1111)

MARIVAUX

La Double Inconstance (952)

Les Fausses Confidences (978)

L'île des esclaves (1064)

Le Jeu de l'amour et du hasard (976)

MAUPASSANT

Bel-Ami (1071)

MOLIÈRE

Dom Juan (903)

Le Misanthrope (981)

Tartuffe (995)

MONTAIGNE

Sans commencement et sans fin. Extraits des *Essais* (980)

MUSSET

Les Caprices de Marianne (971)

Lorenzaccio (1026)

On ne badine pas avec l'amour (907)

PLAUTE

Amphitryon (bilingue) (1015)

PROUST

Un amour de Swann (1113)

RACINE

Bérénice (902)

Iphigénie (1022)

Phèdre (1027)

Les Plaideurs (999)

ROTROU

Le Vritable Saint Genest (1052)

ROUSSEAU

Les Rêveries du promeneur solitaire (905)

SAINT-SIMON

Mémoires (extraits) (1075)

SOPHOCLE

Antigone (1023)

STENDHAL

La Chartreuse de Parme (1119)

TRISTAN L'HERMITE

La Mariane (1144)

VALINCOUR

Lettres à Madame la marquise *** sur La Princesse de Clèves (1114)

WILDE

L'Importance d'être constant (bilingue) (1074)

ZOLA

L'Assommoir (1085)

Au Bonheur des Dames (1086)

Germinal (1072)

Nana (1106)

GF Flammarion

10/02/153653-III-2010 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.
N° d'édition L.01EHPNFG0021.C021. – 3^e trimestre 1964. – Printed in France.

SAINT AUGUSTIN

Les Confessions

« Qu'êtes-vous donc, mon Dieu ! Qu'êtes-vous, je le demande, sinon le Seigneur Dieu ? “ Qui est le Seigneur excepté le Seigneur ? Ou qui est Dieu, excepté notre Dieu ? ”. Très haut, très bon, très puissant, souverainement omnipotent, très miséricordieux et très juste, très caché et partout présent, très beau et très fort, stable et insaisissable, immuable et principe de tout changement, jamais nouveau, jamais ancien, renouvelant toutes choses, “ acheminant, à leur insu, les superbes à la ruine ” ; toujours actif et toujours en repos ; amassant alors que vous n'avez besoin de rien ; soutenant, remplissant, protégeant, créant, nourrissant, perfectionnant, cherchant, quoique rien ne vous manque. Vous aimez, mais sans agitation ; vous êtes jaloux, mais sans inquiétude ; vous vous repentez, mais sans douleur, vous vous courroucez, mais calmement. Vous changez vos œuvres, mais sans changer vos desseins. Vous recouvrez ce que vous trouvez sans l'avoir jamais perdu. Vous n'êtes jamais pauvre, et vous aimez le gain, jamais avare, et vous exigez les intérêts. On vous donne plus que votre dû, pour que vous deveniez débiteur. Et cependant qui donc possède un bien qui ne vous appartienne ? Vous payez des dettes, et vous ne devez rien à personne ; vous les remettez, et vous ne perdez rien. Mais qu'ai-je dit, mon Dieu, ma vie, mes saintes délices ? Que dire quand on parle de vous ? Malheur cependant à ceux qui gardent sur vous le silence ! Ils ont beau parler, ce sont des muets. »

Texte intégral

Couverture :

Botticelli,

Saint Augustin dans sa cellule.

Florence, Eglise d'Ognissanti.

© Bridgeman/Giraudon



9 782080 700216

Prix France : 5,30 €